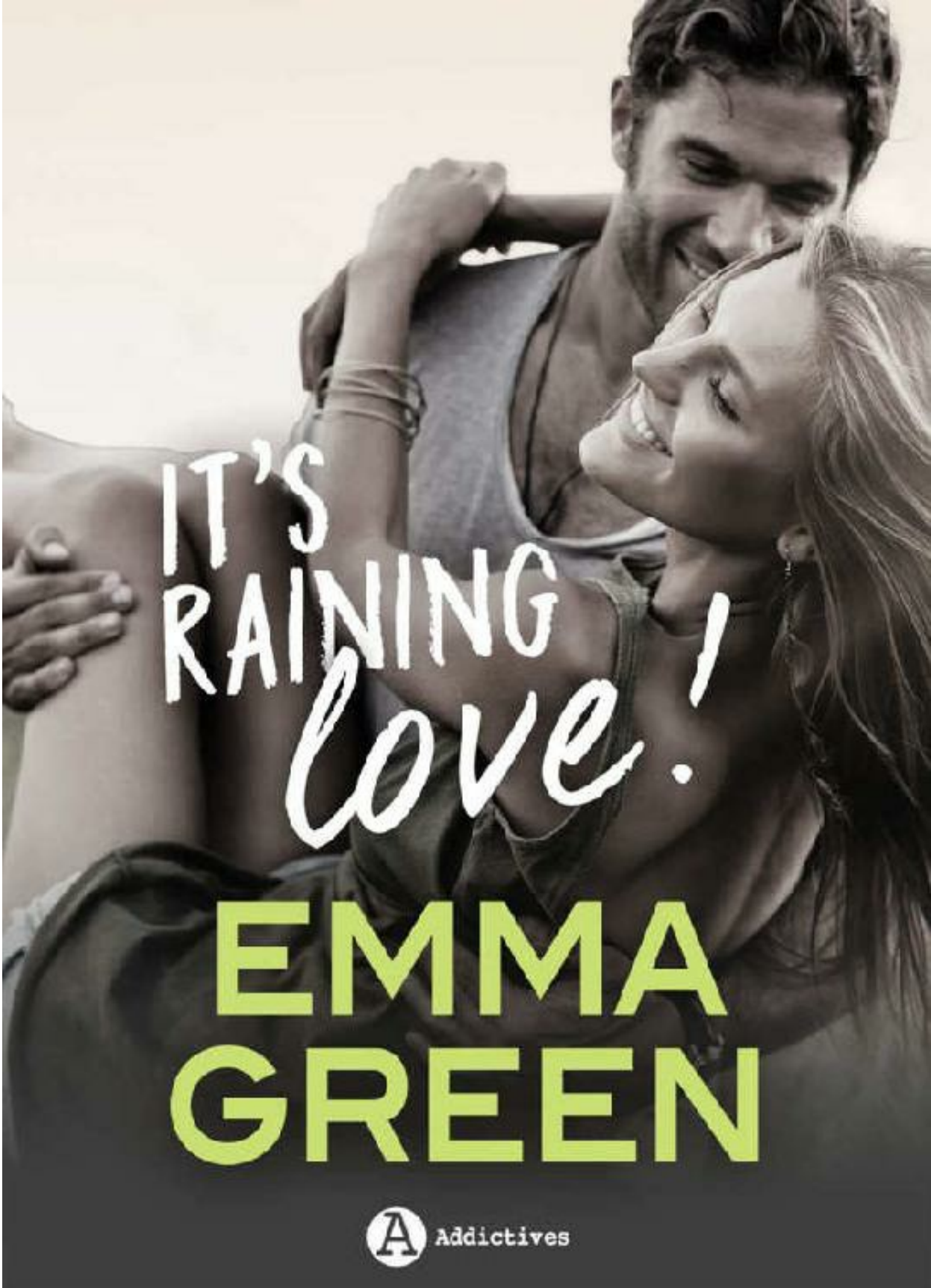


A romantic couple embracing outdoors. The man is in the background, smiling, with his arms around the woman. The woman is in the foreground, looking up at him and smiling. The background is a bright, hazy outdoor setting.

IT'S  
RAINING  
*love!*

**EMMA  
GREEN**



IT'S  
RAINING  
*love!*

**EMMA  
GREEN**

**A** Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : [facebook.com/editionsaddictives](https://facebook.com/editionsaddictives)

**Twitter** : [@ed\\_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

**Instagram** : [@ed\\_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site [editions-addictives.com](https://editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

**Disponible :**

## **Colocs & Complications**

Dominica est indépendante, fière et déterminée à mener sa vie comme elle le veut.

Elle sait qu'elle se met en danger, beaucoup trop, mais refuse d'écouter la voix de la raison.

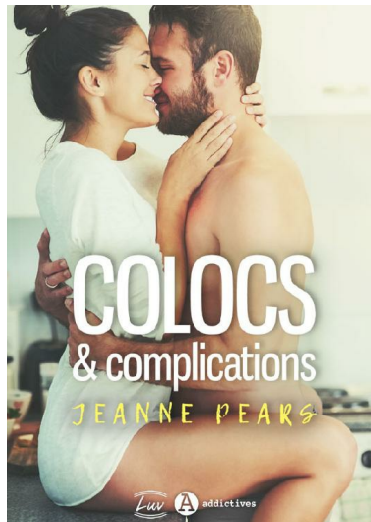
L'arrivée de Rim, imposée par sa colocataire dans leur appartement, va tout bouleverser !

Il est mystérieux, sombre, intrusif... et l'attire irrésistiblement.

Aucun ne veut ni s'attacher ni faire confiance, mais comment résister au désir ?

Seul problème : ils n'ont pas été tout à fait honnêtes l'un avec l'autre dès le début...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Disponible :**

## **Abîme-moi**

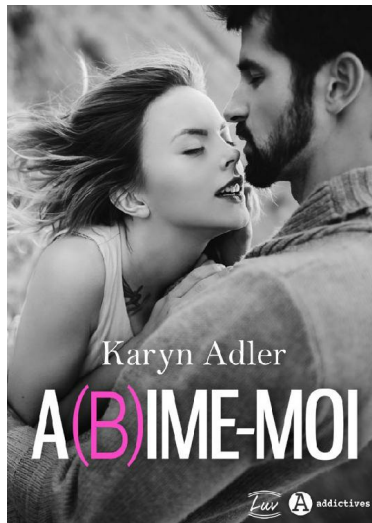
Lee fuit sa vie, son identité et ses démons. Brisée et méfiante, elle refuse de se lier à qui que ce soit.

Son arrêt dans la petite ville d'Everness devait n'être que temporaire, mais elle se surprend à y poser ses bagages... pour un temps. Elle refuse de se pencher sur les raisons qui la poussent à le faire... des raisons qui semblent liées à Aiden. Le bad boy aux yeux d'orage l'attire autant qu'il l'effraie.

Son seul regard promet autant de délices que de tempêtes, et Lee craint qu'en s'abandonnant dans ses bras, elle disparaisse complètement...

Et si ce n'était qu'ainsi qu'elle pouvait se reconstruire ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Disponible :**

## **Sex Addict**

Auteur à succès le jour, Liam est sex addict la nuit. Le sexe, c'est toute sa vie, il en veut toujours plus et va toujours plus loin dans sa déviance.

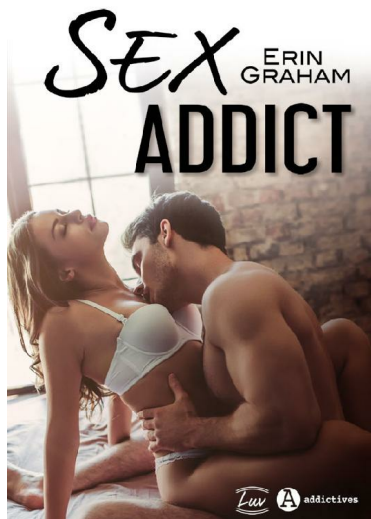
Mais sa maladie le ronge. Quand par hasard, il rencontre Jade, une jeune psychologue, il se soumet corps et âme à sa thérapie expérimentale. Et découvre des sentiments jusqu'alors inconnus...

Quant à Jade, elle a bien du mal à résister à cet homme qui promet tant de plaisirs et semble s'ouvrir à elle comme jamais aucun homme auparavant...

Mais Liam est-il réellement prêt à changer sa vie ?

Et si la dépendance la plus dangereuse n'était pas celle que l'on croit ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Disponible :**

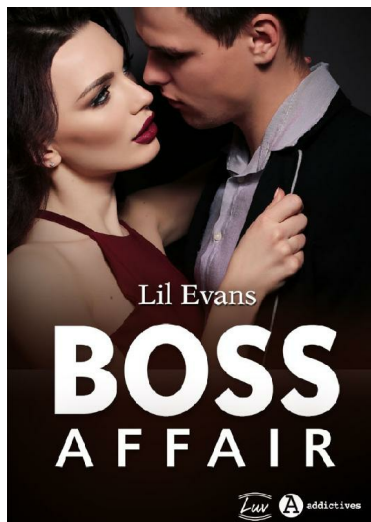
## **Boss Affair**

Autumn se laisse aller pour une nuit dans les bras d'un inconnu... et le regrette dès le lendemain à son arrivée au bureau !

Car non seulement Clarence s'avère être son nouveau patron... mais il est aussi marié ! Certes, sa femme est hautaine et méprisante, mais ce n'est pas une raison !

Autumn résiste de toutes ses forces à l'attirance qui la pousse vers Clarence... Sauf que lui semble bien décidé à la faire succomber de nouveau. Lequel cédera avant l'autre ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Disponible :**

## **The Ideal Man**

Clary pense avoir cerné toutes les qualités de l'homme idéal.

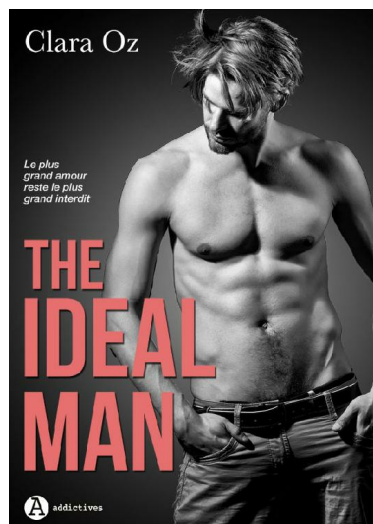
D'ailleurs, elle en a fait un article qui cartonne et qui pourrait bien être le tremplin de sa carrière à New York !

Une chose est sûre : Chase, son amour d'enfance qui revient bouleverser sa vie, ne correspond pas aux critères de l'homme idéal !

Enfin... il est tout de même beau. Mystérieux. Et surtout, insupportable !

Hors de question de craquer pour lui, Clary se l'interdit ! Mais les règles sont faites pour être brisées, non ?

[Tapotez pour télécharger.](#)





Emma M. Green

**IT'S RAINING LOVE !**

**A** addictives

## 1. Trouver le chemin

*F.Y.*

*F.Y.*

*F.Y.*

C'est la troisième pancarte que je croise avec ces initiales. Drôle d'idée d'accueillir les *guests* d'un spa de luxe par un frontal *Fuck you*. Mais je veux bien aller me faire voir autant de fois qu'ils veulent si c'est avec une margarita, à moitié immergée dans un bain de boue hydratant, pendant que des dizaines de petits doigts me tapotent gentiment les paupières et les voûtes plantaires.

Pour l'instant, la boue, je suis dedans jusqu'aux genoux et je ne vais pas tarder à y laisser un talon aiguille. Je marche sur un petit chemin de terre au milieu des champs, non loin de là où le taxi m'a déposée. Il n'y a vraiment que dans la campagne anglaise qu'il peut se mettre à pleuvoir autant, si soudainement, en plein mois de juin. Mais entre tirer mes deux valises ornées du drapeau anglais ou porter un parapluie, j'ai dû choisir. Mes trois sœurs m'ont appris qu'il faut avoir le sens des priorités, dans la vie : ressembler à un rat mouillé est préférable à l'idée même d'abandonner ses affaires. Et je ne possède aucun vêtement à capuche, c'est contre ma religion. Moi vivante, jamais. Dommage pour mon long brushing wavy qui est en train de perdre toute sa dignité.

Mais je ne comprends vraiment pas pourquoi ils n'ont pas de bagagiste, par ici. Même dans *La Petite Maison dans la prairie*, il y a un gros barbu jovial qui accourt pour porter vos affaires, quand ce n'est pas Charles Sexy Ingalls qui surgit, les muscles bandés à s'en faire sauter les bretelles, pour vous soulever et vous mettre à l'abri au coin du feu. Vous voyez, j'ai l'air

d'une pimêche de la ville, comme ça, mais je suis une femme simple à contenter.

– Finding Yourself, c'est par ici ! me crie un type en cote de travail, abrité sous un préau de tôle.

L'un de ses bras m'indique une direction. L'autre est enfoncé jusqu'à l'épaule entre les fesses d'une vache. Et quand je dis les fesses, ce n'est pas exactement ce que je veux dire. Je note mentalement d'annuler mon prochain rendez-vous chez le gynéco et je choisis mon camp : la direction indiquée par le bras visible.

– Merci !

« *Finding* » what ?

C'est sans doute un peu plus vendeur que *Fuck you*, mais je ne comprends toujours pas pourquoi un hôtel thalasso porterait un nom aussi étrange que Finding Yourself. C'est ma sœur aînée qui m'a réservé ce séjour relaxant à la campagne après les semaines terribles que je viens de passer à Londres.

[Je m'occupe de tout, Pippa ! Tu vas te mettre au vert pendant un mois. Prendre soin de toi. Réfléchir à tout ça... Et tu vas revenir comme neuve ! Laisse-toi prendre par la main, tout ira bien.]

Voilà ce que disait son dernier texto. Rien n'indiquait que la main serait gantée de plastique jusqu'à la garde et déjà bien occupée. Je crois qu'il ne me reste plus qu'à me prendre en main toute seule.

Je traverse un autre chemin boueux, prends un virage à droite et tombe enfin sur un bâtiment bas fait de matériaux bruts, murs en terre, portes en bois et toit de chaume, façon « maison des trois petits cochons ». Ils ont apparemment joué la carte du rustique à fond.

– Je m'occupe de ça, tu n'en auras pas besoin, murmure une voix suave

derrière moi, comme si on se connaissait depuis toujours.

Puis deux mains délicates s'emparent de mes valises et les alignent contre un mur avec une force étonnante. Un sourire éblouissant et un regard serein viennent me caresser, et quelques doigts frais posés doucement sur mon bras m'invitent à avancer. Si cette personne aux cheveux courts blond platine et à la beauté irradiante n'était pas une femme, je tomberais amoureuse sur-le-champ. Je trouve un peu étrange sa façon de me parler, de me toucher, de prendre mes affaires... mais sa douceur et son charme m'empêchent de réagir. J'imagine que c'est comme ça que se comportent les gens dans un spa de luxe.

- Continue, tu n'es plus très loin, chuchote-t-elle près de mon visage.
- Loin de quoi ?
- De trouver le chemin. Pour te retrouver toi-même.
- Vous êtes vraiment très belle... bredouillé-je, comme hypnotisée. Mais je ne comprends rien à ce que vous dites.

Son petit rire dégringole comme une cascade d'eau fraîche et Belle vient à nouveau poser ses mains sur mes joues :

- Nous sommes là pour ça. Pour t'aider à comprendre, à dénouer, à donner enfin un sens à ton existence. Je m'appelle Rain. Tout va bien se passer.

Je ne comprends toujours pas. Elle me sourit encore et je trouve son prénom spécial mais son grain de peau fabuleux. Je pense qu'elle prend de la drogue mais si elle décidait de m'embrasser, je crois que je la laisserais faire. Elle doit forcément bosser dans ce spa, ou même avoir inventé le concept de spa, en fait. À cet instant, mon cerveau ne sait plus trop s'il a été lui-même drogué. Ou si je fais une petite crise d'hypoglycémie. Ou si c'est juste agréable et légèrement déstabilisant de rencontrer un être humain apparemment gentil, bienveillant et parfaitement inoffensif.

- Par ici, me glisse sa voix caressante.

Et sa main posée sur mes reins me pousse vers une porte ouverte qu'elle franchit juste derrière moi. Un homme m'accueille à son tour, plus vieux, la

cinquante, mais tout aussi resplendissant et vêtu de la même tenue de lin écru que Belle. Ou Rain. Je ne sais plus.

Je suis perdue.

– Bienvenue chez nous, m’annonce-t-il.

– Merci, j’avais hâte de découvrir votre établissement. Vous n’êtes pas facile à localiser !

– Finding Yourself est un bijou caché dans son écrin. Une perle au fond de son coquillage. C’est en cherchant bien qu’on se trouve le mieux.

J’acquiesce machinalement en pensant que lui aussi doit en prendre de la bonne. Mais je veux bien le même dealer si c’est pour obtenir sa ligne svelte, l’éclat de son teint hâlé, la brillance de ses cheveux poivre et sel et cette espèce de sourire béat qui ne le quitte pas.

– Tu es la dernière arrivée, Pippa. Nous allons pouvoir passer à côté pour la réunion d’accueil et les présentations d’usage. Si tu veux bien te déchausser et laisser tous tes objets de valeur dans cette boîte, bijoux, papiers, téléphone portable. Ils seront ensuite mis à l’abri dans une pièce secrète. Tu n’as à t’inquiéter de rien. Rain va t’aider.

Ben justement, je m’inquiète de tout. Ces gens qui me parlent comme si on se connaissait depuis toujours, qui font les choses à ma place comme si j’étais leur enfant, leur patient. Je ne m’attendais pas vraiment à ça. Un peu étrange comme première impression. Mais au moins, on est tout de suite dans l’ambiance. Mon coup de foudre blond platine me tend un petit sachet transparent. J’hésite, un peu méfiante. Mais elle m’inspire confiance. Et j’y laisse glisser mes bagues. Elle passe derrière moi pour retirer délicatement mon collier et mes boucles d’oreilles. Puis fait glisser mon trench mouillé le long de mes bras, suivi de mon chemisier humide, et s’agenouille enfin pour m’enlever mes escarpins pleins de boue. Très serviable... mais légèrement trop directe.

– Je ne pensais pas qu’on en était déjà là, vous et moi, lancé-je en riant à la belle du spa.

Elle me sourit sans répondre, m'attrape doucement par la main et me guide dans une autre pièce, un peu plus moderne que l'entrée mais dénuée de tout mobilier. Je résiste un peu d'abord, puis je décide de me laisser porter. Il ne peut pas m'arriver grand-chose de pire que ce que je fais. Je me retrouve pieds nus sur un sol de béton rugueux, en slim et débardeur noir, face à une dizaine d'inconnus déjà rassemblés en demi-cercle. Rain me guide jusqu'à une place libre et m'abandonne là, entre une femme brune, la quarantaine nerveuse et maigrichonne, et un type trapu, la soixantaine joviale et ventripotente.

– Vous êtes arrivés à Finding Yourself... Bienvenue au paradis ! lance le quinquapois et sel dans un sourire lumineux.

Ses mains s'élèvent vers le plafond puis retombent en allant saisir celles de ses employés. Une dizaine de jeunes gens qui regardent d'un air admiratif celui qui semble être le *boss*. Rain à sa gauche. Un jeune homme à droite. Et tous les autres vêtus de lin écru qui nouent aussi leurs doigts pour former une chaîne humaine.

– Ils sont tous très tactiles, non ? susurré-je à ma voisine.

– Oui. Et je ne supporte pas qu'on me touche, grommelle-t-elle en se rongant l'ongle du pouce.

– Ah... excellente idée de venir passer vos vacances dans un spa, alors.

Elle rit jaune à ma blague puis ses sourcils étonnés se rejoignent comme si j'avais dit une bizarrerie. Je trouve tout le monde plutôt bizarre par ici, à part moi. Mais elle m'ignore et se met à gratter une plaque d'eczéma dans le creux de son bras.

– Aujourd'hui, relance Poivre-et-Sel d'une voix forte. Aujourd'hui est le premier jour du reste de vos vies en compagnie de votre meilleur ami : vous-même. Vous serez et nous serons tous vos compagnons. Vous n'êtes pas seuls. Mais c'est en vous que vous trouverez le meilleur allié. Moi, je serai votre roc, le pilier de cette communauté, celui sur qui vous pourrez toujours vous appuyer. Mon nom est Stone...

– Tu m'étonnes, grommelé-je dans ma barbe. Il est complètement défoncé.

Bizarrement, personne ne rit autour de moi. Ils écoutent, attentifs et fascinés, pendant que Stone continue son discours exalté.

– Nous souhaitons que vous passiez ce mois à vous reconnecter à vous-même, à ne faire qu’un avec votre corps et votre esprit, à vous recentrer sur l’essentiel, *vous*, tout en vous ouvrant aux autres. L’amour est partout. Alors qu’attendez-vous ?

En diagonale sur ma gauche, un type en costard chic, les bras croisés sur le torse, lève les yeux au ciel puis lâche un petit rire guttural. Grave et un brin sarcastique, il est hyper séduisant. Son regard moqueur sonde l’assistance puis il doit réaliser que lui aussi a les pieds nus, le pantalon plein de boue et retroussé sur les chevilles, la veste mouillée et pas de cravate, les manches de chemise ouvertes comme si on lui avait pris ses boutons de manchettes. Il affiche un certain flegme *british* mais son corps tendu le trahit : biceps contractés, veines saillantes dans le cou, et une de ses mains frottant continuellement la peau de son poignet à la recherche d’une montre disparue qui doit le faire se sentir nu. Il y a clairement de la classe, des muscles et du sex-appeal là-dessous. Mais rien de plus sexy qu’un mec un peu arrogant obligé de redescendre d’un cran. Déstabilisé. Pas dans son élément. Il sourit en coin, s’ébouriffe les cheveux puis plonge ses mains dans ses poches, l’air de garder ses sarcasmes pour plus tard.

Rain prend la parole à son tour et sa voix suave nous demande d’unir nos mains pour sentir l’énergie circuler entre nous. Le beau gosse en costume la regarde avec envie. Désir. Je sens comme une pointe de jalousie me saisir. Mais je ne sais pas si c’est parce que je refuse qu’il me la vole ou si je voudrais qu’il *me* regarde comme ça.

*Et pourquoi est-ce que j’ai envie de coucher avec tout le monde, tout à coup ?*

La main frêle et rêche de ma voisine prend la mienne en tremblant. Comme elle se fait violence pour se plier au jeu, je me force à mon tour à saisir la grosse paluche de mon voisin. Et je me retrouve à faire la ronde avec des inconnus à moitié dépouillés, pendant que des drogués vêtus de lin nous



parlent bien-être et philosophie.

– Mais c’est un spa ou une secte, en fait ? grommelé-je entre mes dents.

– Ni l’un ni l’autre, me répond la quadra. Je vois ça comme une thérapie douce.

– Oui, c’est l’une des meilleures retraites spirituelles qui existent, ajoute le vieux ventru.

– Un séjour extrême dans une communauté hippie au plus proche de la nature, renchérit un autre de mes « compagnons », un peu plus loin.

OK, je suis tombée chez les fous. Et j’ai l’air d’être la seule à ne pas savoir où j’ai atterri.

*Promesses à moi-même : ne coucher avec personne et étripper ma sœur en rentrant à Londres.*

– Vous savez ce qu’ils ont fait de nos valises ? demandé-je à voix basse.

– Non.

– Et des petites boîtes contenant nos affaires ?

– Non.

– Ils ont bien parlé d’une pièce secrète, non ?

Les questions commencent à s’accumuler, contrairement aux réponses. J’essaie de faire le point dans ma tête mais le gourou poivre et sel et son assistante platine continuent de sourire, d’irradier, de professer leur sagesse et de distribuer leur amour.

– J’ai une question, lancé-je à voix haute. Désolée de vous interrompre, mais...

– Oui, Pippa ? me sourit l’homme en lin.

– Ça commence quand, les massages ?

Le beau gosse en costard se marre. Et c’est sur moi que se porte son regard de séducteur.

## 2. Se retrouver

– Chers compagnons, nous allons refermer le cercle de nos mains jointes pour mettre nos cœurs à l'unisson !

Stone et les employés du « spa qui n'en est pas vraiment un » forment une ronde en rejoignant notre chaîne humaine. Il continue son laïus pendant que je cherche des yeux la sortie de secours. Juste au cas où.

– Ici, nous formons une seule et unique communauté. Les mêmes règles s'appliquent à tous, et je vous demande de les écouter, de les accueillir, de les respecter. Les briser reviendrait à briser le cercle parfait que nous formons tous ensemble. Chacun des maillons est indispensable à la chaîne. Vous êtes précieux, sachez-le. Entendez-le. Clive, tu es précieux. Pippa, très précieuse. Alistair, précieux. Elizabeth, tellement précieuse. Naomi, tu es précieuse. Edward...

– Il ne va quand même pas tous nous les faire ? marmonné-je.

Et il le fait. Un sourire à chacun. Un regard débordant d'amour. Une petite phrase pour que personne ne se sente lésé. Je soupire d'impatience et je sens la main de mon voisin ventru devenir moite. J'imagine que la lâcher pour frotter ma paume sur mon jean ne serait pas du meilleur effet. Je prends sur moi. Et tous les employés vêtus de lin, un par un, chacun leur tour, se mettent à énumérer les règles de vie auxquelles nous allons devoir nous plier. J'imagine que, comme dans tous les hôtels, on n'est pas censé changer de serviette de bain tous les jours ou arriver au petit déjeuner après dix heures. Mais j'imagine mal.

– Règle numéro un : pour écouter ton cœur, tu garderas le silence une heure sur deux, toutes les heures impaires.

*Quoi ?! Mais ils plaisantent ? Mais il est quelle heure, là ?*

– Règle numéro deux : pour te purger de l'intérieur, tu jeûneras du lever au coucher du soleil.

*Euh... C'est hors de question ! J'exige au moins la demi-pension ! Je vous ai déjà dit que je faisais de l'hypoglycémie ?*

– Règle numéro trois : pour oublier ton passé, tu renonceras à toutes tes possessions matérielles le temps de ton séjour ici.

*D'accord... mais en fait non. Je vais avoir besoin de mon téléphone portable. Et de ma trousse de toilette. Et de toutes mes fringues, finalement.*

– Règle numéro quatre : pour effacer tous les signes extérieurs de ton ancienne vie, tu revêtiras chaque jour et chaque nuit l'habit de sagesse qui te sera généreusement fourni.

*Non mais le lin, ça gratte ! Et l'écru me va très mal au teint... Et depuis quand l'uniforme est obligatoire en vacances ?!*

– Règle numéro cinq : pour renouer avec ton corps, tu reviendras aux sources primitives et vivras dans la plus belle simplicité, loin de toutes les distractions du monde moderne.

*On avait d'abord dit spa, je veux bien qu'on dise retraite spirituelle et communauté hippie, mais on n'a jamais dit camping sauvage !*

– Règle numéro six : pour revenir à l'essentiel, tu participeras à toutes les missions quotidiennes, cuisine, vaisselle, ménage, lessive, bricolage et travaux des champs.

*Attendez... vous m'avez bien regardée ? Et en plus on paye pour être là ?!*

– Règle numéro sept : pour tisser des liens avec les autres, tu te joindras à toutes les activités de groupe, randonnées méditatives, groupes de parole libre, ateliers de relaxation ancestrale et traitements ayurvédiques.

*Pourquoi le dernier truc me fait peur... ?*

– Règle numéro huit : pour ne blesser personne, tu ne feras que du bien à ton prochain et tu ne diras jamais « non » à rien, car c’est le « oui » qui invite à la vie.

*Pas compris...*

– Règle numéro neuf : pour redémarrer à zéro, tu renonceras à ton nom et porteras celui qui te sera offert lors de la cérémonie de réappellation.

*Et dire que j’ai mis vingt-quatre ans à me faire à Pippa...*

– Règle numéro dix, enfin : pour réaliser ton souhait de changer de vie, tu ne quitteras pas la communauté avant d’être allé au bout de ta quête. Les proches qui vous ont inscrits ici seront donc prévenus en cas d’abandon. Mais qui souhaiterait abandonner une aventure aussi belle, aussi intense, aussi profonde que celle de se retrouver ?

*Mais qu’est-ce que c’est que cet endroit, bordel ?*

Cette fois, j’insulte copieusement ma sœur en pensée. D’accord, je voulais fuir Londres et mes problèmes. D’accord, j’ai peut-être parlé de me terrer au fin fond de l’Angleterre pour me faire oublier. D’accord, il se peut même que j’aie évoqué « le trou des fesses du monde » comme l’endroit rêvé pour moi... Mais ce n’était pas la peine de me prendre à ce point au pied de la lettre !

Stone, ses cheveux poivre et sel et son sourire illuminé, nous fixe un par un comme s’il venait de nous révéler la plus grande des vérités : on ne le sait peut-être pas, mais on est contents d’être là.

*Ah bon ?*

Moi, j’ai faim. Et je veux ma mère, vu comme je reste accrochée à la main de mon voisin dodu, tel un enfant un matin de départ en colo, alors que tout le monde s’est lâché depuis longtemps. J’ai perdu tous mes repères, je ne sais même plus si je veux partir ou rester. Ma copine quadra, elle, aimerait bien une clope, ou plutôt tout le paquet, à en voir ses doigts qui tapotent

nerveusement ses lèvres gercées. Le beau gosse en costard voudrait sa montre et respirer de l'air frais, si j'en crois ses pectoraux qui tentent de s'échapper de sa chemise. On est tous là à se regarder, à maugréer sans vraiment oser râler, à demander aux autres si c'est vraiment pour notre bien, tout ça, et comment on va survivre sans portable, sans chaussures, sans eau chaude, sans prénom et sans liberté.

La belle Rain coupe court à nos interrogations en nous annonçant qu'il est dix-neuf heures moins une minute, que nous allons désormais garder le silence pour la prochaine heure et en profiter pour visiter le reste des « commodités » tant qu'il fait encore jour. Ses cheveux courts platine partent devant, comme la seule ampoule que nous verrons jamais, et on la suit machinalement à la queue leu leu. Elle quitte ce qu'elle appelle le *lodge*, notre lieu de rassemblement en terre, bois et chaume, puis s'avance pour nous faire traverser à nouveau le chemin boueux à l'extérieur. Il ne pleut presque plus, mais tout est détrempé.

– Excusez-moi... C'est tout à fait authentique et très champêtre, tout ça, mais on est tous pieds nus ! On ne va quand même pas...

Rain fait volte-face et se plante devant moi, radieuse et souriante, plaquant sa paume fraîche sur ma bouche et faisant « chhht » avec la sienne. Tout près, vraiment très près, elle acquiesce longuement pour me faire comprendre que si, nous allons marcher dans la boue pieds nus, tous ensemble, sur-le-champ. Et qu'en plus, je vais aimer ça. Le type séduisant nous mate avec un petit sourire malicieux, appréciant apparemment le spectacle. Je découvre à ce moment-là son visage hyper racé, son grand front élégant, ses cheveux désordonnés d'un joli blond cendré, sa barbe de quelques jours et sa ride du lion sexy et tourmentée, entre deux yeux verts et joueurs. Il a tout du connard. Je le quitte du regard pour revenir à Rain, puis dodeline de la tête à mon tour pour capituler. Elle me lâche et va reprendre la tête de notre cortège. Je me hisse sur la pointe des pieds et plonge les orteils dans la terre mouillée, poisseuse et froide. Le beau gosse devant moi se retourne, me voit grimacer et me chuchote sur un ton moqueur :

– Je sais que les femmes de la ville ont du mal avec ça, mais c'est juste de

la boue, ça ne fait pas mal. Ça salit seulement.

– Ah, parce que vous êtes un homme de la campagne, peut-être ? répliquée-je à voix basse en observant son costard, sa chemise luxueuse et sa Rolex invisible.

– Peut-être bien...

– Ça explique sûrement pourquoi ça vous met dans cet état-là de voir deux filles se toucher.

– Il m'en faut un peu plus que ça pour...

Je ne l'ai pas vue revenir mais Rain nous coupe à nouveau en claquant des doigts devant nos visages. Elle nous sourit de toute son indulgence, saisit ma main pour la plaquer sur la bouche du type sarcastique et fait de même avec la sienne, collée à mon visage. Sa peau sent le gel douche, l'after-shave ou quelque chose du genre, une odeur virile et entêtante qui me fait un bien fou au milieu de toutes les émanations rurales qui me soulèvent le cœur.

Soudain, Costard sourit sous ma main. Ça me chatouille autant que ça m'exaspère. Je quitte sa bouche, son regard vert amusé et tout le reste pour le laisser derrière moi et rejoindre un groupe plus discipliné, à l'avant.

On arrive enfin devant le second bâtiment, assez similaire au précédent. Dans un silence religieux, Rain nous souligne du bout du doigt le mot gravé dans le bois de la porte : *Dortoirs*. Je déteste déjà cette appellation. Après quelques gestes gracieux, je comprends qu'un simple rideau sépare le côté des femmes du côté des hommes. Et qu'un box en pierre attend chacun d'entre nous en guise de chambre. Sans porte, donc. Avec des murets séparateurs arrivant à peine à l'épaule. Au milieu de chaque « cellule » – il n'y a pas d'autre mot – un lit étroit soudé au mur du fond, recouvert d'un matelas pas plus épais que la moitié d'un scone. Et d'une couverture qui gratte rien qu'à la regarder. Rien d'autre.

Si je n'avais pas une furieuse envie de rire nerveusement, j'en pleurerais. Je réalise seulement maintenant ce que cachait la formule « vivre dans la plus belle simplicité » : c'est-à-dire sans le moindre confort, la moindre intimité, le moindre agrément de base du genre éclairage, chauffage, cuisine équipée ou penderie remplie. Il me semble que « à la dure, dans le plus grand

dépouillement » aurait quand même été plus proche de la vérité.

La visite suivante nous amène aux « sanitaires » : de longs lavabos blancs comme à l'école maternelle, pas le moindre miroir, des douches communes avec trois pommeaux haut perchés et un carrelage irrégulier du sol au plafond. Dieu merci, les uniques toilettes ont une porte qui ferme. Et Dieu soit loué, ces messieurs pourront profiter de la même installation de leur côté. Je profite d'un moment où Rain s'éloigne vers la « salle de bains » des hommes pour briser la règle du silence.

– Même la prison d'*Orange is the New Black* est mieux que ça, non ? soufflé-je à voix basse, horrifiée, en direction de la fille la plus proche.

La blonde me fixe, les yeux ronds et indignés, comme si j'étais une dangereuse hors-la-loi.

– On est déjà en taule, tu n'as rien à craindre ! tenté-je de plaisanter pour détendre l'atmosphère.

Mais aucune de mes compagnes ne semble d'humeur à ricaner. Je reçois même un coup de coude de la quadra quand Rain revient les bras chargés d'une pile de linge. Du lin écru à perte de vue. Chacune reçoit son petit tas identique. Et je sers de cobaye à la blonde platine qui déplie les uniformes pour nous les décrire silencieusement. Pour le bas : un pantalon trop long en lin, ou un short trop court en lin. Pour le haut : une chemise en lin à manches longues ou un débardeur en lin. Et enfin une chemise de nuit informe, en lin, pour changer.

– Et pour les sous-vêtements, comment ça se passe ? chuchoté-je.

Elle pose sensuellement son doigt sur mes lèvres et me répond non de la tête, sans se départir de son sourire éblouissant.

Et je ne sais pas pourquoi je pense à Costard, qui aimerait sûrement bien nous bouffer du regard à cet instant où j'apprends que je ne porterai ni culotte ni string en lin pour tout le reste du mois.

Je choisis le box le plus stratégique : isolé dans un angle mais le plus proche de la sortie du bâtiment. Malheureusement, c'est aussi celui qui jouxte le rideau nous séparant des hommes. J'enfile rapidement mon uniforme en observant toutes les têtes qui dépassent des murets, les airs graves ou inquiets, résignés ou excités par ce camp de vacances pas comme les autres.

Pour la citadine que je suis, bavarde, sociable, accro aux réseaux sociaux et un brin superficielle, c'est un peu l'enfer sur terre. Mais honnêtement, aucune retraite spirituelle ne pourrait être pire que la façon dont j'ai été humiliée, à Londres, par l'homme que j'aimais le plus au monde, et qui m'oblige à me terroriser ici.

Au moins, personne ne m'a encore reconnue. Comme j'ai changé mon blond californien d'actrice pour retrouver mon châtain naturel, ma nouvelle couleur de cheveux doit brouiller les pistes. Ça, et toutes les drogues que mes nouveaux compagnons ont probablement consommées.

– Psst... Pourquoi votre visage me dit quelque chose ? me demande la voix grave de Costard qui vient de passer la tête de l'autre côté du rideau.

– Règle numéro un : silence. Règle numéro deux : chacun de son côté. Et règle numéro trois : ne pas emmerder le monde !

– Soit vous avez une très mauvaise mémoire, soit vous avez mal écouté à force de chuchoter tout le temps, se marre-t-il.

– Soit j'aime les règles à peu près aussi peu que vous ! répliqué-je. Ce n'est pas pour ça que vous avez le droit de venir fourrer votre nez dans ma cellule.

– J'espérais que vous auriez le plan de la prison tatoué sur le dos... dit-il en observant la chemise en lin que je rabats sur mon épaule avant de la boutonner.

– Raté, soupiré-je en me tournant de profil.

Son visage disparaît derrière le rideau. Mais sa petite rébellion ne cesse pas pour autant.

– Qui vous a envoyée dans cette galère ? demande sa voix basse et grave.

– Ma grande sœur, Penny, grogné-je. Celle qui est incapable de faire la



différence entre spa de luxe et camping de chiottes, et de cliquer sur le bon bouton pour réserver !

Le petit rire guttural et sexy me revient en pleine poire. Ce type est bien plus charmant à l'aveugle, quand on n'a pas à se farcir son regard arrogant, son petit sourire narquois et son allure de châtelain *british* flegmatique.

– Et vous ? lui demandé-je en retour. C'est votre femme qui vous envoie vous faire voir ici parce qu'elle en a marre de se taper tout le boulot ? Ou votre mère qui n'en peut plus d'avoir un ado rebelle et désobéissant comme fils depuis trente ans ?

– Pas encore 30 ans. Pas de femme. Plus de mère. Vous êtes aussi nulle en devinettes qu'en plans de prison, apparemment.

– Et vous avez réponse à tout, c'est *vraiment* horripilant.

Son sourire caustique réapparaît derrière le rideau qu'il ouvre à peine. Mais juste assez pour que je le devine torse nu.

– Moi, j'ai juste perdu un pari, m'avoue-t-il en haussant les épaules. Mes amis d'enfance m'ont mis au défi de passer un mois dans cette communauté de fous sans...

– Sans quoi ?

– Sans abuser de rien, esquive-t-il en regardant ailleurs.

– Alcool ? Drogues ? Paris ? Jeux d'argent ? murmuré-je, curieuse, en m'approchant du rideau.

– Chhht... mime-t-il en posant un doigt sur sa bouche.

J'ai l'impression que ses yeux verts jouent avec moi et avec mes nerfs... mais Rain ouvre soudain le rideau en grand et me regarde d'un drôle d'air, mi-réprobateur, mi-bienveillant.

Derrière son épaule, Torse-Nu me défie du regard. Mi-charmant, mi-connard.

### 3. Loin de tout

Un grand feu de joie. Il ne manquait plus que ça.

La nuit est tombée, la pluie a repris puis s'est arrêtée et, au lieu de nous laisser quartier libre, les drogués ont décidé de nous faire prendre l'air pour cette première soirée en communauté. Résultat, me voilà assise sur un banc humide au milieu d'un champ, emmitouflée dans une couverture rêche, entourée d'inconnus qui, comme moi, contemplent les flammes en silence. Je meurs de faim et le chant nocturne des ventres qui gargouillent me confirme que je ne suis pas la seule dans ce cas. Un grand type maigre, assistant de Stone, finit par se pointer avec une lourde marmite et distribue à chaque compagnon son unique ration de soupe dans un bol en bambou.

J'espérais plutôt un bon steak et une montagne de frites.

- Prenez des forces, nous lance le maigrichon après avoir ingurgité sa propre mixture. Vos corps et vos esprits ont besoin d'être nourris afin de remplir leurs devoirs !
- Quels devoirs ? fais-je, méfiante.
- Être les serviteurs de vos âmes, me glisse Stone en venant poser sa main sur mon épaule.

Le gourou poivre et sel me sourit. Je me dégage comme je peux puis change de banc en prétextant avoir froid. Je m'arrange pour renverser discrètement ma soupe au passage et atterris à la seule place encore libre : à côté de Costard. Il ne le porte plus mais même dans cette tenue en lin écru, il reste beau à se damner. Pourtant, l'arrogant n'est pas franchement populaire. Son mètre quatre-vingt-dix en impose. Son visage racé impressionne. Son air supérieur agace. Ses yeux verts vous sondent un peu trop profondément, mais jamais assez longtemps pour vraiment s'intéresser à vous. Bref, mon « compagnon » ne semble pas franchement ravi à l'idée de partager son banc

mouillé, mais il finit par se décaler en soupirant.

- Il y a quoi, là-dedans ? demande-t-il en fixant son bol d'un sale œil.
- Que des bonnes choses... roucoule Rain en lui faisant l'amour du regard. Tout ce que la terre veut bien nous donner.

Pas convaincu, le rebelle dépose le potage à ses pieds, puis ramasse une branche de bois et la balance dans le brasier. Une bûche à moitié consumée cède, le bois crépite, la braise s'envole en réchauffant mon visage.

- Trop de nuages, impossible de contempler les étoiles, lâche soudain mon voisin. On peut aller se coucher, maintenant ?
- Les étoiles sont partout, Alistair, pas seulement dans le ciel...

Costard se marre puis fait mine de se lever.

- Ne fuis pas, le défie soudain le gourou.
- Je ne fuis rien du tout, réagit son disciple indiscipliné, blessé dans sa fierté.

Posté tout près du feu, Stone élève soudain la voix en nous dévisageant longuement, les uns après les autres.

- Vous êtes tous perdus, il est grand temps de vous retrouver.
- Vous nous l'avez déjà dit cent fois, ça... fais-je remarquer en brisant le silence.
- Justement, me sourit le grand manitou. J'ai assez parlé. Ce soir, la parole vous revient. Chaque fois que vous tiendrez le bâton de parole entre vos mains, ce sera à votre tour de vous exprimer.

Stone me tend son foutu bâton, je me maudis d'avoir ouvert ma grande bouche et me fais toute petite, espérant ne plus attirer l'attention.

- Nous formons un cercle de confiance, reprend Rain en glissant sa main dans celle de son gourou.
- Pour vous retrouver, vous devez renoncer aux secrets qui emprisonnent votre âme, continue Stone. Avouer ce que vous avez fui, ce qui vous a mené

ici, la blessure qui vous ronge, la raison profonde de votre présence parmi nous.

– Libérez-vous ! s'écrie la belle.

Par réflexe, je lâche le bâton sur les jambes de Costard pour m'en débarrasser. Il me regarde de travers, esquisse un sourire en coin puis le lance à son tour au sexagénaire ventripotent qui l'attrape au vol et laisse échapper un sanglot bruyant. Lui, apparemment, il a besoin de parler. Il se met à caresser le bâton, toujours dans le même sens, puis révèle enfin qu'il a roulé sur son yorkshire dix ans auparavant. Et que depuis tout ce temps, il fait porter le chapeau à son voisin.

– Ma femme m'aurait quitté si elle avait su, pleurniche le gaillard trapu. Kiki était tout pour elle...

À mes côtés, je sens Costard se tendre, coller son poing serré contre ses lèvres... Je le crois d'abord mal à l'aise mais réalise vite qu'il n'est pas loin d'éclater de rire. Je le fusille du regard, il me le rend bien puis se concentre sur le témoignage suivant, celui d'une blonde à couettes, qui serre le bâton comme un doudou contre sa silhouette ronde.

– Il paraît que je refuse de grandir, se confie-t-elle.

– Pourquoi cela ? lui demande le gourou d'une voix douceuse. Il faut aller plus loin, Naomi...

– Mon âme s'est brisée quand j'avais 9 ans.

Je retiens mon souffle, touchée par la sincérité de la jeune femme.

– Que s'est-il passé, Naomi ? l'encourage la voix suave de Rain qui vient poser sa main sur sa joue rebondie.

La blonde prend sur elle, inspire profondément, ferme douloureusement les yeux, puis avoue enfin :

– Les Spice Girls se sont séparées.

Cette fois, Costard se marre pour de bon, tandis que je cherche en moi la

force de ne pas tout plaquer et me barrer sur-le-champ en laissant cette bande de fous derrière moi. Je n'ai rien à faire ici, mais je n'ai nulle part où aller. Je ne peux pas rentrer à Londres. Plus rien ne va, là-bas. Je n'ai plus de petite vie confortable à aller retrouver. D'amoureux qui me soutient, me protège ou croit tout simplement en moi. De carrière toute tracée, prête à exploser.

*Il m'a tout pris. Il a tout brisé.*

La vérité, c'est que j'ai vraiment quelque chose à fuir. Qu'une blessure me ronge à l'intérieur. Qu'en l'espace d'une minute, tous ces gens pourraient me reconnaître – si ce n'est pas déjà fait. Et qu'il est hors de question que je raconte ma descente aux enfers à qui que ce soit.

– Pippa ? retentit la voix de Stone.

Tout le cercle a les yeux braqués sur moi. Rain me tend le bâton en souriant. Ils viennent presque tous de révéler leur secret le plus inavouable, mais je n'ai rien écouté. J'étais ailleurs. Loin d'ici. De tout.

– Je n'ai rien à dire, soufflé-je.

Je sens qu'on s'agite sur les bancs, que ma réponse déplaît.

– Tu es plus forte que ça, m'encourage le gourou. Accepte la main qu'on te tend, approche-toi du feu, il te donnera le courage de faire jaillir à nouveau ta flamme intérieure en laissant resurgir la vérité.

*La vérité ? Ta secte, tu te la colles là où je pense. J'ai faim. Je pue le cochon grillé. J'attends toujours mon massage. Je rêve de m'enfuir avec Mr Connard, qui est le plus odieux de tous, mais le seul assez costaud pour nous garder en vie dans ce milieu hostile. Seul problème : je suis venue ici pour fuir un abruti, pas pour compter sur un autre...*

– Pippa ? insiste le roi des drogués.

– Je fais un métier éprouvant, improvisé-je soudain. J'avais juste besoin de souffler, de faire une pause...

– Quel mal te hante ? insiste Stone.

– Un mâle ? m’écric-je. Pourquoi est-ce qu’il s’agirait forcément de ça ? Vous pensez vraiment être le centre du monde, vous les hommes !

À quelques centimètres de moi, Costard lâche un soupir agacé et je réalise – bien trop tard – que je viens de me trahir bêtement.

– Ah... Je... J’avais mal compris la question... murmuré-je soudain.

– La vérité emprunte parfois des chemins détournés, philosophe le junkie en chef.

– Écoutez, je viens juste trouver un peu de tranquillité. Je suis là pour me détendre, me reposer...

– Le repos, c’est dans l’après-vie, riposte le gourou. La paix intérieure se gagne à l’issue d’un long et périlleux combat, Pippa.

– Je venais juste pour me faire masser ! gémis-je soudain, posant ma tête sur mes genoux.

Le silence nous entoure, la chaleur du feu de joie nous enveloppe, le sommeil semble gagner la plupart de mes compagnons, mais l’un d’eux ne s’est pas encore exprimé.

– Alistair ? lance Rain, en tendant le foutu bâton vers le beau gosse. Ouvre-toi à nous...

Je me redresse et observe la scène qui se joue à quelques centimètres de moi. Costard ignore superbement l’invitation de la belle, il reste immobile sur son banc et se contente de préciser de sa voix grave :

– Je ne suis pas là pour raconter ma vie, mais pour m’isoler du monde... et des femmes en particulier.

– Qu’est-ce que tu attends de nous ? lui demande le gourou.

– Rien, lâche l’arrogant. Je n’attends rien. Ne perdez pas votre temps avec moi...

– Bonne idée... marmonné-je dans ma barbe.

– Pardon ? me balance mon voisin.

– Rien.

– Quel courage... ironise-t-il.

Je me tourne vers lui, prête à en découdre.

– Vous voulez savoir ce que je pense ?

– Pas vraiment, non, me rembarre l'enfoiré.

– Pas de bol, ce soir, « *la parole me revient* » ! fais-je en arrachant le bâton des mains de Rain. Je pense que c'est à cause de types comme vous que des filles comme moi se retrouvent ici contre leur gré !

– C'est vrai que vous me connaissez si bien...

– Condescendant, orgueilleux, sarcastique, méprisant : je connais votre genre pour l'avoir bien trop fréquenté, attaqué-je.

– Parce que vous croyez que vous êtes un mystère pour moi, Pippa la pipelette ? se marre-t-il.

L'insulte n'a pas le temps de passer la barrière de mes lèvres : Stone parvient à se faufiler entre nous et attrape nos mains pour les réunir. De sa voix douce et caressante, il nous rappelle :

– Ici, on n'agresse ni n'accuse personne, on accepte les autres comme ils sont et on aime son prochain plus que soi-même, puisque l'autre est un peu soi et que chacun se retrouve en l'autre...

*Celui-là, il ne s'appelle vraiment pas Stone pour rien...*

Je récupère ma main, puis le gourou repart dans son délire. Il nous invite tous à nous lever et à former un cercle autour des flammes qui commencent à faiblir. Je coopère, espérant que la soirée touche à sa fin, et j'écoute le roi des fous nous décrire l'activité suivante.

– Prenez votre voisin dans vos bras... Collez votre front contre le sien... Joignez vos corps et sentez vos cœurs battre à l'unisson...

Je jette un regard mauvais à Costard, plonge une seconde de trop dans ses yeux verts qui me défient, puis me tourne brusquement vers mon autre voisin : l'écrivain perdu, en mal d'inspiration, venu la retrouver. Très timide, l'homme de lettres ose à peine me toucher tandis que j'observe avec jubilation Costard essayant d'échapper à Couettes. Sans succès.

En me rapprochant d'eux, impossible de m'en empêcher, je fredonne un air des Spice Girls que je connais par cœur :

*« Yo, I'll tell you what I want, what I really, really want  
So tell me what you want, what you really, really want  
I wanna (ha), I wanna (ha), I wanna (ha), I wanna (ha)  
I wanna really, really, really wanna zigazig ah ! »*

Le regard qui tue de l'arrogant me fait sourire un instant. Puis mon poète prend une initiative qui fait disparaître ma bonne humeur passagère : la tête écrasée contre mes seins, il tente d'écouter battre mon cœur.

Et se mange un joli coup de genou. Là où je pense.

En plein dans le lin.



## 4. Si seulement

Mon usage de la violence ne m'a malheureusement pas valu un renvoi définitif : à part Costard, personne n'a rien vu. Le poète est retourné s'asseoir d'une démarche raide et penaude, puis Stone nous a annoncé que la veillée se terminerait par une heure de silence total – yeux fermés, visages levés vers le ciel, mains posées sur le cœur – malgré la pluie qui venait de se réinviter. Alistair et moi avons tenu environ deux minutes. Nos yeux se sont rouverts au même instant, se sont croisés, jaugés, défiés. Il s'est mis à marcher à reculons, sur la pointe des pieds, pour s'éloigner du cercle maudit. Je l'ai imité, ai fait craquer une branche, puis on a détalé, comme deux criminels en cavale, en direction du dortoir.

Personne ne nous a poursuivis, Stone est resté auprès de ses ouailles disciplinées, nos compagnons ont gardé sagement la tête dans les étoiles mouillées, tandis qu'on courait dans la nuit noire, bafouant à peu près toutes les règles de la communauté. Costard est arrivé à l'abri avant moi, il a regagné le bâtiment faiblement éclairé et sa cellule sans jamais se retourner.

À la lueur d'une bougie attrapée sur un rebord de fenêtre, j'ai retrouvé le chemin de mon box en pierre, me suis effondrée sur mon matelas maigrelet et ai envoyé mentalement tout un tas de textos à mes sœurs.

À Penny, l'aînée, la responsable, la raisonnable, la mère et sœur modèle... qui m'a propulsée dans ce traquenard :

[Tu me paieras ce séjour chez les fous, saloperie.  
Même Judas n'aurait pas osé !]

À Piper, la délurée, la maladroite, la sensible, ma meilleure alliée et sa pire ennemie :

[Pitié, viens me chercher, Pipe !]

Tu ne feras pas la route pour rien :  
j'ai un poète maudit à te présenter...]

À Poppy, la petite dernière, la plus jolie, la plus choyée, la plus « jamais contente » :

[J'ai trouvé la destination de tes  
prochaines vacances, Princesse !]

*Si seulement vous étiez là, toutes les trois...*

Penser à elles me ramène douloureusement à Londres, où j'ai grandi. Avoir trois sœurs, c'était un cauchemar. Et une bénédiction. Trouver sa place dans ce bordel quand on n'est ni la plus solide, ni la plus exubérante, ni la plus belle, ce n'était pas toujours évident. Mais quand quelqu'un s'en prenait à moi d'une manière ou d'une autre, les renforts débarquaient dans la seconde et terrassaient l'ennemi.

Ces renforts s'appelaient Penny, Piper et Poppy. Toujours présents pour Pippa.

*Oui, ma mère aussi a dû se droguer pour nous nommer ainsi. Elle s'appelle Paula. Et elle dit depuis toujours qu'on est ses quatre petits pois.*

*Notre père ? À quoi bon mentionner un fantôme... ?*

Je ne sais pas trop à quoi j'étais destinée, mais sûrement pas à devenir actrice. Trop impressionnable. Trop tête en l'air. Trop de hanches, trop peu de confiance. Pourtant, ma rencontre avec *lui* a tout changé.

Hugh Chapman.

L'homme qui m'a appris à me voir autrement, quand j'avais à peine 20 ans. L'homme expérimenté qui m'a donné mes premiers vrais frissons. Le réalisateur réputé qui m'a offert mes premiers rôles, jusqu'à faire de moi une star de la télé. Et qui m'a tout repris, il y a dix jours à peine. Je l'ai aimé pendant quatre ans... Il m'a pulvérisée en six secondes.

Invitée sur le plateau du Graham Norton Show pour faire la promo de ma série télé, je ne m'attendais pas à être larguée en direct par son créateur, alias l'homme de ma vie, devant plusieurs millions de téléspectateurs. Je me doutais que quelque chose clochait : Hugh était distant ces derniers temps, il trouvait toujours un tas de raisons pour ne pas me voir, sa tendresse s'était envolée, il me rabaissait continuellement et critiquait même mon travail d'actrice. Ni naïve, ni maso, j'étais prête à faire une croix sur nous, mais pas dans ces conditions.

Pas en live.

Ce soir-là, j'ai perdu mon homme. Ma fierté. Mon rôle phare dans la série policière du moment. Et tous les futurs contrats qui m'étaient probablement destinés.

Lui, il a juste voulu faire le buzz. Tant pis s'il fallait me briser au passage. Il devait en avoir marre de jouer au couple bien rangé, sans histoire croustillante à raconter. Ou marre que les projecteurs soient braqués sur moi plutôt que sur lui. Son ego ne l'a pas supporté. Le pire dans cette histoire ? Il s'est excusé platement de me briser le cœur, il a réussi à se faire passer pour le type sincère et courageux, prêt à dire la vérité à l'Angleterre tout entière plutôt que de continuer à mentir à la femme qu'il n'aimait plus. À la muse qui ne l'inspirait plus. Quelle classe. Quel panache !

*Quelle ordure...*

Des voix se rapprochent, je reviens à la réalité, essuie mes larmes et me glisse sous la fine couverture râpeuse censée me servir d'édredon pour la nuit. Lorsque mes compagnons passent devant mon box pour venir se coucher, je fais mine d'être déjà endormie.

*Au moins, ici, personne ne sait qui je suis.*

## 5. Nouveau moi

Étrangement, je n'ai pas trop mal dormi pour ma première nuit parmi les fous. Sans doute le contrecoup. Mais le réveil, lui, fait mal. Dans une relative pénombre, Rain promène ses cheveux blond platine parmi les box en émettant une musique sourde insupportable à l'aide d'un bol en cuivre et d'une sorte de pilon qui en fait le tour indéfiniment.

– Compagnons, le chant du bol tibétain vous appelle... Le soleil vous attend... Et votre nouveau moi n'est plus très loin...

– Ferme-la ! entends-je grogner derrière le rideau des garçons.

– Il est presque cinq heures, nous annonce sa voix éternellement suave. Si vous souhaitez vous restaurer avant le lever du soleil, je vous invite à vous lever... Le plus lentement possible... En sentant votre corps, en réveillant vos sens et en étirant tous vos muscles...

– Oh putain, petit dej' ! braillé-je en bondissant de ma couchette.

Rain s'avance vers moi, avec son indéfectible sourire et son foutu bol chantant qui fait le bruit d'un animal à l'agonie, puis me chuchote :

– Nous sommes désormais en heure impaire, je t'exhorte au silence qui permet la plus merveilleuse introspection...

Pour une fois, elle ne me touche pas, ses mains étant occupées par cet instrument de musique du diable. C'est moi qui suspends ses gestes en attrapant ses poignets.

– S'il vous plaît, ça énerve tout le monde, on voudrait pouvoir écouter *vraiment* le silence, lui murmuré-je le plus solennellement possible.

Rain me sourit et m'embrasse sur le front avant de repartir réveiller mes compagnons endormis, à l'aide de sa seule voix.

– Bien joué, grommelle la voix de Costard derrière le rideau.

Qui s’ouvre et me laisse entrevoir deux yeux verts reposés sous une masse de cheveux blond cendré, joliment ébouriffés.

*Pfff... Il ne peut pas avoir l’air mal réveillé, comme tout le monde ?*

– Sexy, la chemise de nuit ! commente-t-il à voix basse, un sourire en coin greffé sur son visage de châtelain.

– Quand je voudrai votre avis, je vous le demanderai ! râlé-je en ouvrant grand le rideau pour découvrir sa tenue à lui.

Pas de chance, apparemment, l’arrogant supporte le lin moins bien que moi : il est nu. Alors que mon cœur rate deux ou trois battements, il a l’amabilité de cacher son intimité derrière ses deux mains croisées. Je peux quand même admirer les muscles que j’avais devinés jusque-là, la taille en V, les abdominaux salement dessinés, les larges pectoraux apparemment toujours contractés, le tout sous une peau affreusement dorée, alors qu’on n’a pas vu le soleil en Angleterre depuis l’été dernier.

– Désolé, je n’aime pas dormir habillé, se marre-t-il en refermant le rideau d’une main.

Je cherche à toute vitesse une repartie à lui envoyer pour qu’il ne devine pas mon trouble.

– Vous ronflez, au fait ! balancé-je spontanément.

– Pas moi. C’est le type qui a réduit son chien en bouillie. Vous, en revanche, vous parlez dans votre sommeil.

– Pas moi. C’était la voix de Kiki qui jappe pour demander grâce !

Petit rire guttural et Costard réapparaît, amusé et habillé. L’écru lui va vraiment trop bien au teint.

*Mais est-ce qu’il a déjà été moche une seule seconde dans sa vie, lui... ?*

– Je vais au petit dej’ avant que Stone et ses potes aient avalé tous les

toasts au quinoa.

– Gardez-moi un peu de bouillon de lait de soja ! répliqué-je dans un sourire.

– Certainement pas.

Même quand je me trouve à peu près drôle et spirituelle, il arrive à me rembarrer. Je viens donc de décider officiellement que je détestais ce type, son flegme, son humour qu’il croit irrésistible et son corps qui l’est, indubitablement.

Après un débarbouillage à l’eau glacée au lavabo, un brossage de dents au dentifrice artisanal et un coiffage à l’aveugle avec une fenêtre pour seul miroir, je me rends, en uniforme – pantalon et débardeur en lin –, au *lodge*, notre lieu de rassemblement, c’est-à-dire l’unique pièce où nous avons tous fait connaissance. Il n’y a toujours aucun meuble mais des coussins verts et bleus ont été disposés en cercle sur le sol en béton pour y recevoir nos fessiers. Trop aimable. J’imite mes compagnons présents – et parfaitement silencieux – en m’installant par terre, en tailleur. On me sert sans me parler une tasse de thé fumé qui sent plutôt le bacon et une petite assiette de viande séchée qui pourrait tout aussi bien être des chips de carotte ou encore de vieilles feuilles de papier cartonné.

Non loin de moi, Couettes sanglote face à son ersatz de petit déjeuner, tandis que Rain masse doucement ses épaules dodues. Costard lève discrètement sa tasse dans ma direction et m’envoie un de ses petits sourires narquois, comme pour trinquer avec moi. Je lui réponds par un sourire forcé et m’oblige à boire quelques gorgées du breuvage pour qu’il ne me prenne pas pour une chochette de la ville abonnée au Starbucks.

Une éternité s’écoule avant qu’on ait à nouveau le droit de parler, de bouger et d’arrêter de manger toutes ces atrocités. Stone et ses disciples nous guident par la main dans la cour extérieure, nous apportent nos coussins et nous replacent en demi-cercle avant de s’asseoir face à nous dans des positions improbables, lotus et autres jambes pliées à l’envers de ce qui est prévu par le corps humain. Seul le joli soleil matinal et l’absence de boue me permettent de survivre à cette nouvelle journée qui commence.

– Nous accueillons l’astre du jour comme la chance d’un nouveau départ ! scande le gourou poivre et sel en ouvrant grand les bras. Et nous allons célébrer le soleil levant en vous offrant à chacun le nom qui vous permettra d’éclairer votre chemin, de raviver votre flamme, de resplendir sur les autres comme en vous-même.

– Ce type est complètement jeté ! se marre Costard, à ma gauche.

– Vous êtes encore là, vous ? soupire-je en réalisant sa présence à mes côtés.

– Vous croyez que l’univers essaie de nous envoyer un message... ? ironise-t-il en plissant ses yeux verts.

– Vous savez ce que je préfère chez vous ? lui demandé-je, l’air mystérieuse. Les heures impaires !

Il rit encore dans sa barbe, surpris que je lui tiennne tête sans succomber immédiatement à son charme. Ça ne doit pas lui arriver souvent. Puis le beau gosse reprend son air suffisant en s’allongeant sur ses bras tendus derrière lui.

Je n’écoute pas très bien, distraite par des images de corps nu sous mon nez, de bon matin, mais Naomi-Couettes reçoit apparemment le nom de Cascade, parce qu’elle est « tellement rafraîchissante ».

– Ce n’est pas plutôt parce qu’elle chiale tout le temps ? se moque mon voisin.

– On parie que vous allez être renommé Odieux ou Sans-Cœur ?

– Hmm... Il faut que ça ait un rapport avec la nature, suivez un peu !

– OK, alors Chacal. Ou Venin, tiens !

Il hausse ses épaules musclées en se la jouant intouchable. Mais son corps se tend aussitôt quand la jolie Rain vient lui prendre les mains et l’entraîne au centre du cercle. Elle lui sourit effrontément, le cajole du regard puis croise ses doigts aux siens. Et je ne saurais dire s’il adore l’effet qu’elle lui fait ou s’il déteste être entrepris par une femme avant d’avoir pu la séduire lui-même. Ce type est une énigme. Trop classe et bien élevé pour profiter de la situation, mais trop intense pour ne pas se laisser envahir par son désir. Il se mord la lèvre inférieure comme s’il devait se contenir. Et son regard vert brillant croise le mien un instant, sans trop savoir ce qu’il ressent. Un petit

malaise m’envahit moi aussi. Mais les drogués ont le chic pour nous ramener à la réalité. Enfin, du moins la leur.

– Alistair, grand Alistair, immense Alistair ! braille Stone en tournoyant sur lui-même, le nez au ciel.

– C’est moi, sourit-il, goguenard.

– Non ! C’est l’ancien toi, pas le vrai toi ! Tu as le monde à tes pieds mais tu ne dois pas oublier ta mission sur terre : changer le monde avant qu’il ne te change ! Oui, tu es le monde entier... Les pieds ancrés sur terre, le cœur révolté et la tête perdue dans les étoiles... Tu seras notre... *Atlas* !

– Atlas ? grimace-t-il. Comme les cartes de géo ?

– C’est aussi le nom d’un des Titans de la mythologie, lui explique la douce voix de Rain. Il est condamné par Zeus à porter la voûte céleste à bout de bras... et le poids du monde sur ses épaules...

– Libère-toi, Atlas ! lui crie Stone en apposant sa main sur son crâne. Et tu libèreras le monde !

Alistair se dégage et vient reprendre sa place, la ride du lion creusée entre ses yeux tourmentés.

– S’il me touche encore une fois... commence-t-il à grogner.

– La ferme, Planisphère. Votre tour est passé !

Ma petite blague le pique dans son orgueil mais le fait aussi sourire, malgré lui, du bout des lèvres. Et sa colère retombe.

L’écrivain penaud est renommé Indigo sans que je comprenne rien à l’envolée lyrique qui concerne la couleur de son âme. La quadra fumeuse qui n’a plus d’ongles à ronger reçoit le charmant nom de Cendres – assez transparent. Et notre ami assassin de petits chiens se retrouve affublé du sobriquet de Nuage – peut-être l’endroit d’où Kiki le regarde, l’air accusateur, depuis dix ans.

– Hâte de savoir ce qu’ils vous réservent... se réjouit Alistair quand vient mon tour.

– Pour vous, ce sera toujours « madame », lui renvoyé-je dans les dents.



Mais Rain me rappelle à voix basse que je ne suis censée agresser personne et que je dois me concentrer sur elle, rien que sur elle.

– Ton nom, « Pluie »... c'est parce que tu es une ancienne miss météo ? plaisanté-je en chuchotant, comme si je l'avais percée à jour.

– Non... Mais moi, je t'ai reconnue, Pippa, me glisse-t-elle à l'oreille.

– Quoi ?! m'affolé-je. Mais vous n'avez pas la télé, ici !

– Je regardais ta série, dans mon ancienne vie... La saison une... Mais ne t'inquiète pas, ton secret sera bien gardé avec moi... Et ton nouveau toi va te libérer de tout ce poids !

– OK, allons-y ! Vite, rebaptisez-moi ! Printemps, Bougie, Karma, je prends n'importe quoi !

– Tu es si pure, si fraîche, si innocente... commence à s'emballer Stone, les yeux fermés.

Je n'ose pas lui dire qu'il se plante complètement et que je suis à peu près tout sauf ça.

– Mais tu ignores encore l'étendue de tes talents.

– Ah oui... ?

– Et tu souffres, je le sais, je le sens, face aux éléments... Tu te fais piétiner sans broncher...

– C'est arrivé une fois ! marmonné-je pour moi-même.

– Tu es douce et nourrissante... Calme et vallonnée...

– Je vous demande pardon ? commencé-je à râler.

– Tu es... Prairie ! s'exclame le gourou, comme une évidence.

Et l'arrogant assis sur son coussin lâche un de ses petits rires graves et sexy qui me donnent des envies de meurtre.

– Comment ça, je suis Prairie ?! m'indigné-je pour de bon. Lui, il a droit à un Atlas tout entier, et je ne suis qu'une foutue étendue d'herbe où les sœurs Ingalls se cassent la figure, générique après générique ?! Sérieusement, vous n'avez rien de mieux à me proposer ?

– Ça va aller, mon petit pâturage, vous allez vous y faire... ronronne Alistair derrière moi.

Rain ne saisit pas la moquerie et le remercie, puis m'invite à me rasseoir près de lui.

– Sers-toi de sa force et de sa paix intérieure, vos âmes s'appellent et se complètent à merveille, me conseille la blonde.

– Il faut vraiment que vous arrêtiez la drogue, tous ! maugréé-je. Et toi, la mappemonde, ne me parle pas.

– C'est « Monsieur Mappemonde », corrige-t-il, hilare. OK, Madame Prairie ?

Je quitte ce maudit cercle, une fois de plus, en priant pour que l'autre Atlas ne me suive pas. Je rejoins les dortoirs et m'allonge sur mon lit pour bouder... à défaut de pouvoir faire quoi que ce soit d'autre. J'insulte silencieusement ma sœur aînée, et les deux autres, au passage, pour ne pas faire de jalouses. Je fixe le plafond immonde et gémiss pour que ma mère m'entende et vienne me chercher. Puis je réinvente dans ma tête un monde où les hommes méprisants, qui se croient tout-puissants et tout permis, n'existent pas. Puis je raye carrément toute la gent masculine de la carte, ça ira plus vite. Mais je décide de garder quand même leurs corps nus et musclés, juste pour le plaisir des yeux et des mains... et du reste. Selon notre bon vouloir.

On me laisse tranquille un bon moment, je pense, le temps que cette stupide cérémonie des noms se termine, puis le maigrichon en lin vient me chercher pour m'annoncer que c'est l'heure de l'activité de groupe. Je m'apprête à dire non, enfreignant la règle je-ne-sais-plus-combien, mais il me précise qu'il s'agit d'un atelier mêlant chants ancestraux et massages.

– Il suffisait de dire le mot magique plus tôt ! bougonné-je en me levant pour le suivre.

Mais je n'aurais pas dû me réjouir si tôt. Pendant ce que j'imagine être environ cinq heures, Rain nous apprend à imiter avec nos bouches le chant infernal du bol tibétain, pendant que Stone nous enseigne les techniques de massage digital à réaliser sur soi-même, pressant du pouce chaque millimètre des lignes de nos mains. Je crois que je deviens sourde à force de chanter «

Ommmmm » et que je dois m'endormir d'ennui au moins quatre fois. Cascade pleure de bonheur en couinant son mantra, Nuage ronfle assis en faisant semblant d'écouter, Atlas se marre toujours contre son poing et il se met à pleuvoir sur nos têtes.

– Cadeau du ciel ! s'exclame soudain Stone en ouvrant ses paumes. Nous avons invoqué le divin par nos chants sacrés, il nous a entendus et a répondu de sa plus généreuse pluie d'été... Restons silencieux un moment pour écouter le murmure des gouttes sur nos peaux endormies, réveillant les mélodies intérieures de nos...

– OK, moi je vais me mettre à l'abri ! chuchoté-je avant de courir vers le préau du lodge.

Ils sont quatre ou cinq à me suivre pour échapper à l'averse. Alistair en fait partie mais se permet quand même de me glisser sur un ton plein de sarcasmes :

– Votre brushing n'allait pas s'en remettre, c'est ça ?

– Mais restez sous la pluie et lâchez-moi ! sifflé-je en le poussant de toutes mes forces, les mains à plat sur son torse.

Il garde les mains en l'air un moment et se fait tremper, debout face à moi, tout sourire. Rapidement, ses cheveux dégoulinent, sa chemise mouillée lui colle à la peau et ce salopard est encore plus beau, planté sous l'averse uniquement pour préserver sa fierté. Mes copines Cendres et Cascade ne se cachent même pas pour le mater, bouche entrouverte. Et Indigo l'écrivain raté semble soudain découvrir l'homme qu'il aurait voulu être quand il serait grand. Alistair finit par rejoindre le dortoir au pas de course, pieds nus dans la boue, et je l'y rejoins discrètement pendant que les autres entament une danse de la pluie.

– Ça vous amuse de me chercher tout le temps ? lui demandé-je en restant sur le seuil de son box.

– C'est vous qui êtes venue me trouver, là, il me semble.

Il me tourne le dos, se sèche rapidement les cheveux à l'aide de la couverture sèche puis retire sa chemise pour enfiler son débardeur en lin sec.

Cette fringue au style hippie fait un drôle d'effet sur un type élégant qui a tellement d'allure. Crispé, les bras croisés, Il a l'air de détester l'image qu'il renvoie. Ou peut-être simplement ma présence ici.

– Vous êtes un *sex addict*, en fait ? C'est ça, votre petit secret ? Le pari de vos amis ? Je suis sûre que c'est ça. Vous êtes incapable de vous empêcher de séduire n'importe quelle femme que vous croisez. Puis vous l'envoyez balader dès qu'elle rentre un tant soit peu dans votre jeu.

– Je vous ai déjà dit que vous étiez nulle aux devinettes, Prairie.

– Et vous êtes très fort pour esquiver les vraies questions, riposté-je.

– On n'est pas là pour faire connaissance, siffle-t-il.

Ses yeux vert sombre me dévisagent durement. Je laisse tomber avant que les choses s'enveniment.

– Bon, écoutez, je ne cherche pas à devenir votre amie... ni quoi que ce soit de plus ou de moins. Je veux juste m'en aller d'ici. Mais je n'y arriverai jamais toute seule. Aidez-moi à partir. Je sais que c'est ce que vous voulez aussi.

Alistair réfléchit en frottant à nouveau le vide laissé par sa montre.

– Je vais m'en aller, oui, répond sa voix grave. Mais vous allez vous débrouiller toute seule. Je ne suis pas venu ici pour repartir avec quelqu'un. C'est même à peu près tout le contraire.

Je soupire.

– Orgueilleux, méprisant, séducteur... et maintenant borné. Vous n'avez vraiment que des qualités ! commenté-je.

– Je rêve ou vous vous adonnez aussi au sarcasme ?

Aussitôt, son petit sourire en coin revient. Son regard se fait joueur. Et une vague attirance se pointe en papillonnant dans mon ventre.

*OK, une nette attirance.*

– Je voudrais changer de pantalon et je vous rappelle qu'on ne dispose d'aucun sous-vêtement, ici. Vous permettez ?

L'impatient m'ouvre le rideau pour me faire quitter son box et rejoindre le mien.

– Comme si j'avais envie de vous voir nu, soupiré-je en levant les yeux au ciel. La petite scène de ce matin m'a largement suffi.

Je sens mes joues chauffer au moment où je passe devant lui pour franchir le rideau. Je respire un peu mieux une fois cachée derrière.

– Vous mentez très mal, murmure-t-il.

J'entends d'ici sa voix qui sourit. Puis ses pas qui s'éloignent et quittent le dortoir.

« Appétissant à l'extérieur, pourri de l'intérieur... Résiste à ce fruit détendu, ma fille ! » Voilà ce que me dirait sans aucun doute ma mère. J'enrage de ne pas pouvoir les rejoindre, elle ou mes sœurs. De ne pas pouvoir lire ce qui se dit sur moi dans les magazines people ou sur le Net. De ne pas pouvoir consulter mes réseaux sociaux ni poster sur Instagram de photos hautement mensongères de ma retraite paisible et luxueuse au cœur de la campagne anglaise. De ne pas pouvoir partager avec ma meilleure amie les rêves érotiques secrets que m'inspire cet insupportable et *so charming British*.

## 6. J'ai dit non

Puisque Atlas ne veut pas m'aider, je vais me débrouiller comme une grande. Et me barrer de cette secte d'allumés avant lui. Ça lui fera les pieds.

Mon plan est très simple : me faufiler hors du dortoir en pleine nuit, trouver l'endroit où sont retenues en otage mes précieuses affaires, récupérer mon téléphone portable, me faire livrer une pizza avec supplément fromage, envoyer des menaces de mort à Penny, appeler un Uber et me barrer en douce.

Facile.

Sauf qu'il fait parfaitement noir, que j'ai deux pieds gauches et que je me cogne à trois reprises sans réussir à retenir des gémissements aigus. Le cœur battant, le genou droit écorché et le front bossu, je m'arrête tout près de la sortie. Je jurerais avoir perçu un bruit de l'autre côté du rideau. Si Stone, Rain ou n'importe quel grand maigrichon en lin tente de me retenir, je suis prête à les assommer avec leur putain de bol chantant.

Retenant mon souffle, sans un bruit, je referme la porte du dortoir derrière moi et réalise que j'ai passé la première étape de ma mission évasion : je suis dehors ! Au petit trot, resserrant ma couverture autour de mes épaules, j'emprunte le chemin boueux à peine éclairé par des torches fatiguées. Une voix masculine me parvient, au loin, et je quitte le sentier pour me cacher derrière un petit talus. Ignorant ma présence, deux membres de la communauté continuent leur ronde et passent tranquillement devant moi.

– Qu'est-ce que... ?!

Je jure tout bas, tremble de tout mon corps, serre les dents, enfonce mes ongles dans mes paumes en assistant à cette scène d'une cruauté sans nom. Absolument intolérable. Je refuse de voir ça. Mon cœur ne saurait le

supporter. À quelques mètres de moi, le premier type s'envoie un KitKat géant, pendant que son pote se venge sur un paquet de chips au vinaigre. De ma marque préférée.

– Je pourrais tuer pour moins que ça... soufflé-je comme une junkie en manque de sucre et de gras. Où est passé ce putain de bol en cuivre ?

Trop tard. Le temps que je mette la main sur un bâton suffisamment solide pour m'aider à les détrousser, les deux sentinelles sont déjà loin. L'estomac en perdition, je décide de reprendre ma mission. Je me remets au pas de course et atteins rapidement le bâtiment principal. Je m'introduis sans difficulté à l'intérieur du lodge, par une fenêtre ouverte, m'empare de l'une des bougies restées allumées et inspecte l'entrée sur la pointe des pieds. Dans la série qui m'a rendue célèbre, je jouais une flic *badass*, une espionne des stups qui tentait de s'échapper de la planque d'un gros trafiquant. Ce souvenir me rassure, je me convaincs que cette expérience va forcément m'aider... et ce sentiment s'efface à l'instant où je me remémore que Hugh Crétin Chapman a décidé de finir la première saison sur mon kidnapping par les méchants suivi d'une séance de torture plus vraie que nature, faisant croire à ma mort dans d'atroces souffrances.

La faible flamme de ma bougie meurt, elle aussi, et j'avance à tâtons. Je repère la vaste pièce de rassemblement, déserte à cette heure, puis, au détour d'un couloir éclairé, discerne une porte en bois où sont gravés les mots : « Possessions superflues ». Je sautille sur place, consciente d'approcher de mon but et surtout de mes deux valises, puis me prends une bonne claque lorsque je vois une petite femme à la peau noire recouverte de lin écru sortir de la pièce en refermant la porte à clé. Si mes souvenirs sont bons, cette disciple de Stone s'appelle Snow. Et, comme son surnom d'illuminée l'indique, elle n'est pas particulièrement chaleureuse.

Sans me laisser le temps de me dégonfler, je fonce dans sa direction et me plante devant elle, la faisant sursauter.

– Prairie ! lâche-t-elle d'une voix presque masculine. Tu es bien loin des dortoirs...

- J’ai besoin de prendre mes médicaments ! improvisé-je.
- Je ne suis pas au courant... se méfie ma geôlière qui fait une tête de moins que moi.
- C’est personnel ! Vite, je sens ma tension chuter !

Je prétends être à deux doigts de faire un malaise, appuie sur ma poitrine en grimaçant, titube face à elle.

- Si je réveille Stone, je risque de le déranger en plein voyage cosmique... panique-t-elle. Mais je ne suis pas censée agir sans son approbation !
- Je ne dirai rien ! Vite, *help*, je... ommmmm...

Ma respiration devient chaotique, je fais semblant de méditer pour retrouver mon calme et appâter Snow, je m’adosse au mur comme si je ne tenais plus debout et elle se décide enfin à déverrouiller cette foutue porte.

- Je reviens dans cinq minutes pour refermer, me glisse-t-elle de sa voix bourrue. Ensuite, on oubliera toutes les deux ce qui est en train de se passer.

Sans demander mon reste, je me faufile dans la pièce interdite et me retrouve face à de grands rayonnages remplis des bagages et objets personnels qu’on nous a confisqués dès notre arrivée. Je repère rapidement mes valises tricolores et me jette dessus. En retirant la première de sa cachette, je lâche un cri bestial. De l’autre côté de la rangée, un visage apparaît.

Un visage racé. Au regard profond. Arrogant. Horripilant.

- Alistair... grommelé-je en le fusillant du regard.
- J’étais là le premier, rétorque mon adversaire.
- Comment ?
- J’ai fait mes repérages la nuit dernière, se vante-t-il. Je sais à quelle heure ils inspectent chaque pièce et verrouillent tout.
- Et quoi ? Vous vous êtes juste faufile derrière Snow ?
- Vous n’avez pas besoin de connaître tous mes secrets, fait-il, énigmatique.



Mais Atlas semble très fier de son plan... qui n'a fonctionné qu'à moitié.

– Attendez, elle n'était pas en train de vous enfermer à l'intérieur, par hasard ?

– Je n'ai pas eu le temps de ressortir avant elle comme je l'espérais... m'avoue-t-il.

– Tout compte fait, j'aurais dû attendre la nuit prochaine pour m'enfuir, murmuré-je d'une voix acide.

Il rit tout bas, puis son attention se porte à nouveau sur les nombreux bagages.

– Au boulot, Pippa Scofield.

– Arrêtez avec vos références à *Prison Break* !

– Vous préférez *Oz* ? Un peu violent pour vous, non ? À moins que vous ne vouliez jouer un remake de *Orange is the new black* avec Rain... ou Snow... me sourit l'effronté.

– Pourquoi est-ce que tous les hommes sont forcément des obsédés sexuels ?

– Ne vous faites pas de film, Pelouse, sourit-il de plus belle. Vous ne m'intéressez absolument pas...

– Mon nom, c'est Prairie, sifflé-je. Et vous mentez très mal, vous aussi.

L'insolent m'ignore pour, finalement, mettre la main sur son sac en cuir noir et la petite boîte avec ses affaires abandonnées. Il récupère son portefeuille dans un cri de victoire, trouve son téléphone portable et lâche un râle furieux.

– Putain, plus de batterie... et pas de chargeur !

– Quel dommage, lui souris-je cyniquement.

– Cherchez dans vos affaires au lieu de la ramener ! Je ne trouve pas non plus ma montre...

Je ris de sa mauvaise humeur et me rue sur mes bagages. La fermeture Éclair ne me résiste pas. Tout en farfouillant partout, j'enfourne quelques carrés de Cadbury – ne jamais aller nulle part sans chocolat – me brosse les cheveux, m'asperge de parfum, trouve mon chargeur puis retourne toutes mes

fringues deux, trois, quatre fois, fouille encore et encore la boîte contenant mes bijoux et mes papiers, sans jamais mettre la main sur mon portable. Je m'attaque à ma deuxième valise. Rien non plus.

– Et merde ! m'écrié-je en repoussant mes bagages d'un coup de pied rageur. Ils ne sont pas seulement drogués, ils sont aussi klepto !

– Quel dommage... commente Atlas de son petit air supérieur.

Je me venge sur le chocolat. Le beau gosse me regarde avec envie mais je ne lui en offre pas le moindre carré. Il ne manquerait plus que ça !

– Je dois avouer que je suis plutôt impressionné... souffle-t-il après un silence, en croisant les bras sur son torse et en s'adossant aux rayonnages.

– Je me barrerai d'ici qu'ils le veuillent ou non, même si je dois faire un massacre !

– Inutile d'aller jusque-là, riposte Costard.

– Et vous proposez quoi ?

– Qu'on fasse équipe.

Son regard vert aux nuances troublantes me fixe sans détour. Je le dévisage, moi aussi, avant de me retourner.

– Non.

– Pardon ?

– C'est vrai que vous ne devez pas souvent entendre ce mot, lâché-je, hargneuse. Alors je vais vous le répéter : *non* !

Sans jamais cesser de me bouffer du regard, l'arrogant se rapproche, lentement, insidieusement, jusqu'à me frôler. L'intensité qu'il dégage me déstabilise mais je tiens bon.

– J'ai dit non, soufflé-je à nouveau.

Les sourcils froncés, Atlas survole ma bouche du regard, se mord la lèvre puis se décale jusqu'à la porte.

– Je n'ai pas dit mon dernier mot... lâche sa voix grave.

La porte se referme derrière lui. Un peu dans les vapes, je mets un temps fou à refermer mes valises, à cacher mon chocolat et mon chargeur sous mon débardeur en lin puis à tout remettre en place avant de fuir à mon tour. Snow ne va pas tarder à revenir verrouiller la pièce interdite et je voudrais bien éviter un nouveau tête-à-tête.

Je regagne le dortoir en un temps record malgré la pénombre, le sol glissant et mes deux pieds gauches. Ma mission évasion est un échec cuisant, mais quelque chose me force à sourire : savoir que de l'autre côté du rideau, un certain Alistair est dans la même merde internationale que moi.

## 7. Merci mais non merci

Ma deuxième nuit à l'asile avait tout d'un cauchemar : j'ai dû mettre au moins une heure à m'endormir après ma petite escapade secrète, j'ai subi les ronflements, les gémissements et les pets nocturnes de mes compagnons d'infortune, j'étais transie de froid avant de me réveiller en sueur, j'ai rêvé de mes sœurs qui faisaient semblant de ne pas me connaître en rentrant à Londres, de Hugh Chapman qui me traînait dans la boue, au sens propre, et d'Alistair Fucking Atlas en train de danser nu dans les champs, sous la pluie, collé serré avec une certaine Rain.

Mon cerveau est en train de mal tourner.

Au petit matin, je décide de sécher le petit déjeuner et je me terre sous ma couverture rêche pendant que Snow et sa voix d'outre-tombe essaie de réveiller tous ceux qui jouent les morts. J'attends que le gros des troupes ait rejoint le *lodge* pour faire le point avec moi-même, et mes amis – dans mon imagination.

– Pourquoi tu ne rentres pas tout simplement chez toi en les envoyant se faire foutre ? me demanderait Siobhan, ma meilleure amie pragmatique – et légèrement grossière. *Fuck* la secte, *fuck* les règles, *fuck* le monde entier ! Tu as perdu quatre années de ta vie avec ce trouduc de Chapman, ce n'est pas pour rester un mois dans un autre trou paumé !

OK, elle marque un point... Un point dégoûtant, mais un point quand même.

Mais premièrement, je n'ai pas de portable pour me commander un taxi qui viendra me chercher jusqu'ici. Deuxièmement, je n'ai toujours pas de chaussures. Et je ne me vois pas marcher dix kilomètres dans la campagne anglaise, pieds nus, jusqu'à retrouver la civilisation. Troisièmement, je n'ai

aucun sens de l'orientation : partir seule reviendrait à coup sûr à m'éloigner encore plus de Londres, à me perdre dans un comté reculé et à finir par me faire adopter par une famille de fermiers mormons. Ou pire, marier de force à l'un d'eux, un polygame portant le pantalon de costard remonté jusque sous les aisselles.

*Je préférerais encore épouser Stone et ses chemises en lin.*

– On finit toujours ce qu'on a commencé ! sifflerait ma mère avec son regard désapprobateur. Moi, est-ce que j'ai abandonné l'une de vous en cours de route alors que j'avais trois autres exemplaires identiques sous la main ?

OK, peut-être... mais j'ai toujours été ta préférée. En tout cas, juste derrière Poppy. Ou peut-être Piper... À moins que ce ne soit Penny ?

– De toute façon, si tu rentres, je ne te connais pas ! me menacerait ma sœur aînée. Tout le monde parle de toi dans les journaux, la vidéo de ton humiliation passe encore en boucle à la télé, plus personne ne veut jouer avec mes filles à l'école parce qu'elles sont les nièces de Pippa Jones... Ça craint. Non, franchement, tu es mieux là-bas !

OK, merci du soutien, sœurette ! Au fait, pour ton information, mes nièces sont deux adorables pestes : voilà la seule raison pour laquelle elles n'ont pas d'amis !

Je sors une tablette de chocolat de ma cachette sous le matelas et je trouve du réconfort dans quelques carrés tout en tripotant mon pauvre chargeur de téléphone esseulé, qui n'a rien à recharger.

– Tout ce qu'il me faut, c'est mon portable, une paire de baskets et un compagnon de route pour m'en aller d'ici dans la bonne direction ! Voilà mon plan ! Ça ne devrait quand même pas être si compliqué...

– Petite prairie, soupire la voix grave qui me résonne dans la poitrine.

Et les deux yeux verts moqueurs apparaissent derrière le rideau.

– Que vous jacassiez dans votre sommeil, passe encore... Mais parler

toute seule, éveillée, en plein jour, ça commence à devenir sérieusement inquiétant.

– Je ne discute pas avec un homme en débardeur, c’est un principe de vie ! riposté-je en le fusillant du regard.

Il se marre, observe une seconde ses bras nus, masse son épaule musclée d’une main et s’étire.

– Pauvre chou, le matelas est trop mou ? L’atmosphère trop humide ? Le chauffage pas assez...

– Je ne discute pas avec les femmes qui ont du chocolat partout, me coupe-t-il.

Et le regard narquois se fait plus intense, tout à coup, quand il essuie ma bouche et y reste une seconde de trop avant de refermer le rideau.

– On nous attend dans la cour pour une journée randonnée, m’apprend-il d’un ton froid.

– Non, c’est hors de question. Allez batifoler dans les bois sans moi.

– Vous dites souvent non, non ?

– Non, bougonné-je comme une enfant, tout en léchant le chocolat autour de mes lèvres.

– C’est la parfaite occasion pour repérer un peu les lieux et trouver la direction de la sortie. Je dis ça au cas où ce serait toujours dans vos plans, si vous avez un peu de suite dans les idées. Mais restez là si vous voulez. Il paraît qu’il y a lessive et récurage des douches au programme.

– De tous les sexes, tous les âges et toutes les nationalités, mes trois sœurs et mes six ex inclus, vous êtes la personne la plus horripilante que j’aie jamais rencontrée, annoncé-je solennellement en allant rouvrir le rideau.

Mais Atlas avait déjà disparu.

Une douche glacée plus tard, je rejoins les drogués et leurs dealers dans la cour extérieure. Rain m’accueille par une étreinte appuyée en me chuchotant que je lui ai manqué et Naomi-Couettes – dont j’ai oublié le nom de scène – pense opportun de se joindre à notre câlin en s’exclamant :

- Si je montais un *girls band*, vous seriez mes deux premières recrues !
- Non merci... réponds-je en grimaçant, avant de croiser le visage sarcastique d’Alistair, qui m’oblige à rectifier. Enfin peut-être, oui, dans une autre vie.

La Spice Girl dodue me sourit, ravie. Puis le grand maigrichon en lin se met à nous distribuer ce qui ressemble à mon plus beau cadeau de Noël depuis que ma mère nous a offert un chiot avec un nœud autour du cou : une paire de chaussures de randonnée, pas toute neuves mais à ma taille, des chaussettes qui sentent la lessive à la lavande et une gourde d’eau fraîche.

- C’est le deuxième plus beau jour de ma vie, ironisé-je en me chaussant à toute vitesse.

Ils sont forts, quand même, dans cette secte : en vous isolant du reste du monde et en vous privant de tout, ils arrivent à vous faire apprécier le moindre élément de confort et la moindre compagnie, même insupportable.

Si seulement c’était dans une émission de survie qui passe à la télé et qui serait rémunérée... Bon, je suis sûre que je serais la chouchoute du public mais la bête noire du groupe, éliminée en premier !

\*\*\*

Je n’ai aucune notion du temps ni de l’espace, mais j’ai l’impression qu’on marche depuis deux jours. Je réclame régulièrement des pauses mais Stone continue à me chuchoter qu’on est en heure impaire et que je dois garder le silence pour laisser la nature s’exprimer. Moi, je n’entends rien d’autre que les branches qui craquent sous nos pieds, un lointain bruit de ruisseau qui me donne envie de faire pipi, et le maître de feu Kiki qui souffle comme un bœuf depuis qu’on est partis.

À un moment, on nous donne le droit de nous arrêter pour une baignade dans une rivière glacée.

- Merci mais non merci, dis-je en souriant au gourou poivre et sel.

– Non, toujours non... commente Alistair en passant derrière moi.

Puis il retire ses chaussures, ses chaussettes, son débardeur en lin et se jette en short dans l'eau gelée. Même son plongeon parfait a quelque chose d'irritant. Comme sa façon de rester longtemps en apnée puis de jaillir de l'eau, défoulé et souriant, avant d'ébouriffer d'une main ses cheveux courts et trempés. Il n'existe pas un centimètre de lui qui ne respire pas le sex-appeal. C'est particulièrement agaçant de devoir le reconnaître.

Il remonte sur la rive et renfile son débardeur sur sa peau mouillée avant de se laisser sécher au soleil, assis contre un gros tronc d'arbre. Je le rejoins, l'air totalement indifférent.

– Alors, les planisphères, ça avance ? Pour l'instant, je vois beaucoup de muscles et pas beaucoup de cartes routières !

– Vous pouvez regarder ailleurs. Je vous rappelle qu'on ne fait pas équipe, grogne-t-il en détournant les yeux.

– Nous allons former des trios pour la prochaine activité ! déclare soudain Stone. Ne bougez plus, nous laissons la géographie vous unir sans intervenir. Cendres, Indigo, Cascade, vous ne faites déjà qu'un... Atlas, Prairie, Nuage, vous êtes aussi dans un triangle proche...

J'arrête d'écouter quand je découvre le sexagénaire ventru et transpirant, le teint rougeaud et le débardeur tendu s'arrêtant au-dessus de son nombril. Puis le gourou attire à nouveau mon attention en annonçant la suite du programme.

– Nous allons désormais monter les hamacs et les tentes pour le bivouac de cette nuit, créer un sauna naturel sous une yourte pour éliminer les toxines avant d'aller nous coucher, et préparer le repas de fleurs comestibles et champignons des bois que vous apprendrez à reconnaître. Nous avons beaucoup à faire avant la tombée de la nuit. Il y aura même un atelier massage pour les plus demandeurs... ajoute-t-il avec une œillade dans ma direction.

J'hésite à répondre « Non, sans façon », mais l'autre mappemonde humide me fixe de son vert moqueur comme s'il me connaissait par cœur.



Et, je ne sais par quelle manœuvre divine, je me retrouve enfermée avec deux hommes torse nu sous une sorte de chapiteau en toile de jute où il fait au moins cinquante degrés, à déguster bolets sauvages, amanites des prés, feuilles de violette et fleurs de moutarde – à moins que ce ne soit l'inverse. De toute façon, tous mes sens sont peu à peu anesthésiés par la chaleur et la vapeur ambiantes. Je perçois quand même la respiration de plus en plus saccadée de mon copain Nuage, dont les couinements ressemblent de plus en plus à ceux qu'a dû émettre Kiki sous les roues de sa voiture.

– Il va bientôt nous claquer entre les doigts, non ? marmonné-je à Alistair. On devrait le sortir de là.

– Vous dites ça seulement pour ne pas avoir à lui faire de massage... me répond-il, fier de lui.

– Personne ne va masser personne, OK ? riposté-je, m'empêchant de mater sa peau dorée et ruisselante. Je cherche seulement à sauver une vie.

C'est à ce moment précis qu'apparaît Rain, une couronne de fleurs jaunes sur la tête et de gros bouquets d'herbe dans les mains.

– Je vais vous montrer comment faire du bien à votre prochain grâce aux fouets de pissenlits tout en vous déchargeant de vos propres élans de violence, qui sont tout à fait naturels, chuchote-t-elle. Vous ne vivrez jamais rien d'aussi revigorant de toute votre vie.

– Je crois que le papa de Kiki ne se sent pas très bien, réponds-je pour faire diversion.

– Je vois... Vous allez continuer sans lui. Comme ça...

Et la hippie aux cheveux blond platine envoie un joli coup de fouet sur les reins d'Alistair qui se tend tout à coup, non pas de douleur, mais d'excitation. Ses yeux verts s'allument. Ceux de Rain lui répondent. Leurs sourires séducteurs s'entrechoquent et j'empoigne spontanément un bouquet de pissenlits pour ne pas être en reste.

– J'aime quand tu prends ton destin en main, Prairie, me félicite-t-elle chaudement.

Puis elle fait sortir Nuage-Ronflant de la yourte et je menace aussitôt Atlas.

- Vous, vous ne me touchez pas avec ce truc-là !
- Vous aviez l’air de vouloir faire mumuse, pourtant ! réplique-t-il, un sourire en coin.
- Je n’aime pas tenir la chandelle, c’est tout.
- Et vous mourez d’envie de me frapper, avouez !

Sa façon de me défier en me regardant droit dans les yeux et en me parlant tout bas, brûlant et transpirant, à quelques centimètres de moi, me fait perdre tous mes moyens. L’air est irrespirable. Je ne trouve rien à lui renvoyer dans les dents pour une fois, et je laisse mes yeux divaguer sur son corps sculpté. Ils s’arrêtent sur une longue cicatrice qui lui barre le flanc et que je trouve encore plus sexy que le reste. Pourtant, Atlas se détourne et cesse son petit jeu en s’extirpant soudain de la yourte. Il s’arrête au dernier moment pour me lâcher de sa voix grave :

- Vous vous souvenez du gros tronc d’arbre près de la rivière ? Rendez-vous là-bas, cette nuit, dès que tout le monde dormira.

\*\*\*

J’ai longuement hésité. Mais j’étais incapable de fermer l’œil dans ce foutu hamac à trois millimètres du sol, avec mes fesses qui frottaient par terre chaque fois que je bougeais pour chasser un insecte.

Je croise sur mon chemin un maigrichon en lin, une lanterne à bougie à la main, et lui explique que je cherche un coin isolé pour une envie pressante. Il m’offre généreusement sa lumière et me précise que chacun de nos besoins naturels est un cadeau pour la terre assoiffée. Et que personne ne me verra en tenue d’Ève puisque tout le monde dort à poings fermés.

J’hésite à lui répondre qu’il a dû oublier de vérifier le hamac d’Atlas pendant sa ronde et que je n’ai pas très envie de parler de pipi avec lui, mais je me contente de le remercier et reprends ma quête.

- Par ici, chuchote finalement une voix dans mon dos.
- Alistair ?
- Vous devriez le crier plus fort ! grogne-t-il.

Puis son bras jaillit de derrière un tronc, saisit mon poignet et m'attire précipitamment à lui. Mon cœur cogne bêtement.

- Vous n'aviez aucune idée d'où était cet arbre, n'est-ce pas ? se moque-t-il.
- Je suivais la rivière, j'allais bien finir par trouver...
- Vous marchiez dans l'autre sens.
- Bon ça va, je suis venue !
- Ça signifie que vous voulez bien qu'on fasse à nouveau équipe ? Pour se tirer d'ici ?

Je réfléchis quelques secondes, hisse ma lanterne jusqu'à son visage racé pour déchiffrer son expression.

- Moi, j'ai des tas de très mauvaises raisons... mais vous, pourquoi est-ce que vous n'êtes pas déjà rentré chez vous ? lui demandé-je. Je ne comprends pas ce qui vous retient.

Il plisse un peu les yeux, je me surprends à craquer pour sa ride du lion tourmentée.

- J'ai un pari à gagner. Et une montre à récupérer, lâche-t-il gravement.
- Vous êtes nettement plus superficiel que moi, en fait !
- Si vous voulez. Bon, on compte les points ou on décide d'un plan d'action ?

J'ai chaud. Très chaud. Un peu le tournis. Et je ne crois pas que ce beau gosse arrogant en soit l'unique raison.

- La terre tourne, ou bien c'est moi ? chuchoté-je.
- Les champignons, pas sûr que c'était une bonne idée, acquiesce-t-il.
- Vénéneux ? On va mourir ? paniqué-je.
- Plutôt hallucinogènes. On va juste planer, je pense. Je ne me sens pas

non plus dans mon état normal.

Alistair se masse le front, se lèche plusieurs fois les lèvres. Et la température extérieure monte encore d'un cran.

– On va remettre l'évasion à demain, OK ? Pour avoir les idées claires, me propose-t-il.

– Alors qu'est-ce qu'on fait là, au juste ?

Je le fixe longuement, fébrile, un peu inquiète de sa réponse. Mais impatiente. Bouillante. Les idées pas claires du tout.

– Je voulais vous dire que c'est moi qui ai votre téléphone.

– Quoi ? crié-je comme une hyène.

Il me plaque la main sur la bouche et tente de s'expliquer.

– Comme le mien était déchargé, j'ai essayé d'en utiliser d'autres. Mais ils ont tous un putain de code. Si je vous lâche, vous promettez de ne pas hurler ?

J'acquiesce sans le quitter du regard. Ses yeux verts me troublent, sa voix grave m'hypnotise, son odeur m'enivre et sa main sur moi m'excite, sans aucun doute. Mais tout le reste, je l'exècre.

– Vous êtes un voleur, un enfoiré, un manipulateur, un égoïste de première ! braillé-je à voix basse à la seconde où je retrouve la parole.

– Je sais. Mais c'était pour la bonne cause.

Au lieu de s'excuser, l'arrogant esquisse un petit sourire de sale gosse, du genre « on peut tout me pardonner ». Puis plonge ses mains dans ses poches et s'adosse à l'arbre, nonchalant, comme si le sujet était clos.

– Je vous le rendrai dès qu'on sera rentrés. De toute façon, il est presque déchargé.

– Et c'est tout ? Vous pensez vous en tirer comme ça, avec votre petite gueule irrésistible et vos grands airs supérieurs ?

– Pourquoi, ça marche ? réplique-t-il en me souriant encore.

Bien sûr que ça marche. Et bien sûr qu'il le sait. J'ai le souffle coupé et les jambes chancelantes, le cœur battant et le ventre qui papillonne. Mais mon cerveau et ma langue de vipère semblent fonctionner encore :

– Regardez-moi bien, Monsieur Planisphère de rien du tout, vous n'allez pas m'avoir avec votre petit numéro de charme flegmatique. Je ne serai pas un nouveau prénom sur votre tableau de chasse long comme le bras.

– Pourtant, je n'avais pas encore de Prairie... ironise-t-il pour me faire enrager.

– Vous avez de la chance que je sois trop faible pour vous assommer avec cette lanterne.

– Vous voyez que vous auriez dû me fouetter, tout à l'heure, quand vous en aviez l'occasion !

Je lâche un grognement de frustration et fais demi-tour pour ne plus avoir à le supporter. Mais Atlas me retient par la taille et me plaque contre l'arbre avant de reculer d'un pas, les mains en l'air. Je ne bouge pas. Il ne me touche pas. Il m'immobilise de son seul charisme, de son implacable aura, de son intolérable sex-appeal.

– Non, c'est vous qui avez de la chance que ce putain de pari m'empêche de vous faire quoi que ce soit, décrète son souffle chaud.

– Ou sinon quoi ? murmuré-je, à bout de nerfs.

– Ça fait bien longtemps que votre prairie aurait été à moi...

Et le mélange de cette image érotique, de son assurance, de sa sensualité, de son self-control et de son intensité finit de m'achever.

Je me rue sur lui et colle mes lèvres brûlantes aux siennes. Je l'embrasse passionnément en jetant mes bras autour de son cou, mes mains dans ses cheveux, ma langue dans sa bouche. Je n'ai jamais fait ça de toute ma vie, jamais commis une si grosse erreur avec une telle volonté. Jamais désiré si fort un homme qui fait tout pour me repousser. Jamais succombé si éperdument à celui qui me rend folle de rage, folle de lui, folle tout court.

– Vous ne dites pas toujours non, en fait... souffle l’horripilant entre mes lèvres.

Et je le mords de toutes mes forces pour faire disparaître son sublime sourire... et mes dernières barrières.

Après cette morsure, Atlas se fait plus intense encore. Ses grandes mains saisissent fermement mon visage, ses yeux brillants se plantent dans les miens comme pour reprendre le pouvoir. Le contrôle. Ralentir ce rythme dément. Il m’embrasse à nouveau, quand lui l’a décidé, comme lui l’a décidé, sensuel et habité, lent et provocateur. Ses lèvres sont douces et humides, sa langue habile a un goût sucré. Une saveur entêtante, grisante, addictive, qui achève de me faire perdre la tête. Les champignons hallucinogènes y sont certainement pour quelque chose, cet homme ne peut pas être *si* parfaitement délicieux.

Quoique. J’ai compris dès le premier jour que ce type représentait un danger pour moi. Une menace à fuir comme la peste. Une bombe à retardement que je suis sur le point de faire sauter... à force de baisers, de caresses et de gémissements incontrôlés.

Comme je le craignais, rien ni personne ne résiste à Alistair Mappemonde.

Même en plein bivouac, en pleine nuit, en milieu hostile, au milieu des fous, cet homme sent bon. Terriblement bon. Sa barbe naissante me chatouille le menton, je ris doucement avant d’être soulevée du sol par deux bras solides. Atlas grogne contre mon oreille et m’emmène je ne sais où, dans la pénombre. Apparemment, l’heure n’est plus au jeu, au flegme *british* et à la nonchalance feinte. Cette fois, il y a urgence. En lui comme en moi. Je me laisse entraîner par ses bras, je ne maîtrise plus rien, tout va très vite, mon cœur martèle dans ma poitrine. Fébrile, je sens mon désir terrasser ma raison. Je gémiss au moindre de nos contacts, aussi brusques soient-ils. Je ne suis pas habituée à ce genre de corps-à-corps primaire. J’ai toujours préféré qu’on me traite avec délicatesse, comme une reine, qu’on me cajole patiemment, amoureuxment.

J’aime qu’on me fasse l’amour, pas la guerre.

Mais pas avec lui.

Dans cette jungle anglaise, sous cette bruine tiède et éternelle, j'ai envie d'autre chose. De chaleur. De fougues. De sauvagerie. Au-dessus de nos têtes, je crois voir un bal d'étoiles filantes.

– J'ai envie de vous, homme-planète... lui glissé-je à l'oreille.

Le beau gosse arrête un instant sa course folle, me fixe de toute son intensité, esquisse un foutu sourire en coin et repart de plus belle. Sous nos couches de tissu respectives, mes seins claquent contre son torse, j'écarte les cuisses et m'accroche à sa taille. Notre trajet cahoteux et chaotique me fait glisser vers le bas, Atlas me fait remonter contre lui et m'embrasse encore. Comme un dieu. Il paraît qu'il porte déjà la voûte céleste à bout de bras... Que suis-je, à côté ? C'est bien la première fois que mon corps voluptueux me semble si léger. Il plane, il s'envole dans ses mains.

Soudain, le mauvais garçon me plaque contre un arbre, me repose au sol, me retourne et me mord la nuque. Je lâche un cri de plaisir alors qu'il glisse ses doigts impatients sous le lin.

Je ne porte rien en dessous.

Alistair frôle mes fesses, les englobe dans ses paumes chaudes puis fait le tour de mes hanches pour plonger sur ma féminité. Je halète, me crispe, m'embrase. Il m'effleure, me titille, puis enfonce un doigt en moi en m'arrachant une série de soupirs fiévreux et coupables. Je sens son sexe dans mon dos, qui pointe fièrement.

– Je savais que je vous aurais... murmure l'arrogant.

Totalement sous l'emprise de ce qu'il me fait, je gémiss, me désinhibe, m'agite comme un petit animal en chaleur, puis la rebelle qui sommeille en moi refait surface :

– Ne croyez pas que vous avez gagné quoi que ce soit ! sifflé-je en faisant

volte-face.

Cette fois, c'est moi qui prends les commandes et qui le repousse contre le tronc suivant. Déstabilisé, amusé par mon audace, le mâle d'un mètre quatre-vingt-dix se laisse faire lorsque je l'embrasse à pleine bouche. Je lui mords la lèvre inférieure, il lâche un grognement rauque qui m'excite un peu plus. Lentement, insolemment, ma main descend jusqu'à son entrejambe. À travers le tissu écru, je prends son érection dans ma paume et commence à le caresser.

– Oreo, susurré-je contre sa bouche.

– Quoi ?

– C'est le goût que vous avez, murmuré-je. Et ça tombe bien parce que je suis en manque de sucre...

J'ai des petits points devant les yeux, ma tête tourne à nouveau, mais peu importe. Nos lèvres avides se retrouvent et se soudent dans un baiser animal qui nous consume. J'arrache son stupide débardeur, promène mes mains partout sur son torse sculpté, frôle ses abdominaux, ses hanches... et tombe sur la longue et fine cicatrice qui fait le tour de son flanc, en remontant du bas-ventre jusqu'à son dos. Impressionnante, virile comme une blessure de guerre. En la voyant de plus près, je ne peux m'empêcher de la frôler. Et Alistair frissonne lorsque je pose mes doigts dessus.

– Pas touche, Petite Prairie Verte...

L'homme qui la ramène trop emprisonne mes mains pour reprendre le contrôle.

Au beau milieu de nulle part, dans cette forêt plongée dans le noir à l'exception du faisceau de lumière un peu féérique venu de la lune, je me métamorphose en une créature lubrique, en nymphomane guidée par ses sens. Je n'en ai jamais assez. Mon désir grandit, explose. Il me transforme, réduit ma fierté à néant, ravage tout sur son passage. Sans me reconnaître, je glisse des mots salaces à l'oreille du bad boy, me frotte à lui, meurs d'envie qu'il me touche. Qu'il me prenne. Me possède.



Et c'est exactement ce qu'il fait. Atlas baisse férocement son short, se débarrasse du mien, j'entends un bruit de papier qu'on déchire, puis je quitte à nouveau le sol pour atterrir dans les bras du dieu vivant.

- Sûre ? me glisse-t-il d'une voix remplie de désir.
- Il faut vraiment que je vous fasse un dessin ?

Un sourire arrogant traverse ses lèvres, puis son sexe s'enfonce en moi, profondément, m'arrachant un soupir d'extase. La sensation est indescriptible. Je m'accroche à ses épaules, plante mes ongles dans sa peau, me retiens de crier tellement le plaisir jaillit entre mes cuisses. Ce corps-à-corps me rend folle, la position n'est pas confortable, l'écorce du tronc d'arbre contre laquelle je repose me griffe le dos, les biceps de mon amant ont l'air sur le point d'exploser.

Alors je décroise les jambes, retrouve le sol humide sous mes pieds et me retourne. Debout face à l'arbre, j'attends que l'insolent me rejoigne en se collant derrière moi. Mais il fixe un instant ma croupe, le sourire aux lèvres. Et je brûle de son regard gourmand, avide, qui me désire comme je l'ai rarement été. Puis il me pénètre à nouveau, les mains plaquées sur mes hanches. C'est encore meilleur. Je le sens coulisser en moi, de plus en plus loin, me rapprochant un peu plus du nirvana à chaque coup de reins. Encouragé par mes halètements de plaisir, Alistair plaque son dos au mien et me prend un peu plus fort, un peu plus vite, en capturant mes seins sous le lin. Il les malaxe, les caresse, agace mes tétons qui pointent fièrement.

J'ignore si notre étreinte dure quelques minutes ou s'éternise. Je perds pied et le sens des réalités. Je m'abandonne à ce corps viril et sculptural qui me possède, enfrenant toutes les règles que je m'étais fixées. Et dont je n'ai plus le moindre souvenir.

L'orgasme m'emporte dans la nuit, j'étouffe mes cris en me mordant l'avant-bras tandis qu'Atlas se fige en moi, enfouissant son visage entre mes omoplates.

- Putain, lâche l'arrogant d'une voix indéchiffrable. Je viens de perdre mon pari...

## 8. Guerre d'ego

L'odeur de bois mouillé et la nausée me réveillent à l'aube. Je mets plusieurs secondes à me souvenir que j'ai regagné mon hamac en douce, au milieu de la nuit, après m'être envoyée en l'air avec l'autre emmerdeur. Après tout cet exercice physique, j'aurais dû dormir comme une souche, mais non... J'ai subi le vacarme de ma conscience, du vent, de la pluie... J'ai été contrainte de rejoindre une des tentes collectives pour me mettre à l'abri... où j'ai retrouvé le raffut familier de la toux de Mégots, des ronflements de Nimbus et des sanglots de Palmiers, des heures durant.

Résultat : j'ai fermé l'œil soixante minutes à tout casser.

– Quelqu'un d'autre que moi a la gueule de bois ? grommelé-je en m'extirpant de la tente écrue.

Personne ne me répond. Nous sommes pourtant en pleine heure paire, si j'en crois la discussion enflammée de Stone et Snow qui se tiennent les mains. Les autres lève-tôt sont déjà réunis autour de l'unique table où trônent une Thermos géante de thé fumé et quelques gobelets en bambou. Je les salue d'un geste las, en me demandant lesquels seront assez fous pour rester un mois dans cette communauté d'illuminés.

– Prairie, bois ce nectar de la nature ! En ce matin difficile, il t'aidera à resplendir, me lance Stone en se plantant face à moi.

J'accepte le verre qu'il me tend en bougonnant, le vide d'un geste discret en contournant le gourou pour continuer mon chemin. Je repère rapidement Rain près du point d'eau, bondissante et fraîche comme le jour, qui tente de masser les épaules d'Atlas. Le sourire en coin du mauvais garçon semble introuvable, ce matin. L'arrogant est d'une humeur massacrate et ne cherche pas à le dissimuler :

– Qu'on me foute la paix ! grogne-t-il en faisant fuir la blonde.

Il se penche en avant pour arroser son visage. Une drôle de sensation me gagne alors que mes yeux se perdent sur ses bras musclés et que je repense à notre corps-à-corps de la nuit dernière. Je ne peux pas vraiment dire que je regrette. J'avais avalé de drôles de trucs, mais j'avais surtout besoin de me vider la tête, d'oublier d'où je viens et ce que je fuis. Besoin d'échapper à tous ces tarés en compagnie du plus sain d'esprit de la bande. Aussi insupportable soit-il...

*Ses lèvres dans mon cou, ses mains sur ma peau, sa force dans mon dos...*

Tout me revient et je ne peux retenir un sourire gourmand. Jusqu'à ce qu'un détail me dérange : le préservatif. « Durant leur séjour à Finding Yourself, les compagnons seront privés de tout effet personnel » : c'est l'une des dix règles d'or de cette communauté de mes deux. Or, je ne connais pas grand-chose de plus « personnel » qu'une capote...

Alors, d'où sortait-elle ?

– On peut savoir ce qui vous fait sourire ? me balance le malotru, à quelques mètres de moi, en ébouriffant sa crinière trempée.

– Vous, riposté-je en m'approchant de la rivière.

Comme lui deux minutes auparavant, je me penche en avant et tente de recouvrer un peu d'hygiène et de dignité.

– Moi ? répète-t-il.

– Vous êtes blessé dans votre ego, n'est-ce pas ?

– Cette conversation s'annonce passionnante... soupire l'insolent en plissant ses yeux verts.

– Vous vous croyez trop bien pour moi, vous regrettez la nuit passée.

Atlas me dévisage pendant de longues secondes puis rétorque, de sa voix basse et grave :

– Ça n'arrivera plus, Pippa.

– Vous m’ôtez les mots de la bouche, Alistair.

L’enfoiré se détourne et prend la direction de sa tente. Je le suis sur un coup de tête, décidée à obtenir des réponses.

– La capote ! lancé-je. Elle sortait d’où ?

– Moins fort ! grogne-t-il en revenant sur ses pas.

– Répondez-moi ou je balance tous les détails à Couettes... en lui précisant qu’elle est la prochaine sur votre liste.

– Putain, vous n’arrêtez jamais d’être chiante ?

– La ca-po-te, répété-je, menaçante.

– Je n’avais rien prémédité, rassurez-vous, soupire-t-il. C’est Stone qui me l’a donnée.

– Le gourou ?

– Il en a filé à tous les hommes du groupe, hier. « Vegan et sans gluten, les préservatifs qui préservent même la planète ».

Je lâche un cri d’effroi suivi d’un grognement rageur.

– Apparemment, les activités rando-baignade-sauna finissent souvent comme ça, c’est le principe même de la « reconnexion avec la nature », m’explique-t-il de son air nonchalant.

– Mais c’est scandaleux ! Ce type est un mac ! Je vais lui reconnecter les neurones, moi, il va voir ! m’écrié-je en me jetant en avant.

Atlas m’attrape par le poignet et me retient en riant dans sa barbe.

– Pas la peine, Herbe Folle, j’ai pris les devants ! Je l’ai menacé de le dénoncer aux flics si j’apprenais qu’il se « reconnectait » avec qui que ce soit sous l’emprise de champis... Ce taré m’a répondu qu’il ne faisait l’amour qu’avec lui-même pour mieux célébrer la vie et l’unité retrouvée avec son corps...

Un peu rassurée, je fixe le beau gosse en réalisant qu’il a quelques principes, finalement.

– Et les femmes, alors ? m’énervé-je à nouveau. Privées de capotes ? De

libre arbitre ? On est quoi, nous ? De la putain de chair à saucisse ?!

- Calmez-vous, Pelouse...
- Mon nom, c'est PRAIRIE ! enragé-je.

Le sourire en coin fait son retour et, à bout, je capitule :

– On fait équipe, vous et moi, annoncé-je gravement. On se casse d'ici la nuit prochaine. C'est ça ou je commets une série de meurtres qui vous empêchera de dormir pour le restant de vos jours !

- OK.
- Et plus de sexe ! chuchoté-je.
- Deal.

Sa nonchalance habituelle recommence à m'agacer, il est grand temps que je décampe pour aller méditer sous ma tente. Je m'éloigne puis me retourne en l'entendant m'appeler :

- Pippa ?
- Hmm ?
- Heureusement qu'on l'avait sous la main, cette capote... sourit Alistair.
- Ouais, fais-je en soupirant. Et vegan et sans gluten, dieu merci !

\*\*\*

On a dû mettre dans les six heures pour rejoindre la civilisation – si tant est qu'on puisse appeler comme ça un lodge au toit de chaume, un dortoir en pierre et des chemins boueux. Je pensais qu'on aurait quartier libre après cette rando de l'extrême, mais Finding Yourself a la fâcheuse manie de ne jamais vous lâcher une fois qu'elle vous a trouvé. J'ai donc séché l'initiation au tai-chi pour courir sous la douche, me laver les cheveux et me brosser les dents puis avaler quelques carrés du chocolat Cadbury caché sous mon lit. Je chasse une furieuse envie d'Oreo et me faufile jusqu'à la couchette du sexy-voleur.

Je récupère *mon* téléphone sous le matelas d'Atlas – pas très originale, la cachette – et le serre contre mon cœur en découvrant qu'il reste trois petits

pour cent de batterie. Après avoir fait mon code, je retrouve avec une certaine émotion mes milliers de textos et de photos, mes réseaux sociaux bien remplis qui me mettent du baume au cœur et me rappellent que je suis bien entourée. D'habitude. Virtuel ou pas, cruel ou pas, ce monde-là me manque. Ma mère, mes sœurs, ma meilleure amie. Nos blagues, nos rêves, nos vacheries. Les fans de ma série qui ont pris ma défense après l'affaire Hugh Chapman. Les *haters* qui m'ont haïe. Les débats féministes qui ont suivi. Le soutien de certaines de mes copines actrices. Le silence des autres, qui m'a permis de faire le tri.

Tout ça, c'est ma vie.

Et j'ignore pourquoi mais quelqu'un, là-haut, semble avoir appuyé sur pause sans même me demander mon avis. Aujourd'hui, aucune notification, zéro nouveau message, pas le moindre appel manqué ou *like* ajouté. Dire que je suis accro ne serait pas une contrevérité. Mais là, ce n'est pas mon ego qui en prend un coup : c'est mon cœur qui se sent abandonné. Quatre jours isolée du monde et c'est déjà comme si je n'existais plus. Les larmes me montent aux yeux.

– On a déjà une pleureuse dans le groupe, pas la peine de lui voler la vedette.

Je reconnais son ton narquois qui me hérissé avant de voir, par l'entrebâillement du rideau, son visage racé.

– J'ai déjà rencontré des tas de type odieux, pas la peine d'essayer de les surpasser... marmonné-je sans entrain.

Je n'ai ni la force ni l'envie de me lancer dans une de nos petites joutes verbales, entre provocations, réparties bien trouvées, piques faussement vexantes et vrais jeux de séduction. Alistair semble s'en rendre compte et change de ton.

– Je vois que vous avez remis la main sur le portable qu'un connard égoïste vous a piqué en pensant sauver sa peau.

– Bien résumé, me contenté-je d'acquiescer.

– Et que vous avez retrouvé du chocolat à grignoter en douce...

Puis son doigt me fait signe que j'ai une trace de mes cachotteries juste là, au-dessus de ses lèvres, ou plutôt des miennes. Mes stupides yeux humides restent suspendus à sa bouche.

– Oreo ? me demande-t-il dans un demi-sourire, comme s'il connaissait mes goûts par cœur.

– Cadbury ! précisé-je du tac au tac. Je *déteste* le goût des Oreo...  
Tellement écœurant !

– Je vois... se marre-t-il dans sa barbe. Au fait, je ne sais pas qui vous essayez d'appeler au secours... mais il n'y a aucun réseau, ici.

– Ah bon ?

J'essaie de digérer cette information avec calme et désinvolture, mais lire « Aucun service » en haut à gauche de mon écran me comble de joie : le monde entier ne m'a pas oubliée. Il est juste dans l'incapacité technique de prendre de mes nouvelles.

– Pourquoi vous souriez ?

– J'étais en train de vous classer parmi les autres connards égoïstes que je connais... Ça va, vous n'avez pas encore détrôné le premier.

– Ça peut s'arranger... si c'est un défi que vous me lancez.

Et Costard reprend ses grands airs, retrouve son flegme *british*, son ton joueur et son regard déterminé : c'est sa façon de prévenir que rien ne peut arrêter sa tête dure et son ego surdimensionné. Que vous le vouliez ou non, et d'une manière ou d'une autre, il va gagner.

Mais je décide de ne pas jouer. J'enfouis tous mes trésors sous mon matelas et je lui échappe pour éviter d'avoir à lui résister.

– Désolée, je ne peux pas rester, j'ai tai-chi.

Et je me bouche les oreilles pour ne pas avoir à entendre son petit rire guttural irrésistible.

\*\*\*

Cet après-midi, j'ai dit oui à tout : corvée de lessive au savon noir, atelier de peinture à la boue, gommage aux miettes de pain rassis et purification de mon âme en criant de toutes mes forces les noms de mes pires ennemis. Pendant que Cascade beugle les prénoms des Spice Girls et Cendres ses marques de cigarettes préférées, je passe Hugh sous silence et me rabats sur « Uber », « British Airways », « Airbnb », « Mark Zuckerberg » et finalement tout « Internet ». Une partie de mon cerveau fonctionne encore et vient de réaliser que, sans réseau, je ne pourrais jamais me trouver un billet de train ou d'avion pour rentrer à Londres, appeler un taxi pour venir me chercher ici, ni même me trouver une chambre d'hôtel à proximité pour dormir ailleurs que dans ce trou la nuit prochaine.

Foutue. Je suis foutue.

Et l'autre Planisphère n'a pas pointé le bout de son nez arrogant depuis des heures, pas même au dîner, une fois la nuit tombée. Je pars avant le dessert – un porridge à l'avoine et au lait végétal qui semble avoir déjà été ingurgité, digéré et restitué.

Après une fouille méticuleuse des dortoirs, des douches et des parties accessibles du *lodge*, c'est à l'infirmerie que je retrouve Mister Mappemonde, allongé torse nu dans une pièce contenant cinq lits manifestement confortables, dont quatre vides, des oreillers visiblement moelleux, de la vraie lumière artificielle, des prises de courant et même de l'eau en bouteilles.

– Prairie, intoxication, toi aussi ? s'enquiert le maigrichon vêtu de lin, apparemment en charge de ce service dont j'ignorais l'existence.

– Oui, maugréé-je en faisant semblant de me retenir de vomir. Mais je n'ai rien dit, je ne voulais pas de traitement de faveur au milieu de ma retraite spirituelle...

Atlas lève les yeux au ciel en m'entendant jouer les héroïnes.

– Viens t'allonger un moment... Ton corps a besoin de repos pour que ton



esprit trouve le sien.

– Merci, chuchoté-je en lui prenant les deux mains avant de vaciller sur mes jambes.

Je ne suis pas devenue actrice par hasard.

Mon gentil infirmier m’installe sur le lit jouxtant celui d’Alistair, me donne à boire à la paille, surélève mes pieds, prends mon pouls et ma tension avant de rendre son verdict : « Rien de grave ». Puis il disparaît pour nous permettre de puiser dans le silence la force de nous requinquer.

– Moi, au moins, je me suis privé de boire et de manger pendant vingt-quatre heures pour avoir l’air crédible, me chuchote le faux malade.

– Vous voulez la médaille d’or de la déshydratation ? Je ne vous ai pas attendu pour faire des crises d’hypoglycémie, sifflé-je en retour.

– Avec tout ce chocolat ingurgité ?

– Vous ne savez rien de mes besoins !

– Et... je vais choisir de ne pas répondre à cette provocation par d’autres provocations...

– Ces draps sont tellement doux, soupiré-je d’aise.

– Vous voulez la coupe du monde de la superficialité ?

– Bon, qu’est-ce que vous foutez vraiment ici ? répliqué-je, tentant de le faire parler.

Et de ne pas regarder cette peau parfaite tendue sur ces pectoraux parfaits, surmontant des tas d’abdominaux parfaits, accrochés à une taille parfaitement taillée en V. Le beau gosse remonte un peu plus haut le drap sur ses hanches. Je lui adresse un regard suspicieux mais ses yeux verts troublés me fuient.

– Qu’est-ce que vous cachez, là-dessous ?

– Rien.

– Alistair... insisté-je en empoignant son drap.

– Rien ! répète-t-il, un ton plus grave.

Et ses mains se plaquent sur son intimité quand je retire le drap d’un grand geste, révélant qu’il est entièrement nu là-dessous.

– Je vous avais prévenue, ricane-t-il tandis que je rabats ce maudit drap.

Le joueur glisse nonchalamment ses mains derrière son crâne et je perçois un bruit de papier froissé. Je plonge ma main sous l'épais oreiller et en ressort des feuilles noircies de dessins, de plans, de notes manuscrites.

– Vous préparez votre évasion sans moi ! m'indigné-je. Vous êtes vraiment le pire égoïste qui soit.

– Non ! se défend-il.

– Non, quoi ?

– Non... Je ne savais pas encore si j'allais vous emmener ou pas, avoue-t-il enfin.

– Mais qu'est-ce que vous croyez ? Je n'ai pas besoin de vous pour me sortir de là !

L'insupportable me regarde une seconde, à la fois agacé et attendri.

– Je crois que si, murmure-t-il. J'ai profité de la randonnée pour trouver du réseau dans les bois.

– Et avec quoi ? Votre téléphone est déchargé et tous ceux que vous avez volés sont verrouillés par un code.

– J'ai demandé sa date de naissance à l'écrivain maudit... Il faut croire qu'il n'a pas trop d'inspiration non plus pour ses codes secrets.

– Et... ?

– J'ai réussi à nous localiser.

– Et... ?

– Et à trouver un itinéraire à peu près sûr pour rentrer chez moi.

Cette nouvelle preuve flagrante de son égoïsme – et de ses plans qui ne m'incluent absolument pas – fait bondir mon ego hors de moi.

– Grand bien vous fasse. Bon retour ! Et surtout bon débarras ! dis-je en sautant hors du lit.

– Pippa...

– N'essayez même pas de me retenir avec votre air condescendant ou votre bonne éducation qui vous fait avoir pitié de moi. Je suis bien contente que nos routes se séparent ici. Je n'aurais jamais supporté de faire le chemin du

retour avec vous, de toute façon. Et mon prénom, pour vous, c'est toujours  
Prairie !

Je balance ses feuilles froissées sur la foutue perfection cachée sous ce  
drap moelleux et quitte l'infirmierie sans me retourner.

## 9. La réponse est oui

C'est ma quatrième nuit ici et la première où j'ai vraiment envie de pleurer. Jusque-là, Finding Yourself ne m'a pas aidée à trouver grand-chose, à part des emmerdements. Pour la paix intérieure, la pureté de mon âme et la reconnexion avec l'essentiel, on repassera. Tout ce dont je rêve, là, c'est d'allumer toutes les lumières et de prendre un bain moussant brûlant (pardon la planète), de dévorer avec les doigts une pizza luisant de gras (pardon mes hanches), d'arroser tout ça d'un litre de vodka frappée (pardon mon foie), avant de mettre la robe la plus chère qui soit et des tonnes de mascara pour qu'on me remarque, qu'on me désire, qu'on m'aime et qu'on me dise que je compte (pardon le féminisme).

Bref, je rumine sur mon matelas minuscule, j'ai fini tout le chocolat, j'écoute les ronflements de Nuage, dans le noir le plus total, en me demandant si je vais vraiment supporter ça pendant les vingt-six jours et vingt-six nuits qui me restent à passer dans cet enfer. La réponse est non. Si j'étais raisonnable, mature, sensée, rationnelle, j'irais m'excuser auprès d'Alistair pour ma petite crise de nerfs, je me noierais dans ses yeux verts et je le supplierais de m'emmener avec lui. Mais ma mère m'a toujours dit que j'étais la plus fière, la plus têtue, la plus impulsive et la plus rancunière de ses filles.

– Maman, viens me chercher... chuchoté-je comme une prière. Je te promets que je réfléchirai avant d'agir, de parler et de foutre ma vie en l'air, désormais...

– Commencez par vous taire tout de suite, murmure une voix grave dans mon box.

Puis une large paume à l'odeur familière se plaque doucement sur ma bouche pour étouffer mon cri de surprise. Malgré la pénombre, j'ai reconnu Atlas et son mètre quatre-vingt-dix penché sur moi, la fermeté de son ton, la

précision de ses gestes, l'élégance presque gracieuse avec laquelle il s'accroupit près de mon lit pour approcher son visage racé du mien.

– Écoutez-moi attentivement, Prairie Sauvage. Et s'il vous plaît, n'essayez pas de vous rebeller avant de m'avoir laissé finir. OK ?

J'acquiesce en sentant sa main libérer mon visage. Et mon cœur battre toujours plus vite.

– Je ne suis pas un égoïste, souffle-t-il à mon oreille. Juste un vrai solitaire, et vous n'avez pas besoin de savoir pourquoi. Mais je vais faire une exception pour vous. Parce que mon père m'a appris à me conduire en gentleman et ma mère à respecter les femmes. Parce que même mes conquêtes d'un soir, même celles dont j'ignore le prénom ou que je ne souhaite pas revoir, je les raccompagne toujours chez elles. Et enfin parce qu'après vous être fait quitter en direct sur un plateau télé par un pauvre type en manque de célébrité, vous ne méritez pas d'être abandonnée au fin fond la cambrousse en croyant dur comme fer que tous les hommes sont des salauds.

*Depuis le tout début, il savait qui j'étais...*

– Que les choses soient claires, reprend sa voix profonde, je ne le fais pas pour vous. Juste pour pouvoir me regarder dans une glace en rentrant chez moi. Et pour le bien de la gent masculine qui a bien trop mauvaise réputation, ces temps-ci. Alors oui, je vais vous emmener avec moi. Mais après, on sera quittes. Vous rentrez chez vous à Londres, moi dans mon manoir, et on ne se revoit plus jamais.

– Vous m'avez reconnue et vous n'avez rien dit... ? balbutié-je en tentant d'intégrer toutes ces informations et ces émotions qui se mélangent.

– Vous êtes toujours censée vous taire, Pippa Jones. On peut partir ensemble, là, tout de suite, mais à trois conditions : vous courez vite, vous ne vous arrêtez pas, vous ne vous plaignez jamais !

– Mais... ?

– C'est oui ou c'est non ? grogne-t-il en saisissant à nouveau mon visage pour le tourner vers lui.

Je meurs de chaud sous sa main. Et pourtant, je frissonne. Des souvenirs

de notre nuit dans les bois et de son corps plaqué derrière moi me reviennent par flashes. Comme les images de Hugh Chapman m'humiliant, faussement désolé, devant des milliers de téléspectateurs. Alistair connaît l'histoire. Il a sûrement pitié de moi. Ou alors, il y a juste un type bien sous sa carapace horripilante, je n'ai pas encore décidé. L'urgence est ailleurs :

- Oui ! affirmé-je, tentant de prendre le dessus.
- Bien, je me retourne et je vous laisse trente secondes pour vous habiller.

Je ne fais pas de chichis. Je quitte mon affreuse chemise de nuit pour sauter dans le minishort en lin et le débardeur assorti. Puis Alistair, toujours de dos, tend son bras en arrière pour me présenter une paire de chaussures de rando.

- J'ai volé une paire en 5,5 pour vous. Ça ira ?
- Je fais une petite taille 4 ... mais je ne vais pas me plaindre, murmuré-je aussitôt.

Il se retourne et me sourit, à la fois satisfait et amusé, mais aussi un peu inquiet, j'en suis sûre, du compagnon immature et incontrôlable avec qui il a choisi de faire équipe.

- J'imagine que je vais devoir renoncer à mes deux valises pleines à craquer...
- Chut, fait-il en plantant son index devant ses lèvres.

Et je découvre un grand cadran de montre et un bracelet en cuir entourant à nouveau son poignet viril.

- Vous obtenez toujours ce que vous voulez, hein ? lui demandé-je en plissant les yeux.
- Et vous enfreignez toujours les règles qu'on vous fixe, hein ? répliqua-t-il à voix basse en soutenant mon regard.

Un millième de seconde, j'hésite à l'embrasser. Et j'ai l'étrange impression qu'il attend de savoir si j'en suis capable ou non. La réponse est oui. Mais je résiste.

– Magnez-vous, Oreo ! J’ai un programme chargé qui m’attend à la maison...

Surexcitée par cette idée de retrouver la civilisation et ma vie, j’attrape mon portable et mon chargeur planqués sous le matelas et je pars devant. Atlas me rattrape rapidement pour me rappeler qu’il est en charge de cette mission évasion, qu’il détient les plans et que je n’ai pas intérêt à tout faire foirer. Je me promets mentalement de ne plus parler ni le provoquer jusqu’à ce qu’on soit sortis d’ici. Sains et saufs.

À une allure folle et dans un silence de mort, je marche dans ses pas – ou plutôt je cours en tentant de suivre sa cadence – je regarde droit devant moi, je me retiens de crier chaque fois qu’une chose non identifiée me frôle, je tiens le rythme et mes promesses alors qu’on quitte la communauté et qu’on s’enfonce dans les bois. La campagne anglaise ne m’a jamais paru si hostile, si sombre, si sauvage, ni l’homme devant moi si grand, si solide, si assuré. Il ralentit un peu, fait volte-face et marche à reculons en m’observant.

- Respirez par la bouche, vous allez avoir un point de côté.
- Alistair ? couiné-je, à bout de souffle.
- Hmm ?
- Je peux parler ?
- Oui, ces histoires d’heures impaires, c’est terminé !
- OK... Alors il n’y a pas un seul point dans mon corps, de face, de dos ou de côté, qui ne me fasse pas souffrir le martyr. Mais je ne me plains pas. C’est juste pour votre information. Par souci d’honnêteté.
- Vous n’en faites pas un peu beaucoup ? se marre-t-il.
- Je préfère ne pas vous répondre. Pour économiser le peu d’oxygène qui me reste.
- On marche depuis à peine deux heures.
- Rectification : *vous* marchez. Moi, je trotte comme un bébé aux jambes minuscules et aux chaussures trop grandes, je me casse la figure tous les dix mètres, je me relève sans pleurer, et je ne réclame même pas de biberon, de bisous sur mes bobos aux genoux ou, encore mieux, qu’on me prenne dans les bras...

Je finis mon laïus par une petite moue puérile et angélique, que j'imagine attendrissante.

– Quelle bonne actrice, admet-il, pas attendri du tout. Mais je préfère quand vous jouez les fliquettes sexy rattrapant les gros durs hors la loi.

– Fliquette ?! m'indigné-je, m'arrêtant de marcher. Je crois que vous avez raté l'épisode où je passe « chief inspector ».

– Désolé, j'ai arrêté de regarder quand vous sortez du coma après vous être pris trois balles dans la tête et qu'on vous retrouve avec un ridicule pansement sur la tempe dans l'épisode suivant, fraîche comme un gardon et belle comme un cœur.

*Il peut se moquer de ma série tant qu'il veut, il vient d'avouer qu'il me trouvait belle.*

– Vous parlez vraiment comme un aristo-bouseux, parfois... riposté-je.

– Un quoi ?!

– À la fois super classe, chicos... et un peu cul-terreux, non ? continué-je, le piquant dans son orgueil encore une fois.

– Et c'est moi que vous osez trouver méprisant ?

– Vous avez vraiment un manoir, au fait ?

– Peut-être... Mais nos routes vont se séparer avant ça, je vous rappelle.

– Je n'étais pas en train de m'inviter chez vous, je...

– Buvez et taisez-vous, me coupe-t-il sèchement. On était censés ne jamais s'arrêter.

– Ne me donnez pas d'ordre ! Et depuis quand vous avez une gourde remplie d'eau fraîche cachée dans la poche ?!

– Une gorgée par heure, on doit se rationner !

– Pitié, dites-moi qu'il y a un Kit Kat dans l'autre poche de votre short... l'imploré-je en le matant sous toutes les coutures.

– Désolé, je l'ai bouffé en cachette à l'infirmierie, après que vous m'avez traité de tous les noms et claqué la porte au nez.

Alistair me provoque de son sourire narquois, récupère la gourde où j'ai à peine eu le temps de poser mes lèvres, puis se remet à marcher dans la nuit. Je suis obligée de reconnaître qu'il a de la répartie et que sa compagnie est



moins désagréable que prévu. Mais pour l'impertinence, le côté exaspérant, le flegme et l'arrogance, il est toujours champion. Toutes catégories.

- Vous ne voulez pas marcher plus doucement ? demandé-je à son dos.
- Non.
- Et vérifier si on a du réseau ?
- Il n'y en a pas.
- Est-ce que vous avez l'impression que des centaines de bêtes vous piquent, vous aussi ?
- C'est dans votre tête, soupire-t-il.
- Et toutes les branches qui me griffent les jambes et les bras... Elles vous atteignent avant moi où vous êtes au-dessus de ça ?
- Concentrez-vous sur votre respiration.
- Mince... Rain et Stone ont réussi à vous laver le cerveau ! me moqué-je, faussement inquiète.
- Ommmmm... se met-il à chanter d'une voix grave et habitée.

Je ris sous cape.

- J'ai à nouveau soif.
- Pippa...
- OK, OK, règle numéro cinq cent quarante-neuf : je ne me plains pas.
- Voilà.
- Au fait, quand vous êtes allé récupérer votre montre, vous ne pouviez pas penser à me rapporter un jean, un haut qui ne gratte pas, des sous-vêtements ou ma paire de New Balance ? Elles sont rose fluo, vous ne pouviez pas les manquer !

Le chef de meute ne réagit pas.

Je me penche pour ramasser un bout de bois et le pique sur le flanc en lâchant :

- Tenez, voilà le bâton de parole, c'est à votre tour de parler !

Il se marre dans sa barbe, l'attrape et, dans un grognement viril, le lance le plus loin possible devant lui.

– Vous croyez vraiment que j’ai hésité une seconde entre fouiller dans vos fringues ou retrouver ce que j’ai de plus précieux au monde ? C’était la montre de mon père.

– Homme égoïste !

– Femme superficielle !

– Attendez, « c’était »... ? Votre père est parti ou mort ? Le mien aussi nous a lâchées quand j’étais gamine...

– J’ai oublié de vous énoncer la dernière règle, m’interrompt-il à nouveau.

– Qui est ?

– Pas de question personnelle.

Je sens sa voix se faire plus profonde, moins joueuse. Il remet de la froideur et de la distance entre nous. Il s’éloigne même physiquement, et je suis obligée d’accélérer le pas pour ne pas me faire semer. Naturellement, je respecte son silence, sa pudeur.

Je sais être autre chose qu’insupportable, moi aussi.

– Regardez ça, me dit-il après un long moment.

Il s’arrête, je me plante à côté de lui, il me tend la gourde et annonce, avec son petit sourire fier :

– On l’a fait, putain.

– Fait quoi ? grommelé-je, essoufflée.

– Sentez, sous vos pieds.

– C’est dur...

– Et autour de vous ?

– Rien ne me pique, rien ne me griffe... chuchoté-je sans oser y croire.

– On est sortis du bois. On a rejoint la route !

– Ça veut dire qu’on est... tirés d’affaire ? Libres ? Arrivés ?

Je commence à trépigner sur place d’excitation et de soulagement.

– Je pense que les membres de la communauté ne s’aventurent pas si loin. On devrait être tranquilles pour la suite du chemin...

– Attendez, on est encore loin ?!

– Je dirais quatre ou cinq kilomètres. Une bonne heure de marche.

Ma joie retombe comme le pauvre soufflé de ma mère qui ne tient jamais le coup à la sortie du four.

– OK, c’est le moment de dégainer les portables et d’appeler qui vous voulez ! Un taxi, un ami, votre chauffeur personnel ou même le paysan du coin qui nous ramènera en calèche. Tout, mais pas marcher... lâché-je dans un gémississement suppliant.

– Je n’ai toujours pas de batterie...

– Je n’en ai plus non plus...

– Et j’ai laissé son portable à l’écrivain maudit...

– Mais qu’est-ce qui vous a pris d’être gentil, tout à coup ?!

– Pippa... Vous venez de marcher quatre heures dans la forêt et la nuit la plus noire, vous avez tenu le choc... Le plus dur est fait. Ce qu’il reste, c’est juste une petite promenade bucolique...

– Vous vous foutez de moi, là ?

Il me répond par son petit sourire en coin, retrousse les manches de sa chemise en lin et s’asperge le visage d’eau en me piquant la gourde.

– Et le rationnement, alors ?!

– En route ! répond-il, m’ignorant sciemment, tout en passant sa main dans ses cheveux mouillés.

Et en m’éclaboussant au passage.

– Je suis sûr que vous n’avez jamais assisté au lever du soleil, en plus. C’est un spectacle unique, profitez !

Je ronchonne de frustration et prends sa suite en traînant les pieds. Tout ce que je vois, maintenant que la nuit s’est un peu affadie, ce sont des champs à perte de vue, des routes de campagne qui serpentent et pas le moindre représentant de l’humanité à l’horizon.

Si ce n’est cet être humain horripilant dans un corps de dieu vivant.

– Alistair ? Je vous ai déjà dit que je vous détestais ?

– Oui.

– Je ne sais pas quel rang ou quel titre vous avez... mais même le prince William et sa calvitie précoce sont plus agréables à regarder que vous.

– Défoulez-vous, petite Prairie, ça fera passer le temps, me rétorque-t-il de son ton flegmatique.

– OK... Même le prince Harry et son teint rougeaud quand il s'énerve sont moins ridicules que votre nonchalance permanente.

– Ce n'est pas un peu sexiste de réduire les hommes à un détail physique ? me provoque-t-il.

– Peut-être. Mais je préférerais encore épouser le prince Charles et ses oreilles décollées en troisièmes noces plutôt que de passer une seule journée de ma vie en votre compagnie.

– Je crois qu'on en a déjà partagé trois ou quatre... Désolé pour le temps perdu.

– Vous êtes une vraie tête à claques ! lui balancé-je un peu plus fort.

– Et vous un fardeau, une gamine, une diva... mais je vous supporte quand même, continue-t-il sur le même ton indifférent.

Et il se retourne pour me faire face. Et il me dévisage de ses yeux verts joueurs. Et il attend de voir jusqu'où il peut me pousser dans mes retranchements. Et son regard effronté vient se poser sur ma bouche, pour me perturber autrement. Et il se met à pleuvoir si fort, tout à coup, que je me retrouve trempée jusqu'aux os en un instant alors qu'il libère son rire guttural et charmant en tendant son visage racé vers le ciel.

Je lui fonce dessus pour passer mes nerfs sur quelqu'un, pousse de toutes mes forces sur son torse qui résiste à la pression, tout en hurlant à pleins poumons :

– Vous savez ce que vous êtes *vraiment* ? Le prince des cons !

Mon élan déséquilibré Alistair qui fait quelques pas chancelants en arrière, et je me retrouve, moi aussi, déséquilibrée, au bord d'un ravin longeant la route. Je mouline des bras pour éviter la chute. Il tente aussi de me retenir, mais mes chaussures trop grandes glissent sur la terre mouillée et je m'étale

lamentablement, un peu plus bas, dans trente centimètres de boue.

Couverte de honte et de tas d'autres choses, je ferme les yeux, résignée. Depuis le fond de mon fossé, je jurerais avoir entendu un petit rire moqueur, viril et sexy.

Le pire qui soit.

## 10. Prince Alistair

– Ça, c'est l'ombre maléfique de Stone qui vient de vous punir, lâche l'arrogant en se jetant dans le ravin pour me porter secours.

– J'ai de la boue jusque dans les narines et vous pensez que c'est le moment de plaisanter ?! m'écrié-je.

– Imaginez une seule seconde que les rôles soient inversés... me balance la tête à claques.

Il n'a pas tort : si ce maudit Atlas gisait en ce moment même dans un bain de boue, je m'en donnerais à cœur joie.

Retrouvant son sérieux, mon compagnon d'infortune parvient à me rejoindre en glissant sur la pente boueuse, passe ses mains sous mes aisselles et tente de me relever en douceur. Mon corps s'extirpe péniblement de la gadoue avec un bruit de ventouse, puis je pousse un cri en retrouvant la terre ferme. Mon genou me lance atrocement.

– Laissez-moi là, fais-je dans un gémissement théâtral. Fuyez pour sauver votre peau !

– Putain, mais qu'est-ce qui m'a pris de faire la route avec vous ? soupire le géant en s'agenouillant près de moi pour évaluer les dégâts.

Il attrape sa gourde, retire sa chemise en lin et me les tend.

– Faites un brin de toilette pendant que je regarde votre genou, m'ordonne sa voix autoritaire.

– « Un brin de toilette », répété-je. Vous êtes né il y a trois siècles ?

– Je vous sors de là ou pas ? grommelle l'arrogant trempé.

Je mime une fermeture Éclair sur ma bouche puis me nettoie le visage pendant qu'il pose délicatement ses mains sur ma jambe endolorie.

- Aïe ! pesté-je lorsqu’il exerce une pression à droite de mon genou.
- À mon avis, ce n’est qu’une petite foulure, affirme-t-il en se relevant.

Mais ça ne va pas nous aider dans notre mission...

- Laissez-moi ici, je vous ai dit.
- Ne me tentez pas trop, sourit l’enfoiré.

Me remettre sur pied me fait un mal de chien, même si Atlas fait de son mieux pour me relever en douceur. Mes larmes commencent à couler malgré toute la volonté que je mets à les retenir.

- Je vais vous porter, murmure Alistair en se rapprochant de moi.
- Et puis quoi encore ?! rétorqué-je en lui échappant à cloche-pied.
- Vous ne ferez pas cinq mètres dans cet état...

L’arrogant me dévisage d’un air grave et sans sarcasme, pour une fois, puis me fait signe de ne plus bouger.

- Appelez-moi une ambulance et partez, soufflé-je en maudissant mon genou.
- Sur cette petite route de campagne, personne ne vous trouvera...
- Alors je me ferai bouffer par les chacals et on n’en parlera plus !
- Si je suis le Prince des cons, vous êtes la Reine des chieuses ! grogne-t-il soudain en me soulevant du sol.

J’atterris sur son épaule nue, me fais balloter dans tous les sens, manque de vomir au bout de trois minutes puis accepte de grimper sagement sur son dos pour enfin avancer. Je m’accroche à ses épaules en tentant de toucher le moins possible sa peau tendue sur ses muscles, douce et rafraîchie par la pluie.

- Vous êtes si fort, Prince Alistair... m’émerveillé-je d’une voix de cruche pour ne pas succomber.
- Taisez-vous ou je vous renvoie dans le ravin.

J’obtempère en réalisant l’effort physique presque inhumain que je lui impose : parcourir plusieurs kilomètres à l’aube, sous une averse persistante, sans rien dans le ventre, avec un boulet aux hanches voluptueuses dans le

dos.

Je ne parle pas. En revanche, je gémis. Quand j'ai mal, quand j'ai froid, quand j'ai faim, quand je m'ennuie...

– Qu'est-ce que je vous ai dit, Herbe Irritante ? Ne parlez pas ! gronde l'homme sexy qui me trimballe.

– Je n'ai pas prononcé un seul mot, souris-je dans son dos.

– Je ne veux plus vous entendre...

– On va où ? demandé-je, ignorant sa mise en garde.

Atlas fait quelques pas en silence. Seul son souffle rapide me parvient, puis il se décide à répondre :

– Je vous emmène chez moi.

– Ce n'est pas ce qui était prévu, réalisé-je.

– Vous êtes blessée et je ne connais malheureusement pas de point de chute plus proche, souffle-t-il. Croyez-moi, j'aurais préféré vous déposer loin, très loin de moi... Mais vous avez besoin de vous laver, de vous soigner et de dormir. Demain matin, je vous appellerai un taxi. Et vous et moi, on retrouvera enfin nos putains de vies !

La gravité me fait glisser sur sa peau nue et mouillée, il me remonte sur son dos d'un bon coup de reins.

– En fait, vous êtes un vrai gentleman... susurré-je à son oreille.

– Je suis prêt à vous ramener à Stone si vous ne la fermez pas, Pippa.

Il est à bout de souffle, je sens ses bras trembler, alors je me laisse aller contre lui et me fais la plus petite et discrète possible pendant les derniers kilomètres. La pluie s'arrête enfin, comme si elle avait pitié de nous. Au bout d'une petite éternité, ma valeureuse monture m'annonce que ce n'est plus qu'une question de minutes.

On traverse enfin une grande route sur laquelle on croise pour la première fois une voiture, qui se révèle être remplie à craquer de jeunes fêtards sur le retour. Le véhicule freine brusquement juste après nous avoir dépassés et une



portière arrière s'entrouvre. Une fille d'une vingtaine d'années pointe son téléphone vers nous et déclenche le flash plusieurs fois.

– Putain, les gars, cette clodo sur le dos du beau gosse, c'est Pippa Jones ! L'actrice ! Je vais être riche !

Mon cœur se met à tambouriner, je retrouve mes anciens réflexes et cache mon visage derrière l'épaule d'Alistair tandis qu'il fait signe au paparazzi de nous attendre. Mais la gamine court pour sauter à nouveau dans le SUV, le bolide démarre et s'éloigne en emportant les photos qui feront scandale dans la journée.

– Cette fois, c'est foutu, fais-je d'une voix amère. Comme si je n'étais pas déjà assez humiliée...

– Désolé, je n'ai rien pu faire, murmure mon compagnon en accélérant le pas.

Je perçois une douce sincérité dans sa voix et ses excuses, qui n'étaient pas nécessaires, me touchent plus qu'elles ne le devraient.

– Bienvenue chez moi... lâche enfin mon transporteur en passant les grilles d'un immense parc.

Cette fois, le soleil commence à pointer le bout de son nez et offre à ma vue des arbres paisibles et probablement centenaires entourant un jardin irréel caché du reste du monde. Les pelouses sont parfaitement carrées, bien entretenues. On longe un petit plan d'eau surplombé de roseaux et de fleurs claires. Malgré le petit jour, mes yeux ont bien du mal à croire à la beauté des lieux.

– C'est vraiment chez vous ? chuchoté-je, impressionnée.

– Vraiment, répond Alistair d'une voix calme.

Nous suivons une petite route pavée, éclairée de chaque côté par des luminaires aux globes arrondis. Ils s'éteignent sur notre passage, comme si une certaine heure avait sonné. Cinq ? Six heures du matin ? J'ai perdu la notion du temps. Et bien d'autres repères. Puis l'incroyable façade médiévale

se dessine enfin, tout au bout de l'allée, me coupant le souffle.

– Vous ne m'avez pas menti. Un manoir ! Un vrai manoir ! Des rois et des reines d'Angleterre ont dû vivre ici ! m'exclamé-je.

– Des ducs et des vicomtes, me corrige-t-il. Le manoir d'Englefield est dans ma famille depuis toujours.

– Donc vous possédez bien un titre de noblesse ?!

– Oui, lâche-t-il, nonchalant. « Prince Alistair », ça me va très bien.

– Très drôle, ronchonné-je alors qu'il parcourt les derniers mètres et me dépose devant l'immense porte en bois.

– Pas de question personnelle, vous vous souvenez ?

J'ignore son arrogance, retrouve le sol et la sensation désagréable que quelqu'un est en train de broyer mon genou dans un étau et observe mon hôte, toujours torse nu, tandis qu'il étire ses muscles en grognant de douleur.

– Désolée, j'ai peut-être un peu forcé sur le chocolat, ces derniers jours... murmuré-je, gênée.

– À part votre incapacité totale à vous taire, vous n'avez strictement rien à vous reprocher, me balance-t-il en retour. Venez, suivez-moi en vous appuyant sur mon épaule.

– Alistair, attendez !

Mon compagnon me contemple, étonné que je ne me précipite pas à l'intérieur après notre randonnée cauchemardesque.

– Le soleil s'est enfin levé, regardez ! fais-je en pointant l'horizon.

– Si j'ai fui cette secte à la con, c'était pour ne plus entendre ce genre de foutaises, soupire-t-il en me hissant à nouveau sur son épaule.

Je pénètre dans ce sublime manoir les fesses les premières, puis entends l'enfoiré saluer quelqu'un :

– Il est tout juste six heures, Miles, vous faites du zèle même en mon absence...

– Mr Blackwood, bienvenue chez vous. On ne vous attendait pas avant quelques semaines. Vous voulez peut-être ma veste pour vous couvrir ?

– Non, merci, je meurs de chaud. Disons que mon séjour a tourné court...

Un étrange silence suit cette annonce.

– Est-ce que je peux aider cette demoiselle en quoi que ce soit ? propose soudain l'inconnu.

– Pardon, c'est vrai ! Où sont passées mes manières ? ricane Alistair.

Atlas de mes deux fait volte-face, me permettant enfin d'admirer le visage ébène et ridé de mon nouvel ami.

– Miles, c'est ça ? Je suis Pippa... lui lancé-je depuis mon perchoir.

– Enchanté, Pippa, me salue chaleureusement l'homme en tenue de majordome.

– Hum... Vous pourriez demander à mon kidnappeur de me reposer au sol ?

– Mr Blackwood ? intervient Miles. Je crains que notre invitée ne soit pas très à l'aise, suspendue là-haut...

En se penchant vers le sol, Alistair daigne me rendre ma liberté puis se tourne vers son employé :

– Miss Jones a besoin de dormir. Vous pouvez lui montrer sa chambre, au premier ? Puis lui apporter de la glace pour son genou ?

– Tout à fait. Mais elle n'a pas l'air de pouvoir marcher et, sauf votre respect, je crains que mes vieux os ne puissent pas la porter...

Atlas lâche son fameux rire guttural, celui qui me fait des choses... là où ça ne devrait pas.

– Prêtez-moi juste votre bras, Miles ! lancé-je au majordome. Pitié, ne me renvoyez pas dans les sales pattes de ce rustre !

– Bonne nuit, Prairie... me sourit insolemment l'homme aux yeux verts.

Je grimpe en boitant les marches de pierre, une à une, puis découvre un immense couloir tapissé de toiles anciennes. Je suis Miles jusqu'à une porte assez haute pour un géant et découvre une vaste chambre décorée de façon

étonnamment moderne et équipée d'une douche à l'italienne. Je me glisse sous l'eau chaude puis sous les draps. Je m'endors en un souffle, sans utiliser la glace que m'a déposée mon nouvel ami entre-temps.

Dormir.

Juste dormir.

*Ne pas rêver au prince Alistair.*

## 11. « Pippalístair »

Des petits coups contre la porte. Le soleil par la fenêtre. Le lit immense, épais, moelleux. Mon prénom murmuré plusieurs fois. J'ai du mal à réaliser où je me réveille.

– Pippa ? C'est moi. Je peux entrer ?

Son ton a changé. Plus doux, moins défiant. Peut-être parce que dans son manoir, sur ses terres, on est un peu moins des étrangers. Ou qu'il n'a plus besoin d'être exécration.

– Oui, je crois.

Je remonte le drap bien haut sur ma nudité. Alistair apparaît et c'est à peine si je le reconnais. Il a quitté sa satanée tenue en lin et ses chaussures de rando terreuses pour enfiler un Chino bleu marine, une ceinture en cuir camel, une chemise bleu ciel rentrée dans son pantalon et fermée aux poignets par des boutons de manchette brillants. Un petit détail m'arrache un sourire : il a encore les pieds nus, comme s'il avait du mal à faire la transition entre la communauté hippie et la vraie vie. Mais il a coiffé ses cheveux rebelles sur le côté, bien domptés, a rasé sa barbe de quelques jours et sent d'ici le déodorant, le gel douche, le shampoing, l'after-shave et le dentifrice mentholé.

Appétissant.

*Pas ma faute, je suis affamée.*

– Comment va ton genou ? demande-t-il, gêné que je le regarde si longtemps.

– Celui qui est courbaturé ou celui que je ne sens plus du tout ?

Le châtelain se marre et me tend une sorte de poche de glace de grand sportif.

– Je t’avais apporté ça... mais s’il faut amputer, je vais plutôt aller chercher Miles et quelques couteaux de cuisine.

– Merci, ça ira.

– Tu veux que je fasse venir un médecin ?

– Non plus.

J’applique la poche glacée sur mon genou enflé en passant ma jambe nue par-dessus le drap. Je vois les yeux verts d’Alistair s’y promener avant de fuir. Loin, ailleurs.

– Il est quelle heure ? J’ai dormi longtemps ?

– Deux heures... de l’après-midi. Si tu as faim, Ottie peut te préparer quelque chose. Pas sûr qu’elle maîtrise la recette des Kit Kat ou des Oreo mais sinon, elle sait tout faire. Ses œufs Bénédictes au bacon sont à tomber par terre.

– Alistair...

– Quoi ?

– Tu vis vraiment dans ce manoir immense, avec un majordome et une cuisinière pour toi tout seul ?

– Ça n’a pas toujours été le cas... réplique-t-il, hésitant, en touchant la montre à son poignet. Mais sinon oui, c’est à peu près ça.

Sa ride du lion se creuse, je n’insiste pas. Je regarde autour de moi, redécouvre le décor faramineux qui m’entoure et le type aussi élégant que sexy qui me sert d’hôte.

– Merci de m’avoir ramenée jusqu’ici. Je vais bientôt rentrer chez moi.

– Bien sûr... Prends ton temps.

– J’aurais juste besoin que tu me prêtés des fringues... n’importe lesquelles... Je n’ai rien à me mettre et, malgré mon amour profond pour le lin écru, j’ai dû abandonner dans la salle de bains mon short et mon débardeur pleins de boue.

– Je vais donc faire semblant d’ignorer que tu es parfaitement nue là-

dessous, murmure-t-il dans un petit sourire. Et qu'il me suffirait de tirer d'un coup sec sur ce drap, comme d'autres l'ont fait avant moi, pour...

– Mais tu es bien mieux élevé que moi, Mr Blackwood, lui rappelé-je en le coupant.

Il se contente de cet argument et abandonne son petit projet malicieux. Il repasse la porte, se penche dans le couloir et revient, s'approchant nonchalamment de mon lit pour y déposer une petite pile de vêtements parfaitement pliés.

– Je ne sais pas s'ils vont t'aller. C'est ce que j'ai trouvé de moins grand dans mes placards.

– Merci, je te les renverrai dès que je serai de retour à Londres.

– Tu peux les garder... Disons que ce sera mon petit cadeau d'adieu.

– Touchant, ironisé-je.

Mais malgré nos petites plaisanteries, le malaise est palpable entre nous. Moins de tensions qu'avant, sûrement. Mais plus de vérité, de vulnérabilité aussi. C'est étrange de découvrir nos vrais visages ici, après ces quelques jours passés loin de tout et ces émotions fortes partagées.

– Bon, je vais demander à Ottie de te préparer quelque chose pour te requinquer. Soupe de pissenlits, viande séchée et porridge, c'est ça ? demande-t-il en souriant.

– Parfait ! Tu connais bien mes goûts, Prince Alistair...

– Juste un truc avant de te laisser... ajoute-t-il en redevenant sérieux. Les photos de nous deux prises par les jeunes, cette nuit...

– Oui ?

– Elles ont déjà un peu circulé...

– Pourquoi j'ai l'impression que c'est un doux euphémisme ?

– OK, elles ont fait le tour des réseaux sociaux. Et certains tabloïds ont déjà essayé de me joindre pour savoir si j'avais un commentaire à faire sur ma nouvelle liaison avant de nous mettre en une demain.

– Laisse-moi deviner : «Le prince du coin et l'actrice ratée, traînée dans la boue au sens propre comme au figuré» ?

– Ça pourrait y ressembler, grimace-t-il.

Mais il ne me semble pas plus perturbé que ça pour son image, son nom ou sa réputation. Finalement, son flegme britannique et son air intouchable n'étaient peut-être pas un jeu de rôle.

– Notre société est merveilleuse, non ? soupiré-je, résignée. Humilier les gens comme hobby quotidien, les salir juste pour le plaisir...

– Arrête, Prairie, tu parles comme quelqu'un qui rentre d'une retraite spirituelle, se marre-t-il.

– Je crois que pendant une seconde, j'ai même envisagé d'y retourner...

Je lui souris, un peu pour de faux, pour garder la face, mais aussi un peu parce que je me sens plutôt en sécurité, ici, loin de Londres et des tumultes qui m'attendent.

– Désolé, je dois y aller, s'excuse-t-il avant de plonger les mains dans ses poches.

Il en sort son téléphone portable et décroche en m'adressant un petit signe de la main. Puis il s'éloigne, pieds nus, dans le couloir de son manoir. Je l'entends rire fort et jurer comme s'il était en train de se faire chambrer.

\*\*\*

Après avoir à nouveau abusé de cette douche à l'italienne prodigieuse, je me glisse dans les fringues d'Alistair avec un drôle de papillonnement au creux du ventre. Son boxer gris chiné me fait un shorty confortable. Son jean immense, une fois retroussé sur les chevilles, me fait un jean *boyfriend* plutôt réussi. Et sa chemise blanche, si agréable à porter, dont je noue les deux pans autour de ma taille, me donne étrangement du style.

– Pourquoi personne n'est là pour me prendre en photo comme ça ? demandé-je, dépitée, à mon reflet dans le miroir.

Il me manque toujours un soutien-gorge et une touche de maquillage, mais je suis en état de rentrer chez moi. En prenant une grande inspiration, je branche enfin mon portable pour reprendre contact avec le monde. Et une fois



le réseau retrouvé, des dizaines de messages affluent en faisant vibrer mes mains et mon petit cœur sensible : ma mère affolée, ma sœur aînée outrée, ma sœur du milieu survoltée, ma dernière petite sœur hilare, ma meilleure amie vulgaire. Toutes ont découvert les photos de moi épuisée, terreuse et échevelée, perchée sur le dos d'Alistair, tous muscles dehors. Toutes me demandent pourquoi j'ai écourté mon «séjour au spa» et quand je vais les rappeler. Certaines exigent des détails sexuels. D'autres des nouvelles de mon état de santé.

Je ricane et les fais patienter encore un peu, le temps de lire la presse people en ligne. J'y découvre des récits tous plus mensongers, romancés, insensés les uns que les autres. On se repaît encore et encore de ma première humiliation publique, de ma rupture en direct avec le célèbre et respecté Hugh Chapman, de la descente aux enfers qui m'a obligée à me retirer à la campagne. Seul détail amusant et à mon avantage : pas une seule source ne doute du coup de foudre imprévu entre l'actrice Pippa Jones et le vicomte Alistair Blackwood, apparemment très bon parti de la région et célibataire endurci. Pour une fois, c'est moi qui ai le beau rôle.

– «Le couple le plus sexy de l'été», «Le conte de fées qu'elle a bien mérité», «La coqueluche de la télé a fait craquer le beau gosse des prés», «Une roturière enfin au manoir !», «La *love story* digne d'une comédie romantique », «Bientôt le mariage pour Pippalastair» ?

Je lis toutes ces bêtises à voix haute pour mieux réaliser. Ça ne pourra pas durer et ça ne sauvera sans doute pas ma carrière, mais pour l'instant, ça me fait plutôt rire.

Je passe les trois heures suivantes pendue au téléphone, à répondre à la salve de questions de ma tripotée de sœurs, à rassurer ma mère qui pousse des cris hystériques et à rester la plus vague possible sur ma situation sentimentale du moment.

– Je rentre bientôt. Je te raconterai. Je t'aime, mommy. Oui, va sortir le chien, ça ira mieux après.

– Tu me promets que tu n'es pas tombée dans la drogue ?

– Promis, mommy. Je dois y aller. Oui, poutous poutous.

Cette stressée de la vie pense que j'ai toujours 6 ans.

– Merci pour le plan galère au fin fond de la cambrousse, au fait, Penny !

– J'ai deux filles hyperactives et un mari mou du genou, Pippa, je n'ai pas le temps de lire les petites lignes des camps de vacances que j'ai la gentillesse de te trouver à la dernière minute.

– OK, merci pour tout, *Pen' in the ass*. À plus !

Cette pimbêche pense que je suis incapable de gérer ma vie.

– Oui, il est beau pour de vrai, Piper. Oui, très grand aussi. Un manoir comme celui des Windsor, oui. Je ne vais pas pouvoir tout te décrire en détail, là...

– Tu m'inviteras, hein ? Je vais déjà aller m'acheter un de ces petits chapeaux coupés dans une moustiquaire ! glousse-t-elle d'excitation.

– Bonne idée, Pipe. Pense bien à ne *pas* m'en prendre un.

Cette excentrique est encore plus folle que moi !

– Poppy, arrête de rire...

– Je n'en peux plus, s'étouffe-t-elle à moitié. Toi et le vicomte j'sais-pas-quoi.

– Qu'est-ce que ça a de si drôle, Pop' ?

– Moi, à la limite, ce serait crédible... Mais toi, Pip's... rit-elle de plus belle.

Cette petite peste pense qu'elle vaut mieux que moi.

– Ce trouduc de Chapman l'a bien profond ! Il doit être dégoûté de te voir chevaucher l'autre aristo, s'enflamme Siobhan. Et lui, il a un balai dans le cul ou pas ?

– Je ne dirais pas ça, non... tenté-je de canaliser ma meilleure amie.

– Bon, rappelle-moi avec des détails croustillants. Faut que j'aille me faire vomir avant mon casting de dix-huit heures.

– OK, bonne chance...

Cette charretière pense que notre amitié exige de ne rien nous cacher.

Elles se trompent, toutes.

La dernière personne que j'appelle, affalée sur ce lit *king size*, est mon agent. Gillian ne me suit pas depuis très longtemps et je ne sais pas trop à quoi je la paye... mais il paraît qu'il en faut un quand ta carrière d'actrice s'envole. Sauf que celle que j'ai choisie – sur un judicieux conseil de ce cher Hugh – semble avoir un gros penchant pour le champagne et un tout petit pour le travail.

– J'attendais une réponse pour un téléfilm, tu te souviens ?

– Ça ne me dit rien, chérie...

– Mais si, j'ai passé le casting juste avant que... toute ma vie explose, résumé-je en riant jaune.

– Tu sais, avec tout ce qui s'est passé pour toi, le mieux serait de laisser les choses décanter un peu.

– C'est-à-dire que je vais avoir besoin de travailler pour gagner ma vie...

– On en est tous là, chérie, malgré Gillian au bout du fil. Au fait, j'ai vu avec Chapman pour la série policière. Il va faire mourir ton personnage rapidement mais il dit que tu n'auras pas besoin de venir tourner pour ça. Ils prendront une doublure.

– Comme c'est pratique. Et élégant. Et classe. Et...

– Les joies du métier ! philosophe mon agent pour en finir rapidement. Je te rappelle si j'ai du nouveau, chérie.

Et quand cette alcoolique incompétente raccroche, je réalise qu'elle m'appelle «chérie» uniquement pour ne pas avoir à prononcer mon prénom, qu'elle ignore sûrement.

Je sens la colère monter à nouveau en repensant à ce que Hugh m'a fait subir. Je n'ai pas à chercher très longtemps sur le Net pour découvrir qu'il a déjà trouvé ma remplaçante dans la série, une gamine de 19 ans qui n'est autre que sa nouvelle compagne, et qu'il appelle «ma muse» à longueur d'interviews écœurantes.

– Tu ne vas pas ruiner ma carrière et bousiller ma vie si facilement, lancé-

je à haute voix comme pour me donner du courage. Je n'ai pas besoin d'un homme pour réussir... et encore moins pour être heureuse !

Sur ces belles promesses à moi-même, je m'extirpe du lit et rejoins la grande fenêtre en boitant. J'observe le domaine des Blackwood, si soigné, si parfait, qui s'étend à des kilomètres à la ronde, et c'est à Alistair que j'en veux, tout à coup. Je me sens dépendante de lui parce qu'il m'a amenée ici, me loge, m'habille, me soigne, me nourrit alors que je ne lui ai rien demandé. Et il tente de me faire sourire, me traite avec déférence et douceur, comme si j'avais besoin qu'on s'occupe de moi comme d'un petit oisillon blessé.

– Alors que je suis une putain de belle colombe adulte, forte et responsable ! m'emporté-je toute seule. Et en cage !

Voilà : je me sens enfermée, au lieu d'avoir retrouvé ma liberté. Avec cette histoire de genou foulé, je ne peux même pas aller me promener, trouver une gare et prendre un train pour Londres, ni même rejoindre la ville la plus proche pour me trouver une chambre d'hôtel, m'acheter mes propres fringues ou juste de quoi survivre. De toute façon, je n'ai ni mes papiers, ni mes cartes bancaires, ni mes chéquiers. Les seules chaussures que je possède sentent la chaussette mouillée et ne sont même pas à ma pointure. Un peu plus et je serai bientôt dépossédée de ce qui me reste de dignité. Et pour tout ça, quelqu'un va bien devoir payer !

Revigorée par ma soudaine mauvaise humeur et ma nouvelle rage de vaincre, j'oublie la douleur et arpente le manoir à la recherche de son propriétaire.

Au rez-de-chaussée, je tombe sur une certaine Otilie, la petite cinquantaine, le visage jovial et l'embonpoint assumé, sous une robe fleurie.

– Je ne savais pas si je devais vous apporter ça dans votre chambre ou si vous étiez en état de descendre.

– Oh, c'est gentil, merci... bredouillé-je, gênée.

– Comme je ne connais pas vos goûts, je vous ai concocté un petit assortiment de sandwiches : saumon fumé-*cream cheese*, œufs et cresson, bacon-cheddar-salade et thon-concombre-menthe. Si vous n'en aimez pas

certains, laissez-les, ce ne sera pas perdu, je les finirai.

Après un petit clin d'œil complice, elle me sourit simplement. Et je perçois une vraie tendresse, une pure générosité, une sincérité rare chez cette femme que je ne connais pas et qui me tend une assiette bien garnie de mini-sandwiches coupés en triangles, joliment dressés, juste pour moi. Cette simple attention me touche plus que ça ne devrait.

– Je crois que je vais emporter tout ça... Ils ont tous l'air délicieux et je suis une indécise chronique ! dis-je pour lui faire plaisir.

– Quand on ne peut pas choisir, autant ne se priver de rien ! confirme-t-elle.

– Sauriez-vous où je peux trouver Alistair, par hasard ?

– S'il n'est pas à son bureau, cet acharné du travail sera forcément avec ses petites copines dans le hangar. Le grand bâtiment à gauche en sortant du manoir.

Je ne comprends pas tout mais je perçois aussitôt une forme de familiarité entre eux, une proximité presque familiale. Pas de distance hiérarchique ni de chichis cérémonieux. La cuisinière semble attachée à lui plus qu'à un vicomte pour qui elle ne ferait que travailler.

*Les questions personnelles sont interdites... mais pas les réponses trouvées soi-même !*

C'est avec une assiette vide et un estomac plein que j'atteins une sorte de grange gigantesque aménagée en musée automobile. J'entre sans y avoir été invitée, me promène en boitillant parmi les voitures de collection, certaines rutilantes, d'autres à l'état d'épaves, toutes très anciennes et sans doute hors de prix.

Je découvre çà et là des amas de pièces détachées, des établis remplis d'outils bien rangés, des machines dont j'ignore le nom et même la fonction... avant de l'apercevoir lui. Ou plutôt son jumeau roturier, en jean trop grand porté bas sur les hanches, T-shirt gris constellé de taches, cheveux désordonnés et mains noires de cambouis. Penché sous un capot grand ouvert, il se contorsionne pour manipuler je ne sais quoi en grognant, les

muscles bandés, le profil concentré, des jurons s'échappant de sa bouche contrariée.

J'aimais bien la version «classe et propre sur lui». Mais je reste bouche bée face à cette variante crasseuse, bosseuse, sans fard ni artifice, dans la plus crue et la plus simple expression de sa masculinité. Il ne se sait pas observé. Et j'ai l'impression de le voir pour la première fois.

– Moi qui te croyais rentier... ironisé-je pour mettre fin à mon petit moment de voyeurisme.

– L'argent ne tombe pas tout seul, répond-il en haussant les épaules.

– Même quand on est vicomte ?

– Les vicomtes ne sont pas censés jouer les mécanos du dimanche, mais j'ai choisi de faire de ma passion un de mes boulots.

– Ah, retaper de vieilles voitures ne fait pas partie de la liste des métiers acceptables pour ton rang ?

– Si, à condition de les revendre à prix d'or...

Il se redresse enfin et observe ma silhouette noyée dans ses vêtements. Ce mélange de lui et moi semble lui faire un drôle d'effet. Et ses yeux verts m'en font un autre, troublant. Nos regards s'accrochent un instant, dangereusement trop long. Je décide de l'interrompre.

– Désolée, je dois ressembler terriblement à la fille que tu aurais ramenée chez toi hier soir et qui se prendrait déjà pour ta petite amie en se baladant dans tes fringues au lieu de rentrer chez elle. Ce n'est évidemment pas ce que tu crois.

– Non, bien entendu... m'aide-t-il, souriant. Tu as simplement succombé aux sandwiches d'Ottie et tu te demandes à quoi pourrait ressembler le dîner.

Je souris à mon assiette vide. Je m'apprête à me livrer à ce type que je connais à peine et que je détestais encore au plus haut point il y a moins de vingt-quatre heures.

– J'étais blessée, affamée et super énervée en te rejoignant ici. Prête à passer mes nerfs sur toi avant de reprendre ma liberté et ma vie en main. Mais la vérité, c'est que...

– C’est que ce manoir est un peu magique, devine-t-il à l’avance, un sourire en coin.

– C’est que j’ai une peur bleue de retourner à Londres dès ce soir pour affronter tout ce qui m’attend. Et je dois bien avouer que la poche de glace, les petits sandwiches et les lieux ont quelque chose d’apaisant. De sécurisant.

– Reste, lâche soudain sa voix grave et assurée.

Cette invitation qui ressemble fort à un ordre fait s’emballer mon cœur.

– Juste quelques jours, le temps de me retourner... précisé-je pour accepter sans avoir l’air de demander la charité.

Le regard vert indéchiffrable se plante à nouveau dans le mien et le défie, cette fois. Comme avant. Comme si on devait à nouveau lutter pour notre survie, l’un et l’autre. Mais avec un tout nouvel enjeu. Que je ne connais pas encore.

– J’ai mieux à te proposer, ajoute Alistair, intense. Reste indéfiniment.

## 12. Sous le ciel de juin

Je n'ai pas rêvé, il vient vraiment de me demander de rester.

*Indéfiniment.*

Sauf que sa proposition sent l'entourloupe à plein nez, la blague de mauvais goût, la plaisanterie de trop et que je ne fais plus confiance à aucun homme – encore moins à ceux dont le sex-appeal représente un tel danger. Pippa la guerrière reprend du service. Je me braque et mords avant même d'en savoir plus.

– Je t'ai déjà connu plus subtil, Blackwood, marmonné-je. Si je comprends bien, je suis bonne pour la porte.

– Tu n'as pas dû bien m'entendre, Jones.

Avec toute la nonchalance qui le caractérise, le beau gosse s'adosse à son véhicule et me transperce de son regard intense.

– Tu vas me faire croire que je suis la bienvenue chez toi, ad vitam ?

– Il y a une contrepartie... lâche sa voix grave.

– Va te faire foutre ! grogné-je.

– Je ne parlais pas de ça, soupire-t-il en croisant les bras sur son torse.

– Je t'écoute...

Il me contemple d'un air grave, semble hésiter une seconde, puis se lance enfin :

– Je cherche une « fausse fiancée ».

C'est à mon tour de le dévisager comme s'il était fou. Complètement jeté. Aussi allumé que Stone et compagnie.



– Je suis sérieux, précise-t-il. Le testament de mes parents stipule que passé 30 ans, je ne conserverai ce manoir qu'à condition d'être marié. Ce qui me laisse environ six mois pour trouver une « victime consentante » et l'épouser.

– Qu'est-ce qui te fait croire que je suis consentante ? sifflé-je.

– Tu es aussi désespérée que moi, Pippa. Londres ne veut plus de toi pour l'instant. Ta carrière est au point mort. Tu as besoin de marquer les esprits, de faire rêver plutôt que d'inspirer la pitié. Cette *love story* inespérée pourrait sauver ta réputation, tu pourrais opérer un virage à cent quatre-vingt degrés ! Et ici, personne ne viendra te harceler. Tu auras la paix...

Quelque part dans mon cerveau en ébullition, une petite voix me souffle que tout ça n'est pas une si mauvaise idée. Vivre ici, en paix, loin du tumulte et des scandales londoniens, de ma mère hystérique, de ma tripotée de sœurs épuisantes, des plateaux de tournage et des castings à la chaîne. Quant à l'idée de retourner les tripes d'un certain Hugh Chapman en me pavanant au bras d'un vicomte séduisant, elle ne me déplaît pas non plus.

– Cette imposture irait jusqu'où ? demandé-je soudain.

– Un mariage blanc, me révèle Alistair. Bien sûr, il faudra jouer la comédie pour être crédibles et sauver les apparences...

– Tu ne m'as pas choisie au hasard...

– Tes talents d'actrice sont un plus, admet-il en attrapant un tournevis, qu'il se met à faire tourner au milieu de sa paume.

Je le trouve sexy. Et ça m'agace.

– Pourquoi est-ce que tu ne te maries pas pour de vrai ?

– Je ne me marierai jamais, balance-t-il en changeant de main. Jamais par amour.

– Je peux savoir pourquoi ?

– Non.

Son sourire en coin se dessine puis s'efface aussi vite qu'il est apparu.

– Si j'acceptais ta proposition, sache que je ne mélange pas boulot et vie privée... l'informé-je en le fixant sans détour. Avec Hugh, j'ai tout perdu du

jour au lendemain. Hors de question de revivre ça.

– On est d'accord. Pas de dérapage toléré. Aucun.

On se dévisage en silence, on se défie pendant de longues secondes, puis une nouvelle question me vient à l'esprit :

– Tes parents t'en voulaient à ce point-là ?

– Laisse mes parents là où ils sont, tonne sa voix, soudain empreinte de douleur.

Ses yeux me fusillent, puis se détournent.

– Tout ce que tu as besoin de savoir, c'est que si je ne me marie pas d'ici à la fin de l'année, je perdrai tout. Je me fous du matériel, de ce qui clinque et de ce qui brille, mais je ne veux pas perdre cet endroit. Ce manoir. C'est ici que j'ai grandi. C'est dans ces murs que sont gravés tous mes souvenirs de gosse... et la mémoire de ceux que j'ai perdus.

Touchée par son discours, par les émotions qui le traversent, je murmure :

– J'ai besoin que tu m'en dises plus, Alistair. Si je m'engage, je dois savoir dans quoi exactement.

– Je ne chercherai pas à te la faire à l'envers, Pippa, souffle sa voix profonde. Si je te propose ce deal, c'est parce que je sais qu'il peut nous sauver la vie à tous les deux. Tu as jusqu'à ce soir pour te décider... Retrouve-moi sur la terrasse.

Le vicomte en habit de mécano s'éloigne de moi sans ajouter un mot, emportant avec lui tous ses secrets. Et me laissant face à un dilemme sans précédent : prendre ce foutu virage ou faire marche arrière ?

\*\*\*

Première chose à faire : appeler ma mère.

*Parfaitement logique pour une fille qui disait il y a trois minutes vouloir se libérer de son emprise toxique.*

- Je retire le « toxique » ! m'exclamé-je à l'instant où elle décroche.
- Pippa, qu'est-ce que tu racontes ?

Je quitte le hangar à petites foulées, en boitillant dans mes chaussures trop grandes, et m'isole en piétinant une grande pelouse déserte.

- Mommy, j'ai besoin de ton avis.
- Pourquoi tu cours ? Quelqu'un te poursuit ? panique-t-elle.
- Je ne cours pas, je me promène. Si tu voyais comme c'est beau, ici...
- Vite, je dois encore sortir ton chien qui est devenu complètement incontinent, soupire-t-elle.
- Oh non, gémis-je. Pauvre Prince-Harry...
- Pauvre moi, tu veux dire ?! Qui suis obligée de crier son nom ridicule dans la rue depuis quatorze ans...

Voilà ce qui arrive quand on laisse quatre petites filles londoniennes baptiser un golden retriever roux.

- Il n'est pas plus mon chien que celui de Pen', de Pipe et de Pop' !
- C'est vrai, marmonne-t-elle. N'empêche que tu lui manques ! Et à ta vieille mère aussi...
- Je crois que je ne vais pas rentrer tout de suite, mommy...
- Quoi ?
- Gillian m'a conseillé de me mettre au vert...
- Et depuis quand tu suis à la lettre tout ce que te dit cette ivrogne ? C'est moi qui aurais dû être ton agent depuis le début !
- Ça va me faire du bien de me déconnecter quelque temps, dis-je en ignorant sa proposition.
- Pippa...
- Et il y a ce garçon...
- Nous y voilà... soupire-t-elle. Ne me dis pas que le beau musclé des tabloïds t'a ensorcelée ?
- Je ne suis pas prête à rentrer et à affronter Hugh, mommy... murmuré-je soudain, sincère.

Silence à l'autre bout du fil. Incroyable mais vrai. Ma mère est en train de

se faire une raison.

– Oooh non ! hurle-t-elle soudain. Pas mon tapis berbère ! Prince-Harry, dehors !!!

Puis mommy parvient à ajouter, en une seule phrase, qu'elle m'aime, que je suis toujours son petit pois, qu'elle n'en a pas fini avec moi et que ce vicomte a intérêt à bien se tenir, puis elle raccroche pour voler au secours de son tapis souillé.

Ma mère n'a aucune idée de ce que je lui cache. Je lui ai sciemment dissimulé ce mariage blanc et je n'ai jamais songé à lui en parler. Je tiens à ma vie. Et à la sienne.

*Vu sa tension artérielle au repos, son amour de la friture et l'état de ses nerfs, la crise cardiaque la guetterait d'un peu trop près...*

Et mon ventre se met à gargouiller alors que je contemple le soleil bas qui se reflète sur la surface paisible du plan d'eau. Mon séjour chez les drogués a rendu mon estomac capricieux : il réclame son dû à tout bout de champ.

*Et mes hanches n'ont pas besoin de s'étendre davantage, merci.*

Lentement, presque naturellement, mes pas me ramènent vers le manoir et les fourneaux d'une certaine Otilie. Je retrouve la cuisinière qui décompresse après sa journée de travail, dégustant un verre de vin, attablée avec une grande femme maigre à la peau très pâle et au regard fuyant. Les deux employées se lèvent à mon arrivée. Je les supplie de se rasseoir et de ne pas faire attention à moi.

– Miss Jones, voici Judith, la gouvernante du manoir et l'épouse de Miles ! m'annonce la dame fleurie en tirant une chaise pour moi.

– Enchantée, dis-je en direction de Judith.

J'ai l'impression que je pourrais briser cette fine liane juste en soufflant dans sa direction. Ses yeux bleus frileux m'effleurent à peine, puis elle me sourit en fixant ses pieds, cachée derrière sa frange mousseuse et grisonnante.

– Judith n’est pas très bavarde, me confie la cuisinière. Ne le prenez pas mal, miss Jones, ce n’est pas contre vous...

– Si ma présence vous met mal à l’aise, je peux m’en aller, proposé-je en hésitant à m’asseoir.

– Hors de question !

– S’il vous plaît, restez... fait la toute petite voix de la grande timide.

Je m’attable avec elles, accepte le verre de vin blanc qu’elles me proposent et le déguste en silence pendant quelques secondes. Dix, tout au plus.

Car si Judith parle peu, « Ottie » bavarde facilement pour deux.

– Votre genou tient le coup ? Qu’est-ce que vous diriez d’une part de *sheperd’s pie* ? À moins que vous ne préféreriez des pâtes au cheddar ? Ou juste un peu de pudding ? Je peux vous concocter ce que vous voulez, il suffit de demander ! Sous ce toit, la gourmandise n’est pas un défaut, c’est une raison de vivre !

– Alistair est si gourmand que ça ? demandé-je, étonnée.

– Vous n’avez pas idée... me sourit celle qui semble si bien le connaître.

Son fessier rond se lève brusquement et se rend jusqu’à une grande armoire en bois bleu, qu’elle ouvre pour dévoiler ses trésors.

– Tous les péchés mignons du vicomte, chuchote Judith en souriant.

Le chocolat est donc son point faible. Ce qui nous fait enfin quelque chose en commun.

– N’hésitez pas à vous servir quand ça vous chante, tout le monde le fait librement ici.

Ottie s’empare d’un paquet de shortbread, me l’envoie d’un geste sûr puis ouvre une boîte de Quality Street. Le dîner est passé, mais c’est apparemment l’heure des douceurs.

– Vous habitez sur place ? lui demandé-je soudain.

Je mords dans un gâteau, Judith jette son dévolu sur un chocolat fourré.

– Oui, depuis que j’ai perdu mon mari subitement, il y a deux ans, me confie la cuisinière.

– Je suis désolée...

– Et Miles et moi habitons dans un cottage dépendant de la propriété, à cinq cents mètres d’ici, récite Judith en prenant sur elle. Comme ça, il y a toujours quelqu’un pour s’occuper du manoir en l’absence de Mr Blackwood.

J’acquiesce et leur souris, sans trop savoir quoi ajouter.

– Alistair fait partie de notre famille, précise Otilie en regagnant sa chaise. Et on est la seule qu’il lui reste...

– Il n’a pas voulu me dire ce qui était arrivé à ses parents, murmuré-je.

La cuisinière m’observe, un petit sourire triste au coin des lèvres.

– Son histoire lui appartient. Ce n’est pas à moi de vous la raconter...

– Vous semblez beaucoup tenir à lui, soufflé-je, attendrie par sa loyauté.

– C’est un homme bien, me chuchote-t-elle. Il a droit au bonheur... Il a juste besoin que quelqu’un lui en fasse prendre conscience...

Le jour baisse peu à peu tandis que les minutes défilent sans que je les voie disparaître. Ottie me fait rire, Judith m’émeut, Miles se pointe à son tour et s’offre une bière fraîche après avoir embrassé sa femme. L’ambiance est chaleureuse, joyeuse, paisible. Je me plains de n’avoir rien à me mettre, la cuisinière me promet de me prêter quelques culottes et une paire de ballerines. Nos fessiers et nos pieds ne font pas exactement la même superficie, mais peu importe, j’accepte cette marque d’amitié avec émotion. Après deux verres de vin, Judith se laisse même un peu aller aux confidences :

– Vous savez, je suis une inconditionnelle de Meghan Law... Je n’ai pas raté un seul épisode !

Je ris, un peu gênée, en l’entendant mentionner le personnage de série télé qui m’a révélée et que je n’interpréterai plus jamais. Meghan Law, que j’ai

jouée pendant plus de deux ans et qui m'a tant apporté, à tous les niveaux.

Fiction ou pas, j'avais appris à l'aimer...

– Mais tout compte fait, Pippa Jones me plaît encore plus, ajoute la réservée en croisant enfin mon regard.

– Et on réglerait bien son compte à ce goujat qui vous a quittée en direct ! lâche Otilie en vidant son verre d'un trait.

Miles m'envoie un sourire compatissant, puis prend sa femme par la main pour l'inviter à rentrer chez eux. Les deux vieux amoureux, immenses, fins et silencieux, s'éloignent tandis que la fleurie me propose un dernier verre.

– Merci Otilie, mais j'ai quelque chose à régler... fais-je en me levant.

– J'espère que ce sera vous, me glisse-t-elle.

– Pardon ?

– Je ne suis pas censée savoir... mais j'espère que ce sera vous, répète-t-elle avant de pointer du doigt la grande terrasse qui surplombe le parc.

Je m'y dirige, le pouls accélérant étrangement, en me demandant ce que sait vraiment cette commère au cœur tendre. Je gravis les quelques marches en ne boitant presque plus, admire un instant le panorama somptueux, puis repère la silhouette d'Alistair, accoudé à la rambarde, la tête levée vers le ciel.

– J'ai quatre bonnes raisons pour accepter, lâché-je sans préambule.

Le nonchalant se tourne lentement vers moi et m'observe, les yeux légèrement plissés.

– Un : je veux prouver au monde entier et à l'handicapé affectif qu'est mon ex que je me suis remise de mon humiliation publique. Deux : ma mère est très angoissée, mes sœurs sont très étouffantes et ici, je pourrai leur échapper. Trois : j'ai besoin de faire une pause dans ma carrière avant de décider où elle va me mener. Quatre : j'ai ma revanche à prendre sur la vie de château depuis que je n'ai pas été retenue au casting de *Downton Abbey*.

– C'est tout ? sourit insolemment le beau gosse.

– Non, il y a une cinquième raison, mais elle ne te regarde pas.

*Tu m'intrigues, Blackwood. Tu m'agaces. Tu me provoques. Tu me touches sans que je comprenne pourquoi. Moi non plus, je n'en ai pas fini avec toi.*

Sans ajouter un mot, l'arrogant au regard joueur sort une petite boîte de sa poche. À l'intérieur, un énorme solitaire entouré d'une pluie de diamants.

– Tu es sûre de toi ? souffle mon... fiancé.

– Oui.

– Tu ne me fais pas perdre mon temps, Jones ?

– Le mien est bien trop précieux, Blackwood, riposté-je d'une voix sombre.

– Pas de retour en arrière possible sans foutre ma vie en l'air... me rappelle-t-il.

Je le fixe une bonne fois pour toutes, droit dans les yeux, et prends soin d'articuler comme jamais :

– J'ai... dit... oui.

Alistair se détend enfin, sourit et attrape ma main gauche. Je frémis.

– Faux mariage, vraie bague, me glisse-t-il en l'enfilant à mon doigt. Prends-en soin, elle appartenait à ma mère.

Je sens que le sujet est douloureux, donc je me retiens de poser le demi-milliard de questions qui me traversent l'esprit. Je fixe la bague qui mange littéralement mon annulaire, un peu sous le choc.

– Personne ne doit savoir que ce mariage n'est qu'un arrangement, me glisse le vicomte. *Personne*, Pippa. Ta mère, tes sœurs, le facteur... personne.

– Tu me crois incapable de garder un secret ?

– Tu es bavarde, lâche-t-il en posant les yeux sur ma bouche. Spontanée. Changeante. Imprévisible.

– Jamais entendu une aussi belle déclaration d'amour... grommelé-je.



- Je joue gros, Prairie.
- Tu n’es pas le seul, Atlas...

On se contemple une petite éternité, lui et moi. On se tient tête. On se jauge. On se défie. On se provoque et on se rassure à la fois.

- On peut le faire, décrété-je en essayant de me détendre. Ils n’y verront que du feu.
- On peut le faire, répète-t-il en étudiant le soleil couchant.

Je me laisse aussi aller à la contemplation, jusqu’à ce que sa voix virile me fasse retrouver la terre ferme :

- Le mariage aura lieu le trente et un décembre, veille de mon anniversaire.
- Évidemment, tu ne pouvais pas naître un jour inintéressant de l’année, comme tout le monde...

Ses yeux verts, intenses, hypnotisants, me sondent puis retrouvent le ciel de juin.

- Et on divorcera au bout d’un an. Ça fera jaser quelque temps, puis tout le monde oubliera ce mariage raté. Y compris toi et moi, conclut-il avant de quitter la terrasse de sa démarche assurée.

*Je...*

*Hum...*

*Dites, pourquoi est-ce que j’ai envie de le gifler ?*

## 13. La vie de château

*Je suis fiancée.*

Voilà la première pensée qui me traverse l'esprit lorsque je me réveille. Le caillou qui ne quitte pas mon doigt m'empêche d'oublier. De croire à un drôle de rêve.

C'est ma deuxième nuit au manoir et ma vie a déjà pris un tournant insensé. Du genre qui donne le tournis. Fiancée à un vrai vicomte. Pour de faux, mais réellement installée dans son château, dans sa campagne et dans sa vie.

– Mais qu'est-ce que je fous ici... ? soupiré-je.

Mon genou me tire, tout ankylosé après une nuit à ne pas bouger, mais après quelques étirements prudents, je sens qu'il va déjà un peu mieux. Je renfile la chemise blanche d'Alistair pour m'en faire une chemise de nuit et descends au rez-de-chaussée, pieds nus, à la recherche d'un thé réconfortant. On y voit toujours plus clair après un thé. S'il y a quelques toasts, des œufs brouillés, une montagne de petites saucisses et des haricots à la tomate, c'est encore mieux.

*Quoi ? La vie de château fait partie du deal, non ?*

Malheureusement pour moi, Alistair squatte déjà la table du petit déjeuner, en costume bleu super chic, sous les yeux bienveillants d'Otilie. La cuisinière, après un coup d'œil sur ma tenue minimaliste et un petit sourire entendu, s'éclipse en sifflotant.

– Café ou thé ? me propose spontanément le maître des lieux.

– Je vais me débrouiller.

– Ah, tu n'es donc pas du matin... découvre-t-il, goguenard.

- Ah, tu es donc pénible dès le matin, Costard !
- Tiens, ce surnom est revenu... ?
- Oui, en même temps que ta tête à claques, lui souris-je pour de faux.
- OK, je vais donc te souhaiter une bonne journée et me diriger de ce pas vers la mienne.

Il descend de son tabouret, lisse sa cravate et part à reculons, très lentement, comme si j'étais un animal sauvage à ne pas énerver.

– J'ai besoin d'anti-inflammatoires. Et peut-être de béquilles. Et de shampooing qui sente autre chose que le chèvrefeuille. D'une brosse, d'un mascara, d'une crème hydratante pour le corps et d'une autre pour le visage. Et d'un chauffeur. Pour me conduire dans la boutique de fringues la plus proche.

- On n'a pas ça par ici... m'annonce-t-il en se retenant de rire.
- C'est encore une de tes petites vanes hilarantes ?
- Non... Londres est à plus d'une heure de route. Il y a d'autres plus petites villes avant, mais je n'ai pas le temps de t'y emmener aujourd'hui. En revanche, on a une pharmacie dans le hameau, Miles pourra y aller pour toi si tu lui fais une liste.

J'inspire profondément par le nez et expire par la bouche. Je m'empare du mug qu'il a abandonné derrière lui, bois une longue gorgée sans lui demander la permission, et découvre en grimaçant le goût amer du café.

- Thé, donc ! déduit l'insolent qui va m'en servir une tasse.
- Alistair, je ne cherche pas à faire ma princesse, ma diva ou tout ce dont tu as furieusement envie de me traiter... Mais j'ai *besoin* de m'habiller.

Il me tend le mug fumant, récupère le sien et s'adosse à un plan de travail.

- Je vois, admet-il en observant sa chemise qui m'arrive juste en haut des cuisses.
- Et j'ai besoin que tu regardes ailleurs, aussi... lui rappelé-je.

Il se détourne rapidement et cache son trouble dans son mug de café, le temps de se recomposer un visage intouchable.

– On a Internet, tu sais, à la campagne. Tu peux commander tout ce que tu veux en ligne. Ça devrait arriver d’ici... deux ou trois semaines.

Il ricane et je dois me retenir de le défigurer d’un bon jet de thé bouillant.

– OK, suis-moi, Chemisette...

Il m’attrape par le bras, j’ai le temps de saisir au vol deux *crumpets* qui me faisaient de l’œil, je mords dans l’un d’eux en gémissant de plaisir alors que le vicomte m’entraîne à l’étage sans me presser, en faisant attention à mon genou. On fait une première halte dans ce que j’imagine être son bureau, il va ouvrir une grande armoire et en sort un ordinateur portable ultra-fin qu’il me tend :

– Le code wi-fi, c’est Pippalirstair30.

Je le fusille du regard, la bouche trop pleine pour lui envoyer une vacherie bien pensée.

– Je plaisante. Il n’y en a pas.

– C’est vrai que pour protéger son réseau, il faudrait avoir des voisins... persiflé-je.

– Le domaine est rattaché au village d’Englefield, qui comptait deux cent quatre-vingt-six habitants au dernier recensement.

– Dont environ deux cent cinquante seniors qui ne savent même pas ce qu’est Internet, précisé-je.

– Faux, les fermiers du coin ont su prendre le virage technologique et jouent un rôle essentiel dans le dynamisme du Berkshire, malgré sa réputation rurale et conservatrice. On dit même que la région pourrait devenir la Silicon Valley britannique dans les années à venir, avec tous ces jeunes diplômés qui fuient Londres pour retrouver...

– C’est bon, Blackwood, je retire, je n’ai pas dénigré ta campagne, tu peux te détendre sur l’exposé !

Alistair reprend son souffle et réalise qu’il s’est un peu enflammé. Moi, je réalise à ce moment-là seulement son attachement à ses terres, à ses racines, à cette famille dont il refuse de me parler.

– Bon, en attendant que tes commandes arrivent, tu peux te servir dans ma penderie.

Il m’explique ça en m’entraînant à nouveau par le bras vers sa propre chambre, dont il ferme rapidement la porte et que j’ai juste le temps d’apercevoir. Moderne, épurée. Aucune déco sur les murs ni photos encadrées. Rien qui traîne. Une vaste pièce un peu sans vie. On traverse un couloir, et la porte suivante m’est ouverte par Prince Alistair, qui tente d’attirer mon attention.

– Tout ça est à toi !

Et je découvre un dressing de rêve, tout ouvert, bien plus rempli que le mien, avec des tringles hautes qui font des virages, des dizaines de costards suspendus, des chemises repassées et encore dans leur housse, des cravates rangées par couleurs, des plus claires aux plus foncées, des chaussures alignées, cirées, présentées comme dans un magasin de luxe.

– Je pense que tu trouveras plutôt ton bonheur de ce côté-là... m’indique-t-il à voix basse.

Sur l’autre mur, des tiroirs remplis de sweats, t-shirts, jeans et tenues de sport s’ouvrent d’une simple pression du doigt.

– Vraiment, ce que je veux ? balbutié-je sans en croire mes yeux.

– Je t’en prie, me sourit-il en sortant.

Je lui colle la fin de mon deuxième *crumpet* dans la main et me rue sur un pull en cachemire noir chiné de beige, que j’enfile par-dessus ma chemise comme si j’avais trouvé mon nouveau doudou préféré. J’ajoute une ceinture camel et fais blouser le tissu tout doux. Je dénude une de mes épaules pour porter ma robe pull *oversize* façon « Oups, ma manche a glissé ». Et je me sens plus belle, plus désirable et plus moi-même que ces cinq derniers jours réunis.

– Tu as l’œil pour te mettre en valeur, commente Costard sur le seuil de la porte.

– Tu es encore là, toi ?!

Son visage racé me fait signe que non, sa bouche gobe la fin de mon *crumpet* et son grand corps élégant quitte les lieux. Mais je suis à peu près certaine d’avoir vu une lueur de désir traverser son regard vert et joueur.

\*\*\*

Fouiller les placards du vicomte Blackwood m’a pris une bonne partie de la matinée. Essayer de ranger le foutoir que j’y ai mis m’a occupée encore plus longtemps. Après une pause *fish and chips* sensationnelle, je décerne à Otilie le prix de la meilleure cuisinière du Berkshire. Et elle se met à noter ce que j’aime et ce qui me dégoûte dans deux colonnes sur un petit carnet, trop contente de pouvoir cuisiner pour quelqu’un d’autre que les employés de ce manoir. Je lui assure que je ne manquerai plus aucun repas à partir de ce jour, sauf cas de force majeure.

Mon après-midi aussi est bien rempli, entre coups de fil et coups de gueule à ma banque pour tenter de récupérer rapidement des moyens de paiement, nouvelle carte bancaire à faire livrer ici le plus rapidement possible et compte *Paypal* à activer d’urgence pour pouvoir dévaliser Internet dans les plus brefs délais. Il n’y a qu’en citant l’adresse du manoir d’Englefield que j’obtiens gain de cause, et la promesse de recevoir ma CB sous deux petits jours.

Les titres de noblesse ne font peut-être pas le bonheur, mais je sens qu’ils vont se révéler bien pratiques quand même. Il faut bien une contrepartie quand on emménage au fond à gauche du trou du cul de la campagne du monde.

Le reste de la journée passe à une allure folle tandis que je surfe sur les sites de mes marques préférées. Raisonnable d’abord, je remplis mon panier de quelques indispensables en pensant que je récupérerai peut-être un jour mes valises en transit à *Finding Yourself* ou que je pourrai demander à l’une de mes sœurs de m’apporter une petite sélection de ce qui reste dans mes placards londoniens. Sauf que Penny n’aura pas le temps, que Piper ne saura pas choisir et que Poppy critiquera tout, tout en me piquant mes plus belles

pièces au passage.

C'est comme ça que je finis par claquer la moitié du salaire de mon dernier épisode et que je paie une petite fortune pour la livraison express en vingt-quatre heures, et que je pense à rappeler mon agent pour qu'elle m'obtienne des indemnités de fin de contrat.

– Je ne suis pas sûre que tu sois en position de négocier quoi que ce soit, chérie... me dit sa voix lasse et chevrotante.

– Mon nom, Gillian, c'est Pippa. Pippa Jones... et bientôt Blackwood. Alors soit tu essaies de faire ton boulot, pour une fois, soit je me trouve une avocate pour te virer toi en même temps que je collerai un procès à Hugh Chapman pour m'avoir virée moi. Qu'est-ce que tu penses de ça, *chérie* ?

– Pippa Blackwood... répète-t-elle, soudain intéressée. Je vais voir ce que je peux faire et je te rappelle ! Belle combativité, Pippa, continue comme ça !

Plus aucun doute : être fiancée à un vicomte, ça ne change pas la vie. Ça donne juste des ailes.

## 14. Vicomtesse de rien du tout

La supercherie démarre officiellement aujourd'hui. Dans son jean brut et son T-shirt taché de cambouis, apparemment harassé après une journée de dur labeur dans son hangar, Alistair surgit dans la cuisine et m'annonce que je dois être prête à sortir à dix-huit heures.

– Les gens du coin ont besoin de nous voir ensemble, pour se faire peu à peu à l'idée de notre mariage... m'explique le mécano en mordant dans une barre chocolatée.

– Laisse-moi deviner : jusque-là, ils avaient plutôt l'habitude de voir à ton bras une fille différente chaque semaine, c'est ça ?

– Pas loin, sourit l'enfoiré.

Je lève les yeux au ciel, bois une gorgée de thé et tente de me remémorer les raisons de ma présence ici.

« *Je – peux – le – faire.* »

– Je suis prête à affronter Englefield.

Le beau gosse acquiesce distraitement, jette son emballage de loin, d'un geste précis, puis se plante à nouveau face à moi pour m'observer, dans son cachemire qui me sert de robe. Au bout de quelques secondes de silence, ses yeux se posent sur le solitaire qui brille à mon annulaire.

– Tu commences à t'habituer ?

– Pas vraiment, avoué-je en contemplant à mon tour le précieux bijou.

– Il faut qu'on joue le jeu tous les deux, me rappelle-t-il, soudain très sérieux. On n'a pas droit à l'erreur.

– Je ne suis pas du genre à faire les choses à moitié...

L'un de ses sourcils se lève et son sourire en coin de sale gosse se dessine.



*Danger.*

Je sais parfaitement à quoi il pense. À cette nuit dans les bois, à notre corps-à-corps intense, grisant et incontrôlé, que je fais tout mon possible pour oublier.

– Fais gaffe à ce que tu vas dire, Atlas, grogné-je.

Sans ajouter un mot, de tout son flegme, l'arrogant parcourt la distance entre nous et se penche sur moi, s'arrêtant à seulement quelques centimètres de mes lèvres. Sa voix profonde et son souffle sucré m'atteignent en même temps :

– Concentre-toi sur ta mission, Prairie. Et sois à l'heure, je n'aime pas attendre.

\*\*\*

Juste pour l'emmerder, je me pointe avec dix bonnes minutes de retard.

La journée n'a pas été de tout repos, mais les anti-inflammatoires que Miles m'a dégotés m'ont fait un bien fou et je ne boite plus du tout. Judith a surmonté sa timidité et elle a bien voulu me prêter une robe à la dernière minute – terriblement noire et ennuyeuse, mais tellement étroite pour moi qu'elle en devient presque sexy. Ottie m'a confié ses ballerines argentées pour pieds larges – que je perds à chaque pas mais qui devront faire l'affaire. J'ai complété cette tenue par une tentative de brushing bien raide, sans grand résultat : ma coiffure *wavy* commence déjà à mousser dans l'humidité ambiante.

À part ça, je tuerais pour du mascara.

– On avait dit dix-huit heures, grommelle Alistair en me faisant signe de grimper dans la décapotable grise qui n'attend plus que moi.

– Non, *tu* avais dit dix-huit heures, lui souris-je de manière forcée. Et merci de t'extasier sur le fait que j'aie réussi à me rendre présentable... J'ai perdu au moins quatre ans d'espérance de vie pour ressembler à ça.

Un rire rauque lui échappe. Je m'installe sur le siège en cuir, il démarre le moteur sans m'adresser un regard et le véhicule se lance sur le chemin pavé en rugissant d'excitation. Le soleil bas m'éblouit, je détourne la tête et observe mon fiancé de pacotille. Il a enfilé des lunettes aviateur, un jean clair et un T-shirt noir, sobre mais suffisamment près du corps pour souligner les muscles de ses bras et les lignes de son torse.

– On va où ? demandé-je en forçant la voix.

– Visite incontournable : le pub local ! me répond le pilote en fixant la route. Je connais un tas de curieux qui seront ravis d'apprendre que mon cœur n'est plus à prendre et qui se feront un plaisir de faire passer l'info.

– Tout ce que je déteste... soupiré-je.

Je repense au scandale qui m'a éclaté au visage sur ce maudit plateau télé... et qui a ruiné ma vie, quelques semaines plus tôt. Aux regards bouillonnants, avides, de ceux qui m'ont vue chuter. Aux rires méprisants, aux paroles dures. À l'indifférence, à la cruauté de celui que j'aimais.

De celui que je *pensais* aimer.

– Rien à voir avec les ordures et les voyeurs qui t'ont harcelée à Londres, précise Alistair en découvrant ma mine triste. Ici, tout se sait, mais dans un bon esprit. Ces gens seront un peu indiscrets, certes, mais surtout heureux pour nous.

– Ça ne te dérange pas de leur mentir ?

– Je ne peux pas perdre le manoir... gronde mon conducteur en accélérant dans une montée.

On roule pendant un bon quart d'heure. Je m'abandonne au silence pendant le reste du trajet, me perds dans le joli paysage doré de la fin de journée, savoure le vent qui agite mes cheveux et les rayons du soleil déclinant. Je sens Alistair tendu à mes côtés et son visage grave me rappelle qu'il joue gros : ce manoir représente à peu près toute sa vie.

Et même s'il m'exaspère, me cherche, joue avec mes nerfs, je ne peux pas tout faire foirer.

En traversant la campagne anglaise, ses champs verdoyants, ses chemins mouillés, ses fleurs sauvages, je respire un air sain, vivifiant, j'en remplis mes poumons et réalise que je ne suis pas seulement venue chercher la paix. J'ai aussi trouvé l'opportunité de servir à quelque chose. De changer la vie de quelqu'un.

Peut-être de réparer la part brisée et bien cachée d'Alistair Blackwood.

\*\*\*

Ce soir, le Barking Dog semble plein à craquer et, à vue de nez, je m'appête à affronter un bon quart de la population d'Englefield.

– Une route à traverser et les jeux seront faits, me lance Alistair en refermant sa portière.

En s'éloignant de sa voiture, il me fait signe de le suivre. Je traverse la route et trotte derrière lui en évitant de perdre une chaussure au passage. Je promène mes yeux un peu partout pour essayer d'analyser ce qui m'attend. Avec mes préjugés bien ancrés, j'imaginai tomber sur une bande de bouseux ignares et beuglants. En réalité, les gens du coin sont habillés normalement, ils boivent tranquillement un verre ou une pinte de bière, dégustent leur dîner en famille, en amoureux, entre collègues, entre copains, en discutant et en riant.

L'ambiance sur la terrasse semble agréable et me fait penser à certains endroits tranquilles que j'aimais fréquenter à Londres. En me rapprochant, je me surprends à sourire à une petite fille qui lâche soudain un cri strident en me pointant du doigt :

– Maman, c'est la fille de la télé !

Je sursaute, me tourne vers Alistair, paniquée, mais la main qu'il glisse dans la mienne me rassure aussitôt et me rappelle qu'on est venus pour ça. Être vus. Être observés.

Avoir l'air amoureux.

Alors, sans réfléchir, j'enroule mon bras autour de sa taille et pose ma tête sur son épaule comme le ferait une fille éprise d'un garçon. Mon faux fiancé rit doucement puis salue quelques têtes familières. J'entends fuser des « Salut, le vicomte » et autres « Bonsoir, Alistair », puis je le laisse me guider jusqu'à l'intérieur du pub.

– Légère envie de vomir... lui murmuré-je.

– Laisse-toi aller, ces gens ne te veulent aucun mal. Il faut qu'on se détende, sinon personne ne croira à notre histoire.

Sa voix grave et assurée me redonne un peu de courage. Pas très à l'aise dans ma robe trop moulante et mes chaussures trop larges, je longe les tables noires et leurs banquettes en cuir en évitant tout de même les innombrables regards perplexes – mais plutôt sympathiques. Alistair choisit l'une des seules tables excentrées encore libre et m'invite à me glisser sur la banquette.

– Qu'est-ce que tu bois, poule mouillée ? me demande-t-il en souriant.

– Peu importe, tant que c'est assez fort pour me faire oublier que je passe cette soirée avec toi.

Son sourire insolent s'élargit puis m'échappe lorsque Alistair s'éloigne pour se rendre directement au bar. Je le regarde saluer le jeune patron et sa femme comme s'ils se connaissaient depuis toujours, puis un petit attroupement se forme autour de mon fiancé qui serre des mains à la ronde, discute un bon moment puis sourit fièrement en se retournant dans ma direction.

Son regard amusé est imité par tous ceux de mes nouveaux voisins, qui m'étudient avec curiosité. Je leur fais un petit signe timide de la main puis me plonge dans la lecture du menu. Je ne cherche pas non plus à les faire rappliquer à ma table.

La bière blanche que me ramène mon vicomte ne survit pas plus de quatre minutes. Il retourne m'en commander une brune, avec plus d'alcool et de corps. Lorsqu'il revient, Atlas me fait remarquer que le pub est devenu beaucoup plus calme depuis notre arrivée, et les discussions bien plus sérieuses.

– Ils sont en train de décider s'ils t'acceptent dans la bande ou non, se marre-t-il doucement.

– Cette blonde n'a pas l'air conquise, commenté-je en fuyant le regard assassin d'une jeune femme. Sa copine aux gros seins non plus...

Mon fiancé jette un regard en arrière, puis se retourne vers moi en se raclant la gorge.

– Ne fais pas attention à elles...

– Anciennes conquêtes ? deviné-je d'une voix acide.

Il acquiesce et je me venge sur ma bière en la vidant à moitié. Je ne peux m'empêcher de me demander si je suis la prochaine victime du collectionneur. Si je ne risque pas, encore une fois, de finir le cœur brisé et le cul par terre.

– Doucement, Vicomtesse... À ce rythme-là, je vais encore devoir te porter sur mon épaule pour te ramener.

– Vicomtesse de rien du tout ! grommelé-je en me levant soudain.

Je l'embrasse sur la joue *pour le show* et, sans lui demander son avis, m'approche du bar, salue la propriétaire et commande une assiette de frites et une autre bière.

– La campagne ne fait pas peur à une fille de la ville comme toi ? me demande la jolie rousse en faisant couler le nectar ambré.

– Moins que l'homme dont il a fallu que je tombe amoureuse... soupiré-je en m'asseyant sur un tabouret en attendant mon plat.

– Blackwood est un bien recherché, dans le coin, me sourit la jeune femme. Mais jusque-là, il n'a jamais voulu s'engager. Tu dois être spéciale...

– J'espère, fais-je doucement.

Je lis dans les yeux bleus de cette fille que je suis en train de passer mon examen d'entrée. Et, si j'en crois son sourire franc, il se pourrait que je devienne officiellement la nouvelle habitante de ce patelin paumé. Pour elle, en tout cas. Pour ce qui est des autres gugusses qui m'entourent, ce n'est pas

encore gagné. J'en entends un marmonner : « Une actrice n'a rien à faire ici », un autre : « Elle ne tiendra pas un mois, les gars. »

– Bienvenue chez nous ! me lance le patron en réapparaissant avec mon énorme assiette de frites recouvertes de cheddar. Apporte ça à Alistair et fais gaffe, il a l'habitude de ne rien laisser !

– Qu'il essaie, grondé-je. Pippa Jones ne plaisante pas avec le gras...

Autour de moi, ça ricane allègrement et j'ai l'impression d'avoir marqué un point. Je salue tout le monde d'un signe de tête, les hostiles comme les bienveillants, et retourne à table avec mon verre et mes précieuses patates.

– Pas touche, fais-je en déposant l'assiette. On m'a prévenue à ton sujet...

– J'aime trop les frites ? sourit Prince Alistair.

– Pas que les frites, apparemment, marmonné-je en défiant du regard les pestes à deux tables de là – qui se sont multipliées.

– Oublie-les... me glisse mon fiancé.

– C'est à toi que je devrais dire ça ! rétorqué-je en croquant dans une frite.

Malgré mes protestations et sa main que je tente de broyer une dizaine de fois, Alistair parvient à m'en voler une, puis deux, puis à vider les trois quarts de l'assiette. Je me détends un peu, passe au soda citron, change de banquette pour me rapprocher de lui et l'écoute attentivement lorsqu'il passe en revue les règles de notre cohabitation.

– On va donc vivre ensemble les six prochains mois, résume-t-il à voix basse.

– Inséparables... complété-je d'une voix ironique.

– J'ai besoin que tu sois présente et disponible pour les préparatifs du mariage, sans quoi personne n'y croira, confirme-t-il. Tu dois être prête à vivre ici, Pippa. À oublier Londres et à te mettre dans la peau d'une future vicomtesse.

– Et ça consiste en quoi, exactement ?

– Je ne te demande pas l'impossible. Il faut simplement que tu t'intègres, que tu te fasses à la vie de la campagne. Que tu aies l'air d'être à ta place.

– Pas gagné...

– Ça viendra, me sourit-il.

Il m’observe un instant, ses yeux intenses effleurent mon visage puis s’arrêtent sur ma bouche. Soudain, j’ai chaud. Mon cœur rate un battement. Je me détourne.

– Une fois qu’on sera mariés, tu retrouveras ta liberté, continue mon fiancé. Tu pourras tourner à nouveau, vivre entre ici et Londres. On jouera la carte du couple moderne, sans enfants ni contraintes.

– Ça fait rêver... grimacé-je en riant.

– Tout ça, c’est du vent, Pippa...

Alistair me fixe d’un air étrange.

– Je le sais ! Tu crois quoi ? Que je vais tomber éperdument amoureuse de toi et vouloir vivre dans la bouse de vache pour le restant de mes jours ?!

– Moins fort... grogne-t-il en vérifiant que personne n’est assez près pour nous entendre.

– Un deal est un deal, Blackwood. Je me cache dans ta cambrousse le temps de remettre ma vie sur les rails, on se marie pour sauver ton château et basta ! Tout le monde est gagnant.

– Parfait, murmure-t-il.

– Parfait, répété-je, passablement énervée.

Il se lève et me tend la main pour que je le suive, mais la colère qui monte en moi – et dont j’ai du mal à comprendre l’origine et le sens – me pousse à me rebeller. Je me redresse et passe devant mon soi-disant fiancé sans lui jeter le moindre regard. Pas très romantique, certes. Pas très discret non plus. Tout le monde nous regarde, j’en ai conscience, mais mon ego m’empêche de revenir en arrière. Soudain, un bras s’enroule autour de ma taille et me retourne de force. L’élan m’emporte et ma bouche se retrouve soudée aux lèvres douces et sucrées d’un homme.

D’un arrogant.

D’un salopard.

D'un vicomte.

Il embrasse comme un dieu. Je lâche un gémissement étouffé lorsque sa langue frôle la mienne, puis je m'arrache à ses bras. Je me force à rire, comme si j'étais gênée d'être embrassée de la sorte, devant tous ces inconnus, puis je ravale ma colère et mon trouble.

- Pas de dérapage, on avait dit... lui murmuré-je à l'oreille.
- Celui-là était nécessaire.
- Oublie la chambre commune, maugréé-je en prenant la sortie.
- Pareil pour les champignons hallucinogènes, rétorque l'insolent.
- La nuit à laquelle tu fais illusion n'a jamais existé, Atlas. Oublie-la...
- De quelle nuit tu parles ?

*Ah ah ! Enfoiré.*

La nuit est sur le point de tomber sur Englefield. Je saute dans la décapotable avant même qu'il ne déverrouille les portières et, alors que je m'attends à un sermon de sa part, je croise le sourire amusé de mon fiancé.

- Pas si coincé que ça, le vicomte...
- Pas si diva que ça, l'actrice...

Alistair démarre et s'apprête à décoller quand une grosse Bentley s'arrête à notre niveau. À son bord, le conducteur baisse les vitres et salue mon pilote.

- Blackwood, tu m'as vendu la perfection incarnée, se targue l'homme en costard griffé.
- Ravi qu'elle te plaise, Jack...
- Tu sais que je vise toujours l'Aston Martin que j'ai vue dans un coin de ton showroom et que tu gardes égoïstement pour toi...
- Celle-là n'est pas à vendre, riposte Alistair d'une voix sombre. Elle ne le sera jamais.

Le type plein aux as qui n'aime apparemment pas qu'on lui résiste fait la moue, se gratte le menton, puis pose les yeux sur moi.



- On se connaît, non ?
- Je ne crois pas, fais-je d’une voix neutre.

Ses yeux vicelards me détaillent avec insistance, puis le porc se tourne vers Alistair et lui balance :

- Ça ne m’étonne pas de toi, tu as toujours su miser sur les belles carrosseries...

Outrée, je fais un doigt d’honneur à ce sale type et m’extirpe de la voiture pour poursuivre mon chemin à pied – en boitant à nouveau. La décapotable me rejoint rapidement et mon fiancé, mort de rire, me demande de remonter à bord. Je refuse. Puis change d’avis quand la pluie se met à tomber.

Alistair replie la capote pour nous mettre à l’abri et nous reprenons la route en silence – à l’exception de quelques éclats de rire virils et exaspérants.

- Si tu étais restée dix secondes de plus, tu m’aurais entendu te défendre ! rit-il de plus belle en m’observant.
- J’ai passé des années à avoir l’impression d’être un bout de viande... J’aimerais que ça s’arrête.

Mon pilote ne rit plus. Après s’être raclé la gorge, il me demande :

- Pippa ?
- Oui ?
- Tu aimes vraiment ton métier ?
- Je ne sais pas...

Nouveau silence. Seuls les ronronnements du moteur et le crépitement de la pluie me parviennent.

- Tu n’es pas un bout de viande, Pippa Jones, murmure soudain Alistair.

Je n’ajoute rien mais souris en regardant mon reflet dans la vitre.

*Et tu n'es pas totalement un enfoiré, Alistair Blackwood.*

Le manoir n'est plus qu'à quelques minutes et la nuit s'est installée. Posé au milieu du tableau de bord, le portable de mon chauffeur se met à vibrer frénétiquement. Au bout de la dixième fois, je demande à Alistair de faire cesser ce bruit horripilant.

- Je conduis, lâche-t-il simplement.
- Pas moi, fais-je en m'emparant du téléphone.
- Pippa, repose-le.
- Non.

Sa main gauche tente de récupérer son Précieux mais je lui échappe et parviens à lire le début d'un message s'affichant à l'écran. Ces quelques mots me glacent le sang :

[Tu es un assassin et tu vas...]

La voiture pile, Alistair m'arrache le portable des mains et le fourre dans la poche de son jean. Je ne l'ai jamais vu dans cet état-là. Ses mains tremblent et ses yeux sont assombris par la colère. J'ai du mal à le reconnaître.

- Ne touche plus *jamais* à ce téléphone... gronde sa voix.

Choquée par ce que je viens de lire, embarrassée par ce que je viens de faire, impressionnée par ce nouveau visage que je découvre, je ne prononce plus un mot de tout le trajet. Lorsque nous arrivons au manoir, je saute de la décapotable et rejoins ma chambre au pas de course, sans demander mon reste ni m'inquiéter de mon genou qui me lance à nouveau.

*J'ai vraiment accepté d'épouser un psychopathe ?*

Tout ce que j'ai pu voir, à part ces sept mots, c'est le nom de celle qui les a envoyés.

Une certaine Esmée.

## 15. Vache folle

Deux images dignes d'un film d'horreur ont hanté ma nouvelle nuit au manoir d'Englefield : le mot « assassin » en lettres rouges dégoulinantes, taguées sur la façade médiévale du manoir ; et la bouche impertinente, vaniteuse, cavalière, désinvolte et audacieuse d'un inconnu vaguement familier me volant un baiser chaque fois que j'essaie de parler.

Deux cauchemars insupportables.

J'essaie de chasser rapidement l'idée que je me sois fiancée à un dangereux meurtrier et décide d'aller exercer mon genou par une petite promenade matinale. Conseil de Miles pour lutter contre l'arthrose. J'enfile un caleçon rayé d'Alistair qui me fait un joli short bouffant, un de ses T-shirts trop grands que je rentre dans le short, ses chaussettes de sport que je peux remonter jusqu'en haut de mes mollets comme une sportive vintage... mais je les redescends au moment d'enfiler ces ignobles chaussures de randonnée qui cassent tout mon look.

– Vous deux, je vous jetterai bientôt au fond du plan d'eau avec le plus grand plaisir ! les menacé-je entre mes dents.

Tout en suivant sur mon portable l'avancée de mes colis, qui doivent arriver aujourd'hui, je quitte le manoir, suis l'allée pavée bordée de globes lumineux, passe les pelouses carrées et les arbres centenaires et sors de la propriété pour retrouver la route traversant les champs alentour. Celle par laquelle je suis arrivée, perdue et blessée, sur le dos d'un géant arrogant mais solide, il faut bien le reconnaître.

Mes souvenirs et pensées s'entrechoquent, depuis ma vie d'avant, sous les projecteurs, jusqu'à l'humiliation ultime qui a tout gâché, de mon séjour chez les zinzins de *Finding Yourself* à notre évasion nocturne, du cœur palpitant de

Londres à cette campagne apaisante du Berkshire... il y a de quoi avoir le tournis.

Ça me donne l'idée de faire une petite vidéo de moi tournoyant au milieu des prés déserts et ensoleillés qui m'entourent, pour la poster sur Instagram. Je recommence plusieurs fois, hésitant entre moue perplexe et mignonne ou grand sourire respirant le bonheur. Je vérifie qu'on ne remarque ni mon absence de soutien-gorge ni la bonne présence de mes hanches, ni mon genou enflé ni mes affreuses godasses, et je publie avec une légende : « Love is in the air ». Simple et efficace. Quelque chose avec *sex and sun* aurait fait encore plus réagir, mais une future vicomtesse a un certain standing à tenir.

*Mais qui est en train de me peloter les fesses ?*

Je me retourne en m'apprêtant à gueuler contre les manières rustres des bouseux et me retrouve nez à nez avec une vache. Ou plutôt son gros museau, rose et humide, qui tente de trouver de quoi manger sous mon short.

Un cri strident plus tard, je tente de m'échapper en courant mais mon genou m'arrête et la bête me colle à nouveau puis se tourne de profil pour me barrer la route. Je me fige et appelle ma mère, mon réflexe numéro un, même à 24 ans passés.

- Mommy... ? chuchoté-je dans le téléphone.
- Pourquoi tu parles tout bas ? Tu as été kidnappée comme dans ta série ? Tu es séquestrée quelque part ?
- Oui...
- Pippa, raccroche tout de suite et appelle la police, pas moi ! s'excite ma mère qui hyperventile déjà.
- Non, attends... Mon ravisseur est une vache marron d'environ deux tonnes qui me regarde de travers et refuse de me laisser passer.
- Qu'est-ce que ça fait qu'elle soit marron... ? Prince-Harry, descends de mon canapé !
- Mommy, concentre-toi ! Qu'est-ce qu'on fait, dans ces cas-là ?
- Alors là, ma fille, je n'en ai aucune idée... Meugle, pour voir !
- Cherche sur Internet !

– L’ordinateur est cassé, Pip’s. Je voulais justement te demander comment on fait quand la souris ne bouge plus.

– Mommy, je crois qu’elle va charger... couiné-je en serrant les fesses.

– Parle-lui !

– Tout doux, là... Gentille... Pas bouger... Voilà, bon chien !

Je tente tout ce qui me vient tandis que Paula se lance dans un laïus sur mes choix de vie discutables. J’active le haut-parleur pour ne plus avoir à tenir ce maudit portable brûlant contre ma tempe trempée de sueur.

– Quand même, tu te mets toujours dans des situations improbables... Ton vicomte n’a pas un berger à temps plein pour te sortir de là ? Même à Piper, il arrive moins de galères qu’à toi ! Tu sais que ça va mal entre Penny et son mari ? Et Poppy ne sait toujours pas ce qu’elle va faire de sa vie... Je me fais beaucoup de souci pour vous, mes petits pois. J’ai pourtant essayé de vous élever...

– Mommy, je crois que ta voix énerve la vache !

– Bon, bon, je me tais puisque je ne sers à rien.

– Je vais y aller, OK ?

– Rappelle-moi pour me dire que tout va bien !

– Promis...

– Ils annoncent de la pluie dans l’après-midi, trouve-toi un K-way.

– OK, Mommy... soupire-je sans quitter la bête des yeux.

Je raccroche, m’excuse auprès de la vache qui commence à émettre des grognements. Des litres de bave glissent de ses grosses lèvres roses.

*Dites, les vaches peuvent avoir la rage ?*

En prenant sur moi, je me mets à lui parler de ma voix la plus douce :

– Crois-moi, je sais qu’elle peut être énervante... Mais on s’y fait, avec le temps. C’est parce qu’elle nous aime trop... Je suis sûre que tu es pareille avec tes petits veaux...

Alors que je pense commencer à l’amadouer, la peau de vache recule, donne un coup de cul et s’élance pour me foncer dessus. Un cri suraigu sort

de ma bouche et je coupe à travers champs pour échapper à la charge aussi vite que mon genou me le permet.

Au loin, j'aperçois Alistair en tenue de mécano, courant à toute vitesse dans ma direction.

- Qu'est-ce qui se passe ? me hurle sa voix grave.
- Je suis poursuivie ! gémis-je, à bout de souffle.

Quand il me rejoint enfin, je passe derrière lui pour me planquer et lui montrer du doigt l'animal sauvage qui a manqué de me piétiner.

Sauf que la bête enragée n'a quasiment pas bougé d'un sabot.

- Elle est toujours sur la route, Pippa ! grogne-t-il. C'est juste une vache qui s'est éloignée du troupeau.
- Non, je t'assure, elle voulait ma peau !
- Putain, j'ai cru que quelque chose de grave était arrivé !

Sa jolie ride du lion se creuse, son regard vert foncé me fusille et son ton tourmenté me tourmente aussi.

- Mais ça a failli être très grave ! J'aurais pu mourir écrasée...
- J'ai du boulot, Pippa. Reste à l'intérieur si tu ne supportes pas la campagne !

Cette fois, sa voix agacée me plante là, son regard moqueur me quitte et son grand corps moulé dans un T-shirt blanc taché de noir repart dans l'autre sens.

- Merci d'avoir couru à mon secours pour ne *pas* me sauver ! crié-je à son dos carré.

Qui ne se retourne même pas.

## 16. *Love is in the air*

Il est dix-neuf heures passées quand l'arrogant tout taché vient toquer à la porte de ma chambre. De la ceinture au sommet de ses cheveux en bataille, Alistair est caché derrière une montagne de colis, cartons et paquets aux logos de mes marques préférées.

– Je crois que c'est pour toi... lâche-t-il en abandonnant tout ça à ses pieds.

– Ne touche à rien, tu vas tout salir, râlé-je en observant ses mains noires de cambouis.

Je me précipite pour déballer mes trésors mais l'horripilant s'amuse à tendre ses doigts sales vers moi pour m'empêcher d'approcher. Il a des traces sombres partout sur le T-shirt, les bras et jusque sur le menton, qui commence à se couvrir d'une barbe naissante.

Je ne peux pas m'empêcher de le trouver sexy. Et ça m'agace encore plus que le reste.

– Tu vas peut-être pouvoir me rendre mes caleçons... souffle-t-il en observant ma tenue.

– Avec grand plaisir !

Je le baisse jusqu'à mes chevilles, laissant le T-shirt trop long recouvrir ce qu'il doit, puis balance son caleçon du bout du pied jusqu'au visage du mécano. Il l'attrape au vol en esquissant un sourire.

– Au fait, dîner avec mes amis ce soir, annonce-t-il, à nouveau sérieux.

– Quoi ?

– Ils arrivent dans une heure.

– Où ?

– Ici, pour te rencontrer. Présentations officielles.

- Et tu ne me le dis que maintenant ?! paniqué-je.
- Cinquante-cinq minutes pour trouver un truc à te mettre parmi tes deux cents commandes, ça devrait aller, non ?
- Non, ça ne va pas aller du tout ! Je n’ai pas l’habitude des soirées mondaines à la cambrousse, moi ! Je mets quoi ? Je dis quoi ? Je fais quoi ?
- Sois naturelle... hésite-t-il. Mais pas trop.

Son air goguenard m’exaspère.

- Il faut au moins qu’on révise notre histoire !
- Pas la peine. On s’est rencontrés dans cette communauté. On cherchait la sérénité et on s’est « trouvés ». Coup de foudre là-bas, fiançailles ici, mariage dans six mois. C’est bon ?

Son éternel flegme me hérissé.

- Ils vont forcément voir que je te déteste, Blackwood, sifflé-je.
- Bien sûr que non... Tu es folle de moi, Jones !

Je lui claque la porte au nez pour le faire disparaître de ma vue. Je peux enfin déballer mes nouvelles fringues, mes chaussures, mes produits de beauté et tout le maquillage qui m’a tant manqué. J’essaye à peu près tout pendant trois quarts d’heure, opte pour un pantalon beige taille haute hyper sophistiqué, un chemisier blanc et sobre dont j’hésite à fermer le troisième bouton, des escarpins noirs pour m’allonger et le petit détail qui tue : un soutien-gorge noir pour la mini touche sexy dans ma tenue ultra chic.

Seul problème : si je veux être à l’heure, il me reste dix minutes pour me laver les cheveux, m’hydrater de la tête aux pieds, m’habiller et me maquiller.

Nouveau problème : il s’écoule soudain de l’eau maronnasse par le pommeau de douche, alors que j’ai la tête remplie de mousse.

Enroulée dans une serviette, les yeux à moitié fermés à cause de l’eau savonneuse qui me coule entre les cils, je fonce dans la chambre d’Alistair pour piquer ma crise.



– Il y a de la boue qui sort du robinet !

Personne dans les parages pour répondre à mon cri de désespoir. Le géant trempé sort finalement de sa salle de bains privée, une mini-serviette blanche autour des hanches et autre bleu marine autour du cou.

– Et tu es encore plus en retard que moi... balbutié-je en le découvrant à demi nu, trempé.

– Utilise ma douche, si tu veux, j’ai terminé.

– Ah... OK.

– Je réparerai ta salle de bains demain. L’entretien de ce manoir est un boulot quotidien... soupire-t-il.

– Je comprends...

Je perds mes moyens, ma répartie et tous mes codes sociaux pendant qu’il me mate, que je le mate, et que la terre s’arrête subitement de tourner. À moins qu’elle ne tourne un peu trop vite, en fait.

– La place est libre, ajoute-t-il en se séchant vigoureusement les cheveux.

J’approche doucement en tenant la serviette bien serrée autour de mes seins, je croise Alistair sur le seuil de sa salle de bains, il me contourne lentement pour me laisser passer, nos pieds nus se mélangent, il fixe ma bouche en silence, je crois que j’arrête de respirer, et mes doigts stupides vont frôler la longue cicatrice qui fend sa peau parfaite comme une adorable fissure dans sa carapace invincible.

Il réprime un frisson en fermant les yeux. Puis sa main s’abat sur mon poignet pour suspendre mon geste.

– Ne fais plus jamais ça, lâche sa voix sombre.

Et le géant s’enfuit à grands pas nonchalants pour disparaître dans son dressing.

Je ne le revois plus avant vingt heures. J’ai tout juste le temps de reprendre mes esprits, de me rincer les cheveux, de courir à nouveau dans ma chambre

et de me préparer en neuf minutes chrono. Je plaque ma chevelure humide en arrière pour tenter la coiffure « effet mouillé » et je rejoins, au rez-de-chaussée, mon faux fiancé qui, apparemment, change d'humeur comme de chemise.

– Merci pour la ponctualité, me chuchote-t-il en m'accueillant en bas des escaliers en pierre.

– Désolée pour tout à l'heure... commencé-je.

– Tu es superbe, me coupe-t-il aussitôt.

– Ah OK, on joue déjà au couple super amoureux... ironisé-je.

– Non. Je dis toujours ce que je pense.

Ce double jeu me perturbe. Je lui réponds qu'il n'est pas mal non plus dans son chino kaki et sa chemise bleu ciel aux manches retroussées, un parfait mélange de classe et de décontraction.

En réalité, il est canon. Et bien loin de l'image que je me fais d'un dangereux psychopathe. Je le contemple un peu trop longtemps, et c'est Miles, le majordome, qui vient me sauver en annonçant l'arrivée des premiers invités.

– Pippa, je te présente Ezra Rosenberg et Thaddeus Yang, deux de mes plus anciens amis.

– Enchantée.

– Tu peux m'appeler Thad. Je suis son frère chinois, plaisante le plus petit des deux en venant me serrer la main.

– Et moi son frère juif, ajoute le second, un dandy à moustache brune et épaisse chevelure bouclée.

Les deux bruns se marrent et j'ai sûrement l'air idiote, muette et indisposée.

Alors que j'imaginai un dîner formel, Ottie arrive avec deux gigantesques pizzas maison qu'elle dépose sur la table basse du salon vers laquelle Alistair m'entraîne, une main posée au creux de mes reins. Les garçons s'ouvrent des bières et prennent place sur les vastes canapés. Le maître des lieux reste debout, me sert un verre de vin rouge et vient déposer un baiser dans mon

COU.

Je frissonne malgré moi.

– Bon, alors à vous, les futurs mariés ! lance Thad en levant sa bouteille de bière vers nous.

Et j'ai l'étrange sensation que son regard doux a quelque chose de suspicieux.

– Ne m'attendez pas pour trinquer, surtout ! se plaint un nouvel arrivant.

Dépassant Miles d'une tête, ce type doit frôler les deux mètres. Les épaules basses, la démarche lente, les cheveux coupés très court et les oreilles décollées, ce grand mou a l'air du rigolo de la bande. Il me met en tout cas plus à l'aise que les deux autres.

– Ashby Cromwell, ravi de te rencontrer ! me sourit-il avant d'aller serrer son copain dans ses bras.

Je n'entends pas tout ce qu'ils marmonnent, mais je perçois des félicitations viriles et des commentaires admiratifs du genre : « Une actrice, bien joué ! ».

Je n'ai toujours pas prononcé plus de cinq mots quand le dernier fait son entrée, un beau gosse aux traits fins et tirés, à peine en retard mais apparemment bien surmené.

– Désolé les gars, rentré tard du boulot, un bébé qui fait ses dents, une femme qui avait besoin de souffler... Oh, salut, dit-il en me remarquant. Je suis Grayson. Cunningham.

– Bonsoir, enchantée.

– Ma femme m'a dit de te dire qu'elle était fan de Meghan Law et que c'est le réalisateur de la série que tu aurais dû buter. On a passé toutes ses insomnies de grossesse à se refaire la saison un en boucle.

– Ah, désolée pour la deuxième saison, alors. Je vais devoir mourir en cours de route et disparaître du générique, tenté-je de plaisanter.

– Tant mieux pour Alistair, je crois. Ça aura au moins fait un heureux !

Les cinq amis trinquent à nouveau à ce futur mariage, entre sourires sincères, tapes dans le dos et vannes bien envoyées.

– Ça, c’est du rapide, Blackwood ! lâche le dandy.

– Il était plus que temps de le caser, enchérit le plus petit.

– On a bien cru qu’on n’y arriverait jamais... rigole le géant.

– Merci de bien vouloir nous le prendre, Pippa ! conclut le dernier.

– Il est à l’essai, pour l’instant... osé-je en agitant mon annuaire couvert de diamants.

Ma plaisanterie amuse, Alistair fait semblant de se vexer et m’attrape par la taille comme pour s’assurer que je suis bien à lui. Au passage, il se perd une seconde de trop dans mon décolleté. Et je me dis que j’ai bien fait de laisser ce troisième bouton ouvert. Mais je ne peux pas m’empêcher de me demander s’il me trouve vraiment à son goût ou s’il joue très bien le rôle du fiancé mordu.

Après une part de pizza succulente et un troisième verre de vin, je commence à me détendre et à retrouver ma verve.

– Alors, cette histoire de pari, c’était vrai ? Vous l’avez vraiment envoyé se sevrer de sexe pendant un mois ?

Ils éclatent tous de rire et échangent des regards entendus.

– La vraie question est : combien de jours il a tenu ? s’exclame Ashby en nous regardant l’un après l’autre.

Mon cœur s’emballe en repensant à notre dérapage incontrôlé contre l’arbre, seulement deux jours après notre arrivée. Je ne sais pas non plus si cette scène fait partie du mensonge ou doit rester cachée. Et je coule vers Alistair des yeux mystérieux, le laissant se débrouiller avec ses potes. Mais il semble hésiter aussi, laisse un long moment son regard vert flotter dans le mien, comme si les souvenirs étaient un peu trop difficiles à contenir pour lui aussi.

Les quatre autres prennent ça pour un aveu silencieux et rient de plus belle. Pendant un moment, j'oublie les titres, les rangs, les secrets, les faux-semblants et tout ce qui me sépare de ces gens. Je passe une bonne soirée avec quatre hommes différents, drôles, ouverts, intelligents, sans doute intrigués mais toujours bienveillants, et qui vouent apparemment une amitié sans faille au cinquième homme.

*Cet homme.*

Insupportable le jour, irrésistible le soir. Horripilant quand il est lui-même, en tête-à-tête avec moi – à l'exception de quelques regards qui ne trompent pas. Mais si exquis en public, si tactile, si attentif, si attrayant. Si charmeur et si charmant. Un peu plus et je croirais que « *Love is in the air* », vraiment.

Mais je me retiens de succomber à son charme en tentant de faire parler les autres.

- Vous vous connaissez tous depuis longtemps ?
- Depuis l'enfance ! répondent-ils en chœur.
- Les quatre cents coups ensemble, alors ? je les interroge dans un sourire, espérant quelques anecdotes croustillantes.
- Non, on a laissé Alistair faire les sales coups pendant qu'on suivait le droit chemin, explique Thad.
- Et qu'on le regardait en rigolant se faire punir et virer, puis recommencer, ajoute Grayson.
- Bad boy ! susurré-je à mon fiancé avec l'air de trouver ça super sexy.

Et je n'ai pas à surjouer beaucoup, sur ce coup-là.

- Alors, à part lui, vous menez tous une vie bien rangée ? continué-je à creuser.
- Marié, deux enfants, chirurgien et chercheur... Je suis le cerveau de la bande ! se vante le petit brun au beau sourire.
- Job dans la finance, une fille de 4 mois et la même femme depuis dix ans, récite le jeune papa.
- À tout juste 30 ans ? Bravo ! admiré-je.
- Éternel célibataire qui ne fait que bosser, par ici ! lâche Ashby en se

pointant du doigt.

– Il travaille avec moi pour la vente et la négo de pièces détachées très difficiles à trouver, m’explique Alistair. Il a l’air d’un benêt aux grandes oreilles, comme ça, mais c’est un commercial hors pair.

Mon fiancé reçoit une bourrade dans l’épaule de la part du géant mou qui, pourtant, ne le contredit pas. Et qui se venge en résumant rapidement la vie d’Ezra, le dandy à moustache.

– Et celui-ci est censé être avocat mais il est trop occupé à collectionner les femmes pour tenter de trouver la bonne.

– Ce n’était pas ta spécialité, ça ? demandé-je à Alistair d’une voix joueuse.

Les garçons rient ou s’étouffent au goulot de leur bière.

– Non, lui, il cherchait tout sauf la bonne ! commente Thad.

– Et c’est comme ça qu’il l’a trouvée, philosophe Grayson en plissant les yeux vers nous.

– Et toi, Pippa Jones, qu’est-ce que tu vas faire de ta vie dans notre campagne ? me demande Ezra, le plus méfiant de tous.

Je sens bien que je suis testée. Mais je joue le jeu à fond, sans sourciller.

– Hmm... J’imagine que je vais apprendre à parler aux vaches, à conduire des tracteurs et à me rouler dans le foin avec l’homme de ma vie...

Je souris à Alistair qui me le rend un peu trop bien.

– Et puis quand j’aurai épuisé tous les clichés champêtres et que je me serai souvenue que je suis une femme moderne et indépendante, je reprendrai ma carrière d’actrice, avec juste une alliance en plus à l’annulaire. Et assez de bonheur dans ma vie privée pour affronter les épreuves de ma vie pro.

Le silence qui suit me fait douter. Mais je vois les quatre amis me sourire, apparemment convaincus, peut-être même attendris. Et mon fiancé glisse ses mains sur mon visage, ses lèvres tout près des miennes.

– Beau programme, murmure-t-il avant de m’embrasser.

Je ne devrais pas. Mais je me laisse griser par ce baiser. Et je me demande bien comment je vais pouvoir respecter une seule des règles de notre marché.

*Aucun dérapage toléré...*

## 17. *Holy shit*

– *Holy shit !*

Ce « putain de merde », prononcé avec un fort accent irlandais, je le connais par cœur. Et il me fait sourire jusqu'aux oreilles. Siobhan Doherty, bombe anatomique de 25 ans, brune incendiaire au langage grossier et aux seins refaits, naïve et fonceuse – tellement fonceuse qu'elle a raté le permis une bonne dizaine de fois – est la meilleure des meilleures amies. La petite histoire, c'est qu'on s'est rencontrées il y a cinq ans en faisant la queue pour le même casting. Je l'ai bousculée par mégarde, elle m'a copieusement insultée, je lui ai tendu un beau doigt d'honneur et ce jour-là, ni elle ni moi n'avons décroché le moindre rôle. Pas même un peu de figuration pour mettre du beurre dans les épinards. Alors on est reparties ensemble, bredouilles, en partageant notre déception, nos doutes, nos peines... et un *donut* à la cannelle.

– Tu es venue jusqu'ici... à pied ?

Sous le choc, c'est tout ce que je trouve à lui demander en sautant de mon transat et en balançant mon bouquin dans la brouette d'un pauvre jardinier qui passait par là. Depuis ce matin, tout le manoir est en ébullition : un grand gala aura lieu ici même, ce soir. Bref, je n'avais pas la moindre foutue idée que ma meilleure amie allait se pointer aujourd'hui dans ma cambrousse, dans sa jolie robe Liberty, perchée sur des semelles compensées.

– Un copain m'a déposée devant la grille. C'était ouvert, c'est normal ? Serre-moi dans tes bras, bouseuse !

Je lui saute dessus, la soulève du sol et la fais tournoyer jusqu'à me bloquer un truc dans le dos. En lâchant un gémissement de douleur, je repose la brune au sol et tente de me décoincer.



– Merde, je t’ai cassé un truc ?

– Qu’est-ce que tu fais là, Siobhan ? lui demandé-je en appuyant mes poings sur les hanches comme une petite vieille essoufflée.

– J’ai une séance photo bidon dans quelques heures. C’est dans un coin paumé pas loin d’ici, c’est mal payé, les fringues sont affreuses mais j’ai besoin de bosser. Et puis, je me suis dit que j’allais faire un petit arrêt à « Péquenaud Land » pour visiter ton conte de fées...

Je la fusille du regard tout en me retenant d’éclater de rire.

– Tu vis ici depuis quoi, deux semaines ? J’aurais parié que tu ne tiendrais pas trois jours, ajoute la peste en regardant la saleté sous ses semelles. Alors je suis venue vérifier que personne ne te retenait de force...

Siobhan – qui a toujours un avis sur tout – n’est pas emballée par l’idée que je l’« abandonne » pour vivre d’amour et d’eau fraîche avec un type « de la haute » qu’elle ne va probablement « pas pouvoir saquer ». Ce sont les derniers mots qu’elle m’a balancés au téléphone, deux jours plus tôt, avant de me raccrocher au nez.

Ma visiteuse surprise inspire profondément, me détaille de haut en bas, se marre en constatant que j’ai osé marier robe caraco et bottes de pluie, puis s’éloigne de quelques pas pour contempler l’immense façade médiévale du manoir qui se dresse devant elle.

– Imagine les soirées qu’on va pouvoir faire dans ta baraque, sourit-elle soudain.

Je me marre, lui glisse qu’elle peut toujours rêver et lui attrape la main pour la guider.

– Viens, j’ai plein de gens merveilleux à te présenter !

– J’espère que tes nouveaux meilleurs amis roulent les R, que les femmes ont des moustaches et les hommes une seule dent sur deux ! grommelle-t-elle.

– Rassure-toi, personne n’a de plus belle moustache que toi...

J’ai encore du mal à croire qu’elle est bien là, que je ne rêve pas. Siobhan

jure, pousse des cris et ronchonne à chaque nouvelle pièce qu'elle découvre. On croise une armée de petites mains, venues en renfort pour ce soir. Je les salue tandis que mon amie les regarde d'un sale œil. Je ne lui fais faire que le tour du rez-de-chaussée, mais je la perds cent fois pendant la visite, la retrouvant dans des coins que je n'avais moi-même jamais découverts. Dans la bibliothèque ancienne où elle fonce sans me demander mon avis, je tombe sur un portrait de famille des Blackwood. Je n'ai pas le temps de le contempler plus de trois secondes : la tornade irlandaise m'attire déjà ailleurs. Je décide de l'emmener dans la cuisine et entame les présentations officielles avec Otilie, Judith et Miles, qui débarque en dernier, attiré par la présence d'une étrangère.

Sous mes yeux, mon ancienne et ma nouvelle vie se rencontrent. Ou plutôt s'entrechoquent.

C'est un peu irréel, un peu étrange, ça provoque beaucoup de sourires forcés et de regards gênés. Judith ne pipe mot en repassant ses immenses nappes blanches, Miles évoque encore et encore la météo incertaine de la soirée, Ottie pose des questions indiscrettes en battant ses œufs en neige, en goûtant cent fois son bouillon et en tapissant de petits moules d'une épaisse pâte à tarte.

Pour une fois, Siobhan ne la ramène pas trop, elle évite les noms d'oiseaux et se tient bien. Jusqu'à ce qu'elle pose la question de trop :

– Et ton Prince Machin, il n'est pas là ? Remarque, j'imagine qu'il a mieux à faire que de rencontrer les petites gens comme moi...

La cuisinière ne semble pas apprécier la pique de ma meilleure amie, la gouvernante tousse pour masquer sa gêne, le majordome se tend.

– *Alistair* assiste à une exposition automobile. Viens prendre l'air.

Mon ton ne lui laissait pas franchement le choix. Devinant qu'elle a mis les pieds dans le plat, la brune me suit sans résistance. J'attrape un plaid dans le grand hall du manoir, plonge dans le parc ensoleillé et marche jusqu'au plan d'eau. Là, j'étends la grande couverture à carreaux et m'allonge dessus.

– Je peux ?

– Ça dépend... marmonné-je. Tu vas insulter mon mec encore longtemps ?

– Putain, Pip's, mets-toi à ma place ! lâche-t-elle en s'asseyant brusquement. D'abord, tu te fais larguer en direct par l'autre enfoiré, puis tu lâches tout pour aller te réfugier dans un spa à la con, comme si tu avais besoin de te cacher de qui que ce soit, et je te retrouve en une des tabloïds, l'air complètement shootée, à califourchon sur un mec canon et torse nu. Puis j'apprends que ce type est un putain de vicomte, qu'il vit dans un putain de manoir... Et que tu es sa putain de fiancée !

Je laisse passer un silence, entrecoupé de gazouillis d'oiseaux, pour digérer ce résumé.

– Putain de merde... murmuré-je avant d'éclater de rire.

La tempête irlandaise s'allonge sur le dos, tout près de moi, et étudie le ciel et la forme des nuages.

– Là ! s'écrie-t-elle en pointant l'un d'eux du doigt. Un poney !

– Où sont ses jambes ?

– Les poneys n'ont pas de « jambes » mais des « membres », soupire-t-elle en me filant un coup de coude.

– J'ai des progrès à faire, en nature... avoué-je. L'autre jour, j'ai croisé une vache ! Et je n'ai presque pas eu peur.

– Pippa ?

– Hmm... ?

– Qu'est-ce que tu fais là ? Pourquoi tu ne rentres pas à Londres avec moi ?

– Je...

– Ce coup de foudre, c'est la vérité ? Tu aimes vraiment ce type ? ajoute-t-elle soudain. Suffisamment pour l'épouser ?!

– Oui, murmuré-je en me détestant de lui mentir.

– Depuis dix jours, j'ai l'impression que tu te fous de moi, souffle-t-elle tristement. Je ne sais pas pourquoi. Toi et moi, on s'aime et on se dit tout, non ?

Mentir au téléphone, sans regarder l'autre en face, c'est une chose. C'est moche, c'est mal, mais c'est faisable. Et ça peut parfois même se révéler utile. Mais mentir en plongeant mon regard dans ses yeux de biche aux abois... c'est impossible.

– Siobhan, il faut que tu me jures de ne jamais parler de ça à *personne*...

– Je mourrai en emportant ton secret, Pippapalula, affirme-t-elle en posant la main sur son cœur.

Ce surnom, inspiré du « Be Bop a Lula » d'Elvis, m'a toujours fait mourir de rire. Sauf aujourd'hui.

Alistair me détesterait pour ce que je m'apprête à faire... Je suis sur le point d'enfreindre la première règle de notre accord. De révéler notre secret. Mais Siobhan est ma meilleure amie. Ma confidente. Celle que j'appellerais en pleine nuit pour m'aider à enterrer le corps démembré de Hugh Chapman.

Et le pire, c'est que je sais qu'elle dirait oui.

– C'est un faux mariage, lui révélé-je soudain, d'une petite voix.

– *Holy shit !*

Je lui raconte tout, dans les moindres détails. Ma rencontre avec un certain Atlas. Notre retraite cauchemardesque au milieu des drogués. Notre nuit de folie. Notre fuite, ma blessure, notre arrivée au manoir. La proposition d'Alistair que je n'ai pas pu refuser. Mon besoin vital de souffler loin de Londres, de mon ex et de mon humiliation. Mon faux fiancé, que je commence à mieux cerner même s'il me cache un bon nombre de secrets. Notre cohabitation incertaine, notre attirance évidente que l'on nie l'un comme l'autre, mes efforts pour me faire à cette vie, pour m'intégrer. Sa bande d'amis, les villageois du coin, ma mère qui me harcèle, Prince-Harry qui me manque, mes cheveux qui frisottent, mes bottes qui me grattent...

– Pip's ? m'interrompt Siobhan au bout de dix bonnes minutes de monologue.

– Oui ?

– Écris un scénario.

– Quoi ?

– Ce que tu viens de me raconter, fais-en une série télé ! ITV te l’achètera direct !

Je lève les yeux au ciel et me retourne avant de me rouler paresseusement dans l’herbe. Dans un éclat de rire, ma meilleure amie me rejoint et s’élance comme une fusée, enchaînant les roulades et manquant de peu le plongeon dans le plan d’eau vaseux.

Cette fille a la vache folle.

– C’est plutôt sympa ici, finit-elle par admettre. Six mois au vert, ça ne te fera peut-être pas de mal, finalement...

– Si j’arrive à survivre, je vais faire d’une pierre trois coups : me venger de Hugh, redorer ma réputation et me concentrer sur ce que je veux vraiment faire de ma vie.

– Tu n’as pas peur de te griller en disparaissant trop longtemps des plateaux de tournage ? s’inquiète-t-elle. Tu t’es tellement battue pour ta carrière...

– Quelle carrière ? L’autre connard l’a ruinée, sifflé-je.

Des larmes de colère me montent aux yeux, comme chaque fois que mon ex a tenté de me recontacter, ces derniers jours. Depuis que la presse a eu vent de mes fiançailles avec Alistair Blackwood et que l’information a tourné, Hugh a miraculeusement choisi de refaire surface. J’ai reçu huit mails mielleux de sa part en l’espace d’une semaine. Six coups de fil laissés sans réponse. Des excuses bidon, des promesses en l’air et des larmes de crocodile.

– C’est fini avec sa poufiasse, m’apprend Siobhan. J’ai entendu ça la semaine dernière en passant un casting pour une pub pour des tampons.

– Sur mon répondeur, il m’a dit qu’il voulait que je rentre à Londres, murmuré-je. Que je « redescende sur terre » et que je largue Alistair. Il pense que je souffre tellement de l’avoir perdu que je me console dans les bras d’un autre...

– Fils de...

– Satan ! m'écrié-je.

Main dans la main, profitant d'un soleil qui réchauffe sans assommer, on monte les marches qui mènent à la terrasse principale, on la traverse, on s'approche du bord et, les coudes posés sur la rambarde, on se perd dans le décor.

– Cette vue est... putain, j'ai pas de mots...

Je ris en observant ma meilleure amie qui, petit à petit, est en train de succomber à la magie d'Englefield.

– Tu reviendras me voir ? lui demandé-je doucement.

– Si ton prince me tolère...

– Mon « prince »... On dirait ma mère, grimacé-je.

– Je sais, elle m'a appelée hier ! Paula est persuadée que ton Alistair n'a de charmant que le physique...

– Vous vous faites toutes des films, c'est un mec bien, lâché-je.

– Facile quand on n'a jamais manqué de rien...

– Il n'est pas comme ça, rétorqué-je. Il est différent de ce que j'imaginai. C'est un bosseur, il passe le plus clair de son temps dans son hangar à retaper des voitures de collection, sur la route pour les tester ou dans son bureau pour les vendre à prix d'or. Il fait tout ça pour garder ce manoir qui lui coûte une fortune à entretenir et qui est tout ce qui lui reste.

– Il n'a pas de famille ? me demande soudain la brune.

– Juste ce manoir...

– Merde.

– Alistair est intelligent. Il me défie et j'aime ça. Il est droit et respectueux. Il est aussi secret. Je crois qu'il a beaucoup de choses à cacher, mais j'ai bien le temps de les découvrir. Il me provoque, il adore jouer...

– Il est sexy, continue ma meilleure amie.

– Et pas pour moi... lui souris-je.

Siobhan soupire puis regarde sa montre. Elle m'apprend qu'il est dix-sept heures et qu'elle ne va pas tarder.

– Merde, je suis censée me préparer pour le gala de charité ! me rappelé-je

soudain.

– Hein ? Le... quoi ?!

– Je fais partie de la « haute » maintenant, tu te souviens ?

– Au moins, tu ne t’ennuies pas dans ton trou paumé...

– Pas le temps ! J’ai un fiancé à apprivoiser, une campagne à mater et je n’ai jamais été aussi sollicitée par la presse ! On m’appelle à tout bout de champ pour me demander des exclusivités. Mon histoire avec le vicomte passionne les foules. Si seulement on me proposait un rôle sérieux, plutôt que des interviews fumeuses...

Siobhan me sourit distraitement, mais je devine ce qu’elle pense. Elle n’a jamais été très sollicitée, elle, malgré son talent et son tempérament de battante. Si j’ai connu le succès en jouant des premiers rôles à la télévision, ça n’a encore jamais été son cas. Et c’est profondément injuste.

– La prochaine fois que je te vois, tu as intérêt à rouler les R, lâche-t-elle en me prenant dans ses bras.

– Tu ne restes pas toute la vie ? fais-je d’une petite voix meurtrie.

– Mon chauffeur est à nouveau à la grille, m’apprend-elle en fixant son portable.

– Je te raccompagne !

– Non ! Ton gala de charité... se marre-t-elle. Va te faire belle et tais-toi !

Elle dévale les marches en m’envoyant des baisers à distance, je les attrape en agitant mes bras comme une danseuse désarticulée.

– Bonne chance pour les Tampax ! lui crié-je soudain depuis ma terrasse panoramique de vicomtesse.

– C’était la semaine dernière ! Mais j’attends la réponse... et je crois que cette fois, c’est la bonne. Je vais devenir une star ! Internationale !

Dans une pose pas très gracieuse, elle mime un tampon qu’on enlève puis exécute un joli saut de cabri enfin libre. Je ris mais, en réalité, j’ai déjà envie de pleurer à l’idée de la perdre pour les six prochains mois.

## 18. Un autre monde

En gravissant les vieilles marches en pierre qui mènent au premier étage du manoir, je me surprends à me demander pourquoi je n'ai pas parlé du message sanglant à Siobhan. Pourquoi ne pas lui avoir *vraiment* tout raconté ? Pourquoi ne pas avoir mentionné la mystérieuse Esmée ?

*Est-ce que ça signifie que quelque part, je crois à ses sombres accusations ?*

Mon hôte est changeant. Imprévisible. Mutique, souriant, curieux, distant, joyeux, renfermé. Il est tout ça à la fois, et je ne sais jamais à l'avance sur quelle facette de lui je vais tomber. Chaque fois que je tente de le faire parler, que j'essaie d'en savoir plus sur lui, sa vie, son passé, Alistair trouve le moyen de m'échapper.

On se croise presque tous les matins autour d'un thé et d'un café. On se sourit, on discute un peu, puis il part travailler. On se retrouve chaque soir pour dîner, et on retient toutes les choses qu'on aurait à se dire – tout en trouvant toujours le moyen de se provoquer. On sort parfois pour se montrer, pour que les locaux s'habituent à ma présence. On plaisante autour d'un verre, on se défie, on se bouffe un peu trop du regard, puis on rentre au manoir et chacun regagne sagement sa chambre.

Le vicomte respecte notre « contrat » à la lettre. Rien ne déborde. Rien ne dépasse. Plus rien ne dérape. Je le sens souvent sur la réserve. Peut-être que notre dernier baiser l'a troublé autant que moi. Ou que mentir à ses plus fidèles amis commence à lui faire regretter notre supercherie. Ou bien il m'en veut toujours d'avoir lu sur son téléphone quelque chose que je n'aurais jamais dû lire.

Quoi qu'il en soit, Costard me cache décidément beaucoup de choses. Et il



n'a pas pris la peine de répondre à mes questions concernant le stupide gala de ce soir. Tout ce que je sais, c'est que la soirée de charité aura lieu dans l'enceinte du par cet que ma présence est obligatoire, tout comme la tenue de soirée. J'ignore tout le reste. J'entre donc dans mon dressing sans trop savoir par où commencer. Après dix bonnes minutes de prise de tête aiguë, je choisis ma seule robe rouge suffisamment longue et chic pour faire l'affaire et l'assortis d'escarpins *nude*. J'opte pour un maquillage discret – mascara, trait de khôl et lèvres naturelles – et je lisse mes cheveux pour avoir l'air sage et sophistiqué.

Alors que l'horloge ancienne du grand hall sonne dix-neuf coups, je retrouve mon fiancé en bas des marches, entouré de Thad, Grayson et une jeune femme que je ne connais pas. Dans son élégant costume trois pièces, ses cheveux blond cendré rabattus en arrière, Alistair pose son regard intense sur moi.

– Pas mal pour un mécano, glissé-je à son oreille avant de l'embrasser sur la joue, juste au coin des lèvres.

Ses yeux verts me contemplent à nouveau, puis l'insolent me sourit en répondant :

– Pas mal pour une campagnarde.

J'essaie d'ignorer les picotements qu'il provoque sous ma peau et me tourne vers les invités. Le souriant docteur Yang me fait une seule bise, comme si on se connaissait depuis toujours, le jeune père opte pour deux, puis me présente Amy, sa femme presque aussi grande que lui, qui me semble sympathique mais épuisée.

– Madeline a encore sévi ? devine Alistair en lui souriant.

– Trois heures de sommeil par nuit, c'est une bonne moyenne, non ? ironise la grande blonde.

– Elle a 5 mois, vous n'êtes pas au bout de vos peines... philosophe leur copain médecin en essayant d'intercepter un serveur.

Grayson nous propose de profiter de la terrasse avant que la pluie se mette

à tomber. J'accompagne tout ce beau monde là-haut, où une petite foule se presse déjà. Impressionnée, j'essaie d'ignorer l'orchestre classique installé d'un côté, la fontaine de champagne de l'autre, et tous ces gens un peu guindés, endimanchés, enfarinés et tellement éloignés de mon monde. Je me concentre sur les visages familiers, les amis de mon fiancé censés devenir les miens. Et je me laisse même aller à une conversation « normale » avec Amy sur les petits secrets de ma série et la future fin tragique de Meghan Law.

Alors que je m'apprête à faire sa fête à une troisième coupe de champagne, Alistair me tend sa main en me fixant droit dans les yeux. Je sais qu'on nous observe, je suis donc contrainte de l'accepter et de le suivre pour aller saluer chacun des trois cents invités de ce soir, sur la terrasse comme dans la salle de réception, sans savoir exactement ce qu'on fait tous là.

– C'est pour quoi exactement, ce gala ? lui chuchoté-je entre deux grandes amatrices de lavande et de dentelle.

– La fondation Blackwood, murmure-t-il.

– Quoi ? fais-je en m'arrêtant brusquement. Tu es à l'origine de tout ça ?

– Mes parents... souffle-t-il.

Un petit homme trapu au sourire ému vient poser sa main sur l'épaule de mon géant.

– C'est admirable ce que vous faites, Alistair. Vos parents seraient très fiers...

Les deux hommes échangent quelques mots, puis nous nous dirigeons vers un autre groupe.

– Cette fondation récolte des fonds pour quoi ? insisté-je.

– La recherche médicale et le don d'organes, me répond-il sans s'étendre.

Cette fois, je récupère ma main et je me plante face à lui pour l'empêcher de m'échapper.

– Alistair, est-ce que tu peux prendre deux minutes pour m'expliquer tout ça ?

– Je viens de le faire, grogne-t-il, agacé.

– Je me tape la tournée des vieilleries pour toi, alors la moindre des choses, c'est que tu fasses l'effort de me parler !

L'arrogant soupire, attrape une coupe de champagne au vol et se rapproche de moi pour me glisser à l'oreille :

– Fais ce que je te demande et tu auras tes réponses, Pippa.

– Je les veux maintenant !

– Et moi je veux te retirer cette robe et te faire taire d'une manière tout à fait scandaleuse... souffle sa voix grave. Mais on n'a pas toujours ce qu'on veut, dans la vie.

Estomaquée, je le dévisage bêtement. Alistair respire fort, comme s'il avait le souffle court, ses yeux verts logés au fond des miens. Avant d'avoir totalement repris mes esprits, je me laisse embarquer vers un autre cercle d'invités snobs, alcoolisés – et prêts à dégainer leurs chéquiers.

\*\*\*

Il est presque minuit quand les derniers convives quittent la terrasse illuminée, qui a miraculeusement échappé à la pluie. Je suis un peu saoule, mes cheveux n'ont plus rien de raide, les pans de ma robe longue traînent par terre maintenant que j'ai abandonné mes escarpins, je n'ai pas avalé grand-chose de la soirée et mon estomac gargouille. Je vais m'asseoir sur les marches, à l'extérieur du manoir, j'étends mes orteils et frappe mes chaussures l'une contre l'autre pour les punir de m'avoir torturée de la sorte.

– Merci d'être restée jusqu'au bout.

Je sursaute, me retourne et repère Alistair, deux marches au-dessus. Il s'étire de tout son long, dénoue sa cravate noire et s'adosse nonchalamment à la rampe en pierre.

– C'était important pour toi, j'imagine...

– Mes parents m'ont fait un sale coup avec cette histoire de mariage avant

30 ans, mais c'étaient des gens bien, lâche-t-il soudain. Ils m'ont toujours soutenu, toujours aimé, malgré... malgré moi.

Sa voix se brise légèrement et mon cœur se serre. C'est la première fois qu'il accepte de me parler de ceux qu'il a perdus et qui semblent avoir tant compté. La première fois qu'il s'ouvre à moi. Qu'il me livre la vraie histoire d'Alistair Blackwood.

– Ils sont morts il y a quatre ans et demi, fait-il gravement.

– Tous les deux ?

– Accident de voiture. Une route verglacée, un camion qui perd le contrôle et toute ta vie qui part en vrille, résume-t-il. Le truc le plus con du monde.

– Je suis désolée... murmuré-je.

Il soupire, me sourit de manière sincère puis descend d'une marche.

– Alistair ?

– Pippa... lâche-t-il d'une voix traînante et sexy.

– Cet après-midi, en découvrant une pièce du manoir qui ressemble à une bibliothèque de musée, je suis tombée sur un portrait de famille accroché au mur...

– Mes parents, Benedict et moi, devine-t-il en détournant le regard.

– Benedict ? répété-je.

– Mon frère.

Un frère qui m'a semblé un peu plus âgé mais qui lui ressemble énormément. Et dont j'ignorais l'existence jusque-là.

– Il n'est pas là ce soir ? demandé-je prudemment.

– Malheureusement non.

Je lis dans ses yeux que le sujet est douloureux. J'imagine que les deux frères Blackwood sont en froid, même si j'ignore pourquoi et qu'il me tarde de le découvrir. Devant nous, sur les pelouses, le long de l'allée pavée, les globes lumineux diffusent leur jolie lumière chaude.

– Ce manoir, c'était leur monde, reprend-il. C'est pour mes parents que

j'ai besoin de le sauver, tu comprends ? Pour ne pas perdre le peu de choses qu'il me reste d'eux...

J'acquiesce, contemple son visage racé, son regard qui me trouble, ses lèvres qu'il mord et qui m'attirent.

– Bonne nuit, les amoureux ! nous balance soudain Thad en apparaissant en haut de l'escalier.

Je ne suis apparemment pas la seule à avoir abusé du champagne. Le chirurgien au regard brillant s'appuie sur l'épaule de son ami pour descendre, tape dans la main du vicomte en passant puis m'envoie un baiser de loin. Je fais un signe de la main aux deux copains d'Alistair et me lève pour rejoindre ma chambre. En montant une marche, je me retrouve face à mon fiancé qui me fixe intensément, toujours dos à la rampe.

Soudain, l'espace entre nous n'existe plus. Ses lèvres douces sont sur les miennes, ses mains fraîches entourent mon visage et descendent le long de mon cou, de mes bras, de mes hanches. Je gémiss en entrouvrant la bouche, sa langue se faufile à l'intérieur et je perds l'équilibre. Une main me rattrape et me ramène contre lui.

– C'était juste au cas où ils se seraient retournés en partant... lâche mon fiancé menteur, légèrement essoufflé, en reculant.

Cette fois, c'est moi qui l'embrasse. Juste un instant. Juste parce que j'en crève d'envie. Et un peu plus loin, quelque part dans le parc, des flashes crépitent. Assez fort pour que je décampe sur-le-champ, en priant pour que la photo ne paraisse pas dans les tabloïds du lendemain.

*Encore un baiser volé.*

*Encore un baiser « pour de faux ».*

*Mais qui semblait si vrai.*

## 19. De quoi je suis capable

---

**De :** Hugh Chapman

**À :** Pippa Jones

**Objet :** Nouveau départ

Hey, Pippa Love !

J'espère que tu vas bien.

Je viens de tomber sur de nouvelles photos de ta petite mascarade de conte de fées. Soirée de charité huppée, baisers langoureux... Bien joué, tu as réussi à me rendre jaloux comme tu voulais. Mais tu n'avais pas besoin de ça pour me faire réagir, tu sais ? Je pense toujours à toi, *my love*. Pourquoi tu ne me réponds pas ?

Bref, je voulais te dire que tu étais vraiment splendide. Comme d'habitude, tu crevais l'écran. Je ne peux pas en dire autant de la tête de con qui t'accompagnait. Un vicomte, sérieusement ? Pipsy, arrête ces conneries et reviens. Je sais que tu dois mourir d'ennui dans ta campagne, avec ce mec bien élevé qui n'a rien à t'apporter. Moi, je suis prêt à tout oublier... On était bien ensemble, non ? On peut trouver une solution pour la série. Je suis même en train de vendre à la chaîne un nouveau show où tu serais la présidente des États-Unis. Avec des scandales, du cul, de la corruption et des jeux de pouvoir, un rôle qui t'irait comme un gant. Je l'ai imaginé juste pour toi, Pippa Love.

Je te laisse y réfléchir, mais pas trop longtemps. Tu es en train de me faire passer pour un con et je déteste ça. Je ne vais pas t'attendre éternellement, tu sais ? Je te donne une semaine pour rentrer à Londres. Ne m'oblige pas à venir te chercher moi-même.

Love,

Hugh

P.-S. : Cette fois, ne t'amuse pas à m'ignorer. Et n' imagine même pas balancer ce mail à la presse. J'ai un tas de saloperies sur toi qui ne

demandent qu'à sortir au grand jour.

---

Quel délice de recevoir une telle lettre d'amour de bon matin.

Jusque-là, ses mails désespérés ne m'avaient fait ni chaud ni froid. Je les lisais en diagonale et les supprimais sans plus y penser. Mais cette fois, le ton a changé. J'ai beau lire et relire ces mots de mon ex, j'ai du mal à en croire mes yeux. Comment ai-je pu passer quatre ans de ma vie avec cette ordure ? Il me complimente et me dénigre dans la même phrase. Il me cajole et me menace à la fois, comme avant, quand je n'en avais même pas conscience. Il dit me connaître par cœur pour mieux me rappeler que je ne vauds rien. Il réduit d'office à néant ce qui pourrait être ma nouvelle histoire d'amour. Non parce qu'il n'y croit pas, juste parce qu'il lui est impensable de ne plus être le centre du monde. De mon monde. Il m'offre un rôle pour m'appâter tout en m'ordonnant de revenir, comme si je n'avais pas le moindre libre arbitre, le moindre désir propre. Et que j'allais forcément ramper à ses pieds. Il a tué mon personnage pour me remplacer dans sa vie... et ose aujourd'hui me proposer de tout recommencer. De faire de moi sa chose, à nouveau. De me ressusciter ! Mais pour qui se prend-il ? Dieu ?!

Je dois me cramponner très fort à mon ordinateur portable pour m'empêcher de le balancer à l'autre bout de ma chambre.

Enfin, l'ordinateur d'Alistair.

Et la chambre d'amis d'Alistair. Dans le manoir d'Alistair. Sur le domaine des Blackwood, la famille d'Alistair.

Qu'est-ce qui est à moi dans cette fausse vie-là ? Qu'est-ce qui m'appartient encore ? Qu'est-ce qu'il me reste qui ne soit pas un mensonge ? Je louche sur la bague merveilleuse qui scintille à mon annulaire gauche. Et que je devrai rendre un jour. Comme tout le reste. Les larmes me montent aux yeux. Pour les chasser, j'observe les vieux murs en pierre qui composent ma prison dorée. Le décor de pacotille qui abrite mon nouveau rôle éphémère. Mon job de faire-valoir. Combien de temps encore vais-je me soumettre aux désirs d'hommes qui ont besoin de moi... mais ne m'aiment

pas ? Combien de fois vais-je reproduire, les yeux fermés et le cœur grand ouvert, toujours le même schéma ?

Est-ce que je ne mérite pas mieux que ça, Mommy ? Est-ce que mon tour viendra, Penny ? Est-ce qu'on s'en sortira, Piper, toi et moi ? Est-ce que tu vas souffrir, toi aussi, Poppy ? Est-ce que ça sert à quelque chose de se battre aussi fort que tu le fais, Siobhan ? Est-ce qu'on ne vit pas dans un monde où le masculin l'emporte toujours, les filles, et où on a déjà perdu, dès la naissance ?

Je refuse cette sentence. Je fais disparaître mes larmes d'un revers de main rageur. Et, de mon plus beau doigt d'honneur, en hommage à ma meilleure amie, j'appuie sur le bouton Supprimer pour effacer ce mail hideux. Je ne me laisserai ni impressionner, ni manipuler, ni briser. Pas cette fois. Pas une nouvelle fois. Je crains le pire et je sais que Hugh Chapman est capable de tout.

Mais ce qu'il ne sait pas, c'est de quoi je suis capable, moi.

Et c'est à Alistair Blackwood que je vais aller le prouver sur-le-champ. Ce qu'il me faut, c'est un job. Une mission. Je ne vais pas passer les six prochains mois à jouer les potiches dans les galas et à préparer un mariage qui n'existe même pas. Je vau mieux que ça. Je veux bosser, me rendre utile, me lever déterminée et me coucher fière de moi. Je pourrais jouer un rôle dans cette fondation, m'occuper de la restauration du manoir, prendre part à la vente des voitures de collection, faire de la pub, gérer la communication, apporter mon regard neuf sur toutes ces jolies vieilleries.

– Je suis bonne pour ça ! marmonné-je en empruntant le couloir d'un pas décidé. Enjoliver le monde, c'est tout moi ! J'ai des idées, du talent... Je suis Pippa Jones, merde !

J'ai lâché ces derniers mots à haute et intelligible voix, espérant trouver Alistair dans son bureau. Mais non seulement il n'y est pas, mais en plus, j'ai un nouveau public. Grayson Cunningham, le beau gosse discret de la bande des cinq.



– Si ça ne tenait qu’à moi, je t’embaucherais sur-le-champ ! me sourit-il, gêné.

– Salut ! Désolée, je...

– Tu pensais voir Alistair. Je sais, moi aussi. On a rendez-vous mais il est bloqué dans son hangar avec Ashby. Une grosse vente à finaliser... Ça prend plus de temps que prévu.

– Ah... Voilà, c’est là que j’aurais pu aider avec une de mes super idées, me dis-je à moi-même. Pour conclure la vente en claquant des doigts !

– J’en suis sûr, approuve gentiment Grayson.

– Hum... Pas sûre que mon fiancé qui aime tout contrôler soit du même avis, soufflé-je en me laissant tomber dans un fauteuil.

Grayson rit pour confirmer. Malgré les cernes creusés assortis à son costume gris, il a de jolis traits fins sous ses cheveux châtain brillants, des yeux noisette intelligents et un air de type bien.

– Puisqu’on doit attendre ensemble... un thé ?

– Pitié, oui ! répliqué-je avec un sourire.

Il s’occupe de tout en piochant dans ce qui doit être réservé aux clients d’Alistair puis s’installe dans le fauteuil collé au mien. On se retrouve face au fauteuil vide du vicomte, de l’autre côté de son bureau, et on ressemble étrangement à un jeune couple en visite chez le notaire ou à l’agence immobilière du coin.

– C’est bizarre, non ? dis-je en riant.

– Légèrement...

– J’étais à deux doigts de te demander si tu avais fermé le gaz en partant ce matin, blagué-je.

– Putain, ma femme fait ça tout le temps !

Il se marre et ça me rassure. Je ne voudrais pas qu’il croie que je le drague. Et je ne perçois aucun jeu de séduction entre nous. Simplement le petit malaise qui s’installe entre une fille et un garçon juste avant de s’autoriser à devenir amis.

– Ton métier te manque, si j’ai bien compris ? me demande-t-il avec

douceur.

– Un peu, oui. Et tout le reste. Je suis bien ici ! Mais je n'ai pas ma famille, mes amis, mon univers...

– Je comprends. Ma vie d'avant me manque aussi. Avoir du temps. Dormir la nuit.

– Ah oui, c'est vrai qu'il y a...

– Madeline, confirme-t-il.

Je ris de son air désespéré.

– Une bouille d'ange et une voix de dragon... me raconte-t-il en me montrant son fond d'écran.

– Elle est magnifique. Je crois que tous les grands changements demandent un temps d'adaptation... Et une remise en question aussi profonde que le bonheur sera grand !

Je n'en reviens pas d'avoir prononcé ces mots dignes des plus grandes envolées mystiques de Stone à *Finding Yourself*, mais Grayson approuve en me remerciant pour ces encouragements.

– Et toi, Pippa, tu ne crois pas que tu pourrais en avoir marre un jour, de tout ça ? La campagne, le silence, le vide, l'ennui ?

– Je crois qu'ils me font du bien, au contraire, tenté-je de me défendre.

– Je ne dis pas ça pour te faire fuir, ajoute-t-il rapidement.

– Non, tu dis ça parce que tu es un ami loyal, entier, et parce que tu te demandes si je vais briser le cœur d'Alistair alors qu'il a toujours refusé de le donner à qui que ce soit jusque-là.

Le jeune père me dévisage, sourit et finit par se lancer :

– En toute sincérité, je trouve que votre histoire va un peu vite. Mais ça ne me regarde pas, je veux juste qu'il soit heureux et serein... Enfin.

– C'est aussi ce que je veux, réponds-je tout bas.

J'ai quelques états d'âme à mentir à ces yeux noisette qui semblent si honnêtes, si bienveillants. Mais c'est aussi pour Alistair que je dois le faire.

– Je ne compte aller nulle part, affirmé-je d’une voix plus forte. Ma place est ici, près de lui. Je suis... amoureuse, c’est aussi simple que ça.

– C’est tout ce que je voulais savoir, me sourit Grayson.

Et mon cœur bat stupidement la chamade, comme si ces mots n’étaient pas tout à fait vrais... mais pas tout à fait faux non plus.

Je finis mon thé pour me donner une contenance, marche vers la fenêtre du bureau pour voir si j’aperçois Alistair quelque part dans le domaine puis me tourne à nouveau vers son ami, qui a décidé de se mettre à l’aise. Il retire sa veste de costard, desserre sa cravate et ouvre son premier bouton de chemise.

*Si ce n’est pas un tout premier pas vers l’amitié, je ne sais pas ce que c’est !*

– Tu as dit que tu avais un job dans la finance, c’est ça ?

– Bonne mémoire !

– Je me souviens surtout de la drôle de tête désabusée que tu as faite à ce moment-là.

– Et observatrice, avec ça ! rigole-t-il.

– Intuitive, surtout... Tu m’as donné l’impression d’être un strip-teaseur coincé dans un costard de businessman, prêt à faire sauter les coutures à tout moment !

– Rien que ça ?!

– Le strip-tease, c’est juste pour la métaphore, hein ?! Tu pourrais aussi te rêver footballeur, pompier, éleveur de vaches ou peintre en bâtiment. Mais je n’aime ni le foot ni les vaches... Je trouve le mythe autour des hommes en uniforme un peu surfait. Et la peinture, c’est salissant !

Grayson s’étouffe avec son thé en riant.

– Ça tombe bien... Mon rêve de gosse ne contient ni ballon, ni pinceau, ni lance à incendie.

– Et merde, ça ne laisse que les vaches, frémis-je.

– Éventuellement, mais si elles passent devant ma caméra. J’ai toujours tout filmé et photographié. Ma campagne, les animaux, les galas, les beaux châteaux, les mariages fastueux qui ont lieu dans la région.

– Caméraman et photographe, alors ?

– Quand je trouve le temps... confirme-t-il. C'est ma passion. Ma façon de m'évader un peu. Je vis dans un milieu si lisse, si léché, si parfait. J'aime bien aller trouver ce qui dépasse, donner à voir ce que les autres ne perçoivent pas.

– Toi, Cunningham, tu me plais ! m'exclamé-je soudain.

Je retourne m'asseoir dans le fauteuil près du sien, avec le cerveau qui bouillonne et les mots qui sortent bien trop vite de ma bouche.

– J'ai une idée... enfin, plein ! Pourquoi on ne tournerait pas un documentaire, toi et moi ? J'adore les images, je suis bien placée pour savoir quel poids elles peuvent avoir. Toi, tu as l'œil, tu connais le coin comme ta poche. Moi, j'ai la fraîcheur et l'envie ! Et mon nom pourrait servir à convaincre les chaînes. « L'actrice qui passe derrière la caméra »... « Le caméraman qui souhaite rester anonyme »... On ferait un duo de choc, toi et moi ! Ensemble, on pourrait dépoussiérer le sujet. Faire des portraits originaux. Montrer la campagne anglaise comme personne ne l'a jamais vue. Emmener les gens dans les coulisses de la haute société. Dans les pubs de village. Dans les recoins d'étables. Raconter comment les paysans côtoient les vicomtes. Déshabiller les préjugés !

– Ça finit toujours en strip-tease, avec toi ! se marre Grayson, les yeux brillants d'excitation.

C'est pile à ce moment qu'Alistair fait irruption dans son bureau. On se retourne tous les deux, hilares et exaltés, pour tomber sur le costume noir, la ride du lion et l'air grave de mon fiancé. Son regard vert contrarié observe nos tasses de thé abandonnées sur son bureau, la veste de son copain tombée par terre, sa cravate et sa chemise pas tout à fait à leur place, puis mes joues rosies par l'enthousiasme et par cette étrange impression d'être prise en flagrant délit de rien du tout.

– Qui doit déshabiller qui ? demande sa voix grave et nonchalante.

Il surjoue le flegme pour masquer sa jalousie. Un peu plus et ça me toucherait presque. Sauf que j'en ai assez d'épargner les grands ego et les

petites sensibilités masculines. À mon tour de compter. De briller. De m'imposer.

– C'est le Berkshire qui va finir à poil ! annoncé-je gaiement.

– Ta fiancée vient de me proposer un projet un peu fou... explique Grayson. Que je m'apprêtais à accepter.

– Affaire conclue ! lancé-je en allant lui serrer la main de force.

Alistair semble de moins en moins apprécier cette complicité. Je me hisse sur la pointe des pieds pour lui poser un bisou sur la joue et quitte le bureau pour laisser les deux hommes à leur rendez-vous. Je les entends discuter rapidement mais Grand-Costard-Noir me rejoint en courant dans le couloir, abandonnant Petit-Costard-Gris derrière lui.

– Viens, je t'emmène quelque part ! déclare-t-il d'un ton assuré.

– Tu n'as pas du travail... ?

– J'ai beaucoup trop de travail. Mais j'ai aussi une fiancée à ne pas négliger.

Son petit jeu m'agace. Je plisse les yeux en attendant de savoir quoi penser. Et je le laisse me prendre par la main pour m'entraîner dehors. Comme d'habitude, sans rien m'expliquer.

## 20. Le grand plongeon

Après avoir écourté son entrevue avec Grayson et m'avoir à moitié kidnappée, le vicomte en costume me fait grimper à bord d'une vieille Rolls-Royce beige à l'intérieur en cuir rouge. C'est seulement après avoir démarré qu'il daigne m'éclairer sur cette petite promenade impromptue.

– Si tu dois rester six mois ici juste pour moi... Je vais te faire aimer ma campagne, Pippa. Te montrer ce qu'elle a de plus beau. Et t'apprendre à ne pas hurler chaque fois que tu croises une bestiole ou un brin d'herbe.

– Je ne suis pas *si* citadine que ça, Blackwood ! ronchonné-je pour le principe.

– Tu l'es *encore plus* que ça, Jones ! enchérit-il.

Et son maudit sourire en coin me fait comprendre qu'il a toujours raison. Alistair conduit quelques minutes, ses lunettes d'aviateur sur le nez, puis s'arrête devant une immense étendue d'herbe d'un joli vert clair entourant une gigantesque étendue d'eau d'un beau vert plus sombre. Il sort de la Rolls et vient ouvrir ma portière.

– C'est un lac que j'adore, m'apprend-il d'une voix douce.

Puis il retire sa veste de costume, la jette par la fenêtre ouverte de la voiture et s'approche de l'eau en retroussant ses manches de chemise. Il s'assied face au lac et je l'imite, sans réfléchir mais en gardant mes distances.

– J'ai passé beaucoup de temps ici quand j'étais petit. Avec mon père et... On pouvait venir à pied du manoir, après l'école ou le week-end. On restait là des journées entières à pêcher, à se baigner, à dévorer les cakes au chocolat et les tartes aux fruits d'Ottie, alors que ce n'était même pas l'heure de manger, à se raconter des secrets de mecs que ma mère ne devait jamais savoir. Et qu'elle finissait toujours par deviner.

C'est très beau... Très calme... Presque poétique... Mais aucun mot ne me semble à la hauteur de ses souvenirs. Alors je choisis de me taire pour ne pas briser ce moment un peu suspendu, hors du temps et de nos petits arrangements.

Assis à côté de moi, son épaule frôlant parfois la mienne, les yeux dans le vague, Alistair retire ses chaussures de ville élégantes, ses chaussettes noires, remonte son pantalon sur ses chevilles et enlève sa précieuse montre pour la coucher soigneusement dans l'herbe.

– Ici, poursuit-il doucement, j'avais l'impression d'être libre. Moi-même. Jamais jugé. C'est un endroit qui m'a toujours apaisé. Quand j'étais gosse... ou ado... Et même quand je n'avais plus vraiment de raisons de venir.

– Tu as trouvé une bonne raison aujourd'hui, murmuré-je. Pour me le montrer.

– Je sais que ce n'est pas tout à fait ton truc, mais...

Alistair laisse sa phrase en suspens, se redresse et me tend la main pour me relever et m'emmener tout au bord de l'eau.

– Si tu te sens mal ici, Pippa... Si tu as des regrets à propos de notre accord, j'ai besoin de le savoir.

Son ton grave et tourmenté me trouble. Je lâche ses doigts qui tenaient toujours négligemment les miens.

– Qu'est-ce qui se passe ? Grayson t'a mis en garde contre ta fiancée en manque de boutiques et de bitume qui pourrait te claquer dans les pattes ?

– Non. Il m'a dit que tu avais l'air d'une fille bien.

– Alors il t'a parlé de notre projet... ? j'hésite à développer.

– Ça ne me regarde pas, Pippa. Tu as le droit d'avoir une vie. Une vie en dehors de moi. Je te fais confiance pour ne pas me trahir. Je sais qu'on est faussement fiancés, mais j'ai *vraiment* lié mon destin au tien. J'ai pris le risque, je l'assumerai...

Pendant un court instant, j'ai la sensation que ce grand vicomte aux pieds nus, aux yeux verts comme sa campagne anglaise, au corps aussi solide que

son cœur est vulnérable, n'a pas envie de me perdre. Ni pour de faux, ni pour de vrai.

– Si tu me fais plonger, je plongerai... ajoute-t-il plus bas. Et si je plonge, tu dois plonger aussi.

Je ne comprends ce qui m'attend qu'à la seconde où je croise son regard joueur et son petit sourire provocateur. Les grands bras musclés m'attrapent par la taille, je me débats déjà, mais trop tard. Je hurle, je ris, je jure, et Alistair me jette dans le lac en riant.

L'eau fraîche me mord la peau avant de s'infiltrer progressivement sous tous mes vêtements. Je remonte à la surface, prête à insulter copieusement mon fiancé, mais il se jette à son tour dans un de ses plongeons parfaits. Je nage jusqu'à lui pour tenter de le couler, de le noyer, mais il m'échappe facilement. Je réalise que j'ai pied en le voyant courir. Il va voir de quoi je suis capable.

Je l'éclabousse alors qu'il fuit. Je le rattrape tandis qu'il rit. Je lui bondis sur le dos et il me fait tourner dans les airs. Je m'accroche à sa chemise blanche trempée et je sens qu'elle se déchire sur son torse. Je laisse mes doigts courir sur sa peau, de plus en plus déchaînée, de moins en moins furieuse. Je ne sais plus si je le déteste ou si je le désire.

Dans un grognement viril, Alistair me fait passer d'un seul geste du côté face au côté pile. Mes jambes enroulées sur ses hanches, mes bras pendus à son cou, mes fringues collées partout sur moi, je sens mes seins se presser contre ses pectoraux. Sans échanger un seul mot, on fait semblant de se battre, comme deux gamins qui n'ont pas trouvé d'autre prétexte pour se toucher. Il me tient sous les fesses, prêt à m'envoyer valser à nouveau dans l'eau. Je m'agrippe à ses épaules, tente de lui résister d'un regard noir. Il me défie du bout des yeux, du bout des lèvres. Et je l'embrasse follement, incapable de résister plus longtemps. Nos bouches humides et fraîches se trouvent et se lient, d'une façon si sensuelle qu'elles ont l'air d'avoir fait ça toute leur vie. Nos langues se goûtent et s'adorent. Nos corps se rapprochent encore, s'aimantent, s'épousent, se serrent. Et se décollent quand Alistair



bondit en arrière.

Il n'est pas en colère. Il se mord la lèvre pour s'empêcher de sourire. Ou peut-être de recommencer. Il ébouriffe ses cheveux mouillés des deux mains puis part à reculons, sans jamais cesser de me regarder. Il sort enfin de l'eau et me tourne le dos.

– On devrait rentrer, lance-t-il d'une voix détachée.

– Tu viens de te souvenir que tu avais du travail, Blackwood ? réponds-je depuis le lac, l'air aussi blasé que lui.

– Ma fiancée me donne plus de boulot que prévu, confirme-t-il.

Le flegmatique ramasse ses affaires par terre et rejoint sa Rolls-Royce d'un pas lent.

– Alors tu viens, Jones ?! s'impatiente-t-il.

– Non, je rentrerai à pied, comme une grande ! lui crié-je avec mon plus beau sourire de peste.

Il hausse les épaules et se marre dans sa barbe.

– Fais gaffe aux vaches et aux herbes folles... Et prends soin de mon lac !

Je m'y jette à nouveau pour nager, le corps plongé dans l'eau et le visage au soleil. Et Alistair disparaît de ma vue.

*Mais pas de mes lèvres.*

## 21. Jeu d'acteurs

**Penny**

[Pourquoi on n'est pas invités, Pip's ?]

**Poppy**

[Elle a honte de nous maintenant qu'elle fréquente la Vicomterie...]

**Pippa**

[Bien essayé, Pop, mais ce mot n'existe pas !]

**Mommy**

[Je ne comprends pas comment on fait un message groupé.]

**Pippa**

[Tu es en train de le faire, mommy, touche à rien !]

**Mommy**

[Qui me parle ?]

**Pippa**

[Ici petit pois numéro 3 !]

**Mommy**

[Tu es vraiment sûre que tu veux te marier,  
toi ? Avec lui ?]

**Pippa**

[La réponse est toujours oui...]

**Piper**

[Vous croyez que je devrais me teindre en  
rousse ? Pour me trouver un mec. Ou un job...]

**Penny**

[Reste dans le sujet, Pipe ! Notre sœur se  
fiance sans nous, à un type qu'elle refuse de  
nous présenter, et elle nous prive d'une fête où  
on pourrait picoler gratis en rencontrant des  
célébrités !]

**Pippa**

[Non, juste des journalistes et des aristo du coin.]

**Mommy**

[Piper, tu es au chômage... ?!!!!!!!!!!!!]

**Poppy**

[Les filles, arrêtez tout, je crois que Mommy  
fait une crise de panique dans le salon...]

**Pippa**

[Tout va bien... ?]

**Poppy**

[C'est bon, Prince-Harry lui fait  
du bouche-à-bouche !]

**Penny**

[Bon, moi j'y vais, puisque je suis apparemment  
la seule de cette famille à avoir une vie normale  
et des obligations.]

**Piper**

[Rabat-joie ! Bisous à mes nièces préférées !]

**Mommy**

[Et à moi tu ne m'as pas répondu, Pipe !  
Je vois bien que tu écris aux autres !]

**Poppy**

[Tout le monde le voit, Mommy...]

**Mommy**

[Toi, pourquoi tu m'écris alors qu'on vit  
au même endroit ?!]

**Pippa**

[Je vous laisse aussi ! Vous me manquez... Mais  
vous auriez détesté cette journée protocolaire.  
On se voit bientôt, promis ! Je vous aime.]

**Mommy**

[Moi aussi. Couvrez-vous bien aujourd'hui  
mes petits pois, ils prévoient de la pluie.]

\*\*\*

Ça fait maintenant plus de deux semaines que j'ai atterri au manoir d'Englefield. Et que j'échange ce genre de messages chaque matin avec ma mère, mes sœurs ou ma meilleure amie. Comme pour maintenir un lien avec mon ancienne vie... que je tiens pourtant à distance de celle-ci. Peut-être pour ne pas tout mélanger. Pour ne pas avoir à mentir trop souvent aux gens que j'aime le plus au monde. Mais sans doute, d'abord et surtout, pour ne pas risquer de tout faire foirer.

En ce début de juillet, l'heure des fiançailles officielles a sonné pour Alistair et moi. J'ai longtemps redouté cette journée en grande pompe mais cette fois, je ne peux plus reculer.

Il m'arrive encore de penser qu'épouser un type que je connais depuis vingt jours est un peu une folie. Mais pourtant, étrangement, je ne tremble pas. Ce qui me fait frémir et m'empêche de dormir la nuit, en revanche, c'est ce que je commence à ressentir pour lui.

Cinq jours se sont écoulés depuis notre baiser près du lac, dont on a bien pris soin de ne jamais reparler. Mais ce matin, au petit déjeuner, je sens mon fiancé particulièrement tendu. Cette journée compte pour lui bien plus que pour moi.

– Tu es vraiment sûre que tu ne veux pas inviter ta famille cet après-midi ? On a encore le temps de les faire venir.

– Tu m'as posé la question tous les jours cette semaine, Blackwood ! râlé-je en sirotant mon thé.

– C'est une question de crédibilité ! Pippa, tout mon entourage proche assistera à nos fiançailles. Il n'y aura personne de ton côté. L'absence de ta mère et de tes sœurs va donner l'occasion à la presse d'inventer des tensions, des conflits, des désapprobations de ton côté.

– Je te rassure, on ne sera pas très loin de la vérité, ironisé-je.

En chino beige et polo noir, il soupire avant de croquer dans un scone aux pépites de chocolat.

– Je sais que tu es contrarié... Mais je t’assure que nos fausses fiançailles se porteront bien mieux sans ma mère et mes sœurs névrosées.

– Une fois qu’on te connaît, toi, qu’est-ce qu’elles peuvent bien avoir de pire, franchement ? me provoque-t-il.

– Très drôle.

– J’aimerais bien savoir, quand même... insiste-t-il en venant soutenir mon regard.

Je capitule. Ce n’est pas un jour à tenir tête à un vicomte stressé.

– Alors commençons par ma mère, Paula. Assistante sociale incapable de s’assister elle-même. 53 ans, quatre filles, un divorce et dix-neuf de tension... au repos. Quand elle est inquiète, ça monte à vingt-deux. Quand ça touche à l’une de ses filles, on frôle l’A.V.C. à chaque seconde.

– Il y a plein de médecins et de chirurgiens parmi mes invités, dit-il en haussant les épaules. Quoi d’autre ?

– Elle ne se sépare jamais de notre golden retriever incontinent.

– Prince-Harry, je sais. C’est le nom le plus stupide que j’aie jamais entendu pour un chien, raille-t-il.

– Ça lui va comme un gant, figure-toi !

– Et il peut bien pisser sur mes pelouses autant qu’il veut !

– Et dans ton manoir ? Sur tes tapis anciens ? Contre ton escalier en pierre ?

– Bon, et ton père ?

Je m’étouffe en avalant mon thé de travers.

– On n’avait pas dit qu’on n’abordait plus le sujet ? toussé-je.

Alistair me tape dans le dos en grimaçant puis me tend un scone pour faire passer.

– Désolé mais le tien est toujours vivant. Il faut que je sache à quoi m’attendre.

– Je ne l’ai pas vu depuis deux ans, expliquée-je la bouche pleine. La fois précédente, ça en faisait cinq. Il est incapable de mettre le bon prénom sur les visages de ses filles. Et la seule raison pour laquelle il pourrait s’amener

maintenant, c'est en pensant au fric qu'il pourrait se faire sur le dos d'un vicomte.

– Et c'est censé me rassurer ?

– Il ne le fera jamais... Trop loin, trop dur, trop fatigant.

Alistair porte son mug de café à ses lèvres et je vois un voile de tristesse s'abattre sur ses beaux yeux verts. J'enchaîne sur une présentation de mes sœurs pour tenter de le faire rire.

– Dans la famille Jones, je demande la fille aînée, Penny, 31 ans, un mari qu'elle a mal choisi et qui rêvait d'un fils, deux filles de cinq et sept ans qui sont déjà féministes et déchaînées et qui vont sûrement changer le monde un jour... Mais qui, pour l'instant, sont surtout des contraceptifs ambulants pour quiconque voudrait des enfants.

– Je vois le genre, commente-t-il. Elles aussi, elles seraient capables de faire pipi sur mes tapis ?

– Oui, par pure protestation.

Il se marre dans sa barbe de quelques jours et ça me fait quelque chose dans le ventre.

– Suivante ?

– Ah, Piper, tout un poème... 27 ans, un mètre quatre-vingt-trois de maladresse et de gentillesse, elle ne garde jamais un mec ni un boulot plus d'un mois... ni aucune pensée pour elle. Je crois qu'on pourrait la retrouver perchée sur un de tes lustres en cristal en train de hurler à la presse qu'elle voulait juste allumer la lumière, qu'elle n'est une bonne à rien et qu'elle a toujours su qu'on l'euthanasierait avant Prince-Harry.

– OK... Pour l'instant, c'est ma préférée... Mais rappelle-moi quand même de ne pas l'inviter non plus à notre mariage.

Pour une fois, le sourire narquois d'Alistair ne m'agace pas. Il me charme, il m'attendrit. Je n'imaginai pas qu'il aimerait autant mes petites histoires de famille.

– Ensuite, c'est toi... Il se souvient de mon rang dans la fratrie.

– Oui, et en dernier Poppy, 20 ans, encore chez maman, elle essaie de faire

des études mais elle change de branche chaque année. Elle tombe amoureuse toutes les semaines mais c'est toujours pour toute la vie. C'est le bébé de la famille, la capricieuse, la craquante, l'enfant gâtée qui veut tout tout de suite... et qui tombera sous ton charme à la seconde où elle te verra. Et elle te tapera sûrement dans l'œil aussi vu comme elle est canon : c'est moi en super mince, super chou, super fraîche, super sûre d'elle. Et ça n'arrangera sûrement pas nos affaires si vous tombez amoureux pour de vrai...

– Tiens, me coupe Alistair en penchant la tête sur le côté. Tu ne m'avais pas dit que la sœur numéro trois était « super jalouse » et n'avait « super pas confiance en elle » et encore moins en moi.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, esquivé-je en quittant mon tabouret.

Je vais poser ma tasse dans l'évier pour échapper à son regard amusé, un peu flatté, un peu troublé. Et masquer mes propres joues qui rougissent.

– C'est bon ? Tu es convaincu qu'elles sont toutes mieux là où elles sont ? relancé-je, de dos.

– Peut-être... hésite sa voix grave.

– J'ai oublié de préciser que quand on est toutes réunies, Mommy ne peut pas s'empêcher de nous tenir la main pour traverser, de nous faire des « poutous » inopinés et de se lécher le pouce pour effacer des taches imaginaires sur nos mentons. Ah oui, et elle porte un K-way dès qu'elle met le nez dehors, par tous les temps, pour toutes les occasions, juste au cas où. Et elle en a toujours un pour nous au fond de son sac. Tu ne veux rien de tout ça sur les photos de tes fiançailles, crois-moi.

Il reste silencieux un moment et je dois me retourner pour découvrir son expression : sombre, pensive, torturée.

– La famille, quelle qu'elle soit, c'est sacré, lâche-t-il en regardant ailleurs. Tu devrais en profiter tant que tu es entourée.

– Et ton frère ? demandé-je spontanément.

– Il manquera à l'appel, lui aussi.

Cette réponse a fusé dans l'air comme celle d'un lanceur de couteaux. Puis Alistair débarrasse le plancher sans un mot ni un regard de plus. Et je me



demande bien ce qui le ronge si fort qu'il ne supporte pas d'en entendre parler.

\*\*\*

Mon fiancé porte un costume bleu nuit du plus grand chic, une chemise blanche qui fait ressortir ses yeux brillants et ses dents parfaites, une fine cravate d'un bleu encore plus profond, assorti à sa pochette élégante et à ses chaussures pointues tellement cirées que le soleil s'y reflète. Il a à nouveau rasé sa barbe de près et je n'arrive pas à savoir si je le préfère avec ou sans. J'essaie d'évacuer la question pour arrêter de le dévorer du regard. Alors que lui m'ignore superbement.

Je ne l'ai pas recroisé depuis ce matin et je ne pensais pas qu'il se mettrait sur son trente-et-un pour le programme qu'il m'a annoncé avec détachement : garden-party, séance photos dans le parc du manoir et interview pour officialiser nos fiançailles. Il serre des mains, échange quelques mots bien trouvés et quelques sourires parfaitement dosés, tandis que je lui tiens le bras comme s'il allait s'envoler.

Il me faut un verre. Mais le ravitaillement est à l'opposé, sous un grand barnum blanc dressé sur une des pelouses du domaine.

– Détends-toi un peu, me souffle Alistair entre deux groupes d'invités, tes ongles sont plantés dans mon biceps.

– Et mes orteils écrabouillés dans trois centimètres d'escarpins. Mes pauvres pieds perchés sur douze centimètres de talon pour ne pas avoir l'air d'une naine à côté de toi. Et mes hanches comprimées dans une culotte gainante enfilée juste pour tes beaux yeux. Parce qu'il n'y a que mon cul que la presse people commentera demain matin, alors qu'on fera l'éloge de ta carrière, de ta famille, de ton manoir et ton audace d'épouser une fille comme moi. Tu as encore envie de te plaindre, Blackwood ?

Soufflé, il me regarde dans les yeux pour la première fois de l'après-midi et sourit.

– Qu’est-ce qui t’arrive, Jones ? Tu as le trac ?

– Je suis seule au monde. Je n’ai pas encore bu une goutte de champagne. J’ai tellement peur de dire une connerie que je passe pour une potiche muette et écervelée. Et toi tu n’as toujours pas prononcé un mot sur ma robe abricot, alors que j’ai passé trois heures à la choisir avec Ottie et Judith, les deux seules amies que j’ai ici et qui ont, pour rappel, entre 50 et 65 ans.

Il rit franchement, cette fois, et ce petit son sexy me fait toujours le même effet.

– OK, viens !

Alistair me prend par la main et m’entraîne en courant vers le barnum blanc. Il me sert une coupe bien remplie, en prend une aussi, s’éloigne un peu des serveurs en m’emmenant avec lui, puis trinque avec moi en plongeant tout au fond de mon regard :

– Cette robe cintrée met en valeur ta taille fine et je trouve tes hanches parfaites comme elles sont. Ce décolleté est juste assez évocateur pour que ça me demande un effort de te regarder uniquement dans les yeux. Cette couleur te fait ressembler à un bonbon et tu sais à quel point je suis gourmand. Et si tu veux finir ma coupe sans avoir l’air d’une pochtronne, on peut croiser nos bras pour boire dans celle de l’autre.

J’ai le sang qui pétille sous l’effet de tous ces compliments. Et le cœur qui bat trop vite pour m’opposer à cette petite scène cliché. Nos coupes et nos mains s’emmêlent, mes lèvres sirotent son champagne et mon visage chauffe, à quelques centimètres du sien.

– Je plaisantais pour la gaine, précisé-je une fois que j’ai recouvré mes esprits. Il n’existe pas un homme sur terre, pas même un vicomte ou un prince, pour qui je m’infligerais une torture pareille.

– Ah ? répond-il en plissant les yeux, curieux.

– En fait, je ne porte rien.

À mon tour de mettre son sang en ébullition. Je le vois qui entrouvre et referme les lèvres, à la recherche d’air ou de quelque chose à répondre. Il se

contente d'un petit sourire sexy et d'un coup d'œil à ma bouche.

– Maintenant, je vais t'embrasser, me prévient sa voix grave. Pas parce que tu m'excites, Pippa Jones, mais parce que tout le monde nous regarde et que ça fera une très jolie photo faussement volée.

Alistair plaque sa main au creux de mes reins et m'attire à lui. Il se penche lentement et met une petite éternité, d'une insupportable sensualité, à coller ses lèvres aux miennes. Je sens le champagne sur sa langue, le désir sur la mienne, son corps qui se raidit contre le mien, ses doigts qui descendent plus bas sur mes fesses, juste à la limite du raisonnable. Et je ploie complètement sous le plaisir que me procure ce baiser délicieux, enivrant, voluptueux... et parfaitement calculé.

– C'est dommage que tu embrasses si bien pour de faux... lui susurré-je en le repoussant doucement.

– Pourquoi ? demande-t-il, les sourcils froncés.

– Je suis obligée d'imaginer que tu embrasses très mal pour de vrai.

Je hausse une épaule insolente et m'éloigne en espérant trouver quelqu'un sur qui me rabattre après cette mise en scène de départ. Je tombe sur Grayson, mon nouvel ami caméraman, sa femme Amy et leur petite Madeline qui, pour une fois, est de la partie. Le bébé bave des litres sur l'épaule de son père tandis que sa mère éponge les dégâts du bout d'un bavoir. On discute à nouveau de notre projet de documentaire, resté au point mort depuis notre dernière conversation, et Alistair vient nous interrompre.

– Je vous emprunte Cunningham, il faut encore que je mette la main sur Cromwell et Yang pour la photo avec mes quatre futurs témoins.

Déjà là, Ezra Rosenberg me salue froidement avant d'embrasser Amy sur la joue et de lisser sa moustache aristocratique dans un geste nerveux.

– Ne t'inquiète pas, me chuchote-t-elle quand les garçons s'éloignent. C'est le moins accessible de la bande. Il m'a fallu plusieurs années pour briser la glace avec lui. Je crois que sous ses allures de dandy, il n'est pas très bien dans sa peau. Rapproche-toi plutôt de Thad et de mon mari, ce sont les

plus gentils.

– Merci pour le tuyau, réponds-je sincèrement.

Un peu plus loin, sur une autre pelouse, Alistair pose, entouré de ses amis. Quelques photos bien sages, élégantes et protocolaires, avant que le géant Ashby fasse l’idiot en décollant les oreilles d’Ezra, que le petit brun, tout sourire, grimpe sur le dos de Grayson et que la bande retrouve son insouciance de jeunesse, tandis que mon fiancé demande au photographe de ne pas diffuser ces conneries.

*Toujours dans le contrôle, Blackwood...*

*Où est passé le rebelle qui faisait les quatre cents coups ?*

Je n’ai pas le temps de me poser plus de questions – et encore moins de trouver les réponses – puisque c’est à mon tour de poser. Sous les regards joyeux, curieux ou envieux de nos invités, Alistair me prend dans ses bras.

– Aie l’air heureuse, ce sera le portrait officiel de nos fiançailles, me chuchote-t-il discrètement.

– N’en profite pas pour me peloter les fesses comme tout à l’heure, grogné-je pour l’agacer.

– Tu as de la chance que ce ne soit pas très protocolaire.

Il saisit ma main gauche, la pose délicatement sur son bras et je comprends qu’il veut mettre la bague de sa mère en évidence. Je n’aime pas trop tous ces calculs. Ces petits arrangements qu’il m’impose. Je reprends ma main, ma liberté et vais camper mes doigts sur sa joue. Tenant son visage, je le force à me regarder :

– Tu n’en as jamais marre de jouer ?

– Pippa...

– Ne t’inquiète pas, on voit très bien la bague.

– C’est important pour moi, souffle-t-il.

Je voudrais lui demander si c’est important pour lui... ou juste pour la supercherie. Mais une belle averse nous surprend et Alistair se met à courir

pour nous abriter.

- Attends ! le stoppé-je dans son élan.
- Quoi, encore ?
- Des amoureux fous se foutraient bien de la pluie ! Reste.

Je le défie du regard sans même savoir à quoi je joue, moi, tout à coup.

Mon faux fiancé me dévisage un instant puis m'adresse un sourire bouleversant, le plus vrai que j'aie vu depuis longtemps. Il retire sa veste de costard pour me la passer sur les épaules. Il me serre un peu plus contre lui, je laisse ma main gauche courir dans ses cheveux mouillés et je ferme les yeux. J'entends les invités qui courent se réfugier sous la tente en poussant des petits cris, le photographe qui continue de nous mitrailler, et tout ce à quoi j'arrive à penser, c'est que ce type insaisissable, toujours fuyant, a bien voulu rester avec moi sous la pluie.

- Stone, Rain et leurs amis seraient fiers de nous ! lui glissé-je en souriant.
- Finalement, on aurait eu bien besoin des K-way de ta mère, non ?

Cette fois, c'est lui qui me fait lâcher un rire sonore, sincère, qui s'envole dans les airs. Et le regard qu'on échange à ce moment-là n'a plus rien d'un jeu d'acteurs.

## 22. Jour de fête à « Bouseland »

L'averse n'aura pas duré longtemps. Mais toutes les femmes en talons s'enfoncent dans l'herbe mouillée et on est obligés de se masser sous le grand barnum pour finir les festivités. Après une petite retouche coiffure et maquillage, je suis Alistair jusqu'au grand canapé du salon où l'on doit donner notre interview.

La jeune journaliste en tailleur semble conquise par le vicomte et il n'aurait qu'un mot à dire pour qu'elle accepte de prendre ma place. Au lieu de ça, il lui raconte une version romancée de notre rencontre.

– Je crois qu'on peut parler d'un coup de foudre. Pippa et moi étions tous les deux à un moment de nos vies où nous avons besoin de nous retrouver, de changer des choses pour trouver le bonheur et la sérénité qui nous manquaient. Je ne crois pas au hasard. Nous avons fait cette retraite spirituelle ensemble, sans nous connaître. Et nous nous sommes retrouvés sur le même chemin de campagne, à avancer dans la même direction. Avec juste quelque chose de précieux en plus : un compagnon de route.

La journaliste a les yeux qui papillonnent et les lèvres qui tremblent tellement elle trouve ça romantique, émouvant. Elle ne se demande pas une seconde si ce n'est pas un peu trop beau pour être vrai et si elle fait correctement son boulot.

– Alistair est trop poli pour préciser qu'il pleuvait, que j'étais affreusement mal coiffée et qu'il avait des ampoules aux pieds, plaisanté-je. Mais c'est toujours à ce moment-là que l'amour vous tombe dessus, n'est-ce pas ?

– Quand on est parfaitement soi-même, mis à nu, vulnérable, confirme-t-il en prenant ma main.

– Cet homme de la terre a appris une chose essentielle à l'actrice que j'étais : c'est quand on s'aime le moins qu'on est prêt à aimer le plus

follement quelqu'un.

On échange un sourire un peu mièvre, un regard appuyé, et je ne sais plus bien jusqu'où va le mensonge et où commence la vérité. Mais j'entrecroise mes doigts avec les siens et on joue au joli couple transi. Aussi surpris que le reste du monde par cette *love story* inattendue, détonante, qui réunit la ville et les champs, les fans de séries et les mordus d'histoire, les amateurs de potins « people » et de vieilles pierres... Tous les romantiques, des classes populaires aux aristocrates anglais.

– Après la rencontre, est-ce que vous pouvez nous raconter la fameuse demande en mariage ? suggère la journaliste.

Et mon cœur se serre tandis que j'écrabouille la main d'Alistair dans la mienne.

– C'était un moment vraiment unique, se lance-t-il sans sourciller. Mais il y a des souvenirs qu'on voudrait garder précieusement pour nous. On ne sera pas un de ces couples publics qui étale sa vie privée et vend les photos de ses vacances au plus offrant. Ça ne nous ressemble pas.

Flegmatique, parfaitement détendu, l'arrogant s'adosse au canapé et passe son bras autour de mes épaules. D'une légère pression, il m'invite à continuer.

– Mon fiancé a malheureusement souvent raison... ajouté-je en souriant. Et c'est une ancienne accro aux réseaux sociaux qui vous dit ça. J'ai décidé de fermer mes comptes non pas parce que le protocole m'y obligeait mais parce qu'il est important de prendre de la distance quand on veut être au cœur de sa vie. On ne peut pas rester éternellement dans la virtualité, dans le jeu, dans le mensonge ou dans le contrôle.

Tout en laissant aller ma main sur sa cuisse, je lui coule un regard plein de sous-entendus et il les perçoit parfaitement. Sa voix profonde et sexy conclut :

– Quand on pensait avoir tout perdu... et qu'on trouve enfin l'amour de sa

vie... de quoi d'autre pourrait-on avoir besoin ?

– Merci à tous les deux. Je vous souhaite beaucoup de bonheur... pour l'éternité, murmure la journaliste avec une petite larme dans l'œil.

Je me racle la gorge pour m'empêcher d'éclater de rire, Alistair la raccompagne poliment avec ses deux cameramen et tout leur matériel. Un peu perplexe, je pense à ces photos sentimentales et à ces déclarations dégoulinantes qui circuleront bientôt sur Internet, qui seront peut-être même reprises à la télévision. Et qui ne manqueront pas d'irriter Hugh Chapman et son ego prêt à exploser. Est-ce qu'il pourrait mettre ses menaces à exécution en révélant nos souvenirs les plus intimes, pour faire le buzz à son tour ? Est-ce qu'il serait capable de trahir les secrets que je lui ai naïvement confiés quand je pensais qu'on s'aimait ?

*Oui. Bien sûr que oui.*

Mais pour l'instant, c'est Ottie qui court vers moi tout à coup, l'air embêté, dans sa robe fleurie cachée sous un tablier maculé de taches.

– Pippa, vous m'avez laissé votre portable mais il sonne tout le temps, c'est infernal, j'ai trop de travail ! s'affole la cuisinière.

– Ah bon ? Ça doit être mes sœurs qui font un carnage dans les textos groupés.

– Non, c'est votre père qui n'arrête pas d'appeler. J'ai décroché, cette fois ! Tenez, prenez-le !

Elle se débarrasse de mon téléphone comme s'il lui filait de l'urticaire. J'ai un peu de mal à croire à l'identité de mon interlocuteur.

– Allô ?!

– Pippa, c'est moi.

Je reconnais la voix traînante de mon géniteur, qui ne m'appelle pourtant jamais.

– Qu'est-ce que tu veux ? soufflé-je.

– Pour moi, rien. C'est pour toi...



- Ce serait une première, ça !
- N'épouse pas ce type juste pour relancer ta carrière, ma fille... J'ai appris que vous deviez vous fiancer aujourd'hui.
- Quoi ?! Depuis quand tu donnes des conseils professionnels ou matrimoniaux, toi ?! m'agacé-je.
- Les mariages sans amour ne marchent pas, Pippa. Regarde ce qui est arrivé à ta mère et moi.

Ça me fait un petit pincement au cœur de penser à ma mère, seule, qui n'a jamais refait sa vie après lui, à qui ça a pris quatre enfants et plus de quinze ans de se rendre compte qu'elle faisait fausse route.

- Si tu avais eu le courage de partir avant, elle aurait peut-être moins gâché sa vie, balancé-je à mon père, amère.
- Pour nous deux, c'est trop tard. Mais pour toi...
- Tu ne t'es jamais soucié de mon bonheur jusque-là, ce n'est pas la peine de commencer aujourd'hui ! le coupé-je. Dommage pour toi, tu avais cinq femmes extraordinaires dans ta vie, tu es passé à côté sans jamais les voir. Il y a des hommes qui font mieux que ça, papa.

Et je lui raccroche au nez avant d'en dire trop, avant de m'emballer, avant de mêler Alistair à tout ça alors qu'il n'a rien demandé.

*Est-ce que, malgré moi, ce vicomte aux beaux yeux est en train de me réconcilier avec la gent masculine ? Peut-être.*

*Est-ce que c'est une bonne idée ? Sûrement pas.*

En m'écroulant dans un canapé, je repense à mes histoires d'amour bancales et j'ose espérer que le mariage raté de mes parents n'a pas brisé toutes mes compétences en la matière. Pour l'instant, le tableau n'est pas beau à voir : quand je crois aimer, je me fais manipuler puis larguer en beauté. Et c'est quand je n'aime pas vraiment que je me retrouve fiancée... et que je dois m'interdire d'aimer pour de vrai.

*Beau palmarès, Pippa Loseuse Jones !*

Je retourne à la garden-party en espérant que la fin ne soit plus très loin et que je puisse aller me glisser dans un bain, sans escarpins, sans robe, sans angoisses, sans rien.

Dehors, il reste une poignée d'invités sous la tente blanche, profitant du buffet jusqu'au dernier moment... et un petit groupe de garçons agités au milieu d'une pelouse.

Ce n'est qu'en approchant que je distingue Alistair, ses amis Ezra, Thad et Ashby... et un dernier homme qui ne ressemble pas du tout à Grayson. D'ici, il aurait plutôt l'âge, la carrure et la coiffure étudiée de... Hugh Chapman.

Mon ex.

Putain de merde.

Hugh, en chair et en os, au milieu de la propriété des Blackwood, en train de tenir des propos incohérents de sa voix la plus enragée.

– Je veux voir Pippa ! Alors amenez-moi Pippa ! Ce n'est quand même pas si compliqué ! On ne vous apprend pas à obéir aux ordres, chez les vicomtes ? C'est vrai que vous n'allez peut-être pas à l'école, à « Bouseland ». Alors je vais parler plus lentement, OK ? Arrêtez de me regarder comme des demeurés et allez me chercher ma Pippa !

– Pourquoi vous ne repartez pas plutôt d'où vous venez ? gronde Alistair, les sourcils froncés, en avançant vers lui.

– Toi, tu ne me touches pas ! le menace Hugh. Si tu ne veux pas que je t'abîme le portrait, tu ne poses jamais tes mains sur moi... Et plus jamais sur Pippa !

Je tremble, appréhendant le moment où le premier coup de poing va partir. Je m'approche doucement et tente de rester calme.

– Hugh, qu'est-ce que tu fais là ? lancé-je d'un ton presque assuré.

– Pippa-Love, te voilà ! me baratine-t-il en se tournant vers moi. Tes abrutis de nouveaux amis n'ont pas l'air de percuter très vite...

– Je ne crois pas que tu sois le bienvenu ici.

– Je sais, Pipsy. Allons-nous en, OK ? Je t’avais dit que je viendrais te chercher...

Son assurance est presque aussi pathétique que son manque de lucidité. Dans son costard noir, avec sa barbe d’une semaine et son rictus aigri, tournant le dos à mon immense vicomte, avec sa chemise blanche et son visage racé, il ne tient pas la comparaison. Cet homme plus mature que je trouvais séduisant, baraqué, beau parleur me semble soudain grossier, lourd, bête.

– Je crois que tu n’as pas compris, lâché-je d’une voix claire. C’est terminé, Hugh. Je voudrais que tu t’en ailles. Et que tu ne reviennes plus jamais.

Le réalisateur me regarde de haut, comme si j’étais devenue folle. Et se rapproche lentement de moi, les yeux plissés et la lèvre supérieure remontée dans un coin.

– Je t’ai déjà brisée une fois, Pippa... Ne m’oblige pas à recommencer.

Il murmure ses menaces tout en attrapant fermement mon poignet. Un quart de seconde plus tard, Alistair bondit sur lui et l’attrape par le col.

– Lâche-la, gronde-t-il entre ses dents serrées. Elle t’a demandé de t’en aller. Tu te tires d’ici tout de suite ou c’est moi qui te fous dehors.

– Essaie toujours, siffle Hugh en se débattant.

Avec une force que je ne lui connaissais pas, Alistair soulève mon ex et le plaque au sol, le visage enfoncé dans l’herbe, en maîtrisant ses bras qui essaient de le frapper.

– Il y a un photographe qui serait ravi de prendre cette petite scène bucolique en photo si je le lui demandais, grogne Alistair à l’adresse de Hugh. Mais s’il te reste un tant soit peu de dignité, tu vas te relever tranquillement et quitter « Bouseland » sur-le-champ. Mes amis demeurés vont te raccompagner jusqu’à la grille et s’assurer que tu ne reviennes pas. La prochaine fois que tu as envie de t’amuser à blesser *ma* Pippa, rappelle-toi

que tu me trouveras sur ton chemin.

Mon fiancé furieux lâche prise puis se redresse. Il s'éloigne à reculons tandis que ses copains approchent. Le dandy à moustache, le scientifique au regard noir et le géant aux oreilles décollées entourent mon ex qui se relève péniblement. Et qui ne semble plus en état d'insister. Recouvert de terre, d'herbe et de honte, il semble renoncer. Les trois garçons lui font une escorte, distante mais musclée, jusqu'à la sortie. Et je peux à nouveau respirer.

- Il ne t'a pas fait mal ? me demande Alistair en me rejoignant.
- Non, soupiré-je.
- Et là ? me demande-t-il en posant son doigt sur ma tempe.
- J'ai connu pire... dis-je en lui souriant tristement.
- Et... là ?

Cette fois, l'index d'Alistair frôle ma peau, à la limite de mon décolleté, du côté gauche. Là où ça palpète un peu trop fort.

J'entrouvre la bouche pour répondre alors que je meurs seulement d'envie de l'embrasser. Je me sens submergée, tout à coup, nerveusement épuisée. Et les larmes me montent aux yeux. Le vicomte glisse doucement sa main dans la mienne et fait signe à Miles de s'occuper du reste. Le majordome lui adresse un petit signe de tête comme s'il avait lu dans ses pensées. Et Alistair m'entraîne vers le manoir, me fait entrer devant lui et gravir l'escalier de pierre derrière lui, et me mène jusqu'à ma chambre. Il ouvre la porte, se plante sur le seuil et me regarde droit dans les yeux :

– Je n'ai pas besoin qu'on nous regarde pour avoir envie de t'embrasser, de te toucher. Mais je sais me contrôler, au cas où tu en douterais. Je ne suis pas le sale type que tu crois, Pippa. Que tu crois qu'on est tous... Il existe encore des hommes qui respectent les femmes et qui les aiment... pour ce qu'elles sont. Leurs égales.

- Merci, bredouillé-je, me sentant flancher.
- Je vais te laisser te reposer, maintenant. Ça a été une journée éprouvante.

Sans réfléchir, je saisis sa cravate et je l'attire à moi.

– Je n’ai pas envie que tu partes, susurré-je, tout près de sa bouche.

Et Alistair m’embrasse passionnément en s’invitant dans ma chambre et en refermant la porte d’un coup de pied.

Je chancelle en arrière tandis que Costard dévore ma bouche, mes joues, les lobes de mes oreilles et la peau de mon cou. Il m’embrasse comme s’il se vengeait de toutes les fois où il n’avait pu le faire. On valse tous les deux dans ma chambre, un peu fous, un peu ivres l’un de l’autre. Il shoote dans mon sac à main, par terre, je me cogne dans une chaise et marche sur des fringues. On s’arrête en heurtant un mur et mon dos appuie sur un interrupteur. Les deux lampes de chevet entourant mon lit s’allument soudain et on rit, tous les deux, de se redécouvrir à la lumière. La dernière fois, il faisait nuit noire quand on a dérapé contre cet arbre, sous l’effet des champignons magiques. Quelque chose me dit que ce soir, on va profiter de chaque seconde, de chaque image, de chaque regard bien réel, sans planer, sans se fuir ni se cacher.

Tout en lâchant un petit grognement rauque, Alistair remonte mes mains au-dessus de ma tête et les colle au mur. Puis il promène les siennes partout. Sur mes bras nus, autour de mes seins, le long de mes hanches, au creux de mes reins, avant d’empoigner mes fesses par-dessus ma robe. Puis il m’entraîne à nouveau à travers la chambre, marchant plus doucement cette fois, nonchalant, sensuel à m’en donner le tournis. Pétrie de désir, je sens ses doigts qui partent à la recherche de ma fermeture Éclair. Il finit par la trouver et la descend lentement dans mon dos, me faisant frissonner.

– J’ai eu envie de faire ça toute la journée, murmure-t-il.

Je plaque ma main sur son torse et le colle à mon tour contre le mur le plus proche.

– Je ne suis pas un abricot facile, lui réponds-je dans un petit sourire joueur.

Le sien illumine son visage et Alistair se mord la lèvre. Je crois qu’il me trouve à son goût. Surtout quand je lui résiste.

Malgré la boule de feu qui crie son urgence entre mes cuisses, je me mets à déboutonner patiemment sa chemise, bouton après bouton, déposant un baiser à chaque nouveau centimètre de peau découverte. Je l'entends respirer plus vite, plus fort quand j'atteins son nombril puis la boucle de sa ceinture. Je la défais avec les mains pendant que ma bouche se promène sur le bas de son ventre. Je m'amuse à suivre du bout de la langue le V de sa taille, le tracé de ses abdominaux. Je lève les yeux vers mon fantasme : torse sculpté, chemise ouverte, visage racé, petit sourire sexy et regard vert brûlant. Seul signe qui trahit son trouble, ses mains qui passent et repassent dans ses cheveux comme si je le rendais fou.

J'adore ça.

Il me remonte brusquement à lui et m'embrasse encore, intense, fougueux, impatient mais jamais brusque. Ses mains font glisser ma robe ouverte le long de mes bras et saisissent mes seins comme si elles venaient de débusquer deux trésors. À travers mon soutien-gorge, il les caresse, les soupèse, les malaxe, plonge son visage dedans et les respire, les lèche, les mordille. Je gémiss de plaisir et vais faire sauter moi-même mes agrafes. J'en veux plus. Toujours plus. Plus de sa peau, plus de sa bouche, plus de ses mains sur moi.

Je le vois sourire face à ma poitrine qui se libère. On a rarement posé sur moi un regard aussi gourmand, aussi avide, aussi mordu de mon corps et pas seulement des plaisirs ressentis par le sien. C'est grisant de compter autant. D'exister vraiment. Étourdissant de ressembler à la femme la plus désirable du monde, à cet instant.

Et je dois me mordre les lèvres fort pour ne pas lui murmurer des mots d'amour.

Mais mon amant n'est pas là pour parler. Alistair fait voler mon soutien-gorge et colle sa bouche à mon téton qui durcit aussitôt. L'autre, le pauvre laissé pour compte, ne le reste pas longtemps. Ses doigts viennent le titiller, le presser, l'attiser. Je lâche de longs soupirs bruyants.

Et je me faufile jusqu'à son sexe pour le caresser. Lui faire du bien autant qu'il m'en fait. Le libérer de son costard, de son boxer. Précipitamment, je

déshabille entièrement mon faux fiancé pour pouvoir admirer le spectacle de son corps nu. Il se débrouille avec ses chaussures et ses chaussettes et je le retrouve enfin dans le plus simple appareil. Le plus beau. Le plus sexy qui soit. Je crois n'avoir jamais vu un homme si parfait, si alléchant, si excitant. Ses muscles sont dessinés mais pas bodybuildés. Sa peau glisse sous mes doigts comme de la soie, fine et tendue sur son corps immense. Ses gestes sont virils mais jamais machos. Ses mains ont de la grâce, la même élégance que lui. Seuls ses cheveux tout en désordre rappellent son âme rebelle. Et même son érection a quelque chose de fier, d'impérieux, de presque hautain. Son sexe insolent me provoque et je lui souris, prête à en découdre.

Alistair se marre de me voir le mater avec envie. Et sans la moindre timidité.

- La marchandise te plaît ?
- Plutôt.
- Quelque chose à redire ?
- Je trouve ton sexe un peu trop sûr de lui... murmuré-je.
- Ah oui ? Il ne t'a encore rien fait, pourtant.

Cette douce menace me coupe dans mon élan. Songer à tout ce qu'il pourrait me faire me laisse sans voix. Alors je lui parle avec les mains. De haut en bas. Doucement, d'abord. Et mes caresses se font plus appuyées, plus rapides, jusqu'à ce qu'Alistair me stoppe net.

– J'ai *besoin* de savoir ce qu'il y a sous cette robe avant de ne plus être assez lucide... m'annonce-t-il gravement.

Nu, il avance pour me faire reculer, d'une démarche indolente mais d'une intensité folle. Son simple regard m'enflamme. Son sex-appeal m'envoûte. Je finis par atteindre le lit et y tombe en arrière, sans jamais le quitter des yeux. Alistair se penche vers moi et saisit ma robe abricot pour la faire glisser sur mes hanches, le long de mes jambes. Jusqu'à mes pieds. Sa lenteur est un supplice. Sa réaction, un délice.

- Putain, tu ne portes rien, souffle-t-il, médusé.

Ses yeux verts s'allument. Son sourire en coin s'efface. Et son grand corps sculpté tombe à genoux entre mes cuisses. Sa bouche se précipite sur mon intimité, l'embrasse, la goûte, la visite. Sa langue s'invite entre mes lèvres et s'immisce partout, sur mon clitoris, tout autour. Il me lèche, me suçote et m'aspire. Il me fait soupirer, gémir, crier. Je perds vraiment la tête quand ses mains se joignent à la fête. L'une, caressante, sur mes seins, l'autre, canaille, qui glisse un doigt en moi. Les deux expertes mettent le feu à mon corps, de toutes parts. Et je jouis en empoignant le drap, cambrée à l'extrême, nue et brûlante, abandonnée à cet homme qui brise toutes mes barrières.

Quelques secondes de répit plus tard, c'est à peine si je m'entends lui dire, à bout de souffle, sans plus réfléchir :

– Je te veux, Alistair... Il y a des préservatifs dans mon sac à main. Ne me demande pas pourquoi.

– Je ne te le demande pas, lâche sa voix grave.

Et son mètre quatre-vingt-dix se déploie pour aller fouiller dans mon sac. Des bruits, des froissements, et mon amant revient se jeter sur moi. Il m'embrasse, me serre et me fait rouler sur lui, puis lui sur moi encore une fois, en travers de cet immense lit. Je ris, il grogne. Je reprends le dessus et grimpe à califourchon sur lui. Je prends son sexe insolent dans ma main et murmure à son propriétaire :

– Qu'est-ce que tu attends, maintenant ?

– Redis-moi que tu me veux, Pippa...

– Je ne veux que toi, chuchoté-je en plongeant dans son regard vert brillant.

Un coup de reins et Alistair est en moi. Je lâche un cri de surprise. De plaisir. Il pose doucement ses mains sur mes hanches et me laisse mener la danse. Je m'empale sur lui comme bon me semble, lentement, pour le sentir à n'en plus finir. Puis j'accélère le rythme, crescendo, jusqu'à faire claquer nos peaux l'une contre l'autre. Il malaxe mes fesses, mes seins, tout ce qu'il veut. Je me déchaîne et me consume à l'intérieur. Il grogne, il râle. Nos corps se percutent et fusionnent. D'un geste sauvage, imprévu, il nous retourne et la



danse reprend, son corps dominant le mien. Alors, nos regards fous s'accrochent et nos orgasmes s'envolent.

Quelque part où, moi, je ne suis jamais allée avec personne.

Il nous faut de longues minutes de silence pour atterrir enfin. Ses mains caressent mes cheveux, ma joue, mes lèvres du bout du pouce. Je suis de l'index la longue et fine cicatrice qui tourne autour de son flanc. Qui m'intrigue tant.

- Ne me demande pas d'où elle vient, glisse-t-il à mon oreille.
- Je ne te le demande pas, dis-je en me blottissant contre lui.

Et ses derniers mots sonnent comme un aveu douloureux dans la nuit :

- Elle me rappelle chaque jour qui je suis.

## 23. Assassin

C'est officiel.

Aucun retour en arrière n'est envisageable.

Que ça plaise ou non aux paysans et aux aristos du coin, aux curieux et aux haineux de mon ancienne vie, Alistair et moi sommes publiquement fiancés. Désormais enchaînés l'un à l'autre. Je suis la future vicomtesse d'Englefield et le meilleur parti du Berkshire s'apprête à dire « oui » à l'actrice la plus larguée du pays.

Comme on pouvait s'y attendre, les photos de nous – plus ou moins posées et plus ou moins volées – du manoir décoré, de notre garden-party grandiose et de nos invités prestigieux ont fait couler beaucoup d'encre, ces derniers jours. Journalistes et commentateurs se sont amusés à disséquer nos tenues, nos sourires, nos gestes, nos regards. D'autres se sont lancés dans des analyses vaseuses de notre « coup de foudre imprévu », de notre « relation express » et de tous les « fossés » qui nous séparent. Quelques idiots ont émis des paris sur l'espérance de vie de notre union. Et les derniers, plus rares, ont même émis des doutes sur le fait que notre mariage ait vraiment lieu un jour. Mais une image a fait mouche et mis tout le monde d'accord : celle de notre couple uni sous la pluie, sa veste de costume sur mes épaules, ma main dans ses cheveux et mon doigt surmonté de la bague de sa mère, nos éclats de rire et nos regards transis d'amour. C'est ce qui restera dans les mémoires. Et tout ça est maintenant derrière nous.

– Le plus dur est fait, tenté-je de me persuader chaque matin, au réveil, depuis une semaine.

Ce qui est beaucoup moins officiel, c'est que Costard a volé à mon secours en bottant le cul de Connard et que l'adrénaline nous a menés à transgresser

les règles. Je ne portais rien sous ma robe, il m'a cherchée... il m'a trouvée. J'ai désobéi à ma conscience, ignoré la petite voix qui me hurlait que ce n'était pas une bonne idée et j'ai sauté les yeux fermés.

Bref, on a de nouveau... fusionné.

Ce qui s'est produit cette nuit n'aurait jamais dû arriver. Il n'était pas censé m'embrasser comme s'il était fou de moi, je n'étais pas censée le désirer si fort et m'enflammer sous ses doigts, nos peaux n'étaient pas du tout censées se mélanger une nouvelle fois.

Elles l'ont pourtant fait.

Et cette empreinte de son corps sur le mien, je la sens encore.

Depuis, mon fiancé me fuit à peu près comme la peste. J'ignore s'il me tient pour responsable de ce dérapage incontrôlé – *très* incontrôlé. Mais Alistair trouve en tout cas des tas de raisons pour n'être jamais là : le hangar et la fondation qui l'accaparent, le manoir à retaper, les copains à ne pas délaiss...

Moi ? À part le fait que je porte un gros caillou au doigt, je n'existe pas.

J'ai décidé de ne pas entrer dans son jeu et de ne surtout pas lui courir après. Une future vicomtesse ne s'abaisse pas à de telles pratiques. Une Pippa Jones ne laissera plus son bonheur et son estime d'elle-même dépendre d'un homme.

Alors, plutôt que de ruminer, j'ai choisi d'agir. J'ai passé le plus clair de ma semaine à harceler mon agent pour qu'elle m'obtienne enfin des indemnités de licenciement, à booster Siobhan pour ses castings en la faisant répéter ses bouts d'essai en appel vidéo, à supprimer sans trembler les nouveaux messages de mon ex blessé dans son ego. Puis j'ai bossé sur mon projet de documentaire secret, noté des tonnes d'idées que j'ai raturées pour en griffonner d'autres, fouillé dans les archives du village et listé les lieux et noms incontournables avant d'envoyer tout ça à Grayson. Quand ma tête était trop remplie ou trop vide, j'allais prendre l'air. Je partageais un scone beurré

avec Ottie. Une confidence murmurée avec Judith. J'appelais mes sœurs juste pour le plaisir de les entendre m'engueuler. Ma mère pour lui avouer qu'elle me manquait.

*Pour eux, au moins, j'existe.*

\*\*\*

– Tu es prête, Verte Prairie ?

Le visage racé d'Alistair se dessine dans l'entrebâillement de la porte de ma chambre, que je me fais un plaisir de lui claquer au nez en cachant ma semi-nudité.

– Pervers !

– J'ai frappé pas loin de dix fois ! se défend l'arrogant de l'autre côté du mur.

– J'étais en réunion avec mon sèche-cheveux ! rétorqué-je en enfilant un débardeur blanc.

Un short blanc, des tennis blanches et ma tenue est complète. Par cette chaude journée de juillet, je m'apprête à accompagner mon fiancé bidon à un match de rugby amateur organisé par la Fondation Blackwood. J'ai eu envie de dire non, juste pour l'emmerder, mais je me suis souvenue que tout ça était dédié à une bonne cause.

*Et qu'avec un peu de chance, j'allais pouvoir picoler...*

Derrière ma porte, ça grogne et ça s'impatiente :

– Pippa, avant demain, ce serait bien...

– J'arrive hier, soupiré-je en le rejoignant.

Alistair me scanne de haut en bas, je fais de même et un sourire en coin nous échappe au même moment. Je le trouve beau à mourir dans son maillot de rugby blanc et moulant qui fait ressortir ses larges épaules, mais il n'a pas besoin de le savoir.

- On a l’air un peu cons, assortis comme ça, non ? lui lancé-je.
- Le blanc, c’est la pureté et l’équilibre, c’est... commence-t-il avant de croiser mon regard mauvais. Oui, bon, je n’y peux rien, c’est le thème choisi par la fondation pour notre équipe... Ceux d’en face seront en rouge.
- Ce n’est pas *toi*, la fondation ?
- Plusieurs dizaines de gens bossent à mes côtés. Alors non, Pippa Jones, la fondation, ce n’est pas que *moi*. Et je ne peux pas changer la couleur des maillots en abricot.

Je m’attache nonchalamment les cheveux en arrière pour lui montrer à quel point son ton belliqueux ne m’atteint pas. Ses yeux verts me fusillent avant d’être attirés par la petite bande de peau que mon débardeur laisse apparaître sous mon nombril.

- Arrête de me mater, lui murmuré-je.
- Arrête d’être aussi chiante... et aussi belle, siffle-il avant de se ruer dans les escaliers.

Et mon stupide cœur fait boum.

- Dépêche-toi, Ezra et Ashby nous attendent ! me balance-t-il d’en bas.
- Besoin de chaperons, Blackwood ? Tu ne te fais plus confiance, seul avec moi ?

Mon sourire insolent ne lui échappe pas, mais Alistair choisit d’aller rejoindre ses potes plutôt que de dissenter sur notre dernière scandaleuse infraction. Je quitte à mon tour le manoir, grimpe à l’arrière du SUV de l’avocat dandy pas très commode, prends trop d’élan, atterris à moitié sur les genoux du grand aux oreilles décollées – qui lève immédiatement les deux mains pour prouver qu’il n’a pas cherché le contact.

Alistair se retourne, depuis le siège passager, et plisse ses yeux arrogants en me dévisageant.

- Tu vas éviter de me mener la vie impossible, aujourd’hui ?

Il me cherche, me provoque, cherche à me déstabiliser devant ses potes. Et

ça me plaît. Je lui souris de la manière la plus impertinente et joueuse que je connaisse.

- C'est comme ça que tu m'aimes, non ? lui murmuré-je.
- Vous voulez qu'on vous laisse la voiture pour... faire ce que vous avez à faire ? soupire Ezra en lâchant son volant.
- On sent comme une légère tension, non ? se marre Ashby.
- Si on peut mater, à la limite, c'est encore mieux...

Alistair et moi ordonnons au chauffeur vicieux de démarrer et, dans une ambiance détendue et plus légère, nous parcourons la dizaine de kilomètres qui nous sépare du grand terrain de rugby d'Englefield.

– On va broyer Smith et sa bande ! se réjouit mon voisin d'une voix conquérante.

Puis il se tape violemment sur les cuisses comme s'il sortait tout droit de la série *Vikings*.

À l'avant, Ezra lâche un cri de guerre. Je lève les yeux au ciel, coincée dans ce véhicule qui déborde clairement de testostérone, puis croise le regard de mon fiancé dans le rétroviseur central.

Ses yeux se figent et plongent dans les miens. Il ne joue plus. Il ne cherche plus à me fuir. Il me regarde, *vraiment*. Pendant de longues secondes, je retiens mon souffle, vissée à son regard troublant. À sa force. À son intensité. À sa vulnérabilité.

Tout à la fois.

*Tout ce qui me rend un peu plus dingue de toi...*

\*\*\*

Il fait atrocement chaud. Le siège qu'on m'a prêté est tout à fait inconfortable. Je rêve d'une bière bien fraîche et d'un massage des pieds. Ou peut-être des fesses. Et au bout d'une heure passée au bord du terrain, tous

mes préjugés se sont déjà vérifiés.

– Le rugby, c’est violent, fais-je à Grayson, qu’une sciatique empêche de jouer.

Assis à côté de moi, l’ami d’Alistair se marre sans perdre une miette du match qu’il immortalise derrière l’objectif de son argentique. La deuxième mi-temps a commencé, notre équipe a quelques points d’avance, et tout ce que j’ai retenu, moi, c’est qu’Alistair s’est déjà fait percuter à douze reprises et piétiner environ quatre fois et que chaque fois, j’ai eu envie de sauter à la gorge du coupable et de lui faire très mal en enfonçant des épis de blé dans ses yeux. Mais il y a quelques minutes, mon fiancé a couru assez vite et assez loin avec le ballon pour que toute son équipe lui saute dans les bras. J’ai été presque fière d’entendre la foule l’acclamer – et notamment une rangée de filles qui hurlent plus fort que tout le monde et n’ont apparemment pas eu vent du *dress code*, à moins que ce dernier n’inclue les bikinis dorés minimalistes et autres accoutrements distingués.

Bref, le fait que cet enfoiré soit convoité, agréable à regarder, athlétique et combatif ne change rien. Je peux toujours rayer « rugby » de la liste de mes nouvelles passions.

– Le rugby, c’est sale... ajouté-je en observant les joueurs aux maillots blancs recouverts de traînées d’herbe et de boue.

Grayson ne se laisse pas déconcentrer. Seul un petit sourire lui échappe.

– Le rugby, c’est surtout deux bandes d’armoires à glace qui s’affrontent en soufflant comme des bœufs, continué-je.

Cette fois, le passionné de photo délaisse son appareil pour se tourner vers moi.

– Pippa, le rugby est un sport qui nécessite une grande maîtrise de soi, de l’intelligence tactique, de l’agilité, de la rapidité, du doigté, une bonne communication et un profond respect de l’autre, en plus de la force physique.

– Et de la violence. Et de la saleté. Et des bruits de mâles en rut...

– Oui, bon, ce n’est pas totalement faux, admet le photographe en m’immortalisant moi, cette fois.

Par réflexe, je me cache derrière la feuille où est inscrite la composition des équipes et qui me sert d’éventail.

– Je ne compte pas vendre mes clichés au premier salaud venu, tu sais ?

– Désolée, j’ai juste l’habitude de me protéger des objectifs…

– Celui-là ne te veut aucun mal, me rassure le jeune papa en le pointant à nouveau sur moi.

Je lui souris, me mets à faire l’idiot, tire la langue, mime des cornes, me lève et prends la pause musclée d’un bodybuilder. Grayson éclate de rire. Autour de nous, ça jase un peu, jusqu’à ce que j’entende :

– Tu parles, ça ne durera jamais entre une fille pareille et le vicomte Blackwood…

Un peu étourdie par cette claque à laquelle je ne m’attendais pas, je me rassieds et fixe à nouveau le match en silence, les larmes aux yeux.

– Tu vas leur prouver à tous qu’ils ont tort, me souffle mon nouvel ami. Tu es plus forte que ça, Pippa.

Non. Ils ont raison. Entre Alistair et moi, c’est bidon. Sans espoir. Foutu d’avance.

*Et ça ne devrait même pas m’atteindre.*

Alors que je suis tentée de quitter le bord du terrain pour aller m’isoler, une magnifique rousse dans une robe courte vert émeraude apparaît dans mon champ de vision. Elle traverse la foule, ignore ceux qui la saluent au passage, avance à grandes foulées, l’air déterminé, et se rend au beau milieu du terrain, un mégaphone à la main.

– Assassin ! se met-elle à scander au moins dix fois de suite, dans son appareil qui fait exploser sa voix.



Son ton est d'abord froid et robotique. Mais plus elle se rapproche des joueurs – qui se sont tous immobilisés – plus sa voix s'anime, s'enflamme et se brise.

– Alistair Blackwood, tu es un assassin ! hurle-t-elle soudain, des sanglots dans la gorge.

Je fixe le visage de mon fiancé, au loin. Les mains croisées derrière la tête, essoufflé, il semble furieux. Dans leurs maillots crottés, Ashby et Thad s'approchent de la fille, tentent apparemment de la raisonner, mais elle les repousse et se remet à brailler inlassablement son mot préféré. Et seul Alistair est visé.

Et je ne sais plus si ça me fait peur pour lui... ou pour moi.

*Te voilà donc, Esmée...*

Un joueur de l'autre équipe, un type en rouge au corps trapu, s'empare brusquement du mégaphone et tire la rousse par le bras.

– Qu'est-ce que... ? m'inquiète-je en me levant d'un bond.

– Il ne lui fera aucun mal, me retient Grayson. C'est le frère d'Esmée. Il a l'habitude, elle fait souvent ce genre de crises...

– Qu'est-ce qu'elle reproche à Alistair ?

– L'injustice de la vie, me sourit-il tristement.

– La... quoi ?

Je n'ai pas l'occasion d'insister. Alistair a déjà quitté le terrain et se dirige vers moi, l'air contrarié. Sa main se glisse dans la mienne et, sans que quiconque me demande mon avis, je me retrouve traînée derrière lui jusqu'aux vestiaires. Dans les tribunes, j'entends les spectateurs râler et réclamer la reprise du match. Sur le terrain, l'arbitre siffle frénétiquement en faisant des moulinets avec les mains. Je ne sais plus où regarder, où écouter, quoi penser.

– Je me change et on se casse d'ici, me lance l'homme en colère, une fois dans les vestiaires.

– Alistair, qu'est-ce qu'elle te veut ?

Pas un seul mot ne sort de sa bouche tandis qu'il retire son maillot et son short. Sous mes yeux, il enfile sa tenue de rechange, et son beau visage reste fermé, blessé.

– Dis-moi, s'il te plaît... murmuré-je.

Ses yeux remontent brusquement vers les miens et les mitraillent.

– Je n'ai rien à te raconter, Pippa.

Sa voix glaciale me fait démarrer au quart de tour :

– Et moi j'étouffe, je n'en peux plus de tous ces secrets ! Toutes ces questions laissées sans réponse sur ta famille, ta cicatrice dont je ne sais rien, cette fille qui te hante la nuit et te poursuit en plein jour...

– Pas de questions personnelles, c'est dans les règles, gronde-t-il.

– On se marie peut-être pour de faux, mais apparemment on couche ensemble pour de vrai ! fulminé-je en me rapprochant de lui.

Il m'échappe, se rapproche de la sortie en recréant une distance de sécurité entre nous.

– C'était une erreur, frémit-il.

– Ah oui ? Et tous ces baisers volés, ces sourires tendres, ces regards passionnés, c'était quoi ?

– Pippa, s'il te plaît... Il faut vraiment qu'on s'en aille d'ici.

Le trajet de retour se fait en taxi, dans un silence total et, pendant un ou deux kilomètres, j'envisage de tout arrêter et de retourner à Londres, même si je dois y être pendue en place publique. Je serre les poings et lutte contre les larmes en fixant le paysage qui défile par la vitre sans vraiment le voir.

– J'ai besoin de toi... me glisse soudain celui qui me tourmente. Besoin que tu restes.

## 24. Petits meurtres en famille

Le taxi nous propose de nous emmener jusqu'au manoir, mais Alistair demande au chauffeur de s'arrêter à la grille. Je sors du véhicule en agitant le débardeur qui me colle à la peau, pousse l'une des lourdes portes en fer forgé et me lance sur le chemin pavé à grandes enjambées.

Je cherche à le semer.

– Attends-moi, lâche l'assassin lancé à ma poursuite.

J'ignore s'il a réellement commis un meurtre. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il me donne bien envie de le faire.

– Pippa ! Ralentis, putain ! Ton genou est encore fragi...

– Fous-lui la paix à mon genou ou tu risques de te le prendre là où je pense ! m'écrié-je soudain.

– Je suis désolé...

– De quoi ? sifflé-je, le sentant de plus en plus près.

– De ne pas pouvoir tout te dire.

– Ne pas *pouvoir* et ne pas *vouloir*, ce n'est pas la même chose, marmonné-je en ralentissant.

Pas pour lui accorder le bénéfice du doute, jamais de la vie, mais parce que mes douze points de côté m'empêchent de respirer. Je m'arrête, me retourne et lui balance bien en face :

– J'ai accepté de participer à toute cette mascarade parce que je te croyais droit dans tes bottes, Alistair Blackwood !

– Je le suis, grogne l'arrogant. Ça ne veut pas dire que ma vie doit être un livre ouvert ! J'ai mon passé, mes démons, mes secrets, comme tout le monde !

– Et comment je pourrais savoir que ça ne me nuira pas ?

Ses yeux verts s'assombrissent et sa voix profonde me souffle :

– Tu crois vraiment que j'ai envie qu'il t'arrive du mal ?

Il reprend son chemin, me dépasse, je redémarre, accélère, passe devant lui juste par principe et trottine jusqu'à apercevoir la grande façade médiévale.

Et repérer le monospace garé dans un coin. Suivi des six intruses – et de la boule de poils – qui sont plantées juste devant. En d'autres mots : le clan Jones. Cent pour cent féminin – à l'exception d'un membre de type canin. Cent pour cent pas invité.

– Putain de merde ! lâché-je, paraphrasant Siobhan.

– Pippa Jones, qui sont ces gens qui agitent frénétiquement les bras dans notre direction ? s'inquiète Alistair, trois pas derrière moi.

– Une illusion d'optique ? tenté-je d'une voix timide.

– Pippa... insiste la voix menaçante dans mon dos.

– Fuis, lui soufflé-je. Va te cacher dans les bosquets ! Il est encore temps de sauver ta peau !

Au même moment, une voiture remonte l'allée derrière nous. Je me retourne, reconnais Grayson au volant et lui fais un signe amical de la main, consciente qu'il est venu s'assurer que tout allait bien après notre départ précipité du stade. Sautant sur l'occasion, Alistair ouvre la portière côté passager et grimpe dans le véhicule. Il balance à peine trois mots à son ami, qui actionne la marche arrière.

– Comme je te comprends, vicomte... soupiré-je en me remettant en marche.

*JE – VAIS – LES – TUER.*

Deux cents mètres plus loin, je suis accueillie en fanfare par un Prince-Harry tremblant de l'arrière-train et par ma bande de joyeuses dégénérées qui agitent aussi leurs six popotins. J'embrasse mon vieux chien puis mes deux nièces sans écouter l'avalanche de questions et de remarques diverses qui me tombe dessus.

- C’est quoi tout ce blanc ?
- Pip’s, tu as maigri !
- Il fait plus humide qu’à Londres, non ?
- Quand je pense qu’on va pouvoir passer toutes nos prochaines vacances ici...
- Ton mec n’a pas voulu nous voir ?
- Ils sont où les poneys ?
- Maman a dit que je pouvais les caresser en premier !
- Taisez-vous ! résonne soudain la voix de la reine mère.

Dans son K-way beige corgi, Paula s’approche de moi puis me prend dans ses bras pour ne plus me lâcher.

- Plus d’un mois sans voir mon petit pois... Tu sais ce que ça me fait ? chouine-t-elle.
- Qu’est-ce que vous faites là ? gémis-je, en manque d’oxygène.
- Maman, libère-la, elle devient bleue ! s’inquiète ma douce Piper.

Je retrouve l’usage de mes poumons et embrasse chacune de mes sœurs, un peu à contrecœur.

- On est venues rencontrer ton Prince Voleur, annonce Poppy-La-Magnifique.
- Voleur ?
- Granny dit qu’il a volé ton cœur ! m’explique la petite Ava de sa voix aiguë.
- Et ton cerveau ! ajoute Ivy, son aînée.
- Et un autre truc aussi, mais ça, maman a dit qu’on ne devait jamais le répéter !

Ivy se met à pouffer, Ava tire sur sa couette et l’emmène courir dans le parc.

- Il va revenir ton fiancé, ou on lui fait trop peur ? me demande Penny-ble en me fixant droit dans les yeux.
- Il va revenir, oui... mais vous serez déjà rentrées à Londres, je lui réponds avec un sourire faux. Il est chez lui, ici, et vous débarquez, en meute,

sans prévenir.

– Ce n’est pas comme si j’attendais mon invitation depuis trois semaines, grommelle Paula en retirant son K-way qui la fait transpirer du menton.

– On est venues juste pour lui ! râle Poppy. J’ai parié avec mes copines qu’il était encore plus beau en vrai qu’en photo... Il faut que je vérifie.

J’ignore ce dernier commentaire qui me hérissé le poil et tente de trouver une solution pour me débarrasser de tout le monde – sauf de mon gros chien qui se roule dans l’herbe comme un bienheureux.

– Tout ce petit monde prendra bien une tasse de thé et quelques biscuits ? retentit soudain la voix d’Otilie, perchée sur la terrasse.

Sa gentillesse me perdra.

Ravie d’être enfin invitée par quelqu’un, la horde de Jones se rue à l’intérieur du manoir. Elles embrassent Ottie comme du bon pain, font fuir cette pauvre Judith, tiennent la jambe à Miles, se jettent sur les biscuits, vident trois théières, brisent une tasse, puis réclament une visite du château.

Un peu comme Siobhan – mais la plupart des gros mots en moins – elles s’émerveillent, s’exclament, s’interrogent, s’inquiètent, plaisantent, s’engueulent, parlent et rient fort dans les grands couloirs en pierre, me reprochent de ne pas avoir partagé tout ça en photo, de ne pas les avoir invitées aux fiançailles et de garder mon vicomte pour moi toute seule. Pour justifier le fait qu’on dorme dans deux chambres séparées, j’invente une histoire de protocole, un vicomte ne partageant jamais son lit avec sa fiancée avant le mariage. Elles mordent à l’hameçon uniquement quand je précise qu’on transgresse régulièrement cette règle en se rejoignant la nuit, en secret.

*So romantic !*

Je fais de mon mieux pour conserver mon calme et jouer mon rôle : l’heureuse fiancée du mystérieux Alistair Blackwood.

– Je sais que tu es comme ça en amour, me glisse ma mère. Tu as emménagé avec Hugh au bout de deux mois à peine...

– Mommy, c’est différent, cette fois.

– J’espère... soupire-t-elle avant d’aller sermonner le chien qui vient de lever la patte contre une tapisserie.

De retour dans le grand hall, je les observe. Elles sont bruyantes, encombrantes, elles m’épuisent, posent trop de questions sans écouter la moindre réponse, mais elles m’ont follement manqué. Toutes ces filles, c’est ma tribu. Mes racines. Mes ailes. Là d’où je viens et qui je suis.

Je déteste leur mentir mais je sais qu’aucune d’elles ne saura protéger mon secret, alors je le garde pour moi en espérant qu’elles ne m’en voudront pas.

– Madame la vicomtesse ne manquera de rien, ici... commente Penny, un peu aigrie.

– Moi, je comprends qu’après ton horrible rupture avec Hugh, tu aies besoin de remonter la pente d’une façon ou d’une autre et d’être aimée et entraînée dans une nouvelle folle aventure, murmure Piper en me souriant tendrement.

Puis son grand coude pointu va cogner dans un mur qui a dû se rapprocher sans prévenir. Je prends ma sœur-girafe dans mes bras et je la serre très fort. Elle n’a aucune idée à quel point ses mots m’ont touchée.

– Moi aussi, je suis contente pour toi... finit par lâcher Poppy.

Pudique et fière à la fois, elle me donne un petit coup de hanche en signe d’affection. Je lui réponds d’une petite claque sur les fesses.

– Dis donc ! C’est moins ferme qu’avant, ça !

Elle s’apprête à me rembarrer quand un son nous parvient. Un bruit de moteur qui se rapproche.

– Pitié, allez-y doucement avec lui... supplié-je les six excitées.

Le sourire aux lèvres, bien plus détendu que deux heures auparavant, Alistair rejoint rapidement le grand hall et ouvre ses bras en lâchant un

adorable :

– Bienvenue à Englefield, Prince-Harry !

Le chien lui fait une fête pas possible, sous les yeux curieux et attendris des six visiteuses.

– Je vais tout de même devoir renforcer la sécurité à la grille pour ne plus laisser *n'importe qui* s'introduire dans ce manoir... plaisante-t-il de sa voix sexy en se redressant pour leur faire face.

Ma mère rit jaune, mes sœurs semblent totalement séduites. Poppy a perdu sa langue, Piper se recoiffe sans cesse et Penny sourit comme une Miss Monde sur le retour. Il les salue l'une après l'autre, réussissant l'exploit de ne jamais se tromper de prénom, puis se penche vers les petites pour leur serrer la main. Il me rejoint en dernier et m'embrasse rapidement au coin des lèvres tout en glissant son bras hâlé le long de mes épaules.

– Merci de nous recevoir, minauda Penny.

– C'est « canonissime », ici, ajoute Poppy.

– Le manoir n'est pas hanté ? s'inquiète Piper.

– Vous êtes libre de le découvrir par vous-même, si vous le souhaitez... rit doucement mon fiancé.

– Alistair... grogné-je tout bas.

Je sens le piège se refermer sur nous, petit à petit. Lui, le solitaire qui a du mal à supporter le monde, la cohue, le bruit, le désordre... il ne va pas survivre trois jours. Mais je comprends trop tard que sa bonne éducation l'oblige à se montrer accueillant. Bien trop accueillant.

– On peut rester toute la vie ? s'écrie Ivy.

– Autant que vous le souhaitez... lâche le Vicomte, sans savoir à qui il a affaire.

– Avec plaisir, on ne savait pas où partir en vacances cet été ! se félicite l'aînée de mes sœurs. Les valises sont dans le coffre !

Piper se tourne vers maman pour savoir ce qu'elle en pense.



– Je ne peux pas rester, mais merci, lâche soudain la voix agacée de Paula.

Ma mère, qui vient de jeter un froid, me fait signe de m'écarter avec elle. Je la suis et la vois remettre sa laisse à Prince-Harry.

– Ce n'est pas ce que je veux pour toi. Ce mariage précipité, cet exil dans ce manoir, cet homme que je ne connais pas et qui ne m'inspire pas confiance...

– Mommy...

– Je ne peux pas, Pippa. Je ne vais pas empêcher tes sœurs de rester, mais moi je rentre à Londres. Chez moi. Chez *nous*.

– Reste au moins une nuit, insisté-je.

– Je ne préfère pas. Mais n'oublie pas : tu peux rentrer à la maison dès que tu le souhaites. Je t'attendrai le temps qu'il faudra, mon petit pois.

*Si tout se déroule comme prévu, tu n'auras pas à attendre plus de six mois...*

*Et pour la première fois, cette idée me chagrine.*

*Et m'effraie...*

## 25. Sautes d'humeur

Ça fait quelques jours que Mommy est partie. Mes sœurs et mes nièces, elles, sont bel et bien restées. Je devrais sans doute m'inquiéter du départ de ma mère, de son regard triste sur ma vie, mais la vérité, c'est que ça m'en fait une de moins à gérer. J'ai déjà du mal à savoir moi-même ce que je pense de mon mariage avec Alistair, je ne peux pas en plus porter sur mes épaules toutes les angoisses existentielles de Paula Jones.

Et puis j'ai déjà fort à faire avec tous les petits pois de différentes tailles qui ne cessent de rouler dans mes pattes, aux quatre coins du manoir.

Penny crie continuellement sur ses filles :

– Non, vous n'êtes *pas* des princesses ! Je vous élève pour que vous deveniez des femmes indépendantes et intelligentes ! Allez vous rouler dans l'herbe et observer les vieilles pierres qui vous entourent au lieu de passer vos journées à essayer les robes et les chaussures de Pippa ! Vous allez finir comme elle, actrices !

– Tu sais que je t'entends ? grommelé-je. Et que *tout le monde* t'entend jusqu'au fin fond du Berkshire ?

– Chut... Laisse-moi me concentrer, c'est la première fois en sept ans que j'arrive à lire plus de deux pages du même livre...

Installée dans un transat posé au milieu d'une pelouse, ma sœur Penny-ble replonge son nez dans sa romance à l'eau de rose en poussant un petit soupir d'extase, puis remonte ses manches et ses jambes de pantalon pour parfaire son bronzage.

– Faites ce que je dis, pas ce que je fais... marmonné-je en passant mon chemin.

Quelques heures plus tard, c'est ma sœur Piper que je trouve déguisée en

chevalier sur la terrasse du manoir, en train de se battre à coups de bâton avec ses nièces rouge tomate, trempées de sueur, en train de rejouer des scènes de *Game of Thrones* :

- Prends ça, Daenerys ! s'égosille la petite.
- Non, moi c'est Khaleesi, je suis la reine et tu es mon esclave ! fulmine l'aînée.
- OK... Mais ne lui fais pas mal ! Piper tente de les contrôler.
- Mais c'est pour de faux ! lui assure la plus petite.
- Pipe, intervient-je en protégeant mon visage, le casque que tu portes sur la tête est une décoration médiévale qui est censée rester accrochée au mur et doit valoir des milliers de livres sterling ! Si tu veux bien...
- Ah pardon, j'ai cru que ton fiancé collectionnait les costumes pour des espèces de petites fêtes libertines.

Elle grimace, glousse et quitte le combat.

- Elles sont jeunes pour regarder une série aussi violente, non ? me chuchote-t-elle.
- Je ne sais pas, mais j'avoue qu'elles me font flipper, reconnais-je en les regardant se battre.

Les coudes écartés, ma sœur géante se débat aussi pour retirer son armure, titube un peu et réussit à envoyer valser son bâton, qui atterrit dans l'œil de la petite reine pas commode. Après un regard mauvais vers sa petite sœur, elle se met à pousser des cris de rage en appelant sa mère au secours.

- Merde, tu crois que j'ai rendu Ivy aveugle pour de vrai ? panique Piper. Tu crois qu'on peut dire que c'est la faute d'Ava ?
- Ivy, moins fort, je lis ! braille Penny depuis son transat.
- Je m'en fous, je vais te planter ! s'écrie ma nièce blessée en courant vers sa tante maladroite.

Sa vision est apparemment indemne. Tout comme sa détermination. Et mon projet de faire des enfants est officiellement reporté à la décennie suivante.

Étrangement, depuis ces quelques jours passés sous le signe du bruit, de la foule et du chaos, Alistair semble très souvent absent. Abonné aux rendez-vous extérieurs, il déserte les lieux aussi souvent qu'il le peut. C'est par hasard que je le croise dans la cuisine en fin d'après-midi, dans sa tenue de mécano qui me fait de l'effet à tous les coups – jean clair descendu sur les hanches, T-shirt bleu canard maculé de taches sombres, peau recouverte d'une fine pellicule de sueur qui fait ressortir tous ses muscles.

– Tous est sous contrôle, je lui mens effrontément, dans un petit sourire pas vraiment convaincant.

– Tu mens toujours aussi mal, Jones, lâche-t-il nonchalamment avant de mordre dans un beignet fourré au chocolat.

– Tu venais reprendre des forces ?

– Non, juste me nourrir avant que la cantine soit dévalisée.

– Désolée, ma bande n'est pas très sortable...

– Mais pourquoi Ottie fout des perles de sucre multicolores partout ? grogne-t-il en se léchant les doigts.

– Sûrement pour faire plaisir aux deux mini-tyrans de la cantine, fais-je avec une petite moue penaude.

Et le vicomte abandonne son beignet trop sucré sur le comptoir pour aller chercher une bouteille d'eau dans l'immense frigo. Je vois bien qu'il est agacé. Et qu'il garde tout pour lui.

– Elles ne vont pas rester longtemps, tenté-je.

– Je ne te demande pas de les foutre dehors, répond-il sans me regarder.

– Non, Alistair... Justement... Tu ne me demandes rien. Tu ne me parles pas.

J'attrape son regard au vol et il s'adosse à l'évier, l'air flegmatique mais le corps tendu. Il boit de longues gorgées avant de se décider à me répondre.

– J'ai un dîner d'affaires important ce soir. Ici.

– OK... Avec qui ?

– De gros clients. Ashby et Ezra seront là aussi.

– Ton meilleur commercial, ton plus proche avocat... commenté-je, l'air

de maîtriser le sujet.

– Est-ce que tu crois que tes sœurs et tes nièces pourront se faire toutes petites ? Juste le temps du dîner ?

– Je te le promets.

– On ne devrait pas se faire des promesses qu'on ne peut pas tenir, gronde mon fiancé, l'air grave.

Et je me prends une claque.

– Au fait, continue-t-il alors que je suis sonnée. J'ai l'impression que Poppy flirte avec mon majordome de 65 ans.

– Quoi ? Non ! C'est juste sa façon de communiquer avec les hommes... tenté-je de la défendre.

Mais l'ombrageux me coupe.

– Ce serait bien que les sœurs Jones ne bousillent pas la vie de tous les gens qui vivent ici.

– Tu es dur, Blackwood... soufflé-je en le regardant droit dans les yeux.

– Oui, admet-il.

Puis il passe sa main sur sa barbe de quelques jours et balaye ma bouche du regard, juste une seconde. Comme s'il ne connaissait qu'un seul remède capable de l'apaiser.

– Tu devrais aller passer tes nerfs sur tes bagnoles plutôt que sur moi.

Et c'est tout ce que j'ai trouvé pour quitter la cuisine sans l'embrasser.

\*\*\*

Mes nièces épuisées se sont endormies un peu avant vingt heures. Un miracle. Piper ronfle dans sa chambre depuis à peu près la même heure. Elle n'a rien cassé depuis l'après-midi. Un exploit. Penny a passé la soirée sur son livre, dégustant les célèbres petits sandwiches d'Otilie en demandant que personne ne la dérange jusqu'au lendemain. Il n'y a que Poppy qui squatte ma chambre en geignant régulièrement :

- Quand est-ce qu'on peut descendre au salon ?
- Pas ce soir.
- Tu crois que Miles va me présenter son fils comme il l'a dit ?
- Non, c'était sans doute pour se débarrasser de toi.
- Pourquoi tu es toujours aussi mauvaise, Pippa ? Tu as tout pour toi...

Laisse-en un peu pour les autres !

– Tu ne trouves pas que je suis très partageuse niveau hébergement, repas, intendance et buanderie ? demandé-je en la fusillant du regard.

Elle hausse les épaules et se relève de mon lit où elle était affalée comme une ado.

- Je m'ennuie, couine-t-elle.
- Ne bouge pas d'ici...
- Mais on n'est pas en prison, quand même !
- Ils sont occupés, en bas. J'ai promis...
- Je vais juste voir s'ils ont fini...
- Pop !

Je cours après ma capricieuse de sœur mais elle dévale les escaliers en glissant sur la rampe de pierre et atterrit au rez-de-chaussée en moins de deux. Le temps que je la rejoigne, elle s'est déjà faufilée dans le salon.

– Je savais bien qu'ils voudraient un peu de compagnie ! fanfaronne-t-elle en s'écroulant sur le canapé.

– Je suis désolée, on va remonter !

Mais Alistair et ses copains sont en train de trinquer à leur succès. Et mon vicomte en costard a apparemment retrouvé le sourire.

– C'est bon, les clients sont repartis... Tu restes ? me propose-t-il, une lueur de défi au fond des yeux.

Le dandy à moustache offre une bière à Poppy, qui me tire la langue. Et le géant aux oreilles décollées m'en tend une à son tour. Je l'accepte, méfiante, sans pouvoir quitter Alistair du regard.

Peu à peu, je me détends sous l'effet de l'alcool, j'écoute les garçons parler affaires, j'observe ma sœur faire son petit numéro de charme au brun glacial... qui semble se réchauffer plus vite que prévu. Mon fiancé finit par me prendre à part :

– Elle fait ça avec *tous* les hommes qu'elle croise ? attaque-t-il à voix basse, les yeux plissés et le sourire près de m'horripiler.

– Ne traite pas ma sœur de...

– T'emballe pas, Pippa. Elle est libre de draguer qui elle veut. Je voudrais juste éviter les complications...

– Alors commence par arrêter de changer d'humeur toutes les heures, sifflé-je.

Il hausse un sourcil, piqué dans son orgueil d'homme intouchable, puis sourit en coin à nouveau.

– OK, c'est probablement mérité... accepte le nonchalant.

Il porte le goulot de sa bière à ses lèvres et ça me tue que ce seul geste, cette simple image me mette dans tous mes états.

– Arrête de m'allumer, Costard.

– Pourquoi, ça marche, Prairie... ?

– Cette fille-là n'existe plus !

– Je crois qu'elle me manque, avoue-t-il, encore un ton plus bas.

Et ces quelques mots m'envoient un nouvel uppercut. Impossible de savoir comment les interpréter. Qu'est-ce qui lui manque, au juste ? La Pippa vulnérable ? La combative ? Celle qu'il n'avait pas encore séduite ou pas encore demandée en mariage ? Notre complicité d'avant ou nos joutes verbales infernales ? Notre vie résumée à un dortoir, des randonnées et des zinzins drogués ? Ou celle où on était seuls, lui et moi, contre le reste du monde ?

Trop de questions. Trop d'émotions.

– Si je te manque... bredouillé-je, il suffit de le dire, au lieu de bouder

comme un gosse parce que mes sœurs m'accaparent.

– Non, le silence me manque, corrige sa voix grave. La tranquillité me manque. Les petits plats d'Ottie pour moi tout seul me manquent. La solitude me manque aussi. Mais je n'ai jamais dit que Pippa Jones me manquait...

Ses yeux verts m'envoient un de ses petits lasers provocateurs. Je sais qu'il cherche à me faire réagir. Qu'il reste sciemment énigmatique. Volontairement horripilant. Mais entre les secrets que je garde, les menaces de Hugh, les accusations d'Esmée, les angoisses de ma mère, le coup de fil de mon père et le boulot que me donnent mes sœurs, je n'ai pas le cœur à jouer avec Alistair.

– Bonne soirée.

J'ai prononcé ces deux mots simplement, sans haine ni théâtralité, pour pouvoir m'en aller sans être poursuivie. Et pour une fois, le vicomte a la bonne idée de ne pas insister. Il a dû deviner ma lassitude, mon besoin de m'isoler car il n'essaie même pas de me rattraper.



## 26. Pour de faux

Je sors du manoir et vais m'asseoir tout en bas des marches, dans l'obscurité. Je profite du calme et de la fraîcheur de la nuit, espérant simplement que ma sœur n'est pas en train de me compliquer la vie. Après une dizaine de soupirs censés m'alléger – raté ! – et une tentative de faire le vide en regardant les étoiles – nouvel échec – je me décide à envoyer un message à ma meilleure amie.

[Si je commence à tomber amoureuse du type que je déteste le plus au monde mais que je dois épouser dans six mois... Ça fait de moi une cruche, une gourde ou une dinde ?]

[Ce n'est pas Trouduc Chapman que tu détestes le plus ?!]

[Si.]

[Ouf ! Alors t'es juste une bécasse...]

[Merci, Siobhan. T'es une vraie amie, toi !]

[Écoute-moi, Pippapalula, les salauds, c'est fini ! Mais un mec archi sexy, qui te fait rire, qui a l'air de respecter les femmes et qui héberge toute sa belle-famille sans râler... Pourquoi te priver ?]

[Parce que c'est interdit... Parce qu'il m'horripile... Parce qu'il fait du rugby... Et répare des voitures... Parce qu'il vit dans la cambrousse et fait des tas de mystères... Parce qu'on n'a rien à faire ensemble et que « Pippalustair » est le nom le plus stupide qui ait

jamais existé...]

[Et que tu as déjà réfléchi à un endroit  
où te le faire tatouer...]

[Et que tu chuchotes « Pippa Blackwood » avant de  
t'endormir pour voir comment ça sonne...]

[Et que tu as déjà pensé aux enfants canon que vous  
auriez, avec ses yeux verts et ta bouche pulpeuse.]

[Oh putain de merde... T'es complètement accro !]

[Vraiment, merci pour tout, Siobhan...]

Des voix masculines et des bruits de pas me font subitement éteindre mon téléphone pour rester dans la pénombre. Je me colle contre le côté de l'escalier et me fais la plus petite possible. J'entends Ashby qui salue ses copains en bâillant et dévale les escaliers pour rejoindre sa voiture, Alistair qui remercie encore Ezra pour ses conseils juridiques et le dandy qui s'éternise en haut des marches au lieu de rentrer chez lui...

- Ça fait combien de temps qu'on est amis, Blackwood ?
- Trop d'années pour compter, Rosenberg.
- Et trop pour se mentir, aussi, non ?

Mon cœur s'arrête net en entendant le moustachu prononcer ces mots. Est-ce qu'il nous a percés à jour à force de nous écouter chuchoter, nous engueuler ? Est-ce que ma sœur a encore fait des siennes ?

- Qu'est-ce qui se passe, Ezra ? souffle Alistair de sa voix tourmentée.
- C'est juste que... te voir te caser avec Pippa... te fiancer si vite... me faire chauffer par Poppy... qui est vraiment une bombe... et qui ne me fait strictement aucun effet... ça me fait réfléchir à ce que je veux. Et surtout à ce que je ne veux pas.
- Tu n'es pas obligé de te marier.
- C'est ce que ma famille attend et tu le sais aussi bien que moi.

– Ezra, tu trouveras la bonne quand tu...

– Non, le coupe le dandy. Je suis gay et je le sais depuis que j’ai 15 ans. Ça fait quinze putain d’années que je fais semblant. Et je n’en peux plus.

La voix du brun se brise et je m’en veux terriblement d’écouter cette conversation privée. Je voudrais disparaître dans le sol. Et j’hésite même à me lever pour faire comme si je passais par là après une petite promenade nocturne dans le parc et que je n’avais rien entendu du tout.

– Ça ne change rien, annonce la voix grave et chaleureuse d’Alistair. Pour moi.

– Vraiment ?

– Bien sûr que non. J’espère que tu n’avais pas peur de ma réaction...

– Bien sûr que si.

– Ezra, je vais épouser une actrice que je connais depuis un mois. Je n’ai plus de famille. Et je ne sais même pas si je vais pouvoir garder ce manoir. Tu crois que j’ai des leçons de vie à donner à mes meilleurs amis ?

J’entends le bruit d’une franche accolade et je continue à me faire discrète. Mes pensées ont le temps de s’entrechoquer : mon fiancé n’est pas homophobe... un bon point pour lui – mais on ne va pas non plus lui décerner une médaille. Ma sœur a encore flashé sur le mauvais mec... dommage pour elle – mais ça semble devenir une spécialité dans la famille. C’est décidément difficile d’être différent... Foutue campagne ! Et je rêve ou Costard parle de moi avec une certaine désinvolture frôlant le mépris ? Tout ça commence à franchement m’irriter.

– Merci, lâche le dandy. Tu m’hébergeras si mes parents me renient ?

– Non, se marre mon fiancé. Je ne sais pas si t’as remarqué, mais j’affiche déjà complet.

*Ce n’est pas comme si tu avais quatre cent cinquante-neuf chambres libres dans ton château, égoïste...*

– Je vais me trouver un connard riche et célèbre à épouser, ironise Ezra, libéré.

– Grande idée !

*L'humanité, tous sexes confondus, me désespère !*

– J'ai aussi quelque chose à te dire... murmure soudain Alistair.

Et je reconnais son ton tourmenté, j'imagine sa ride du lion creusée et son regard perdu dans les étoiles.

*Ne fais pas ça, Blackwood... Ne nous trahis pas !*

– Je m'excuse de t'avoir menti...

– Je suis mal placé pour t'en vouloir, se marre le brun. Menti sur quoi ?

*Résiste ! Je sais... j'ai dit la vérité à Siobhan, moi aussi. Mais c'est différent.*

– Pippa et moi, le coup de foudre, les fiançailles, le futur mariage...

– Ouais... ?

– C'est bidon.

– Putain, je le savais !

– Enfin, ça va vraiment arriver, corrige Alistair, mais c'est pour de faux. Juste pour pouvoir toucher l'héritage de mes parents. Une sale histoire de testament.

Après la claque et l'uppercut, c'est une flèche que je reçois en plein cœur.

– Merde, alors ! Vous jouez bien la comédie, à vous engueuler tout le temps.

– Ouais... Ça, on sait faire.

– Et le reste ? s'enquiert le dandy, curieux, d'une voix intéressée.

Je ne sais pas pourquoi j'explose à ce moment-là. Je bondis de ma cachette en éclairant l'escalier avec l'écran de mon portable. Et je crache aux deux copains hilares :

– Très touchantes, ces petites confidences du soir. Je préfère aller me coucher avant de savoir la note que je vais recevoir.

Je gravis les marches quatre à quatre sans me laisser amadouer par leurs voix désolées. Je regagne ma chambre mais je sais très bien qu'Alistair me suit, cette fois. Je ne lui fais même pas le plaisir de lui claquer la porte au nez. J'appuie sur l'interrupteur qui allume les deux petites lampes de chevet. Il se retrouve comme un con sur le seuil, essoufflé, sans savoir s'il peut entrer.

- Pippa...
- Non, j'en ai assez entendu.
- Je ne m'apprêtais pas à discuter avec Ezra de ce qui se passe entre nous.
- Je pense que ton résumé était assez parlant, éructé-je. « Une sale histoire... juste pour de faux... bidon ! »

Je commence à me déshabiller, juste pour faire quelque chose de mon corps et ne pas rester plantée, furieuse, au milieu de ma chambre. Je fais les cent pas en retirant mon gilet pour aller le suspendre dans l'armoire, je reviens m'asseoir sur le lit pour enlever mes chaussures, retourne les ranger à leur place.

- Tu veux bien arrêter de marcher ?
- Non. Toi, tu ne t'arrêtes jamais d'être con.
- Et je suis censé lui dire quoi, hein ? Qu'on a un petit arrangement et qu'on passe notre temps à transgresser les règles qu'on s'est fixées ? Qu'on ne peut pas se retrouver dans la même pièce sans se bouffer du regard, au mieux, et se bouffer tout court, au pire ?

Je lui tourne le dos sans savoir quelles fringues je vais encore pouvoir enlever. Je fais voler mon débardeur et reste en soutien-gorge, à bout de souffle, les yeux trop humides pour pouvoir lui montrer.

- Tu veux bien arrêter de te désaper ?
- Non. Tu pourrais juste dire ce que tu penses, ce que tu ressens. Les gens font ça, normalement, quand ils parlent à leurs amis.

Je me retourne vers lui, peu importe ce que je porte et de quoi j'ai l'air. On s'est assez menti.

Costard attrape le chambranle de la porte de ses deux mains relevées au-

dessus de sa tête et me regarde droit dans les yeux.

– Tout ce pour quoi on a signé, c'est faux... Et tout ce qui déborde du cadre, du contrat... c'est vrai, concède-t-il, comme si ça lui coûtait. C'est beaucoup trop vrai.

– Alors pourquoi tu fais comme si ça n'avait jamais existé... ? lui demandé-je en m'approchant tout doucement.

– Parce que je te vois *vraiment* à chaque fois que je te regarde. Parce que j'ai envie de t'embrasser chaque fois que je te parle. Parce que je t'en dis trop chaque fois que tu me le demandes. Parce que tu es en train de t'immiscer dans des pans de ma vie qui sont parfaitement verrouillés. Et parce que la seule façon que j'ai trouvée de te garder à distance, c'est de faire en sorte que tu me détestes.

Le silence est trop lourd et le regard qu'on échange trop long. Je soupire. Alistair m'observe, en jean noir et soutien-gorge cerise, puis lâche le cadre de porte, retire sa veste de costume et me la tend doucement. Je rêverais de lui jeter à la figure mais j'ai surtout envie d'être moins nue face à lui. Et j'enrage à l'intérieur qu'il se montre toujours aussi attentif, prévenant, gentleman.

– Alors, arrête... chuchoté-je en enfilant sa veste trop grande.

– De quoi ?

– De m'obliger à te détester.

Il hésite, glisse ses mains dans ses poches, se mord la lèvre, fait non de la tête et finit par lâcher cette bombe :

– Je ne peux pas t'aimer, Pippa. Je n'en suis pas capable.

– Pourquoi ? tenté-je en faisant un nouveau pas vers lui.

– Je ne peux aimer personne... pas après ce que j'ai fait.

Je me rapproche assez pour que mes orteils frôlent le bout de ses chaussures pointues. Pour que sa tête baissée effleure à peine mon front relevé. Pour que sa chemise blanche essaie de renouer avec sa veste de costume posée sur mes épaules. Et pour que son souffle chaud, sucré, balaie mon visage inquiet.

– Esmée a raison de me traiter d’assassin, murmure-t-il enfin. J’ai tué mon frère.

Et Alistair disparaît dans le couloir, escorté de tous ses fantômes.

## 27. L'art de l'esquive

*« J'ai tué mon frère... »*

Alistair n'a plus prononcé un seul mot après ça. J'ai refermé la porte de ma chambre et ruminé toute la nuit, un énorme poids sur la poitrine. Le temps s'écoulait si lentement qu'il semblait devenir solide. Lorsque je parvenais à emprisonner mes pensées, un sommeil mouvementé m'emportait, mais jamais bien longtemps. Je me réveillais en sursaut, perturbée par la déclaration qui venait de m'être faite... et la terrible confession qui avait suivi.

Et le petit jour a enfin pointé.

La tête en vrac, ma tignasse de travers et mon legging à peine enfilé, je me rends dans la cuisine avec une démarche de zombie. Le manoir semble encore endormi. Je ne sais pas si Alistair est dans les parages et j'ignore si j'ai vraiment envie de le croiser, s'il est enfin prêt à répondre à mes questions.

*Si mon fiancé a réellement tué quelqu'un, il me serait peut-être utile de savoir comment...*

– Je ne t'ai jamais vue debout si tôt... m'accueille sa voix grave et suspicieuse.

Il est bien là, en tenue de mécano sexy, adossé au frigo, son téléphone dans une main et un mug de café noir dans l'autre. Je frémis presque en croisant son regard, sens mon corps se crispier et mon cœur s'emballer. Lui m'observe en silence, sans laisser la moindre émotion transparaître sur son visage racé, fermé.

– Tu pensais vraiment que j'allais bien dormir après ça ? soufflé-je.



Il s'active sous mes yeux, attrape une tasse, la remplit de thé brûlant et me la tend :

– Oublie cette histoire, murmure-t-il.

– Mais bien sûr...

– Je suis sérieux, Pippa.

– Et moi, je voudrais que tu arrêtes de me traiter comme une étrangère ! rétorqué-je d'une voix peinée. Raconte-moi ce qui s'est passé avec ton frère, s'il te plaît...

Ses yeux verts plongent au fond des miens, se plissent et deviennent brillants, avant de se détourner. Sa vulnérabilité me déstabilise. Sa souffrance me fend le cœur.

– Alistair, tu peux tout me dire...

– J'ai besoin qu'on tienne le coup jusqu'à décembre, toi et moi, esquive-t-il soudain, affichant à nouveau un visage impassible. Je ne peux pas me permettre d'échouer...

– Je ne vais nulle part, affirmé-je. Je ne te cache rien. Je ne te fuis pas. On ne peut pas en dire autant de toi.

– Pippa...

– Ce sont tes secrets qui auront la peau de ce mariage, Blackwood.

– Mon passé n'a rien à voir avec tout ça, se défend mon fiancé.

– Si seulement tu acceptais de me faire confiance... murmuré-je en reposant ma tasse.

Pieds nus, mal coiffée et dépitée, je tourne les talons et m'apprête à quitter la cuisine quand sa voix profonde me retient :

– Tes sœurs...

– Quoi, mes sœurs ?

– Elles devraient s'en aller.

Je me retourne, l'air mauvais. On ne touche pas à la tribu Jones. Jamais.

– Je n'ai rien contre elles, précise l'arrogant en T-shirt blanc et jean usé. Mais les règles sont toujours les mêmes : ce deal nous concerne toi et moi,

personne d'autre.

– Tu les as invitées comme un grand, Vicomte. Si tu veux les virer, fais ton sale boulot toi-même.

Il hausse un sourcil face à mon air défiant. Son sourire de sale gosse fait son retour, mais je n'ai pas envie de jouer. Pas après ce qu'il m'a confié hier. Pas après avoir réalisé que je m'étais beaucoup trop attachée à lui. À ses parts d'ombre et de lumière. À ce manoir. À cette vie.

*Ressaisis-toi, tout ça n'est qu'un putain de mensonge, Pippa !*

– Je dérange ?

Cette voix si particulière... pleine de venin et d'amertume... impossible de ne pas la reconnaître. Le mot *assassin* défile sans fin dans mon esprit. Ma tête pivote en direction de l'intruse et mon cœur dégringole.

– Esmée, qu'est-ce que tu fais là ? lâche la voix sombre du maître des lieux.

Le torse bombé, les épaules tendues, Alistair se rapproche prudemment de la rousse en s'interposant entre nous au passage. Il a l'air aussi sidéré que moi de la voir ici. Je prends la peine de vérifier qu'elle n'est armée ni d'un flingue ni d'un couteau tout en reculant de quelques pas.

*J'ai accepté de vivre ici six mois. Pas d'y laisser ma peau.*

– Ali, tu n'as pas prévenu Miles que je n'étais plus la bienvenue ? ricane-t-elle bizarrement.

– Il faut *vraiment* que j'installe un système de sécurité à la grille, fulmine Alistair.

– Je n'avais pas besoin d'invitation pour me pointer ici quand je voulais, avant... lâche l'invitée mystère d'une voix acide.

– Avant quoi ?

La question a fusé, traversant mes lèvres sans que je puisse la retenir. Alistair, qui me trouve bien trop indiscrete, me fusille du regard.

– Viens, allons discuter ailleurs...

Il glisse sa main dans celle d'Esmée – des picotements de jalousie me remontent dans les reins, puis il tente de l'éloigner de moi.

– Fais attention à toi, l'actrice, me lâche soudain la rousse en me dévisageant intensément.

– Laisse-la en dehors de ça, gronde le vicomte. Esmée, il faut que tu te soignes...

– Si jeune, si désirable, si pleine d'illusions... continue la folle en me fixant de son air de fanatique.

Malgré son incroyable beauté, elle fait froid dans le dos. Je devine qu'elle n'a pas toujours été comme ça... Et que la vie n'a pas dû être tendre avec elle.

– Je t'écoute, Esmée... l'encourage-je.

– Rentre chez toi, dégage, disparaïs ! éructe-t-elle soudain, pleine de fiel. Alistair n'est pas pour toi ! Repars à Londres avant qu'il ne soit trop tard ! Les Blackwood ne vous épousent pas, ils vous glissent entre les doigts après vous avoir sucé le sang et volé votre âme !

Je suis perdue. Je ne comprends plus rien. Je n'arrive pas à savoir si elle délire complètement ou si elle détient la vérité. Si sa haine se déverse contre celui que je vais épouser ou contre moi. Si elle a un quelconque lien avec Benedict, le frère disparu de mon fiancé, ou si une pièce du puzzle me manque encore.

– Je t'aime, Alistair, se met-elle à sangloter. Je t'aimerai toujours... Elle doit s'en aller ou je lui ferai du mal...

Et j'ai soudain ma réponse : c'est ma place qu'elle convoite en proférant des menaces qui me font froid dans le dos.

Face à ces menaces, le maître des lieux intervient fermement – mais sans violence – et force la malade à sortir de la cuisine. Esmée résiste un instant puis se laisse entraîner dans le couloir en lâchant tout un tas de propos plus

ou moins cohérents. J'entends une porte claquer au loin... puis plus rien.

*Si. Mon cœur qui cogne.*

\*\*\*

Je suis remontée dormir quelques heures avant qu'Ava et Ivy ne débarquent dans ma chambre pour une séance de trampoline – mon corps faisant apparemment office de trampoline. J'ai ensuite pris une douche interminable, tenté de me faire belle et décidé de rejoindre mes sœurs qui faisaient bronzette dans le jardin.

Poppy bronze doré.

Piper bronze rouge.

Penny bronze allergie.

Ma mère m'appelle au moment où mes pieds foulent l'herbe chaude. Je décroche et m'éloigne en direction du plan d'eau, prétends que tout va bien ici, que tous les petits pois sont en pleine forme, que personne ne me fait honte et que je n'ai toujours pas changé d'avis : le mariage aura bien lieu. Ma mère soupire, râle, hyperventile un peu, mais finit par se détendre.

– Je dois admettre que ton prince snobinard est très beau... Un peu comme cet acteur que j'adore ! Le grand blond, là. Mais blond foncé, façon « mauvais garçon », tu sais ?

– Armie Hammer, deviné-je.

– Oui ! s'écrie-t-elle. Bon, mais le physique ne fait pas tout, Pippa.

– Je sais...

– Il faut que tu l'aimes pour ce qu'il est vraiment. À l'intérieur !

– *Mommy*... grommelé-je. Si tu me reparles de Hugh, je raccroche !

– On ne menace pas sa maman, jeune fille !

– Prince-Harry, pisse sur le tapis ! lancé-je en espérant que mon golden incontinent m'entende, me comprenne... et m'obéisse.

– J'essaie juste de jouer mon rôle de mère, petit pois, murmure Paula.

– Je t’aime aussi, rétorqué-je avec un sourire bête.

Poppy me saute littéralement dessus à la seconde où je raccroche. Dans son bas de maillot très échancré et son *crop top* ajouré, elle n’est pas loin de ressembler à une strip-teaseuse des beaux quartiers.

– C’était qui ? me demande la petite bombe.

– La Reine Mère.

– Je l’ai eue aussi, ce matin.

Je ris doucement, me demandant quand Paula parviendra enfin à couper les quatre cordons.

– Pip’s ? lâche ma plus jeune sœur.

– Pop ?

– Si je te demande le numéro d’un mec, tu me le donnes sans me prendre la tête ?

– Tu n’auras pas le numéro d’Alistair, je t’ai dit ! sifflé-je en lui bottant les fesses.

– C’est bon, il est à toi, j’ai lâché l’affaire ! se marre-t-elle. C’est l’avocat sexy qui m’intéresse...

– Ezra ?

– Il a un truc... Je ne peux pas l’expliquer. Et puis, il paraît que les intellos sont des bêtes de sexe.

Je lève les yeux au ciel – et repense au coming out du dandy, auquel j’ai assisté malgré moi.

– Tu me réponds, oui ou non ? insiste la petite dernière, au bord du caprice. Tu as son numéro ?

– Non.

– Merde !

Je pourrais l’obtenir facilement, mais je garde cette information pour moi, profitant de l’arrivée en trombe de mes nièces pour esquiver le sujet et me rouler dans l’herbe avec elles.

Oui, Poppy m'horripile quatre-vingt-dix pour cent du temps. Non, ça ne lui ferait pas de mal de se prendre un seul râteau dans sa vie, mais je ne suis pas mauvaise à ce point. L'encourager à courir après un mec qui préfère les hommes, ce n'est pas bon pour le karma.

*Stone, Rain, si vous me regardez depuis vos nuages, voyez comme j'ai progressé !*

– Ça manque vraiment de piscine, ici... ronchonne Penny, un peu plus loin, en s'éventant au milieu de la pelouse où elle est allongée.

Ce qui ne l'empêche pas de mater le jardinier bien baraqué qui trime non loin de là.

– Le plan d'eau n'attend que toi, lui rétorqué-je. Une douche froide, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée...

– Oh non, ne dérangez pas les nénuphars ! lâche soudain Piper, en train de virer écrevisse.

Et j'ai déjà envie que cette journée à peine commencée se termine.

## 28. Grave erreur

Blackwood n'a pas refait surface de la matinée. Retranché dans son hangar, à l'air libre sur les routes ou enfermé dans son bureau, il a joué à cache-cache avec moi, comme il sait si bien le faire. J'ignore comment l'histoire s'est terminée, ce matin, entre Esmée et lui, et si je suis censée m'inquiéter, mais une chose est sûre : personne au manoir n'a remarqué quoi que ce soit.

Pas même cette commère d'Otilie.

Probablement épuisée de devoir nourrir une horde de « filles de la ville » – dont une sans gluten, une végétarienne, une au régime et deux petites goinfres – la cuisinière en robe à pois a la bonne idée de nous envoyer déjeuner au pub du coin. J'emprunte une voiture spacieuse dont Miles me remet les clés, on s'entasse toutes à l'intérieur et on quitte enfin le manoir. Je profite de cette agréable échappée belle pour décrocher, ignorer toutes ces questions qui m'obsèdent et passer du bon temps avec mes sœurs, saluer les locaux qui me reconnaissent, boudier ceux qui ne veulent clairement pas de moi chez eux et m'empiffrer de frites au cheddar. Puis, dans l'après-midi, j'emmène tout le monde au lac que m'a fait découvrir Alistair. Mais je ne m'arrête pas dans le petit coin secret qu'il m'a montré, je préfère continuer à conduire pour atteindre l'autre côté. Le soleil d'août tape toujours, mais mes trois sœurs semblent avoir déjà changé d'avis : Penny a des allergies – ou trop honte de ses sous-vêtements – Piper a peur de déranger les poissons et Poppy trouve l'eau trop froide.

Ava et Ivy font moins les difficiles et piquent un sprint jusqu'à l'eau, tout habillées, suivies de leur tante préférée.

*Moi. Est-ce vraiment utile de le préciser ?*

Petit à petit, je viens à bout de la résistance de mes trois mijaurées de sœurs. La plus difficile à convaincre est évidemment Penny, mais après une lutte acharnée – robe arrachée, cheveux tirés, tympan percés, ongle retourné – nous finissons toutes à l'eau, de gré ou de force. On s'éclabousse, on se noie, on rejoue la scène du porté de *Dirty Dancing* et on ne sort du lac que lorsque nos dents commencent à claquer.

Sur le chemin du retour, on fait une halte dans une petite épicerie au milieu de nulle part et on dévalise le congélateur. Tournée d'esquimaux pour tout le monde. Le mien est au chocolat noir, un peu amer, avec un cœur coulant au caramel.

Je croque dedans à pleines dents en pensant, malgré moi, à Costard.

– Le mien s'appelle Ezra, me chuchote Poppy d'une voix provocante, en léchant sa glace à la pistache de manière suggestive.

Il est *vraiment* temps que je rentre. J'embarque à nouveau ma bande, roule jusqu'au manoir et descends de voiture devant la grille. Je remets les clés de la voiture à Penny, qui vient de décider d'emmener tout le monde au cinéma.

– Tu es sûre que ça existe, par ici ? lui glissé-je.

– J'ai regardé, la première salle est à vingt minutes de route. Tu devrais le savoir, Vicomtesse...

– Pas si paumé que ça, ton coin ! me sourit Piper.

Je leur fais mes adieux en agitant haut les mains depuis mon chemin de campagne et en me demandant si j'ai bien fait de ne pas les accompagner. Ce soir, j'ai prévu d'avancer dans mes recherches. Je dois passer des coups de fil et envoyer un nouveau mail à Grayson pour le convaincre enfin de commencer à filmer avec moi. Accessoirement, je voudrais aussi vérifier qu'Alistair est toujours vivant.

Aucune nouvelle depuis ce matin. Poppy a remarqué que je regardais mon téléphone toutes les dix minutes et j'ai prétendu attendre un appel de mon agent.



*Et les mensonges ne cessent de se multiplier...*

Je presse le pas sur l'allée pavée, impatiente d'arriver *chez moi*. Je croise Judith et Miles qui ont terminé leur journée de travail et fonce à la cuisine pour prévenir Ottie qu'Alistair et moi serons seuls à dîner ce soir. Mais apparemment, mon fiancé a déjà des plans de son côté : il est pris ailleurs et ne dînera pas là.

– Un petit remontant ? me propose Ottilie en voyant ma mine défaite.

– Merci, mais j'ai du travail... Vous pouvez en profiter pour prendre votre soirée !

Je lui souris du mieux que je peux, lui souhaite une bonne nuit et monte à l'étage après avoir attrapé une tablette de Cadbury au passage.

Direction la douche puis mon lit moelleux sur lequel trône l'ordinateur portable qui m'a été prêté. Je me mets au boulot, grignote chaque carré de chocolat en me jurant que c'est le dernier, note les nouvelles pistes que j'ai trouvées et rédige le mail destiné à mon futur associé.

À peine le message envoyé, je sursaute en découvrant une nouvelle tentative désespérée de Hugh dans ma messagerie.

---

**De :** Hugh Chapman

**À :** Pippa Jones

**Objet :** Talents d'actrice

Pippa Love, tu sais que je n'aime pas ce genre de méthodes, mais ton silence m'oblige à agir...

Je te laisse l'été pour mettre fin à ton stupide petit conte de fées.

En septembre, si tu n'es pas revenue à la raison, cette petite bombe rejoindra YouTube.

Je n'attends que toi, *my love*.

Hugh

---

Je serre les dents et clique sur la pièce jointe. Aussitôt, mon sang se glace. À l'écran, des images de nos deux corps nus et mouvants me sautent au visage. Hugh et moi en pleine action. Son visage est flouté, pas le mien. Je me vois onduler sur lui, je m'entends gémir, lui susurrer des mots qui me débectent. Je ressemble à une actrice porno et j'en ai la nausée.

– Tu n'as pas pu me faire ça... ? murmuré-je, sous le choc.

Ce jour-là, l'homme que j'aimais m'a suppliée de réaliser l'un de ses fantasmes. L'amour – ou ce qui y ressemble à s'y méprendre – rend stupide, aveugle et excitée. Pour ses beaux yeux, j'ai accepté de me glisser dans la peau d'une actrice désespérée, prête à tout pour obtenir un rôle... Ça l'excitait. Je me suis oubliée. Et j'ai joué *exactement* la fille que je revendique ne pas être. À l'image, on m'entend glousser, complimenter mon « mentor », négocier un boulot contre mes charmes, en demander un peu plus à chaque partie de mon corps que je lui offre. En dehors du contexte, sans explications, j'ai tout simplement l'air d'une actrice nymphomane qui couche avec son réalisateur pour obtenir enfin ce qu'on lui a refusé jusque-là : un minuscule quart d'heure de gloire.

Sauf que, et je l'ignorais, quelque part, une caméra cachée me filmait. Plusieurs caméras, même, si j'en crois les angles de vue qui changent fréquemment. Mise en ligne, cette *sextape* signerait la fin de ma carrière. Ou du moins, de ce qu'il en reste.

J'interromps la vidéo, repousse violemment mon ordinateur et me maudis d'avoir été si faible, si naïve. Les larmes aux yeux, je réalise que cet ignoble enfoiré avait tout prémédité. Cette vidéo tournée à mon insu, c'était l'assurance de pouvoir me contrôler, me faire chanter, me faire revenir en rampant malgré tout le mal qu'il m'a fait.

Deux visages s'imposent soudain à mon esprit.

*Que va en penser Alistair ?*

*Comment va survivre ma pauvre mère ?*

\*\*\*

Au milieu de la nuit, je me réveille, les yeux bouffis d'avoir trop pleuré, et manque de hurler en repérant une ombre parfaitement immobile sur le seuil de ma porte entrouverte.

- Ce n'est que moi... murmure Alistair.
- Tu veux ma mort ?!
- Pas vraiment, non...

Son ton est froid, distant, son regard glacial. Décontenancée, je me redresse pour m'asseoir contre la tête de lit et allume une lampe de chevet.

– Tu veux bien lire ça ? me demande soudain le vicomte en faisant voler une feuille jusqu'à moi.

Mes yeux se posent sur le mail imprimé et, en un seul battement, je comprends.

---

**De :** Hugh Chapman  
**À :** Alistair Blackwood  
**Objet :** Grave erreur

Est-ce vraiment ce genre de petite débauchée que vous voulez pour épouse et que vous pensez transformer en vicomtesse ?

Rendez-la moi avant qu'il ne soit trop tard...

Prenez la bonne décision, monsieur le vicomte. Certaines erreurs sont fatales pour une réputation.

H. Chapman

---

Je froisse ce maudit papier et lève les yeux vers mon fiancé qui s'est avancé jusqu'au bord du lit. Je n'ai plus de larmes mais mon cœur semble prêt à lâcher.

- J'imagine que ce message était accompagné d'une vidéo ? soufflé-je.

- Oui.
- Et que tu l’as regardée ?
- Juste les premières secondes...

Sa voix semble avoir encore baissé d’une octave. Incapable de prononcer le moindre mot, incapable de le regarder en face, je plonge mon visage dans mes mains et me mets à me balancer d’avant en arrière.

- Pippa...
- Je ne savais pas qu’il filmait !

Les larmes trempent à nouveau mes joues.

– Cette vidéo laisse penser que j’ai couché pour réussir ! C’est faux, tout est faux, je te le jure ! Il m’a présenté ça comme un jeu coquin, sexy, un truc qui resterait entre nous... mais ce pervers avait une autre idée en tête ! Il n’a pas totalement réussi à me briser, alors il revient pour me prendre la seule chose qui me reste : toi, ce mariage, tout ce qui pourrait me sauver !

Soudain, le matelas ploie légèrement à côté de moi, il s’assied et ses doigts éloignent mes mains de mon visage. Je braque les yeux sur lui tout en sachant que c’est perdu d’avance. Je vis, une nouvelle fois, la pire humiliation de ma vie.

– Ce type est une ordure, lâche mon fiancé d’une voix furieuse. Ce genre de pratiques ne devrait même pas exister.

– Tu veux tout arrêter ? murmuré-je, le cœur en miettes. Tu veux que je m’en aille ?

Dans son regard vert si intense, si profond, je ne lis que des doutes. Pour la première fois, les yeux rivés aux miens, Alistair ne semble plus croire en notre projet. En nous.

- Je ne sais pas, Pippa, murmure-t-il. Je ne sais plus.

## 29. Complications

Alistair a quitté le manoir au petit matin et, en guise d'au revoir, je n'ai eu droit qu'à un texto froid et sans âme :

[La Fondation va me retenir plusieurs jours à Londres. Tiens-moi au courant s'il y a du nouveau. A]

Naturellement, la tête encore embrumée par le sommeil, le cœur lourd de notre conversation d'hier, je ne peux m'empêcher de lui poser la question qui me hante :

[Tu t'en vas pour t'éloigner de moi ?]

[La terre entière ne tourne pas autour de Pippa Jones...]

[La terre entière ne sait pas ce qu'elle rate...]

[Je m'en vais pour accomplir ce qu'on attend de moi. Et pour réfléchir.]

« Réfléchir ». Ce mot ne m'avait jamais semblé aussi terrifiant. Je n'insiste pas, même si j'en crève d'envie, laisse mon téléphone derrière moi et me rends pieds nus à la cuisine en espérant pouvoir boire mon thé glacé tranquillement. Sauf que je retrouve Ottie en plein atelier pancakes avec mes nièces surexcitées ; Penny qui ne lâche plus son énième roman d'amour et produit des sons étranges à chaque nouvelle page ; Piper qui chantonne – faux – du Ricky Martin, des écouteurs dans les oreilles ; et Poppy qui se vernit les ongles sur un coin de table.

– Les filles ? demandé-je soudain.

Leurs trois têtes se retournent dans un mouvement parfaitement synchrone.

– Je... Hum... Comment dire ça sans finir lapidée ?

– Détends-toi, Pip's, dans trois jours on est parties, me sourit ma sœur aînée.

– Je ne vous mets pas dehors, hein, mais...

– Ça fait presque un mois qu'on est là, j'en ai marre de m'ennuyer, soupire Princesse Poppy.

– Alistair a passé l'épreuve du feu : il est accepté dans la famille. Et tous les deux, vous avez besoin de vous retrouver, non ? devine la plus douce de toutes.

Je m'assieds à côté de Piper et l'embrasse sur la joue. Ma girafe de sœur a beau être complètement ailleurs tout le temps, rien ne lui échappe vraiment. La bienveillance qu'elle montre à l'égard de mon fiancé me touche. Même si le futur est incertain... et que, soudain, tout m'effraie.

Le perdre.

L'épouser... puis le perdre.

L'aimer... puis le perdre.

– Alors, puisque ce sont les derniers, rendons ces trois jours inoubliables... fais-je d'une voix émue.

Penny-ble pouffe, Poppy lève les yeux au ciel et Piper me regarde comme si j'avais pété un plomb. Chez les Jones, les « instants émotion » tombent souvent à plat. Peu importe, je fais le tour de la table et les serre maladroitement dans mes bras, l'une après l'autre, en finissant par Ivy et Ava qui me couvrent de farine.

Puis on décide à l'unanimité de retourner au lac, d'aller s'empiffrer de frites au cheddar puis de rouler jusqu'à la ville voisine pour voir le pire navet jamais tourné. Ces derniers jours passés en leur compagnie défilent à toute vitesse. Alistair me manque, son sourire en coin trotte éternellement dans ma tête, ses yeux verts et leur intensité me hantent, ses mystères et ses secrets me

poursuivent, je fais des rêves étranges la nuit, torrides ou cauchemardesques, dans lesquels il m'envoie au septième ciel... ou me fait disparaître six pieds sous terre.

Mais Pen', Pipe et Pop' me maintiennent en vie. Elles m'horripilent, m'agacent, m'irritent, puis me font rire aux éclats l'instant d'après. Penny critique absolument tout – en matant le jardinier qui est revenu tailler les haies. Piper continue à se perdre dans les couloirs du manoir et à appeler au secours pour que quelqu'un – c'est-à-dire moi – vienne la chercher. Poppy a réussi à mettre la main sur le numéro d'Ezra – en harcelant ce pauvre Miles – et enrage lorsque ses tentatives d'approche restent sans réponse. Elles sont éreintantes, compliquées, râleuses, exigeantes, imparfaites... mais elles sont là. Elles sont venues me trouver au fin fond de ma campagne.

Elles ne m'ont pas abandonnée.

Et quand vient le matin de leur départ, j'ai un mal de chien à les laisser repartir.

\*\*\*

Le lendemain, il faut bien que je trouve une façon de m'occuper. Et un nouvel être humain à persécuter. Je peux me montrer très convaincante lorsque c'est nécessaire.

« Motivé » par la dizaine de coups de fil que je lui ai passés en l'espace d'une matinée, Grayson s'est enfin décidé à débarquer au manoir avec tout son matériel. Au volant de son monospace luxueux, mon caméraman, qui a lâché boulot, femme et enfant pour notre projet, me presse de le rejoindre. Il n'a pas l'air au courant que j'ai fait fuir notre vicomte avec toutes les casseroles qui sont accrochées à mon derrière. Et pour une fois, je remercie intérieurement Alistair de savoir rester si secret.

– J'ai pris ma semaine pour tourner ce documentaire, j'espère que tu ne me fais pas perdre mon temps, Pippa Jones ! lâche le conducteur alors que je saute sur le siège passager.

– Tu ne le regretteras pas, Grayson Cunningham, lui souris-je en lui

tendant un Thermos de café fumant.

– Si tu me prends par les sentiments...

Ces dernières semaines, j'ai réussi à identifier les trois faiblesses du jeune père de famille : tout ce qui a un rapport avec l'image, Madeline et la caféine. Alors qu'il savoure son arabica en conduisant d'une main, je lui indique notre adresse de destination. Il ouvre de grands yeux.

– On va vraiment filmer le cul des vaches chez le véto du coin ? soupire-t-il.

– On veut montrer un nouveau visage de la campagne, tu te souviens ? Toi et moi, on espère faire changer les mentalités, non ?

Il marmonne qu'il ne voit pas le rapport, je lui promets que l'homme que nous allons rencontrer dépassera toutes ses espérances.

– Au fait, Alistair n'est toujours pas rentré ? me lance Grayson en se garant devant un vieux corps de ferme retapé et repeint en bleu ciel.

– Non, murmuré-je en quittant le véhicule. Et je commence à me demander s'il reviendra un jour...

Cette conversation n'a pas le temps d'aller plus loin : un grand type un peu vouûté, grisonnant, s'élançe déjà jusqu'à nous, en tenue de travail, le sourire aux lèvres et la main tendue. Il semble *légèrement* survolté.

– Je suis Ned. Bienvenue chez moi ! J'espère que vous êtes prêts à filmer, j'ai un veau sur le point d'arriver !

Grayson disparaît dans son coffre, bidouille quelques trucs et revient en moins de deux minutes, son énorme caméra posée sur l'épaule. Impressionnée, je me mets à applaudir mon collègue comme une idiote avant de me faire engueuler par le vétérinaire.

– Y'a des animaux en convalescence autour de vous. Pas de boucan inutile, Miss.

Je m'excuse en chuchotant et le suis sur la pointe de mes bottes jusqu'à



l'intérieur de la grange. Grayson et moi restons interdits, à l'entrée, en découvrant l'immense fresque qui recouvre chaque mur du bâtiment.

– J'ai juste peint un champ, nous explique le maître des lieux en haussant les épaules. Les bêtes sont faites pour vivre dehors, à l'air libre, mais quand elles doivent être dedans, autant qu'elles se sentent bien.

Il fait frais là-dessous, malgré le soleil qui tape dehors, et l'odeur est étonnamment supportable. Pendant l'heure qui suit, on comprend vite que ce type n'est pas un véto comme les autres. Je le savais déjà, mais le sourire de Grayson me confirme qu'il est d'accord. Ça valait le coup d'œil. Il filme tout, absolument tout. Le cheval de course blessé qui ne se laisse approcher par personne, si ce n'est Ned, qui lui murmure à l'oreille. Le chien triste à mourir à qui il manque les deux pattes arrière, mais qui se met à galoper une fois installé sur une espèce de petite carriole à deux roues. Et, pour finir en beauté, l'accouchement compliqué d'une vache maigrichonne qui se transforme en césarienne d'urgence sous nos yeux – et mon estomac fragile.

– Au moins, pas d'épisio, ma vieille... plaisanté-je en sentant ma tête tourner.

Tout ce sang, toute cette bouse, tous ces liquides non identifiés qui s'écoulent de toutes parts... Je manque tourner de l'œil et m'assieds sur un tas de paille... qui se trouve être le nid douillet d'un chat acariâtre qui me dégage de là à coups de griffes. Ned fait son maximum pour que la pauvre vache souffre le moins possible, mais elle a les entrailles dehors et le bébé toujours dedans. « Dr. House » se débat en annonçant un pronostic défavorable, et je me prends pour « Dr. Quinn, femme médecin » en lui tendant les outils qu'il me réclame – et en me trompant une fois sur deux.

Finalement, le croisement improbable de *Grey's Anatomy* et de *L'Amour est dans le pré* fait des miracles : le veau naît sain et sauf et prend sa première goulée d'air, nous arrachant quelques larmes de joie au passage. Oubliant la caméra, j'aide maladroitement, comme je peux, en frottant le nouveau-né de cinquante kilos avec de la paille propre pour le réchauffer pendant que le véto recoud la maman encore groggy après son opération.

Puis mon nouvel ami à la truffe rose et au regard bovin confond mon doigt avec l'un des pis de sa mère et se met à le téter frénétiquement. Je panique et pousse un cri qui me vaut une nouvelle engueulade, tandis que Grayson se marre, planqué derrière son appareil.

La pression redescend petit à petit, le vétérinaire se détend enfin et me balance :

– Pour une starlette de la télé, vous n'avez pas peur de vous salir les mains...

– Je ne suis pas une starlette, rétorqué-je par réflexe.

– Je ne voulais pas vous vexer...

– Je n'aime pas trop les raccourcis, fais-je en lui souriant sincèrement.

La mère est recousue de part en part et mise sous antibiotiques, le veau tête déjà comme un dératé et Ned nous propose d'aller boire un coup pour nous remettre de nos émotions. Il nous guide jusqu'à sa petite maison, située juste en face, et débouche une bouteille d'un alcool fait maison en expliquant face à la caméra :

– J'étais neurochirurgien. J'ai passé trente ans à opérer les plus grands, les plus riches, j'ai gagné un fric fou, conduit les plus belles bagnoles et fréquenté les plus belles femmes. Jusqu'au jour où je me suis retrouvé incapable de me lever le matin. Usé jusqu'à la corde. Vidé de tout. L'envie, le courage, la force, la passion. Burn out. Tout s'est écroulé. La seule chose que j'envisageais, chaque soir, c'était d'attendre le lendemain pour trouver un scalpel et m'ouvrir les veines.

Je lance un regard à Grayson qui semble enfin comprendre ce qu'on fait vraiment là.

– Je suis venu ici pour m'éloigner du bloc, continue Ned. Pour me ressourcer. La nature m'a rendu le souffle qui me manquait. Les gens de la campagne m'ont laissé respirer, m'ont montré comment vivre différemment. Comment vivre vraiment. Et j'ai décidé de me consacrer aux animaux qu'on laisse crever parce qu'ils ne sont pas assez costauds. Moi, j'étais bon pour l'abattoir. Et pourtant je suis encore là. J'ai repris des études, j'ai changé de

voie, j'ai laissé le prestige et la fortune aux autres. Je rends à la nature ce qu'elle m'a donné.

– Soigner les humains ne vous manque pas ? l'interrogé-je.

– Je suis allé au bout de ce que je pouvais faire pour eux... Et si vous saviez comme les bêtes sont reconnaissantes. Je n'ai jamais été aussi entouré que depuis que je vis seul ici.

– Vous n'auriez pas pu faire tout ça ailleurs qu'au fin fond du Berkshire ?

– Vous savez, Miss Pippa... hésite le vieux véto en me regardant droit dans les yeux, je crois que je ne suis pas le seul à m'être redécouvert en quittant la ville. Cette terre, ce ciel, cette lumière particulière... Cet endroit a quelque chose de magique, non ?

– Quelque chose qui guérit... murmuré-je.

Grayson ne cesse de sourire sur le chemin du retour. Je reste pensive, silencieuse, secouée par tout ça. Tout en tapotant son volant, mon caméraman me demande avec admiration comment j'ai fait pour dénicher un type pareil. Je lui fais le récit de mes recherches intensives, puis il m'interroge déjà sur le lieu de tournage du lendemain.

– Un jeune couple qui a retapé une vieille et grande maison pour accueillir les vieux paysans du coin qui ne peuvent pas se payer une maison de retraite, lui dévoilé-je. On ferait mieux de préparer les mouchoirs, je crois...

– Putain, on va l'avoir, ce Brit Award !

Tandis que mon collègue se fait des films, je fixe ma fenêtre, traversée par un millier de questions existentielles. Et si ma vocation était là ? Donner la parole aux vraies gens, aller à leur rencontre, faire entendre leurs combats, les montrer eux plutôt que moi, les faire vivre au grand jour plutôt que de me glisser dans la peau de personnages qui n'existent pas ?

\*\*\*

Huit jours sans lui.

Mes sœurs ont fait passer le temps au début, les tournages m'ont occupée les jours suivants, mais le manque de lui commence à me grignoter de

l'intérieur. Le manque... et cette incertitude qui me ronge. Ne pas savoir ce qu'Alistair est en train de décider pour nous est une torture.

Le visage de Siobhan apparaît à l'écran de manière hachée. Je tente de me concentrer sur sa bouche pleine de jurons au milieu de son visage mignon.

– Putain, c'est le monde à l'envers ! C'est toi qui t'exiles à PéquenaudLand et c'est moi qui ne capte pas ?! s'énerve-t-elle.

– Sors du métro, je t'ai dit !

Elle soupire, monte quelques marches, grimpe le long d'un escalator et se plante sur Piccadilly Circus, tout près du panneau Underground rouge et bleu.

– Alors, je vais acheter un flingue au marché noir et je vais descendre Hugh, oui ou non ?

– J'ai déjà engagé un tueur à gages, soufflé-je.

– Pas de nouvelles menaces ?

– Rien pour l'instant.

À l'écran, une bonne femme pressée bouscule sans le vouloir ma meilleure amie et reçoit une pluie d'insultes imagées qui me redonne le sourire.

– Blackwood ne t'a toujours pas donné signe de vie ? lâche soudain Siobhan, d'une voix revancharde.

– Tu ne l'apprécies pas beaucoup, hein ?

– Il ne fait pas grand-chose pour... grommelle-t-elle.

– Et si on parlait de toi ? proposé-je.

Nouvelle bousculade. Nouveaux noms d'oiseaux.

– Putain putain putain !!! s'écrie-t-elle soudain en sautillant sur place. Je ne t'ai pas dit ?!

– Quoi ?

– J'ai décroché un rôle dans *Peaky Blinders* !

– Tu... Bordel de non ?!

– Mais merde que si !

Et pendant un bon quart d'heure, ma meilleure amie et moi insultons la terre entière pour extérioriser notre joie. Ce rôle qu'elle vient d'obtenir ne dure qu'un épisode et ne lui offre que quelques répliques, mais il représente une victoire sans précédent pour elle.

Et je repense, le cœur serré, à toutes les fois où elle n'a pas été retenue, et où j'y étais pour quelque chose...

## 30. Sur mes lèvres

Je me réveille en sueur, en proie à un nouveau cauchemar. Cette fois, Alistair n'a pas tourmenté mes songes : Hugh s'en est chargé.

Depuis que j'ai découvert l'existence de cette *sextape*, je passe environ une heure chaque matin penchée sur l'écran de mon ordinateur à parcourir Internet pour vérifier que la vidéo n'a pas fuité, que mon ex n'a pas mis sa menace à exécution. Jusque-là, je n'ai rien trouvé de récent en lien avec *Pippa Jones*, si ce n'est quelques photos volées d'Alistair et moi, datant d'avant son départ.

L'une d'elles a été prise lors de nos fiançailles. Je l'observe en zoomant sur nos visages, croise le regard troublant de mon fiancé, son sourire séduisant, contemple son bras qui entoure ma taille et me demande s'il jouait vraiment un rôle ou non, ce jour-là. Et puis je détaille ma propre expression, pose les yeux sur mes lèvres maquillées, sur mes dents trop exposées à force de tant sourire.

Je l'aimais déjà.

Je l'ai aimé à l'instant où nos lèvres se sont effleurées pour la première fois.

\*\*\*

En milieu d'après-midi, alors que Judith tente de m'apprendre à recoudre un bouton et qu'Otilie teste une nouvelle recette de pudding – en espérant que ça fera revenir Alistair – je reçois un message de Siobhan. Juste un lien, suivi de trois points d'exclamation rouge vif.

Je clique sur l'adresse, atterris sur un site *people* et me crispe en

découvrant la photo en tête de l'article.

Alistair, main dans la main avec... Esmée.

Le cliché est daté de ce matin et la légende rédigée en dessous n'arrange pas la colère sourde qui monte en moi. « Le vicomte rattrapé par ses réflexes de séducteur. » Consciente de bouillir sur place, d'écumer de rage et d'être observée par les deux commères de la maison, je m'exile dans ma chambre et fonce sur mon ordinateur. Les larmes me montent aux yeux lorsque je découvre que l'information est partagée absolument partout. Tout Londres jase déjà à mon sujet.

« Alistair Blackwood infidèle à sa fiancée qu'il n'a même pas encore épousée ! »

« Pippa Jones déjà trompée ! »

« Exit la love story qui faisait tant rêver ! »

« Esmée Pinkerton, celle qu'il a toujours aimée... »

J'essaie de me ressaisir. De me souvenir que ces articles sont rarement fondés, qu'ils colportent de fausses rumeurs sans se soucier de ceux qu'ils brisent au passage. Et que la plupart des gens sensés n'y croient pas.

Mais rapidement, l'histoire va plus loin, les informations se multiplient, les nouveaux articles pullulent et je suis incapable de les ignorer... En visitant le site du *Daily Star*, je tombe sur des mots qui me glacent le sang. Et qui m'apprennent enfin qui est *vraiment* Esmée.

– Toi et tes maudits secrets, Blackwood... sifflé-je en relisant pour la troisième fois le même paragraphe.

Je détiens maintenant l'une des vérités qui me manquaient : Esmée était la fiancée de Benedict, le frère disparu d'Alistair. Je n'apprends rien de plus, si ce n'est que l'aîné des Blackwood est mort il y a un peu plus de dix ans à la suite d'une opération chirurgicale qui a mal tourné. Le trio était très proche avant la tragédie. Je fais défiler une série de clichés qui les montrent tous les trois à cette époque-là. Puis d'autres photos dévoilent Alistair, 20 ans à peine mais déjà révolté, souvent un verre d'alcool à la main et une blonde, une

brune ou une rousse accrochée à son bras. Il apparaît souriant mais une lueur sombre brûle dans son regard. Quelque chose le rongait à l'intérieur.

### *La culpabilité.*

Une pièce du puzzle me manque encore. Une information capitale que l'homme que j'aime en secret refuse de me dévoiler.

– Tu dis avoir tué ton frère... murmuré-je en contemplant une nouvelle photo de lui dans sa période rebelle. Que s'est-il passé ?

Les ronronnements d'un moteur me parviennent depuis la fenêtre entrouverte de ma chambre. Je crois reconnaître sa Bentley. Je bondis de mon lit, m'approche de la vitre et vérifie que je ne rêve pas.

Alistair est de retour.

Je le retrouve dans la cuisine, seul, nonchalamment adossé à un plan de travail, en costard mais sans cravate, en train de savourer la nouvelle recette de sa cuisinière.

– Le sucre me tuera... se marre l'enfoiré, qui ne daigne même pas lever les yeux vers moi.

– Sauf si je m'en charge moi-même, grommelé-je en le forçant à me regarder.

Il semble épuisé. Il pose son assiette en soupirant puis lève lentement ses yeux verts pour les faire glisser sur mes lèvres.

– Tu m'as manqué, Prairie.

Je bous mais je me retiens d'exploser. Je l'observe alors qu'il retire la veste de son costume et va chercher deux bières au frigo.

– Où est passée la tribu Jones ? demande-t-il soudain.

– Rentrée au bercail, lâché-je.

– Depuis quand ?



– Une semaine.

Alistair se tourne brusquement vers moi et me dévisage intensément.

– Tu es restée seule tout ce temps ? murmure sa voix profonde.

– J’ai survécu.

– Tu étais censée me donner des nouvelles, insiste-t-il.

– Parce que tu l’as fait, toi ?

Ses yeux se plissent : j’ai marqué un point. Il s’approche de moi lentement en me tendant ma bouteille. Je l’esquive et vais m’adosser au mur, plus loin.

– Tu vas à nouveau avoir la paix chez toi... précisé-je.

– Elles mettaient de la vie dans cette maison, lâche mon fiancé en souriant. De la joie, de la spontanéité. Ce n’était pas si invivable que ça.

Je le fixe à nouveau tandis qu’il porte le goulot à sa bouche, et je le trouve terriblement beau. Quoi que je fasse, malgré la peine qui me déchire ou la colère qui tempête en moi, je suis sous son charme. Prise au piège. Foutue.

– Tu m’as manqué aussi, soufflé-je soudain. J’aurais voulu que tu me parles. Que tu ne me laisses pas comme tu l’as fait. J’aurais voulu... exister. Juste un peu.

Alistair se tend, s’immobilise et me contemple intensément. Il délaisse sa bière qu’il pose sur la table pour venir vers moi.

– Attends ! lui ordonné-je en lui faisant signe de ne pas approcher davantage.

– Pippa... souffle sa voix grave.

– Il faut qu’on parle ! J’ai besoin de savoir...

– Savoir quoi ?

– Ces dix jours loin de moi...

Mon fiancé s’arrête à un pas de moi et inspire profondément en me bouffant du regard. Mon cœur bat à tout rompre, je me retiens de faire un pas, de le toucher, de l’embrasser, de me perdre en lui. Et d’en oublier toutes mes

questions.

– On avait besoin de nouveaux fonds pour faire tourner la fondation, me confie-t-il.

Je ne quitte pas son regard un instant.

– Et je me suis occupé d'Esmée, ajoute-t-il doucement.  
– La fiancée de ton frère...

Ses sourcils se soulèvent sous l'effet de la surprise.

– J'ai creusé là où j'ai pu, lui expliqué-je.

Il sourit tristement, déplace une mèche qui tombait devant mes yeux et s'approche un peu plus.

– Son amour pour lui allait la tuer, murmure-t-il en me faisant frissonner. Je l'ai fait entrer dans une clinique spécialisée en gestion du deuil où elle va pouvoir se sevrer de ses antidépresseurs, participer à des groupes de parole et tenter de retrouver la personne qu'elle était avant de plonger dans le chagrin...

– Tu... Tu l'aimais, toi aussi ?

– Quoi ?!

– Vous vous êtes battus pour elle, c'est ça ?

– Non, lâche Alistair en souriant malgré lui. Notre histoire n'était pas si cliché.

– Alors pourquoi ce secret ? Pourquoi ne pas m'avoir dit qui elle était ?

– La honte m'en a empêché, admet-il. J'ai ruiné deux vies. Pas seulement celle de mon frère, mais aussi celle d'Esmée...

Il baisse la tête, comme vaincu, se passe la main dans les cheveux et lâche d'une voix brisée :

– Sans moi, il serait vivant... Et elle serait à ses côtés.

Incapable de le voir souffrir sans réagir, je l'entoure de mes bras et le serre

contre moi. Ses mains se glissent alors autour de ma taille et pendant de longues secondes, il respire contre ma peau en retenant ses sanglots.

– Quand tu seras prêt... lui murmuré-je, je pourrai tout entendre, Alistair. Tout. Sans juger.

Le vicomte se redresse, se racle la gorge et fait un pas en arrière. Il attrape à nouveau sa bouteille de bière, je lui réclame silencieusement la mienne et nous buvons, les yeux dans les yeux, sans rien ajouter pendant un bon moment.

– Le père d’Esmée est flic à Scotland Yard, m’apprend-il soudain. Il va enquêter sur Chapman pour voir ce qu’il peut trouver.

– Tu as décidé de te battre pour moi, Blackwood ? lui souris-je.

– Je me bats pour ta réputation. Et il y a du boulot... ironise-t-il.

– Alors tu ne me fous pas dehors ?

– Non.

J’inspire à fond, comme si mes poumons venaient seulement de se souvenir comment faire.

– Et le mariage... ?

– Je compte toujours t’épouser, Jones, confirme-t-il. Tu ne m’échapperas pas comme ça.

La distance entre nous diminue à nouveau. Le joueur est de retour.

– Mais Hugh peut encore frapper... chuchoté-je.

– Tant qu’il se saura surveillé, il ne postera pas cette vidéo.

– Attends...

– J’en ai marre d’attendre, Jones... grogne-t-il en fixant mes lèvres.

– J’ai brisé une autre règle !

Méfiant, Costard se fige et me regarde d’un sale œil.

– Laquelle ?

– Je n’étais pas censée m’attacher...

Son regard vert farouche et insondable plonge en moi et me trouble comme jamais. J'ignorais qu'un seul être pouvait dégager une telle intensité. Et faire cogner mon cœur aussi violemment. Alistair ne bouge pas d'un millimètre, il ne prononce pas le moindre mot, mais je devine que son corps et son âme sont en train de s'étriper dans un duel acharné.

– Tu ressens la même chose mais tu ne l'avoueras jamais, lui souris-je. Ni à moi, ni à toi-même.

Il me jauge sans rien répondre. Ni rien laisser paraître.

– Et si je me trompe, si tu n'éprouves rien pour moi, ça ne change rien au fait que tu mérites de vivre pleinement, Alistair. Que tu dois te libérer de ce qui te ronge et te détruit, là-dedans.

Je pointe son cœur du doigt, il m'attrape par le poignet et me plaque soudain contre lui. Sa bouche fond sur mes lèvres, étouffant le cri de surprise qui rugit dans ma poitrine. Alistair m'embrasse avec force. Je lui rends son baiser, empoigne sa chemise pour le coller à moi. La danse sensuelle et enivrante dans laquelle on se lance me mène jusqu'au mur. Je me cogne et j'aime ça. Je grogne entre ses lèvres, il emprisonne mon visage dans ses mains et m'embrasse avec plus de hargne encore.

Finalement, à bout de souffle, grisés, excités, un peu perdus, on se détache et on s'éloigne pour mieux s'observer. Alistair ne dit rien mais il me contemple, les lèvres rougies, le torse agité par son halètement, comme si je représentais la plus forte des tentations et la pire des menaces. Une menace sauvage et imprévisible.

– Bienvenue à la maison... lui soufflé-je alors.

Et je m'éclipse, la peau en feu et le corps en fusion, avant d'en dire beaucoup trop.

Et de lui arracher sa chemise.

## 31. Goûter à tout

L'été se termine et j'ai l'impression que les choses sérieuses commencent. Mes sœurs parties, Alistair revenu, nos sacs vidés pour repartir du bon pied, il ne nous reste plus que notre devoir de faux fiancés : préparer un vrai mariage en quatre petits mois. Et je ne pensais pas que jouer la comédie serait un jour si difficile pour moi. Le couple transi d'amour qu'on a donné à voir pour nos fiançailles est bien loin derrière nous. Avouer mes sentiments à cet homme incapable d'aimer n'a fait que l'éloigner de moi. Depuis, c'est comme s'il s'était renfermé pour mieux se protéger, s'interdire de déraper. Les « règles », il n'a plus que ce mot à la bouche. Quand il daigne me parler...

Aujourd'hui, c'est encore un vicomte glacial, crispé, fuyant qui se tient à côté de moi dans la cuisine pour notre premier rendez-vous de préparatifs : une dégustation de petits fours et grands plats pour valider le traiteur du cocktail et celui du repas.

- J'espère que tu as faim... lâché-je en souriant bêtement.
- Tu n'as pas besoin de me faire la conversation, Pippa, le silence me va très bien.

Je le regarde, hébétée.

- Ce n'est pas parce que tu es de moins en moins sûr de ce mariage que tu as le droit d'être de plus en plus con.
- Désolé, marmonne-t-il.

Puis il va se chercher une bouteille d'eau dans le frigo, juste histoire de me tourner le dos.

- Pourquoi ce n'est pas Ottie qui cuisine pour l'occasion ? J'aime tout ce qu'elle fait.
- Parce qu'elle ne peut pas nourrir trois cents personnes à elle toute seule,

grogne-t-il.

– Pourquoi tu ne lui embauches pas une brigade comme dans *Top Chef* ?

– Qu'est-ce que c'est encore que cette série... ? soupire-t-il.

– Une série ? Mais dans quel monde tu vis, Blackwood ? C'est une émission de télé où des cuisiniers...

– Je n'ai pas de temps pour ça, me coupe-t-il.

– En revanche, tu prends vraiment tout ton temps pour être chiant !

Il se retourne, plisse ses yeux verts pour me demander de la fermer puis consulte sa montre, se frotte nerveusement le poignet, lit à nouveau l'heure qui n'a pas changé et s'adosse à l'évier pour mieux ronchonner.

– Je déteste les gens en retard. Ce n'est pas professionnel.

– Pourquoi ce n'est pas Ottie qui déguste avec toi, d'ailleurs ? Elle doit avoir un palais bien plus sûr que le mien.

– Parce que je n'épouse pas ma cuisinière de 50 ans que je connais depuis l'enfance...

– Et pourquoi pas ? Elle saurait comment t'empoisonner après un mois de mariage, elle !

– Parce que j'ai déjà trouvé une actrice de 24 ans que je connais depuis trois mois et qui m'empoisonne déjà l'existence.

Fier de sa petite repartie débitée à toute vitesse, il croise une jambe sur l'autre, les bras sur son torse, et attend ma réaction. Avec son jean noir, sa chemise gris clair aux manches soigneusement retroussées jusqu'aux coudes, ses chaussures à mi-chemin entre les boots et les baskets montantes, sa barbe de quelques jours et ses lèvres encore humides de toute cette eau qu'il boit pour se donner une contenance, il ne me donne qu'une seule envie, à moi : me jeter sur lui pour le faire taire.

*Et l'embrasser, oui.*

*Et me coller à son corps musclé, oui, aussi.*

*Et le mordre un peu, peut-être...*

– Pourquoi est-ce que les hommes sont forcément aussi sexy qu'ils sont

pénibles ? Ça va *toujours* ensemble.

– Parce que les femmes posent trop de questions qui commencent par « pourquoi », comme les enfants de 3 ans qui veulent tout savoir sur le monde, me répond-il avec son petit sourire en coin satisfait.

– Tu ne connais strictement rien aux enfants de 3 ans, ni aux femmes, ni au monde, tenté-je de me défendre.

– Alors que c’est vrai que les cons, Jones, c’est ton rayon !

Je lâche un grognement frustré et m’approche de l’horripilant sans trop savoir encore comment je vais lui faire du mal. Mais l’équipe de traiteurs déboule à ce moment-là dans les cuisines du manoir, se confondant en excuses.

Quelques minutes plus tard, je me retrouve face à une cinquantaine de petits canapés différents. À vue de nez, il me semble que je serais capable d’en citer quatre. Si c’était une épreuve de *Top Chef*, aucun doute, je devrais rendre mon tablier sur-le-champ. Le gourmand qui me sert de fiancé, lui, se sert et se lèche les doigts, dodeline de la tête à chaque nouvel essai, lâche des commentaires aigus et quelques critiques pointilleuses :

– Le chutney sous la Saint-Jacques est trop subtil.

– Ah, on a mangé une Saint-Jacques, ce n’était pas du poulet cru ? Je me disais aussi que c’était une drôle d’idée... grimacé-je.

– Cette verrine-là est trop sophistiquée, on ne perçoit plus aucune saveur.

– Toi aussi tu as un peu envie de vomir ? lui chuchoté-je.

– Les tartelettes aux rognons, c’est exactement ce qu’on cherche, très fin mais on reste dans l’esprit terroir.

– Quand tu dis « rognons », tu ne veux pas *vraiment* parler de... ?

– Pour le haggis, je préfère la version aux oignons avec la sauce aux pommes. Et toi ?

– Je ne sais même pas de quoi tu parles...

– On garde aussi la langue de bœuf, l’irish stew, les petits feuilletés aux escargots et le *welsh rarebit*, non ?

Non seulement je n’ai aucune idée de ce que je déguste, mais en plus la nausée me guette. Je mets ma main devant ma bouche pour éviter de rendre

ma dernière bouchée. Et Alistair se marre en découvrant ma tête.

– Ça va ?

– Je me régale... mens-je en adressant un petit sourire gêné aux traiteurs.

Son petit rire guttural fuse et il se lève pour aller jusqu'au frigo et m'apporter une bouteille d'eau.

– Tu veux goûter aux plats principaux ? me défie-t-il de son sourcil relevé. J'aime bien la mousse d'agneau mais un peu moins la purée de radis nouveaux...

– Je te fais confiance, minaudé-je en jouant les fiancées soumises.

– C'est dommage de ne pas goûter à tout avant de se décider, insiste-t-il.

– Tu sais que j'aime prendre des décisions sans trop réfléchir ! Comme quand tu m'as demandé de t'épouser...

Et je ris niaisement, beaucoup trop fort, tout en glissant ma main sur sa cuisse, sous la table, avant d'y planter mes ongles. Le vicomte se raidit à côté de moi, se mord la lèvre et capitule.

– On va oublier les rognons, la langue et les escargots, annonce-t-il. On va rester sur des choses simples qui vont plaire au plus grand nombre.

– Entendu, Mr Blackwood.

– Merci, mon amour... lâché-je en surjouant encore. Je t'embrasserais bien, mais je préfère la Saint-Jacques dans ma bouche que dans ton haleine.

Alistair me sourit de travers. Et je saute de mon tabouret pour quitter la cuisine et me réfugier dans ma chambre, où j'ai une cachette secrète remplie d'Oreo et de Cadbury.

\*\*\*

En début d'après-midi, jean noir et chemise grise m'attend devant son hangar, planté entre deux voitures, pour nous conduire à un nouveau rendez-vous hautement inintéressant chez une décoratrice de mariage. L'air pensif, il caresse de la main une vieille Aston Martin vert émeraude, puis m'ouvre la



portière d'une Jaguar noire au look vintage.

- Pourquoi on ne prend pas l'autre ? Je la préfère.
- Parce que ce n'est pas toi qui décides, Pippa.
- Pourquoi pas ? Le vert me va mieux au teint.
- Les bagnoles ne sont pas faites pour ça.
- Pourquoi pas ? Les mecs s'en servent bien pour mesurer la taille de leur...
- OK, on y va ! me coupe-t-il en allant s'asseoir derrière le volant.

Tandis qu'il disparaît derrière ses lunettes de soleil aviateur, je dois refermer ma portière toute seule.

- Je n'aime pas les Jaguar, c'est trop bas.
- Tu deviens snob, Pippa Jones.
- Je n'aime pas non plus les gens qui mettent des lunettes noires quand il n'y a pas de soleil.
- Dommage, tu ne décides pas de ça non plus, me renvoie-t-il dans les dents.
- Pourquoi ?
- Je t'ai déjà parlé des gens qui posaient des questions tout le temps comme des enfants de 5 ans ?
- Ils avaient 3 ans, tout à l'heure, rectifié-je. Et pourquoi je ne déciderais pas de tout, au fait ?
- Parce que nous sommes un couple moderne, nous prenons les décisions ensemble, nous apprenons à faire des concessions et à trouver un terrain d'entente qui satisfasse tout le monde.
- Tu parles comme mon grand-père mort, ironisé-je. Et tu as déjà choisi tout le menu de mariage, alors la déco, c'est moi !
- Non.
- Et je veux me marier dans la voiture vert émeraude !
- Non plus.
- Alors je ne veux plus me marier du tout ! braillé-je comme un enfant qui en a marre qu'on lui dise non.

Alistair rit dans sa barbe, soupire, démarre et ne me répond plus.

*Mais quelque chose me dit qu'il n'en a plus très envie, lui non plus...*

Une armée de décorateurs nous reçoit dans une sorte de petit château où chaque pièce a été aménagée comme une salle de réception de mariage prête à l'emploi, avec de nouvelles couleurs, un nouveau thème et un nouveau style derrière chaque porte. La décoratrice en chef ne s'adresse qu'à mon vicomte et j'ai bien envie de lui faire une petite leçon d'histoire sur la libération des femmes et le droit de vote, de tenir un compte en banque et de porter des pantalons, mais je ne me souviens plus vraiment des dates.

Alistair me prend par la main pour tenter de m'inclure dans les discussions, puis s'arrête net dans la salle « champêtre ». Évidemment. De la nature, des feuilles et du vert partout. Ses yeux brillants me rappellent la couleur du lac : profonde, sombre, aussi belle que mélancolique.

– Le centre de table végétal est pile dans la tendance, roucoule la décoratrice en penchant la tête vers mon fiancé.

– On veut juste une décoration qui nous ressemble, on se fiche de la « tendance », la rembarre-t-il.

– Il déteste ce mot, chuchoté-je à la femme vexée. Dommage, c'est l'un de mes dix préférés...

Elle ignore ma petite blague et continue de tenter d'amadouer mon vicomte au lieu de faire de moi son alliée. Je la déteste. Elle est si mince que le tunnel sous la Manche pourrait passer entre ses cuisses même quand elle a les pieds serrés.

– Pour les compositions florales, on peut partir sur un mélange de fleurs et de branches pour un effet plus rustique, plus authentique.

– Uniquement des fleurs de saison et des arbres du coin, n'importez rien ! ordonne le tourmenté.

– C'est bien noté, Mr Blackwood. C'est aussi notre façon de travailler, en accord avec ce que nous offre la nature.

– Je connais un charmant hôtel qui vous plairait beaucoup pour vos prochaines vacances, intervient-je sur un ton enjoué. Il fait aussi spa, restaurant et activités de plein air... *Finding Yourself*, je vous donnerai les

coordonnées si vous voulez !

Alistair sourit à ma proposition et s'en va observer les sièges de plus près.

– Pour les housses de chaises, vous avez une couleur préférée ? s'enquiert Tunnel-sous-la-Manche.

– Blanc !

– Abricot !

On a répondu en même temps mais à l'opposé l'un de l'autre. La décoratrice réagit avec une petite moue du genre : « Ces deux-là ne sont pas près de se mettre d'accord ». Et j'ai envie de lui faire bouffer ses centres de table à la mousse des bois.

– Je resterais aussi sur la valeur sûre du blanc, chic et traditionnel, si vous voulez mon avis...

– Non, on ne le veut pas, lui réponds-je avec le même sourire forcé.

L'arrogant se marre encore, et tente de me raisonner :

– Je sais que tu adores cette couleur, Pippa, mais ça ne va pas vraiment avec la sobriété du reste.

– Sobre... Ça va finir par faire plus enterrement que mariage, non ? boudé-je.

– Est-ce que vous pourriez imaginer un bouquet de mariée dans les tons blancs et abricot ?

– Absolument, Mr Blackwood. Et pour les chaises, alors, qu'est-ce qu'on fait... ?

– Blanc ! décidé-je moi-même pour lui clouer le bec.

– Parfait... note-t-elle en s'éloignant.

– De toute façon, j'aurai dix invités à tout casser et toi deux-cent-quatre-vingt-dix, bougonné-je assez fort pour qu'il m'entende. Et ma mère se fout complètement de poser ses fesses sur une chaise blanche ou blanc cassé, elle sera en K-way quoi qu'il arrive.

Il soupire à nouveau, un peu las de nos chamailleries. On continue cet après-midi calvaire en choisissant la vaisselle, la papeterie et des tas de

détails insignifiants qui nous rappellent seulement que nous ne sommes d'accord sur rien. Et que les deux mondes d'où nous venons sont pratiquement irréconciliables.

– Tu ne vas pas choisir ma robe de mariée à ma place, hein ? lui demandé-je, une fois dans la Jaguar, sur le chemin du retour.

– Je ne sais pas, Pippa... Je te rappelle que c'est pour de faux, tout ça. Il y a juste les apparences à sauver. Et un certain nombre de règles à respecter. Si on pouvait juste s'en tenir au plan...

– Parfait ! répété-je sur le ton insupportable de la décoratrice. En fait, comme je ne connais pas les règles ni les codes, tu devrais t'occuper de ces préparatifs tout seul et venir me chercher dans quatre mois, OK ? Et comme il est dix-sept heures, je vais commencer par respecter la règle du silence, si ça ne t'ennuie pas.

Je me tourne vers la vitre et l'ouvre en grand, avec la sensation d'étouffer. Le foutu vicomte à ma droite n'essaie même pas de négocier un traité de paix avec moi. Il me dépose au manoir, distant, ombrageux, puis repart en faisant crisser les pneus.

Je reste à bouder dans ma chambre jusqu'au soir, échangeant quelques textos avec mes sœurs comme chaque fois que j'ai un coup de blues.

## **Pippa**

[Les filles, je crois que je vais avoir le mariage le plus ennuyeux qui soit...]

## **Penny**

[Ne t'inquiète pas, Pipe sera là pour casser des trucs et faire l'animation.]

## **Piper**

[N'importe quoi ! C'est Pop' qui couchera avec ton mari histoire de pimenter tout ça.]

**Poppy**

[OK, je me dévoue si vous insistez...]

**Mommy**

[Je n'arrive pas à savoir si vous plaisantez ou pas.  
Les smileys sont trop petits pour qu'on voie quelle  
tête ils font !]

**Poppy**

[Nous on les voit très bien, Mommy...]

**Mommy**

[Alors viens me les expliquer au lieu de rester à  
rêvasser sur ce canapé. Et Piper, prends des cours  
de danse pour ta maladresse. Et Penny, tu  
pourrais être plus gentille avec tes sœurs !]

**Poppy**

[Non merci !]

**Piper**

[Sans façon !]

**Penny**

[Désolée, je passe mon tour aussi !]

**Pippa**

[Et moi, Mommy... ?]

**Mommy**

[Et toi... ne te marie pas !]

## **Pippa**

[OK, moi j'y vais ! Bonne nuit tout le monde !  
Bisous à Prince-Harry !]

Mon téléphone vibre encore quelques fois au rythme des smileys morts de rire de mes sœurs, puis c'est un coup de fil qui envahit mon écran : un directeur de casting qui a senti le vent tourner en ma faveur m'appelle régulièrement pour me proposer un rôle dans la nouvelle saison d'*Outlander*. J'ai dit que j'y réfléchirais, mais il est à peu près certain que mes obligations ici m'empêcheront de partir en Écosse pour le tournage. Et je ne suis même pas sûre d'en avoir envie. Envie de m'éloigner de *lui*. L'autre type continue quand même à me relancer tous les deux jours... et je dois dire que son insistance me flatte : c'est *moi* qu'il veut. Depuis combien de temps une chose pareille ne m'était pas arrivée ?

Mon téléphone s'agite encore et je m'apprête à déclencher le répondeur avant de réaliser le nom qui s'inscrit cette fois sur mon portable : Hugh Trouduc Chapman – rebaptisé ainsi dans mes contacts par Siobhan. Cette fois, je décroche sans hésiter :

- Ce n'est vraiment pas la soirée ! sifflé-je dans le combiné.
- Wow, Pippa Love ! ricane-t-il. Tu parles peut-être comme ça à ton bouseux, mais un peu de respect pour moi, s'il te plaît.
- Du respect ? Et au nom de quoi ?
- Au nom du fait qu'on est début septembre et que je t'attends ! commence-t-il à s'emporter. Je suis très patient, Pipsy, mais tu es en train de jouer avec mes nerfs, là.
- Hugh, écoute...

Je tente de gagner du temps en repensant à ses menaces, à la *sextape* qu'il pourrait diffuser et à tout ce qu'il sait sur moi. Aux conséquences terribles que ça aurait sur Alistair, sur ma mère, sur ma meilleure amie... Je ne peux pas laisser ça se produire.

– Comme tu as l’air bien occupée, *my love*, je vais te laisser quelques jours de plus pour revenir... reprend mon ex de sa voix mielleuse. Je sais que c’est ce que tu veux, au fond de toi, et que tu ne sais pas comment faire. Tu n’as jamais été très douée pour prendre les bonnes décisions dans ta vie... Mais si tu tiens encore un peu à ta carrière, à ton honneur, tu sais où me trouver.

– Va te faire foutre, Hugh ! riposté-je dans un cri de rage. Ne m’appelle plus, ne m’écris plus, ne me menace plus... Quoi que tu fasses, je ne remettrai jamais un pied dans ta vie !

– Tu viens de faire une terrible erreur, Pippa... Et de prendre la pire décision qui soit.

Sa voix pleine de haine me colle des frissons. Je raccroche avant d’en entendre davantage. Et je reste deux heures à fixer le plafond, tout habillée, dans l’obscurité, pendant que le manoir s’endort, et moi pas.

Il est minuit passé quand je me décide à aller prendre une douche pour effacer toute l’aigreur et le fiel de mon ex qui m’enveloppent encore et me laissent un goût amer dans la bouche. Vingt minutes sous l’eau chaude, un gommage, deux shampoings ne suffisent pas. Pas plus qu’un brossage de dents de l’extrême. Pas plus que le shorty et le débardeur propres que j’enfile, les plus doux et les plus confortables qui soient. Pas plus que la crème hydratante que je m’étale partout pour me faire du bien. Celle qui sent mon adolescence insouciant. Pas plus que la tablette de Cadbury que je m’enfile en entier, sans me laisser le temps de respirer.

*J’aurai vraiment goûté à tout, aujourd’hui...*

En fait, je ne connais qu’un seul remède à mon insomnie : les bras d’Alistair Blackwood.

Je me faufile dans le couloir, marche jusqu’à sa chambre sur la pointe des pieds, toque doucement à la porte et entre sans vraiment y avoir été invitée. Mon faux fiancé ne dort pas. Une lampe murale est allumée au-dessus de sa tête. Mi-allongé mi-assis dans son lit, torse nu, il fixe son téléphone portable, un bras replié derrière le crâne. Il tourne son visage racé vers moi, la ride du lion creusée.

- Pippa, tout va bien ?
- S’il te plaît, ne parle pas...

Je m’approche doucement de son lit, me faufile sous les draps et colle mon dos à lui, recroquevillée sur le côté. Je l’entends respirer mes cheveux et ma peau.

– Je sais que tu ne me dis pas tout, murmure-t-il à mon oreille. Alors que tu peux tout me dire, Pippa Jones.

Je me retourne pour lui faire face et approche mon index de sa bouche.

– J’ai juste besoin de dormir, expliqué-je à voix basse. De ne pas être seule. D’arrêter d’avoir peur de ce qui va nous arriver.

– Tu connais presque tous mes démons, susurrent ses lèvres rebelles. Je veux bien rencontrer les tiens.

Je plonge dans le lac de son regard vert et profond. Il m’entoure de ses bras musclés, tendres, solides où je me love sans me faire prier. Il dépose un baiser sur mon front. Un autre sur ma bouche. Et me serre jusqu’à ce que je m’endorme.



## 32. La bonne décision

Barnaby Pinkerton a les mêmes cheveux roux flamboyants que sa fille, la voix caverneuse d'un fumeur et le sourire rare. Le flic de Scotland Yard a débarqué ce matin au manoir, sans prévenir qui que ce soit de sa venue. Miles, Judith et Ottie étant en vacances toute la semaine, c'est moi qui le repère, remontant le chemin pavé dans son costume gris un peu passé, un mystérieux dossier à la main.

– Appelez-moi Barney, lâche-t-il sans la moindre émotion en me tendant la main.

Un peu impressionnée par sa carrure et son sérieux, terriblement mal à l'aise sachant qu'il s'agit du père d'Esmée, je le salue timidement. Lui se présente sommairement et me demande de lui accorder une heure de mon temps. Il n'a pas besoin d'y aller par quatre chemins pour me convaincre : il cite le nom de Hugh Chapman et « enquête policière » dans la même phrase et j'accepte sur-le-champ, en mettant mes états d'âme de côté.

Alistair nous rejoint tandis que nous approchons du manoir. Les deux hommes échangent une poignée de main musclée et des regards entendus. Je demande discrètement à mon fiancé si c'est son sixième sens qui l'a fait sortir de son hangar. L'aristo-mécano en jean déchiré et T-shirt noir me répond d'un air parfaitement détaché :

– J'ai fait poser une caméra à la grille...

Barney boit du café. Beaucoup de café. Assis face à nous à la grande table de la cuisine, l'inspecteur venu de Londres étale ses papiers pour me montrer les visages des autres victimes de mon ex.

– J'en ai déjà trouvé une dizaine, grommelle le flic. Chapman a harcelé toutes ces filles pendant des années. Souvent des gamines un peu paumées ou

prêtes à tout pour percer... et faciles à manipuler.

– Comment ? souffle Alistair.

– Certaines étaient ses compagnes. D'autres des aventures d'un soir. Toutes ont travaillé pour lui. Il les faisait tourner pour obtenir ce qu'il voulait en échange : leurs faveurs, bien sûr, mais aussi des photos, des vidéos, des messages compromettants. Il avait de quoi les réduire au silence, après ça, et faire d'elles ce qu'il voulait. Ce type n'a aucun scrupule. Il est connu comme le loup blanc, dans le milieu. Mais il a du pouvoir, du fric et un charisme écrasant, alors les gens préfèrent se taire plutôt que de jouer à la roulette russe avec leur carrière.

– Putain d'enfoiré... murmuré-je.

La définition parfaite de Hugh Chapman.

J'ai soudain du mal à regarder mes deux interlocuteurs en face. La honte m'étreint. Je m'en veux terriblement d'avoir partagé la vie de cet homme infâme sans suspecter une seconde sa double vie. *Boyfriend* idéal, mentor, réalisateur réputé le jour, et salopard fini, manipulateur pervers, *sack of shit* la nuit.

– Il a... Il a fait tout ça ces quatre dernières années ? Quand j'étais avec lui ? murmuré-je.

– Ça fait au moins quinze ans que ça dure, mais oui... il n'a jamais vraiment arrêté, m'apprend Barney en fixant les photos des victimes.

Je devrais m'estimer chanceuse : Hugh a été presque correct avec moi. Il m'a traitée comme une princesse jusqu'à notre rupture. Et s'il s'est montré menaçant depuis, insistant, rabaissant, humiliant... C'est apparemment comme ça qu'il se comportait avec toutes les autres. Ses choses. Il me dégoûte, je me dégoûte.

Je sens le regard d'Alistair sur moi. Je suis à peu près sûre que ses beaux yeux verts n'expriment que de la compassion, peut-être même de la tendresse, mais je les fuis.

– Est-ce qu'il les a... agressées ? demandé-je avec difficulté. Sexuellement ?

- A priori, non. Pas de contrainte physique.
- Mais psychologique, ruminé-je. Et les dégâts sont les mêmes.
- Parfois pires, lâche le flic.

Je ravale les larmes qui tentent de se frayer un chemin à travers mes yeux baissés.

– Tu ne pouvais pas savoir, Pippa... me chuchote Alistair en glissant sa main dans la mienne.

Je m'écarte, retenant mes sanglots.

Le flic me regarde bien en face et me balance soudain que je dois sortir du silence. Agir. Porter plainte. Que toutes ces filles le feront aussi si quelqu'un lance le mouvement. Que je dois me servir de mon nom, de la lumière qui est sur moi en ce moment pour foutre ce type à l'ombre. Et qu'il est déterminé à nous faire parler, à nous faire entendre, pour que cet enfoiré tombe aux mains de la justice.

- Et la vidéo ? soufflé-je, sentant mon corps trembler.
- À la demande de votre fiancé, j'ai fait en sorte que Chapman se sache sous surveillance, lâche l'inspecteur. Il a été entendu comme simple témoin, pour l'instant, mais il sait qu'on s'intéresse à lui de près. Il serait fou de la diffuser maintenant. Ça nous laisse un peu de temps pour agir...

Il se lève en faisant grincer son tabouret. Je l'imites, il me tend une main rugueuse et m'adresse ces derniers mots percutants :

– Je vous recontacte dans une semaine, Miss Jones. Tâchez de prendre la bonne décision...

Je craque à l'instant où la grande porte du manoir se referme derrière lui. Un torrent incontrôlable se déverse sur mon visage, mes jambes se mettent à trembler, puis me lâchent. Alistair se précipite à ma rescousse et ses bras me retiennent, m'évitant de tomber violemment.

– Respire, Pippa...

Je suffoque, en proie à une crise d'angoisse monumentale. Mon corps me trahit, se retourne contre moi. Plus rien ne fonctionne correctement : ma gorge se bloque, mon cœur bat trop vite, mes poumons ne se remplissent plus, mon estomac se tord et tous mes membres s'engourdissent.

– Respire, murmure encore l'homme qui me serre. Voilà, comme ça...

Je retrouve peu à peu mes esprits, mes muscles, puis me love dans son cou, me noie dans sa chaleur, m'enivre de son odeur.

– Viens, on s'en va, me glisse-t-il en m'emportant dans ses bras.

La décapotable rugit à chaque montée et je me laisse aller, le nez pointé vers le ciel, aveuglée par le soleil orangé de septembre. On roule pendant une bonne heure, les cheveux au vent, sans parler, sa main nonchalamment posée sur ma nuque. Alistair m'emmène là où je ne suis jamais allée auparavant, sur des petites routes désertes et escarpées. Il conduit avec souplesse, fait quelques pointes de vitesse, s'assagit pour accélérer à nouveau. Je ris à plusieurs reprises, le cœur plus léger, un peu ivre de cette course folle à travers la campagne anglaise.

Lorsqu'on regagne le manoir, quelqu'un nous y attend.

– Grayson ? devine Alistair en reconnaissant le monospace garé dans l'allée.

– Merde... On doit aller tourner ! me remémoré-je en sautant de mon siège.

Je salue mon collègue en mode fusée, m'excuse mille fois pour mon retard sans m'arrêter de courir, le dépasse, me rue jusqu'à ma chambre pour récupérer mon carnet de notes et redescends aussi vite. Je retrouve les deux hommes adossés au véhicule, un sourire complice aux lèvres.

– Je te présente Alistair *Incruste*, notre stagiaire pour la journée, me lance Grayson.

Je dévisage les deux amis d'un sale œil.

- Non, rétorqué-je.
- Quoi ? se marre mon collègue.
- Je ne mélange pas plaisir et business, inventé-je.
- Je me ferai tout petit, balance le vicomte de son air de sale gosse.
- Non.
- Pippa, il veut comprendre à quoi rime ce documentaire...
- Il comprendra au même moment que tout le monde : quand il sera diffusé, sifflé-je.
- Je promets d’être sage... continue mon fiancé.

Son sourire m’horripile... et me donne follement envie de l’embrasser – voire de le mordre jusqu’au sang.

- Tu ne parles pas, tu ne commentes pas, tu ne te moques pas, tu restes à ta place, compris ? soupiré-je.
- Compris.
- Si tu gâches cette interview, je te tue, Blackwood...

Et son sourire s’étend encore, ses yeux pétillent de malice et je ne résiste pas : je me lève sur la pointe des pieds, lui vole un baiser et vais m’installer sur le siège passager.

\*\*\*

Malgré notre retard, la duchesse de Beenham nous accueille dans son petit trois-pièces poussiéreux avec le sourire et le chignon de travers. Pas timide pour un sou, elle nous prépare un thé noir noyé de lait, dans la plus pure tradition *british*, et tente de nous gaver de biscuits en nous racontant toute sa vie.

Comme promis, Alistair ne pipe mot, il observe tout et tente silencieusement de comprendre ce qu’il fait ici.

– J’avais tout, vous savez, nous glisse la vieille dame en fixant la caméra. Un beau manoir, un jardin à l’anglaise, des domestiques, des écuries, un terrain de tennis... et j’ai tout perdu.

Elle soupire un peu théâtralement, ses yeux se perdent dans le vague et elle continue :

– C’était un peu avant la mort de mon mari, le duc de Beenham. Il aimait bien trop les femmes et les jeux d’argent, ce vieux chenapan ! Le manoir coûtait une fortune à entretenir, on ne s’en sortait plus, alors on a dû laisser partir les gens de maison, vivre modestement... et puis déclarer forfait. Mon mari est tombé malade, il a passé ses derniers mois à l’hôpital pendant que je vendais tout ce qui nous restait pour m’acheter ce petit appartement.

Mon téléphone vibre frénétiquement. Je le mets en mode avion et me concentre. La duchesse nous ressert de thé. J’échange un regard avec mon vicomte. L’air tourmenté, il ne se demande plus ce qui nous a amenés ici. Il a saisi. Je ne veux pas tourner en ridicule sa campagne, son milieu social. C’est tout le contraire : j’ai envie de montrer un autre visage de l’aristocratie anglaise. La noblesse désargentée, désillusionnée, abandonnée. Ceux qui se sont battus pour faire vivre leur héritage, pour transmettre leur histoire, sans y parvenir. Ceux qui ont perdu bien plus que leur richesse, leur château, leur titre et leur mode de vie à l’ancienne.

Ceux qui ont perdu leur identité.

– Dans le quartier, personne ne connaît ma vie. Personne ne demande rien. Avant, j’étais quelqu’un... murmure la duchesse, abattue.

Cette femme m’émeut. Je croque dans un gâteau un peu rassis pour garder une contenance et je pense à mon fiancé. Il a peur de tout perdre, lui aussi. Son manoir, mais aussi ses souvenirs d’enfance, les traces laissées par les gens qui y ont vécu avec lui, qu’il a tant aimés, et sa famille d’adoption : Ottie, Judith et Miles.

La dame au chignon est fatiguée, tout à coup. On arrête de filmer, je lui promets de revenir la voir et rejoins les garçons, apparemment pressés de filer d’ici.

– Un peu déprimant, non ? lâche Grayson en démarrant.

– Elle existe, murmuré-je. Elle mérite qu’on raconte son histoire...

Dans le rétroviseur, je croise deux yeux verts d'une intensité qui me bouleverse.

– Ouais, lâche Alistair. Elle a déjà été suffisamment oubliée.

Notre chauffeur nous dépose au pied du manoir. Je grimpe les marches en premier et pénètre dans le grand hall, suivie de mon fiancé qui semble avoir perdu sa langue.

– Ça a dû être dur pour toi, de voir ça... murmuré-je en me tournant vers lui.

Son regard me contemple avant d'aller se poser sur les grandes fenêtres qui donnent sur le parc.

– Je sais ce qui m'attend si ce mariage ne voit pas le jour.

– Alistair, je ne te ferai jamais ça...

Il sourit doucement, passe la main sur son poignet, autour de la montre de son père, et soupire.

– Ce manoir, je comprends pourquoi tu veux le sauver, continué-je. Mais ce n'est pas *qui tu es*. Il ne te définit pas.

Alistair fait soudain un pas vers moi.

– Qui je suis, Pippa ? résonne sa voix grave.

– Tu es bien plus que ça... soufflé-je.

– Bien plus que quoi ?

– Cette vie, cet endroit, ce titre...

– J'ai grandi ici. Être vicomte, je ne connais que ça.

– Alistair Blackwood me suffit, à moi, murmuré-je soudain.

Je crois qu'il en a le souffle coupé. Ses yeux me scrutent et me troublent comme jamais. Sa main s'enroule autour de ma taille, il se mord la lèvre puis se rapproche dangereusement des miennes. Le baiser est proche. Son souffle chaud et sucré balaie mon visage, je sens mon cœur s'emballer et mon corps

se réveiller.

Mais je lui échappe.

– Je veux plus, Alistair... lui avoué-je tout bas. Plus que ce faux mariage. Tu n'es pas prêt, mais j'attendrai.

Grisée par mes propres mots, je dépose un baiser furtif sur ses lèvres puis me détache de lui et m'éloigne sans me retourner.

C'est le moment que choisit la tornade irlandaise pour débarquer dans le grand hall sans y avoir été invitée. Siobhan est essoufflée, décoiffée, débraillée et... enragée.

– Tu m'as vraiment fait ça, Pippa ?

– Siobhan, qu'est-ce que...

– Si tu répondais à ton putain de portable, je n'aurais pas à venir dans ce trou bouseux pour régler mes comptes avec toi !

Derrière moi, je sens Alistair se tendre, mais mon fiancé n'intervient pas et se contente de rester en retrait.

Moi, je panique. Parce que je sais *exactement* pourquoi elle est là.

– Ce rôle qui a fait de toi une star, il était pour moi ! s'égosille ma meilleure amie, en larmes. Il m'a tout dit ! Hugh m'a appelée et il m'a balancé tous tes sales petits secrets !

Je ferme les yeux, déglutis difficilement et sens le sol se dérober sous mes pieds.

– Je suis tellement désolée...

– Sale voleuse, siffle sa voix venimeuse.

Probablement embarrassé, Alistair tente de s'éclipser.

– Non ! Il faut que ton mec entende ça pour qu'il réalise qui tu es vraiment ! Une garce ! Une menteuse ! Une putain de traîtresse !



– Siobhan, s’il te plaît...

Ma voix se coince dans ma gorge. Rien ne peut justifier ce que j’ai fait. Je me sens honteuse, coupable, désemparée, indigne de son amitié. Et prise au piège.

– Tu leur as dit que j’étais bipolaire ! hurle-t-elle soudain. Tu as osé faire ça ! Et c’est la seule raison pour laquelle tu as eu ta chance et pas moi !

C’est la stricte vérité. Il y a presque trois ans, j’ai révélé cette information intime et confidentielle à un directeur de casting qui hésitait entre elle et moi. C’était l’unique faiblesse de Siobhan. Un secret qu’elle m’avait confié. Et malgré son traitement, sa maladie parfaitement maîtrisée, j’ai raconté qu’elle était instable, ingérable, incapable d’arriver à l’heure, d’apprendre son texte et d’écouter un réalisateur. Je l’ai discréditée pour obtenir le rôle qui m’a ensuite révélée au grand jour. Je voulais réussir à tout prix. Je voulais que Hugh soit fier de moi. Je voulais *exister*.

Et pour ça, j’ai piétiné ma première rivale. Sans jamais réussir à lui dire la vérité depuis.

– Tu as officiellement perdu ta seule amie, Jones ! aboie la brune trahie.

Je m’enferme dans le silence, sachant que ce que j’ai fait est impardonnable. Que mon amie me hait... et qu’Alistair doit tomber de très haut.

– Siobhan... murmure soudain la voix virile dans mon dos.

– Je sais tout ! lui balance-t-elle soudain. Votre petit arrangement, vos mensonges, vos simagrées à tous les deux... Vous me débectez !

Elle fixe Alistair comme s’il était le diable en personne et quelque chose en moi explose. Une peur vivace et rampante qui se répand dans mes veines. Tout pourrait s’écrouler. Par pure vengeance, Siobhan pourrait révéler notre secret et m’arracher celui que j’aime.

*Il perdrait tout. Il ne me le pardonnerait jamais...*

- Tu ne peux pas en parler ! m'écrié-je soudain.
- Je *peux* faire ce qui me chante ! siffle-t-elle dans ma direction.

Elle me contemple de tout son mépris puis se retire d'un pas furieux. À bout de forces, je ne cherche même pas à la retenir. Alistair me rejoint, m'observe longuement, en silence, et lâche dans un souffle amer :

- Et tu me reprochais de te cacher des choses...

Il me plante là et je me retrouve seule au monde. Au loin, un moteur rugit et je devine que mon fiancé est déjà loin. Tout comme ma meilleure amie. Ma seule amie. Mon ancienne amie.

Je suis fautive. Responsable de ce qui m'arrive. Et en pleurs. Mais la bonne décision, je viens de la prendre. Je ne peux plus reculer. Je vais porter plainte contre cet enfoiré de pervers narcissique.

*Hugh Chapman, tu vas regretter d'avoir un jour croisé le chemin de Pippa Jones.*

### 33. Les mauvais choix

Je m'engouffre dans un tunnel, sans voir de lumière au bout.

Deux semaines s'écoulent. Deux semaines de froid, de rien, de vide. Le mois d'octobre s'installe et emporte avec lui les rayons caressants du soleil, le bleu du ciel, le chant des oiseaux. La nature fait la gueule. Siobhan ne me répond pas. Alistair bosse comme un acharné. Mes sœurs n'ont pas une minute à elles – et encore moins pour moi. Miles annonce qu'il prendra bientôt sa retraite. Judith a une extinction de voix. Ottie s'enrhume et s'absente un long moment.

Rien ne va plus.

Un matin, sans y réfléchir à deux fois, je fourre quelques affaires dans un sac de voyage et je descends l'allée pavée jusqu'à la grille du manoir. Je grimpe dans le taxi qui m'attend là, indique ma destination au chauffeur – la gare la plus proche – et dégaine mon téléphone.

[Je vais passer quelques jours à Londres.  
Ne t'inquiète pas pour moi. P]

J'envoie ces quelques mots à Alistair, me doutant que cette information ne lui fera ni chaud ni froid, mais sa réponse fuse dans les secondes qui suivent.

[Pas sûr que ce soit une bonne idée.  
Où es-tu ? A]

Je soupire en découvrant son message. Sa froideur me touche. Me peine.

[Déjà en route. À bientôt. P]

On me reconnaît dans le train. On me prend en photo à Paddington

Station. On me fixe avec insistance dans le métro. On m'interpelle dans la rue. Et déjà, la campagne, son calme et sa tranquillité me manquent.

Je me rends directement chez Siobhan, frappe à sa porte, constate qu'elle n'est pas là et décide de l'attendre. Je me laisse glisser contre le mur, m'assieds à même le trottoir et regarde les gens passer. Mon bonnet vissé sur la tête, derrière mes lunettes de soleil, je passe presque incognito. J'observe l'activité qui m'entoure, la ville qui klaxonne, court dans tous les sens, vibre et s'éparpille à l'infini. Une heure s'écoule. Une autre s'étire. Siobhan fait enfin son retour, deux sacs de courses dans chaque main.

Je me lève d'un bond, elle sursaute et mord aussitôt.

- Dégage, Jones ! me crache-t-elle au visage.
- Il faut qu'on parle, Sio...
- Casse-toi ou j'appelle les flics, grogne-t-elle en cherchant ses clés dans la poche de sa veste.

Impuissante, le cœur un peu brisé, je la regarde lâcher tous ses sacs et insulter la terre entière entre ses dents serrées.

- J'ai besoin de toi, Siobhan. J'ai besoin que tu me pardonnes, que tu me donnes une seconde chance... fais-je en retenant mes larmes.
- Tu rêves, siffle-t-elle.
- J'ai fait une erreur, murmuré-je. Je m'en suis toujours voulu terriblement. Mais ces derniers temps, je me suis dit qu'au moins, tu n'étais pas tombée dans les griffes de Hugh...

Son regard mitrailleur croise le mien et elle lâche un petit rire cruel :

- Ah, parce qu'il faut que je te remercie, c'est ça ?
- Non. J'ai merdé. Sérieusement merdé. Je suis désolée...
- Va raconter tes *bullshits* à quelqu'un d'autre, oublie-moi.

Je fais un pas vers elle, elle me repousse.

- Je veux bien te laisser tous mes prochains rôles, Siobhan. Je veux bien

renoncer à ce métier qui nous détruit à petit feu, si ça me permet de te retrouver. Si c'est l'argent que j'ai touché à l'époque que tu veux...

– Ne m'insulte pas, Pippa !

Les sanglots m'emportent. Démunie, je ne sais plus quoi faire. Quoi dire. Je suis face à un mur.

– Si je pouvais revenir en arrière...

– Tu referais exactement la même chose ! Les mêmes choix ! Tu me trahirais comme tu l'as fait. Tu vivrais ton heure de gloire en pleine lumière, en me laissant derrière à crever toute seule dans le noir.

Je la contemple longuement, hébétée, frappée par ses mots. Je ne reconnais plus ma meilleure amie. Ma quatrième sœur. Je l'ai blessée tellement profondément que pour la première fois, je n'y crois plus. Elle ne me pardonnera pas. Siobhan trouve enfin ses clés, ouvre sa foutue porte, disparaît à l'intérieur et me laisse en plan et en pleurs, à nouveau assise sur le trottoir.

Je laisse passer un peu de temps, reprends mon souffle puis me remets en marche. J'appelle le type d'*Outlander* et lui laisse un message pour lui dire que je ne suis pas disponible mais que je connais la personne idéale pour le rôle. Ça peut peut-être marcher. Si j'ai réussi à ruiner la carrière de ma meilleure amie en quelques phrases, je peux peut-être la faire redécoller en un coup de fil.

Puis je me rends jusqu'au quartier général de Scotland Yard, à Westminster. À l'accueil, je demande à voir l'inspecteur Pinkerton. On m'envoie patienter dans une salle aux murs gris et à la lumière vacillante. Je regarde les aiguilles tourner sur une vieille pendule jusqu'à ce que la porte s'ouvre enfin sur le grand gaillard roux.

– Miss Jones, me sourit le flic. Prête pour votre déposition ?

J'acquiesce, tente de rassembler mon courage et, pendant les deux heures qui suivent, je vide mon sac face à un enregistreur. Le beau, le moche et le très moche. Je raconte tout. Hugh et moi. Notre rencontre. Nos années « heureuses ». Nos relations de travail, toujours un peu sur le fil. Puis le coup

de poignard en direct à la télévision. La reconquête ratée. Les menaces. Le chantage. La *sextape*.

Je ressors du poste en fin d'après-midi, complètement vidée, la tête dans un étau et les jambes flageolantes. La nausée me prend à la gorge, je traverse la route en courant, me glisse dans une petite ruelle, me penche en avant et vomis toutes mes tripes.

– Pippa ? m'interpelle une voix grave, derrière moi.

Les yeux pleins de larmes, le ventre encore parcouru de spasmes, je me retourne et plonge dans le regard inquiet de mon fiancé.

– Blackwood, grommelé-je. Tu m'as implanté une puce GPS ?

– Barney m'a prévenu... murmure-t-il en me tendant la main.

– Je n'ai pas besoin de toi, riposté-je en reculant.

Alistair me sourit tristement, je fonds en larmes et lui tombe dans les bras, incapable de me passer de lui. On monte en voiture deux rues plus loin. Le vicomte démarre, s'insère dans les bouchons londoniens et conduit en silence tandis que je m'endors comme une pierre.

À mon réveil, le manoir étend sa façade au-dessus de ma tête et le moteur de la Bentley s'éteint. Je m'échappe par la portière, grimpe les marches extérieures deux par deux, traverse le grand hall et me dirige vers les escaliers intérieurs, mais une main me retient.

– Lâche-moi !

– Pippa, il faut qu'on parle...

– Je n'ai rien à dire !

– Alors contente-toi d'écouter, pour une fois ! gronde l'arrogant en me forçant à le regarder.

Sa chemise bleu ciel aux manches retroussées se soulève rapidement sur son torse, je devine que sa respiration est saccadée, que son cœur bat vite, trop vite, et je me prends à rêver.

– Ça te fait mal à l'intérieur, Alistair ? lui murmuré-je. Tu ressens la même chose que moi ?

– Tu sais que je ne peux pas... souffle-t-il en me bouffant du regard.

Blessée, frustrée, lasse de notre éternelle rengaine, je cherche à le faire réagir :

– Et si je te demandais de choisir entre ce foutu manoir et moi ? rétorqué-je. Quel serait ton choix ?

Son regard me happe puis m'échappe. Alistair se détourne, la main posée sur sa nuque.

– J'ai ma réponse...

Je laisse ces quelques mots dans mon sillage et file en direction de la lourde porte d'entrée. Je quitte le manoir, devale les marches, cours comme une folle, sans direction ni but précis, et arrive finalement à l'entrée du hangar.

Je pose mes yeux sur la première voiture dans ma ligne de mire. La fameuse Aston Martin. La *précieuse*. La vert émeraude. Je trouve les clés sur le contact, m'installe au volant et lance le moteur.

Alistair arrive en courant. Il me hurle de sortir de cette voiture.

Je le regarde bien en face.

Et j'accélère.

*Peu importe que ce soit le mauvais choix.*

*J'ai le sentiment de ne plus rien avoir à perdre.*

## 34. Des histoires à raconter

Je ne sais pas si le vert émeraude me va au teint. Mais à l'intérieur de cette voiture un peu sacrée, celle à laquelle Alistair semble tenir plus que tout, je me sens surpuissante. Belle, courageuse, importante. Enfin vivante. Le bruit du moteur allumé me résonne dans la poitrine, la pédale vibre sous mon pied, le visage du vicomte se défait de l'autre côté du pare-brise. Et moi j'accélère, sans me poser plus de questions. Cette fois, personne ne m'arrêtera. Je suis une femme libre. Je fais ce que je veux, je vais où je veux, je conduis la bagnole que je veux.

Alors que l'Aston Martin commence à décoller, je croise le regard noir de mon fiancé. Son vert profond et nuancé a tourné trouble. Sombre. Méconnaissable. Je plisse les yeux et fixe les siens pour ne pas me démonter. Mais il cède le premier. Il saute. Cet inconscient se jette littéralement sous les roues de la voiture pour m'arrêter. J'écrase le frein, tourne le volant, pile, percute un corps et lâche un cri d'effroi. Paniquée, je me rue sur la portière et sors en courant, me précipite par terre en appelant au secours.

– Non non non non non, pas ça ! Alistair, ça va ?!

Pas de réponse.

Je trouve son corps immense allongé sur le sol, de profil. À quelques centimètres à peine des pneus avant. L'espace d'une seconde, je le crois mort. Et le mot « assassin » me danse devant les yeux, fait couler mes larmes, m'empêche de réfléchir. La seconde d'après, Alistair roule sur le côté et s'écrase sur le dos, le nez au ciel. Il ouvre lentement les yeux, puis la bouche.

Aucun son ne sort.

– Je suis là, tout va bien... Dis-moi où tu as mal... Tu ne vas pas mourir, je te l'interdis... Pas de cette stupide façon-là ! Je te demande pardon... Je



vais aller chercher Miles ! Et Ottie. Et tes copains, tu veux tes copains ? Les quatre ? Ou les secours, d'abord ? Oui, les secours !

– Pippa... murmure-t-il en attrapant ma main.

Je tombe à genoux. Mon cœur s'arrête. Et repart n'importe comment.

– Tu ne m'as pas touché. C'est moi qui ai cogné du pied sur le pare-chocs pour t'arrêter.

– Putain, Blackwood ! m'écrié-je, relâchant toute la pression. T'es vraiment un malade, un fou, un taré ! T'es encore plus jeté que Stone et toute sa clique ! Tu aurais pu crever et ça aurait été ma faute ! J'aurais été veuve avant même de t'épouser ! Et ma mère aurait eu des tas d'histoires à raconter sur mes mauvais choix ! Et j'aurais eu le cœur brisé alors que je ne suis même pas censée t'aimer ! Et...

– Ferme-la, Jones...

La voix grave d'Alistair parvient à me faire taire. Il tire un peu sur mon bras pour que je m'approche de lui. Je vois une larme couler le long de sa tempe, sur sa peau dorée. Elle me désarme. Je me penche, l'essuie du bout des doigts puis glisse ma main sur sa joue et tourne lentement son visage. Je veux qu'il me regarde. Je veux comprendre. Je veux savoir.

– C'est tout ce qu'il reste de lui... se lance-t-il dans un murmure. Cette bagnole, c'était toute sa vie... Sa vie que j'ai foutue en l'air... Alors quand je protège l'Aston Martin, je protège un peu mon frère, quelque part... Comme il m'a protégé moi... Sauf que moi, il a réussi à me sauver.

Les larmes me gagnent aussi. Je ne comprends pas tout, mais ces aveux douloureux me déchirent le cœur. Alistair fixe les nuages. Je finis par m'allonger par terre, moi aussi, sur le dos, tout près de lui.

– Parle-moi, chuchoté-je. Je sais que tu n'as pas tué ton frère...

– Si.

Il marque une pause et je retiens mon souffle. J'ai peur, mais j'ai envie d'entendre sa vérité. Enfin.

– J’avais 20 ans, je faisais le con... J’ai eu un grave accident de moto, j’ai perdu beaucoup de sang et mes deux reins ont lâché. Benedict était compatible. Il m’a donné un des siens. J’ai subi une greffe, ça a marché, je me suis rétabli.

– D’où ta cicatrice... susurré-je.

Je cherche sa main à tâtons. Nos peaux se trouvent mais restent comme ça, à se frôler, sans oser se mélanger. Je ne suis pas sûre qu’il veuille de ma tendresse. C’est déjà inouï qu’il s’ouvre à moi, allongé sous l’Aston Martin de son frère que j’ai osé conduire.

– Je suis désolée... lâché-je simplement.

– Mais pour Benedict, les complications ont commencé. Infection. Maladie nosocomiale chopée à l’hôpital. Son état s’est vite dégradé. Il est mort... Il avait 23 ans, putain.

Sa voix se brise et sa main se plaque sur ses yeux pour que je ne le voie pas pleurer. Mais je vais prendre doucement ses doigts et les noue aux miens. Je ramène nos mains croisées sur mon cœur. Ça tambourine fort.

– Parle-moi de lui... essayé-je.

– Je ne peux pas... Je n’y arrive pas.

– Fais-le vivre encore, Alistair. En toi. Par toi.

– C’est trop dur... Ça a brisé mes parents. Ça a brisé Esmée et sa famille. Ça a brisé Ottie, Judith et Miles, qui nous connaissaient depuis tout petits et qui ne veulent pas partir d’ici tant qu’il n’y aura personne pour s’occuper de moi. Et ça a brisé des tas de vies, de destins, des tas de gens que tu ne connais pas.

– Et ça t’a brisé toi. Tu l’oublies ?

– Ma cicatrice me rappelle tous les jours ce qu’il a fait pour moi, et ce que je lui ai fait en retour : je l’ai tué.

Cette fois, je me redresse pour plaquer ma paume sur sa bouche et l’empêcher de prononcer ces horreurs.

– Elle devrait te rappeler ce que Benedict t’a donné : une chance de vivre. Viens !

Je saute sur mes pieds et lui tends la main pour le relever. J'ai une idée.

– Ça veut dire que tu restes ?

– Oui. On va se marier. Je ne sais pas combien de temps passera avant qu'on s'étripe ou que je te roule dessus pour de vrai... mais on va le faire. Sauver ce manoir. Briser la malédiction des Blackwood. Et je vais enfin servir à quelque chose ici. Viens !

Un dernier regard aux nuages et mon vicomte aux yeux brillants accepte de me suivre.

\*\*\*

Je laisse Alistair reprendre ses esprits pendant que j'appelle Grayson en catastrophe. J'ai besoin de son matériel de caméraman. Malgré toutes ses obligations, le jeune père répond présent et vient tout installer pour moi sur une des pelouses de la propriété. Il s'éclipse après m'avoir serré doucement le bras, sans me demander quoi que ce soit. Je ne sais pas pourquoi ni comment, mais il me fait confiance.

Mon fiancé, lui, tout juste sorti de la douche, a retrouvé sa fausse indifférence quand il me rejoint dehors. Sa démarche détachée, sa ride du lion, son tic nerveux avec sa montre et son air suspicieux : tout est là, sous contrôle. Mais pas pour longtemps.

– C'est quoi, tout ça ?

– C'est toi qui participes à mon documentaire.

– C'est hors de question, se renfrogne-t-il.

– Si tu ne le fais pas pour toi, fais-le pour rendre hommage à ton frère. À tous ceux qui l'ont perdu et qui le regrettent.

– Pippa...

– Je sais que c'est dur. Mais à force de ne jamais parler de lui, tu le tues une deuxième fois. Tu l'éteins et tu t'éteins avec lui !

Il me fusille du regard. Mes mots le blessent mais je choisis sciemment de

ne pas l'épargner. De le secouer vraiment. Si ce n'est pas maintenant, ça n'arrivera jamais.

– Votre histoire devrait être sur toutes les lèvres, dans tous les esprits. Ton frère est un héros. Toi aussi. Tu ne guériras jamais si tu en fais un secret. Les visages de la fondation Blackwood, ce sont les vôtres. Vos ressemblances, vos différences. C'est votre fraternité qu'on devrait célébrer à chaque gala, chaque foutue garden-party qui a lieu ici.

Je brandis le portrait de famille que j'ai emprunté dans la bibliothèque. Alistair et Benedict sont deux adolescents insouciantes, d'une beauté insolente, qui entourent leurs parents. Mon fiancé, grand et carré, les cheveux courts en désordre, un petit sourire en coin. Son frère aîné, grand et fin, une épaisse chevelure bouclée du même blond cendré, un immense sourire franc. Les traits du père et de la mère mélangés. La fierté se lit sur chaque visage, l'amour dans chaque regard, l'unité dans chaque main nonchalamment posée sur l'épaule de l'autre.

– Ces gens ont existé, ajouté-je tout bas. Ils t'ont aimé. Tu les aimes encore. Tu ne peux pas simplement les effacer pour arrêter de souffrir. Ça ne marche pas. Ils sont ton histoire. Et je veux la raconter.

Mon fiancé s'assied dans l'herbe en soupirant. Il capitule. Il replie soigneusement les manches de sa chemise blanche, jusqu'aux coudes, comme s'il était prêt à se mettre à nu et qu'il avait du pain sur la planche. Un vieux moteur à réparer. À désosser pour mieux le remonter.

J'appuie sur le bouton que m'a indiqué Grayson sans toucher à rien d'autre. Le cadrage est parfait : le majestueux manoir d'Englefield en fond, son imposante façade médiévale, la campagne du Berkshire comme décor. Et un vicomte blessé, au premier plan, qui accepte d'être juste un homme qui a tout perdu, enfin. Juste un orphelin de frère, de père et de mère qui peut peut-être en aider d'autres ou s'aider lui-même, puisqu'il l'a enfin décidé.

– Ce manoir, c'est mes racines, commence-t-il en tournant la tête pour le regarder. Ces vieilles pierres renferment mes souvenirs d'enfance. Nos traditions. Mes fantômes. Tout est là-dedans.

Je lui souris. Il parle bien. Il parle vrai. Son visage se fait intense, son regard profond. Il voyage déjà dans le passé, dans tout ce qu'il a enterré jusque-là.

– Ton tout premier souvenir, aussi loin que tu puisses remonter...

– Je ne sais pas si c'est le premier... Mais dès 6 ou 7 ans, je me souviens de mon grand-père qui nous racontait déjà l'histoire de ce château en long, en large et en travers. Alors qu'on n'avait qu'une envie, mon frère et moi, c'était d'aller jouer au rugby dans l'herbe ou nous jeter dans le plan d'eau.

– Les enfants de vicomte sont donc des enfants comme les autres ? lui demandé-je en souriant.

– Plus heureux que nous, ça n'existait pas ! me soutient-il en arrachant l'herbe devant lui. Mon frère était le fils parfait, poli, bon élève, sportif mais fair-play, ambitieux mais pas prétentieux, amoureux de la même fille depuis ses 15 ans, prêt à se marier et à remplir ce manoir de petites têtes blondes et frisées comme la sienne.

– Il voulait vivre ici avec sa famille ?

– C'était une certitude. Mais pas pour garder ce manoir rien qu'à lui, juste pour pouvoir le transmettre à son tour, un jour, et raconter les histoires ennuyeuses de mon grand-père à des enfants qui ont juste envie de courir.

Il se marre dans sa barbe mais retrouve vite son masque de tristesse, de douleur, de nostalgie.

– Et toi ? Tu rêvais de quoi ?

– Benedict m'avait laissé la place du rebelle, dit-il en haussant les épaules. C'était simple d'être son frère. J'avais bien le droit de faire des conneries puisqu'il assurait la pérennité du nom, la bonne réputation de la famille. La relève était assurée. Je ne sais pas trop de quoi je rêvais... Juste de faire ce que je voulais, de n'être obligé de rien. Et mes parents m'ont laissé faire, puisqu'ils avaient déjà un fils dans le droit chemin.

– Jusqu'à ce qu'ils en perdent un, le guidé-je doucement.

– Le meilleur des deux !

Alistair cache son trouble avec un petit sourire narquois. Puis il se penche

un peu en arrière, en appui sur les bras.

– Fils parfait, frère parfait, fiancé parfait... Il fait même un mort parfait ! Avec ses boucles blondes qui lui donnent l'air d'un angelot sur les photos, avec ce sourire qui ne s'effaçait jamais de son visage imberbe. Il était dégoûté de ne pas avoir de barbe... alors que la mienne poussait vite. Mais ça l'a fait rester éternellement un petit garçon aux yeux de mes parents. Ils ont perdu un fils de 23 ans, mais aussi un ange. Ça n'a étonné personne qu'il propose de me donner un rein quand j'étais au plus mal, alors que ça l'obligeait à repousser son mariage.

– Tu aurais fait la même chose pour lui, non ?

– Peut-être... mais j'aurais râlé. J'aurais raté des matchs de rugby, des parties de pêche avec mon père, des voitures, des fêtes, des filles... Benedict l'a fait avec le sourire. Il ne courait pas après la vie, lui. Il conduisait doucement, en regardant par la vitre. Il observait les nuages en attendant qu'il y en ait un qui ressemble à quelque chose. La vie était douce avec lui, il avait tout le temps pour être heureux. Alors il le rendait aux autres. Je crois que le fait de se sacrifier lui faisait même un peu plaisir, comme un juste retour des choses.

Ça m'émeut de l'entendre parler de son frère, de leur enfance et leur adolescence, sans fard... J'ai l'impression d'y être, cachée dans les coulisses, spectatrice privilégiée, petite souris curieuse, future groupie des frères Blackwood. Admirative du gentil, amoureuse du rebelle. Je sais déjà qui j'aurais été, dans ce trio-là.

– Comment vous avez survécu tous les trois, avec tes parents ?

– Honnêtement, je ne sais pas... chuchote-t-il en faisant non de la tête.

– Comment on vit la mort de son frère aîné, à tout juste 20 ans, quand on doit sortir tout seul de l'enfance pour devenir un homme ?

– J'ai retardé l'échéance en faisant n'importe quoi, m'avoue Alistair, un petit sourire triste aux lèvres. J'ai joué au con, abusé de tout. Je n'arrivais pas à me pardonner, à avancer sans lui. Alors je restais au même point de ma vie pour ne pas le trahir, pour ne pas vivre ce qu'il ne vivrait jamais.

– Qu'est-ce que tu t'es empêché de faire ?

– Des études, une carrière... Tomber amoureux, me marier... Envisager

d'avoir des enfants un jour... être heureux alors que lui n'avait pas droit à tout ça.

– Tu le regrettes, dix ans après ?

– Non. Je n'aurais pas pu faire autrement. C'était ça ou crever... Je regrette seulement de ne pas avoir fait plus pour mes parents, qui m'ont toujours pris comme j'étais, qui ne m'ont jamais rien reproché. Ils ont essayé de me guider vers autre chose, de me ramener vers eux, de m'apaiser. Mais j'avais besoin d'être le pire fils qui soit pour ne jamais remplacer leur fils parfait. Je me trompais. Ils avaient besoin de moi.

– Qu'est-ce que tu changerais, si tu pouvais ? Qu'est-ce que tu leur dirais ?

– Rien. Je n'ai jamais dit grand-chose, moi... Je préfère agir.

Il se tait et m'observe, derrière la caméra. Nos regards se jaugent un long moment, se parlent en silence, comme ils savent si bien le faire. Puis Alistair retourne à ses brins d'herbe arrachés. Comme ses confidences.

– J'aurais juste voulu qu'ils sachent que je me bats pour le manoir. Pour leur fondation. Pour leur nom. Pour leur fils. Je continue à faire la promotion du don d'organes entre proches, comme le voulait ma mère. Je récolte des fonds pour faire avancer la recherche médicale sur les greffes, comme en rêvait mon père. Je veux que d'autres frères que le mien survivent. Que d'autres parents puissent garder leurs deux enfants. J'espère simplement... qu'ils seraient fiers de voir que je poursuis leurs combats.

Mon cœur se serre et Alistair se redresse d'un bond, sort du champ de la caméra pour essuyer ses yeux d'un revers de main. Il sort sa chemise blanche de son jean, défait un bouton supplémentaire au col, comme pour retrouver de l'air. Et j'appuie de nouveau sur le bouton pour arrêter l'enregistrement.

Il se racle la gorge et s'ébouriffe les cheveux d'une main avant de me rejoindre de l'autre côté, les mains dans les poches, sa nonchalance retrouvée.

– Merci... pour la thérapie, souffle-t-il, ironique.

– Avec plaisir. Si je ne te conviens pas comme épouse... pense à moi pour une psychanalyse.

– Non, merci.

L'horripilant me laisse avec ces deux mots énigmatiques, son petit sourire goguenard et ses yeux verts insondables.

– Tu peux me dire non tant que tu veux, Alistair Blackwood... Tu vas bien être obligé de me dire oui un jour, chuchoté-je à son dos qui s'éloigne.

\*\*\*

Une semaine se passe sans que nous reparlions une seule fois de tout ça ni ne transgressions aucune règle. Nous réussissons à discuter du faire-part de mariage sans s'arracher les cheveux. Il opte pour du blanc sobre et m'accorde un liseré abricot tout autour. Il s'occupe du texte protocolaire et élimine patiemment toutes mes propositions farfelues de petit mot à ajouter pour nos invités. On se met rapidement d'accord sur Grayson comme photographe officiel du mariage. Je refuse en bloc toute idée de valse ridicule qui me fera ressembler à la Bête et lui au Beau. Il rejette ma proposition d'un immense lâcher de confettis multicolores pour fêter la nouvelle année en même temps que notre mariage, 31 décembre oblige. Mais il dit qu'on peut en rediscuter si les confettis sont dorés. On choisit de ne pas trancher encore les autres sujets qui fâchent : mes nièces imprévisibles en enfants d'honneur, ma mère en K-way, la présence de Prince-Harry dans l'église, le style imposé pour ma future robe de mariée, façon nonne recouverte de dentelle de la tête aux pieds.

Affaires à suivre.

Un matin d'octobre, Alistair vient toquer à la porte de ma chambre alors que je suis en train de visionner les images tournées la veille pour mon documentaire.

– Je peux entrer, Ridley Scott ?

– Oui mais je m'inscris plutôt dans la tendance naturaliste de Ken Loach, au plus près de la vérité, l'authenticité des images au service du récit. Renseigne-toi avant de faire des blagues ! lancé-je sans quitter mon écran des yeux.

– OK... J'avais une surprise pour toi, mais je reviendrai quand ta grosse



tête passera à nouveau la porte.

– Attends !

Je retire mon casque et lui souris, l'air angélique. Je suis littéralement obsédée par toutes ces histoires que les gens ont à raconter, par le rôle que je pourrais jouer en les aidant à les faire entendre. J'en oublie peut-être un peu ma propre vie.

– Désolée, je suis à fond, je ne sais pas faire les choses à moitié.

– Je sais... soupire-t-il. Tu m'épuises, Pippa Jones.

– Alors c'est quoi mon cadeau ?!

– Après ma petite introspection de l'autre jour... hésite-t-il, je me suis dit que ta famille et ton enfance devaient aussi te manquer...

– Alistair Blackwood, ne me dis pas que tu as appelé mon père pour tenter de nous rabibocher, commencé-je à gronder.

– Je sais qu'on aime les complications, toi et moi... Mais je ne suis pas maso à ce point-là.

– Alors c'est quoi ? trépigné-je.

Je me lève pour sautiller sur place, excitée comme une gamine.

– Je sais que je n'ai pas fait très bonne impression à ta mère, la dernière fois... Mais je voudrais essayer de me rattraper. Je l'ai invitée à venir ici. Elle a accepté.

– Vraiment ?!

– Oui, à condition que Prince-Harry soit le bienvenu aussi. Paula Jones est aussi dure en affaires que toi !

– Évidemment ! Alors elle vient quand ?

– J'ai envoyé une voiture la chercher à Londres. Elle devrait arriver d'ici trois minutes.

Il est encore en train de regarder sa montre quand je lui fonce dessus en criant : « Pousse-toi ! » et m'élance dans le couloir. Puis je reviens sur mes pas, lui claque un bisou sur la joue et le serre rapidement contre moi en lui crevant sûrement un tympan avec mon : « Merci ! ».

On se parle régulièrement au téléphone ou par textos groupés, mais je n'ai

pas vu ma mère depuis presque trois mois. Et malgré mes choix, que je veux assumer, et son entêtement à ne pas les approuver, cette distance entre nous est un supplice.

C'est en courant que je rejoins l'allée pavée du manoir et je lui saute dans les bras à la seconde où elle sort de la voiture conduite par Miles. Mon vieux golden retriever se joint à la fête en faisant pipi de joie partout autour de lui.

- Merci d'être venue, Mommy !
- Ton foutu prince charmant sait se montrer convaincant... Mais je n'ai pas dit combien de temps je restais.
- On s'en fiche, tu es là ! Et cet anorak est... superbe !

Malgré l'étonnante douceur de cette journée d'automne, ma mère s'est montrée prévoyante. Elle porte une sorte de manteau de ski au corps bleu, aux manches roses, à la capuche violette et à la poche avant jaune. Merveilleusement assorti à ses bottes de pluie vert grenouille.

- Je sais très bien quand tu te moques de moi, petit pois...
- Bonjour, Paula ! lance Alistair en nous rejoignant dehors. Vous êtes parfaitement équipée pour le Berkshire.

Mon faux fiancé joue le gendre idéal en lui serrant sobrement la main avant de passer son bras autour de mes épaules.

- N'en faites pas trop avec moi, Alistair. Je n'ai pas besoin de courbettes, juste d'honnêteté, lui renvoie-t-elle d'une voix neutre.
- Je vois, acquiesce-t-il. Alors je vais vous prouver que je ne suis pas le vicomte snob et coincé que vous croyez, attaché à son manoir et à ses voitures de collection, comme vous n'êtes pas seulement une mère de famille angoissée, détestant la pluie et adorant ses filles.

Ils se jaugent et se sourient, l'air d'apprécier ces échanges vifs mais sincères.

- Je sais que cette maudite pluie est nécessaire pour la terre. Mais les larmes de mes filles, je les évite autant que possible.

– Et toi, Prince-Harry ! intervient-je pour détendre l’atmosphère, peut-être que si tu pleurais un peu plus, tu pisserais un peu moins ?

Mon chien remue la queue mais aucun des deux humains ne daigne rire à ma blague. Et ma mère se lèche le pouce pour venir m’essuyer une tache invisible sur la pommette. Je l’arrête juste à temps en attrapant sa main, que je garde précieusement dans la mienne.

– J’ai vu ma mère pleurer beaucoup plus qu’elle n’aurait dû, répond froidement Alistair. Vous pouvez me croire sur parole, je déteste voir une femme en larmes par ma faute. Et je déteste encore plus l’idée de devoir me marier sans elle à mes côtés. Alors... je n’aimerais pas que Pippa soit privée de sa mère ce jour-là...

Le ciel se voile au-dessus de nos têtes pendant que l’homme que j’aime en secret et la femme que j’admire le plus au monde s’envoient leurs quatre vérités à la tête. Belle entrée en matière.

– Bon, je vois que les présentations sont à nouveau faites ! ironisé-je. On peut faire semblant de parler du beau temps, maintenant ?

## 35. L'effet Pippa

Le beau temps n'aura pas duré longtemps. Alors que je me promène avec ma mère sur la route de campagne qui traverse les champs, on se prend une belle saucée. Une averse abrupte et glaciale comme l'automne anglais sait en apporter sans prévenir. Je m'abrite sous un arbre, les pieds trempés, tandis qu'elle gesticule dans son anorak et ses bottes de pluie.

- Sors de là, Pippa, tu vas te prendre la foudre !
- Je n'ai pas de capuche, moi !
- Si seulement tu étais prévoyante...
- On parle toujours de la météo ou le procès de ma vie a déjà commencé ? m'égosillé-je.

Mommy me rejoint en courant, retire son manteau et me l'installe de force sur les épaules.

- Tu devrais arrêter de t'inquiéter tout le temps pour moi, chuchoté-je.
- Ce n'est pas quelque chose qu'une mère peut faire, conclut-elle simplement.

Je n'insiste pas. Pendant que Prince-Harry retrouve sa jeunesse en se roulant avec fougue dans une belle flaque de boue, on attend que la pluie cesse. En silence. Puis ma mère prend mon bras et on reprend notre promenade de petites vieilles.

- C'est vrai que c'est joli, ici, commente-t-elle. On respire.
- Tu serais peut-être moins stressée si tu vivais dans une ville moins stressante, essayé-je.
- Au moins, à Londres, j'ai trois de mes filles et mes deux petites-filles. J'aimais mieux quand je vous avais toutes sous la main, mais...
- Tu me manques aussi, Mommy...

Elle se retient de sourire et lève les yeux au ciel, cachant pudiquement son émotion.

- Pourquoi tu n’as jamais refait ta vie... après papa ?
- Parce qu’on ne se « refait » pas. C’est des bêtises, ça. J’ai simplement continué ma vie, avec mes petits pois.
- Oui, en pensant à nous... Jamais à toi.
- C’est comme ça, lâche-t-elle en haussant les épaules.

Je secoue son anorak plein de pluie et lui renfile, un bras après l’autre.

– Ça pourrait changer... insisté-je. Regarde-moi. Citadine pure et dure, attachée à mon image, à ma petite notoriété, à ma vie bien remplie et bien étalée. Je pensais que ça faisait qui je suis. Mais je me sens étrangement bien, ici. Un peu plus libre qu’avant, moins surveillée...

– Tu as toujours aimé que les regards soient braqués sur toi, se souvient ma mère en riant.

– Et aujourd’hui, je fais mon petit bonhomme de chemin dans mon coin, au fin fond du Berkshire, avec un projet de documentaire tourné vers les autres. Ceux qu’on n’entend pas.

– Est-ce que tu es heureuse, Pippa ?

Ma mère s’arrête et me regarde droit dans les yeux.

– Reste, tu verras, lui réponds-je, sûre de moi. Apprends à connaître Alistair. Laisse ce manoir opérer sa petite magie sur toi. Goûte aux petits sandwiches d’Otilie. Imprègne-toi de cette campagne, de ces gens, de cette lumière si spéciale, de cette authenticité... Qui sait ? Ça pourrait peut-être changer ta vie aussi !

Je me mets à courir pour entraîner Prince-Harry avec moi. Mon golden noir de boue aboie, s’ébroue, oublie ses 14 ans et envoie une pluie de gadoue partout. Derrière nous, Mommy sourit.

\*\*\*

Novembre est arrivé et ma mère est restée. Elle annonce son départ pour le lendemain chaque soir mais continue de le repousser chaque matin. Je ne sais pas si c'est lié aux bons petits plats d'Ottie, aux vacances qu'elle s'autorise enfin, à la vie de château à laquelle elle prend goût, à la glace qui se brise peu à peu entre elle et Alistair, ou simplement si elle veut s'assurer de mon bonheur avant de repartir.

Je n'aime pas trop lui mentir. Mais après tout, mon faux fiancé va vraiment m'épouser. Et mes sentiments pour lui sont bien réels. À quelques détails près, j'ai rarement été aussi heureuse de ma vie. Aussi fière de ce que j'accomplis.

Aujourd'hui, j'emmène Mommy en tournage avec moi. Je lui ai promis. Grayson est à la caméra, comme toujours. Et Alistair joue les chauffeurs, les guides, les *bodyguards*. En tout cas, il a tenu à être là. Dans un jean brut, des boots camel et un cardigan beige à gros col tendu sur son torse musclé, il me donne régulièrement envie de le déshabiller.

Tous les quatre, nous nous rendons dans une ferme reculée de la région. Tellement isolée qu'on dirait qu'un siècle nous sépare de son propriétaire. Un certain Pancras nous accueille en gros pull de laine bouffé par les mites. Le paysan bien charpenté, la cinquantaine usée, nous raconte qu'il n'a pas l'électricité dans toutes les pièces, qu'il se chauffe au poêle à bois, comme avant, qu'il est veuf et sans enfant mais qu'il se fout bien de la solitude, des nuits noires et de l'hiver : il a gagné la guerre.

– L'année dernière, un promoteur immobilier m'a offert un gros chèque pour que je lui cède mes terres. J'ai refusé. Mais comme il avait pour projet de construire un faux château monumental pour y organiser des mariages hors de prix, il n'a pas lâché. Je n'étais qu'un moucheron à écrabouiller sur son passage. Et par je ne sais quelle magouille avec le maire, il a réussi à me faire expulser.

– Mais c'est scandaleux ! couine ma mère en se mouchant derrière la caméra.

Je me tourne vers elle et lui demande en chuchotant de réagir en silence.

Pour qu'on n'ait pas besoin de la couper au montage et d'interrompre notre héros du jour.

– Mais cette histoire est quand même révoltante, me murmure-t-elle. J'espère que tu vas faire quelque chose !

Alistair se marre. Grayson s'impatiente.

– Vous avez dû partir ? demandé-je à Pancras.

– Jamais de la vie. J'ai entamé une grève de la faim. Je me suis barricadé ici et j'ai tenu bon. Celui qui me délogera de chez moi n'est pas encore né. Je n'ai peut-être rien... mais je ne *suis* pas rien.

– Bien sûr que non... renifle ma mère.

– J'ai les poches vides, mais le cœur plein ! s'emballe le paysan, encouragé par sa groupie. J'ai tout reconstruit tout seul, je fais vivre ma ferme et je ne demande rien à personne. Qu'on ne vienne pas me dire comment vivre. Je suis né ici et je mourrai ici !

Il tape du poing sur la table et Mommy sursaute.

– Enfin, le plus tard possible quand même... ajoute-t-elle en riant et pleurant en même temps.

On est tous un peu sonnés, groggy, frigorifiés en regagnant le manoir, à la tombée de la nuit. Grayson rentre vite retrouver sa femme et sa fille. Alistair allume un feu dans la grande cheminée du salon et ma mère reste silencieuse, pelotonnée sur le canapé avec Prince-Harry couché sur ses pieds.

– Je vais me chercher un pull et une deuxième paire de chaussettes, annoncé-je à la cantonade.

– Cet homme n'avait rien, Pippa. Tu peux avoir froid juste le temps d'une soirée, m'engueule-t-elle pour rien.

Mon fiancé rit dans sa barbe. Il commence à être habitué à l'hypersensibilité de Paula, et peut-être à mieux comprendre d'où vient mon côté entier.

Quand j'arrive dans ma chambre, à l'étage, je reçois un coup de fil de Mommy, qui a changé d'avis.

– Je suis désolée, mon petit pois... Je veux bien que tu me rapportes un gilet aussi, s'il te plaît.

– Avec un K-way ou ça ira ? ironisé-je dans le combiné.

Et ma mère raccroche. En tout cas, elle le croit. Tandis que je fouille dans ma penderie, j'entends des bruits lointains dans mon portable abandonné sur le lit, puis des mots plus précis. Je mets un petit moment à comprendre d'où ils viennent. Je me penche pour couper la conversation avant de redescendre, mais la voix grave d'Alistair me parvient et m'en empêche. Je me retrouve à genoux, l'oreille collée à mon téléphone posé à plat sur le matelas, affreusement tiraillée entre ma raison et ma curiosité. Mon envie d'en savoir plus est la plus forte. Il me semble que je le mérite. Cet homme ne me parle jamais. Je veux seulement entendre ce qu'il a à dire à ma mère et pourquoi il a attendu que je ne sois plus là pour le faire.

– ... ma mère aussi aimait l'honnêteté. C'est comme ça que j'ai été élevé.

– On ne peut pas être en paix quand on joue un rôle, confirme-t-elle.

– C'est un faux mariage, annonce-t-il tout à coup.

Et mon cœur rate un battement.

– J'ai demandé à votre fille de m'épouser parce que je perdrai ce manoir et l'héritage de mes parents si je ne suis pas marié d'ici deux mois. Voilà la vérité.

Ma mère ne répond rien mais je devine d'ici ses yeux ronds, sa bouche entrouverte, sa main devant.

J'imagine déjà les drames qui vont suivre...

– J'espérais m'en sortir comme ça, avec ce petit arrangement qui allait à tout le monde... poursuit Alistair sur son ton tourmenté. Mais je n'avais pas prévu l'effet Pippa Jones.



Cette fois, c'est moi qui écarquille les yeux et les lèvres.

– Elle a un peu bouleversé mes plans... explique mon fiancé à demi-mots. Je ne sais pas trop ce qui va arriver après, comment on va résister à ce qui se passe entre nous... malgré nous...

– Ça veut dire que vous voulez annuler le mariage ? s'inquiète ma mère en le coupant.

*Mais non ! Mauvaise question ! On s'en fout ! Demande-lui ce qu'il ressent !*

Je m'agace toute seule et me mords les joues pour ne pas hurler dans ce téléphone.

– Non, répond calmement Alistair. Je voulais juste vous dire que je vous promets de ne pas rendre votre fille malheureuse et d'être toujours honnête avec elle comme je le suis avec vous.

Mon pouls accélère encore. Je paierais cher pour voir la lueur qui doit traverser ses yeux verts en ce moment. Pour déchiffrer son émotion. Pour lire dans sa ride du lion, dans son visage racé, dans ses bras croisés, tout ce qu'il ne me dit pas.

J'entends ma mère bredouiller : « Merci » et je raccroche. Les joues rosies.

*J'ai bouleversé ses plans...*

*Je ne suis peut-être pas la seule à être tombée amoureuse, finalement...*

## 36. Sur un coup de tête

Après une nuit courte et hachée, ce n'est pas Alistair que je vais retrouver au petit matin. C'est à ma mère que j'ai envie de parler. Je n'écoute pas toujours ses conseils, je n'ai pas toujours envie d'entendre son avis, de porter ses angoisses sur mes épaules, et il n'y a pas un sujet qui nous divise plus que le choix des hommes de ma vie. Mais cette fois, j'ai besoin de savoir. Ce qu'elle a lu dans les yeux d'Alistair, ce qu'elle pense de ce mariage arrangé, des sentiments qu'il cache, qu'il n'a osé avouer qu'à elle, à moitié, de cet homme que je vais épouser pour de faux... et qui est en train de s'installer dans mon cœur pour de vrai. Mommy va sûrement me conseiller de me méfier, peut-être même de fuir. Et je ne suivrai sûrement pas son conseil. Mais aujourd'hui, ça comptera : ce qu'elle a vu, ressenti, su, compris avant moi.

Je frappe plusieurs coups, espérant ne pas la réveiller, mais sa nuit a dû être au moins aussi agitée que la mienne. Je finis par passer la tête... pour trouver son lit fait. Vide. Il n'y a que Paula Jones pour quitter un manoir en faisant son lit, et en laissant des tas de petits mots sur la colonie d'oreillers qu'elle a bien alignés :

*Judith,*

*Merci pour tout, pensez à vous reposer.  
Vous ne trouverez pas de draps et de torchons  
repassés chez moi, mais vous êtes les bienvenus  
quand vous voulez.*

*Miles,*

*Quelle élégance, quelle gentillesse !  
Il faudrait plus d'hommes comme vous sur terre.  
J'ai encore deux ou trois filles à marier si votre fils  
se décide à se caser.*

*Ottie,*

*Je ne vous remercie pas pour les trois kilos pris.  
Mais pour tout le reste... merci de m'avoir nourrie  
et choyée comme si c'était moi l'enfant, pour une fois.*

*Pippa,*

*Je sais tout. Je suis partie mais pas fâchée.  
Je crois que vous avez besoin d'être un peu seuls  
tous les deux, ton vicomte et toi. Je crois qu'il n'est  
pas si mal que ça... Je ne sais ni ce que tu vas faire,  
ni ce que tu devrais faire. Mais je te fais confiance  
pour faire ce qui est le mieux. Tu n'as pas besoin  
de moi pour ça. Tu es grande, tu es libre. Tu as l'air  
de savoir où tu vas. Et tu as un fiancé sur qui  
tu peux compter.*

*Poutous de Prince-Harry et moi.*

*Pippa-bis,*

*Au fait ! Le paysan-anarchiste m'a demandé  
mon numéro de téléphone en partant !  
Comme je ne le connais pas par cœur,  
j'ai pris le sien. Mais maintenant, je ne sais pas  
ce que je dois faire... Tu m'aideras, petit pois ?*

Je souris et m'interdis de pleurer. Ma mère est vraiment unique en son genre. Je replace les petits mots des uns et des autres pour que la gouvernante les trouve et les distribue à ses amis. Puis j'emporte les miens dans ma chambre et me jette sur mon portable.

[Merci, Mommy ! Je te promets d'essayer d'être prévoyante. Pour la météo et tout le reste.]

[Je suis dans le train pour Londres. Ta campagne me manque déjà. Bonne chance, Pippa. Et ne mets pas de K-way, ça ne va qu'à moi !]

[C'est noté... Pour ton paysan, envoie-lui juste un message plein d'émoticônes. Une vache, un feu de cheminée, un poing levé, un cœur qui bat... Essaie juste de ne pas confondre avec le doigt d'honneur, le bonhomme qui vomit ou le cœur brisé.]

[Je suis presbyte, ma fille, pas sénile.]

[Et un homme te court après, pour la première fois depuis un siècle... Grâce à moi !]

[Il est veuf, il vit dans le noir et il porte des pulls troués. Pas la peine de crâner...]

[N'empêche que tu n'as jamais tapé aussi vite les textos, tellement tu es excitée. Moi aussi, je te connais par cœur, Mommy. Reviens vite !  
(pour moi ou pour lui)]

Ma mère m'envoie un petit doigt d'honneur jaune qui me fait pouffer et qui me fait aussitôt penser à Siobhan. Je n'ai toujours pas eu de nouvelles de ma meilleure amie. Ni pardon ni le moindre signe de vie. Ça me rend infiniment triste et j'ai la sale impression que je vais devoir faire le deuil de cette amitié si précieuse. Mais sur un coup de tête, je décide de rappeler le directeur de casting.

– Pippa Jones ! J'espère que vous m'appellez si tôt le matin pour m'annoncer une bonne nouvelle.

– Absolument. Je ne serai pas de retour à Londres avant l'année prochaine. Mais je m'engage à vous réserver mon tout prochain rôle, dans la série ou le téléfilm que vous voudrez. Tout... sauf du porno.

– En échange de... ? se méfie-t-il.

– Siobhan Doherty dans *Outlander*.

– Vous êtes dure en affaires, Pippa...

– Non, je vous rends service, c'est une excellente actrice ! Et vous ne trouverez pas plus motivée qu'elle.

– Ses essais étaient pas mal... Mais elle n'a pas vraiment le physique. Ni

la diction. Trop sexy, trop moderne, trop urbaine, trop...

– Elle peut être trop tout, le coupé-je. C’est ça, l’atout de Siobhan ! Elle ne fera jamais les choses à moitié. Mettez-la dans un contre-emploi. Une robe bustier, un chignon, elle s’oubliera pour le rôle. Elle disparaîtra. Je ne connais personne qui soit capable de jouer avec une telle humilité. Elle n’essaiera pas de briller, d’écraser les autres ou de devenir une star. Siobhan s’en fout, elle veut être comédienne, c’est tout.

– Vous feriez un bon agent, Pippa, se marre le directeur de casting. Je vais y réfléchir... Mais je n’ai pas oublié votre proposition.

– Vous pouvez compter sur moi... Et sur elle.

Je raccroche sans savoir si je peux y croire ou pas. Mais je me serai au moins battue pour ma meilleure amie. Comme elle le mérite.

Je fais mon tour habituel des réseaux sociaux et des sites people : pas de nouvelle trace de mon ex, de ses frasques ou de ses menaces. Pas de *sextape* non plus, ni de nouveau scandale salissant mon nom ou une quelconque partie de mon corps. Le seul nouveau mail dans ma messagerie provient de Scotland Yard.

---

**De :** Barnaby Pinkerton

**À :** Pippa Jones

**Objet:** enquête préliminaire

Bonjour Pippa,

Comme prévu, les langues se délient depuis votre témoignage. Tout est encore gardé secret. On ne rendra les plaintes publiques que quand on les aura toutes réunies, mais les preuves s’accumulent contre lui. Je vous tiendrai au courant de la suite. En tout cas, en attendant, Chapman ne moufte pas. C’est à peine s’il sort de chez lui, ces temps-ci. Je pense que vous pouvez dormir un peu plus tranquille.

Sur un plan plus personnel, à mon tour de vous dire merci... Esmée se passionne pour cette affaire. Elle revit. C’est en partie grâce à Alistair, mais aussi grâce à vous. Ça fait du bien de voir ma fille se battre contre autre chose qu’elle-même.

Bien à vous,  
Barney

---

Il n'est pas encore huit heures du matin et j'ai l'impression d'avoir déjà eu dix vies. Tout en me brossant les cheveux, puis les dents, je fais le point dans ma tête pour essayer de ranger un peu le fouillis. Dans la colonne des « plus », je case le dossier Chapman, loin d'être clos mais géré d'une main de maître par Barney. Puis le dossier Esmée : j'ai donné mon accord à son père pour qu'il lui parle de mon combat et la rousse flamboyante semble remonter la pente grâce à ça. Je n'imaginais pas qu'une telle chose puisse me faire plaisir il y a encore quelques semaines. Le dossier Siobhan est plutôt très mal en point, je le range dans la colonne des « moins » en couinant face à mon reflet dans le miroir de la salle de bains. Mais je décide de positiver en retournant voir dans l'autre colonne si j'y suis. Le dossier documentaire avance bien, Grayson a commencé la phase de montage et il a un vrai don pour ça. Les premières images que j'ai visionnées m'ont ébahie... C'est rythmé, original, intelligent mais pas ennuyeux, sensible mais pas tire-larmes, parfois amusant mais jamais moqueur. Et j'ai déjà pris des milliers de notes pour ajouter ma petite touche, un peu de musique ici, un fondu là, une seconde de plus sur un regard qui compte, un silence qui pèse, pour ne jamais déformer la vraie vie. Je ne sais pas où ce docu finira, mais j'en suis déjà fière.

Enfin, il reste le dossier Alistair. Aucune idée de la colonne où il se range, celui-là. C'est le pire et le meilleur à la fois. Nos relations changent chaque jour, chaque heure. Nos préparatifs de mariage prennent une tournure moins insupportable que prévu. Mais tout le reste entre nous est vraiment sens dessus dessous. À force de réfléchir, je ne sais plus ce que je ressens, ce que j'ignore, ce que je devine, ce qu'il veut, ce qu'il cache, ce qu'il espère. Et je ne sais pas à quel moment je vrille. J'arrête de penser, je lâche tout ce que je suis en train de faire et je me rue dans sa chambre en courant.

Il n'y est pas.

Essoufflée, déçue, je réalise qu'il vaut mieux qu'il ne me trouve pas dans cette tenue : T-shirt trop court qui me fait une mini-chemise de nuit, cardigan

trop grand que je lui ai piqué sans lui dire et grosses chaussettes tire-bouchonnées qui m'arrivent à mi-mollet. Pas vraiment sexy.

C'est à ce moment-là que les bruits me parviennent depuis sa salle de bains attenante. Des bruits d'eau, de douche, d'éclaboussures qui rejaillissent sur moi comme une tempête tropicale. Sur un coup de tête, je retire mon accoutrement et m'introduis sur la pointe des pieds dans son monde, dans son intimité. Je n'ai peur de rien, je ne pense pas, je ne prononce pas un mot. Je ne réfléchis plus, j'agis. Je n'écoute plus mes petites cases là-haut, je vis. Nue, folle, en feu, je m'invite sous sa douche à l'italienne et me plante face à lui.

Quand il rouvre les yeux, sous le jet d'eau, Alistair se colle au mur carrelé et me dévisage intensément.

– Bonjour... ? lâche sa voix grave comme si c'était une question.

Je fais un pas vers lui, glisse mes bras autour de son cou et colle mon corps au sien. Trempé, tendu, sexy à crever.

– Je suis venue bouleverser un peu plus tes plans... murmuré-je avant de l'embrasser.

Il répond à mon baiser, glisse ses mains sur mes hanches et sa langue dans ma bouche puis s'arrête net, me fait reculer d'un pas et me lâche.

– Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Sa ride du lion se creuse, son sourire en coin s'étire. Aucun doute : je suis folle de cet homme, de ses tics, de sa façon de perdre le contrôle, parfois.

– Que j'adorais bouleverser tes plans, Alistair Blackwood.

Il comprend que soit j'ai entendu ses petites confessions de la veille, soit ma mère me les a racontées entre-temps. Il fait l'indifférent, le désinvolte, le flegmatique. Il ébouriffe ses cheveux mouillés d'une main, frotte ses pectoraux de l'autre.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, souffle-t-il en laissant le jet d'eau masser ses épaules.

– De tes sentiments pour moi, dis-je en soutenant son regard joueur.

– Ah... ceux-là.

– Oui, là.

Sans le quitter des yeux, je pose ma main droite sur son cœur et laisse glisser mes doigts sur sa peau dégoulinante. Je dessine les contours musclés de son torse, longe ses abdominaux, descends encore, file vers sa cicatrice, reviens vers le V qui court jusqu'à son sexe. Et je vois mon vicomte respirer plus fort, se mordre la lèvre, serrer les poings et s'empêcher de bouger.

– Alors ? Tu te souviens, maintenant ? insisté-je en penchant la tête sur le côté.

– Mes sentiments... tente-t-il de poursuivre avant de déglutir.

Sa pomme d'Adam grimpe en même temps que son désir. La température monte aussi.

– Il se pourrait que j'en aie, oui... avoue-t-il en laissant son regard voyager sur mon corps.

Il me dévore des yeux à m'en faire rougir. Puis revient planter ses deux lacs verts sur mon visage.

– Mais je ne me souviens plus comment on appelle ça... me provoque l'arrogant.

– Je vais être obligée de te rafraîchir la mémoire, alors, fais-je en m'approchant encore.

– Comment ?

– Peut-être avec une nouvelle petite dose de l'effet Pippa Jones ?

– Peut-être... acquiesce-t-il lentement.

Je plante mes ongles dans ses fesses et attire à moi son corps sculpté. Je presse mes seins contre son torse, mon bassin contre le sien. Je sens ses pectoraux s'agiter, son érection me frôler et tous ses muscles se tendre. J'enfouis mon visage dans son cou et l'embrasse jusqu'à le mordre. Il grogne.



Je bous. Le jet d'eau trempe mes cheveux. Alistair y glisse ses mains et dégage les mèches collées sur mon visage. Puis ses lèvres mouillées fondent sur les miennes. Ce baiser érotique me fait tourner la tête.

Alors je glisse mon doigt entre nos bouches avides, encore affamées. Je recule, fixe mon fiancé allumé, son regard vert brillant de désir, son visage racé et ruisselant, ses cheveux trempés en bataille, le souffle chaud et saccadé qui s'échappe de ses lèvres ouvertes, outrées.

– Moi non plus, je ne me souviens plus comment on fait après... susurré-je dans un petit sourire.

Avant de le planter là et de m'enfuir.

Tout ce que j'entends, en inondant la salle de bains, la chambre, le couloir du manoir, en courant nue loin de lui, c'est son grognement bestial, qui me veut et ne peut pas m'avoir.

*Pour changer.*

## 37. Effervescence

Mon petit manège n'aura pas totalement réussi à faire craquer mon grand vicomte. Pas de déclaration enflammée. Pas de nouveau dérapage incontrôlé ou de confessions intimes au coin du feu. Mais son armure s'est fendillée. Ces derniers temps, je trouve qu'il me regarde différemment, qu'il fuit le manoir un peu moins souvent, qu'il sourit un peu plus qu'avant, qu'il reste un peu plus longtemps dans la cuisine, le matin, à me demander ce que je vais faire de ma journée, si j'ai des nouvelles de ma mère, si mon documentaire avance bien, si je n'ai pas de problèmes avec *ma* douche, dans *ma* salle de bains. Et si je n'aurais pas vu un de ses cardigans qu'il a apparemment perdu depuis un bout de temps.

Bien sûr, il continue à me chercher, à me trouver, à m'horripiler. Il rejette en bloc toutes mes propositions un peu rock and roll pour pimenter ce mariage guindé. Il se moque de mes essayages de coiffure, de maquillage et de chaussures, par Facetime groupé avec mes sœurs. Il rit lorsque je menace de l'épouser en bottes de pluie et d'en faire un *dress code* général pour tous mes invités, mais des sourires tendres le trahissent parfois. Des gestes spontanés lui échappent : sa main au creux de mes reins, ses doigts qui replacent une mèche de mes cheveux, son bras protecteur quand il doit écraser le frein, sa ride du lion chaque fois qu'on évoque Hugh Chapman.

Et puis ses belles actions, les miracles qu'il réalise juste pour moi, dans l'ombre, pour tenter de réparer les dégâts que j'ai commis dans ma vie, voilà ce qui me touche le plus. Un samedi soir de la fin novembre, Alistair dépose Siobhan au manoir en klaxonnant plusieurs fois. Depuis la fenêtre de ma chambre, j'aperçois ma meilleure amie plantée sous la pluie, sur l'allée pavée éclairée, en train de jurer comme une charretière :

– Ton mec m'a traînée de force jusqu'ici ! J'ai dû me farcir ses histoires de péquenaud pendant une heure de route ! Tu descends ou je vais devoir venir

te chercher par la peau du cul pour obtenir tes excuses ?

– Bouge pas !

Je descends l'escalier en criant comme une gamine le soir de Noël, je cours en chaussettes dans les flaques et je saute dans les bras de Siobhan qui fronce les sourcils.

– Je n'ai pas dit que je te pardonnais. J'en avais juste marre que ton tyran de fiancé me saoule depuis un mois pour me faire venir ici et discuter avec toi.

– J'étais de passage à Londres, j'ai juste servi de chauffeur, nie-t-il en haussant les épaules.

– Bon, on rentre ou on attrape la crève ? râle Siobhan. J'ai un tournage en Écosse la semaine prochaine, je ne *peux pas* tomber malade.

– Quoi ?! m'écrié-je.

– Ouais... tu parles au nouveau personnage d'*Outlander*, saison cinq.

Ma meilleure amie frime et je la laisse faire sans dire un mot de mon intervention. Puis elle se faufile dans le manoir avec une démarche de princesse révolutionnaire, déjà à fond dans son rôle.

Un feu de cheminée plus tard, Alistair nous laisse en tête-à-tête avec une bouteille de gin et une autre de tequila. Siobhan me tombe à nouveau dessus, je m'excuse un millier de fois, on rejoue la scène de ma trahison en changeant le scénario, on trinque à ce qui aurait dû arriver si je n'avais pas merdé, puis aux bonnes choses qui se sont produites malgré tout. On trinque encore à la déchéance programmée de Hugh Chapman, aux succès à venir de Siobhan Doherty, au mariage bizarre de Pippa Jones Blackwood, au pardon, aux folies et à l'amitié. On rit comme des adolescentes, on boit comme des pochtronnes. On classe nos acteurs préférés du plus au moins sexy avant de se jurer féministes pour l'éternité. On refait un peu le monde en se rappelant qu'on l'aime bien aussi comme il est. On rêve d'un futur documentaire où je suivrais une jeune actrice de casting en casting, de ses premières galères à l'explosion de sa carrière. On répète son texte pour de vrai et on s'embrasse pour de faux. On se tombe dans les bras et on finit par s'endormir à même les canapés, entre fous rires, larmes chaudes, promesses ivres et soupirs

soulagés.

Le lendemain midi, c'est avec une gueule de bois monumentale que je me réveille, ouvrant les yeux sur un Alistair hilare qui me tend un mug de café et un verre avec une aspirine en train d'*effervesce*.

*Pourquoi ce mot n'existe pas, déjà ?*

– Où suis-je, qui êtes-vous ? lui demandé-je en grognant. Enlevez l'étau de ma tête et le brouillard devant mes yeux. Donnez-moi un litre de thé, une intraveineuse de Cadbury et amenez-moi une douche portable pour que je la prenne ici sans bouger.

Il se marre encore et son petit rire guttural vient me chatouiller là où il ne faut pas. C'est donc que mon corps fonctionne toujours.

– Ah, au fait ! ajouté-je en me redressant lentement. Merci... pour Siobhan.

Ma meilleure amie ronfle un peu plus loin, un bras replié sur la tête et l'autre maintenant encore un verre vide sur la table basse.

– Touchante scène de réconciliation, très mature, très digne, tout en pudeur et en retenue, ironise-t-il en promenant ses yeux verts partout.

– Trop tôt pour les moqueries, grommelé-je avant de m'affaler à nouveau.

– Je ne te demande pas si tu t'en souviens mais mes copains viennent déjeuner dans une demi-heure pour régler les derniers détails du mariage. Siobhan est la bienvenue... si tu arrives à la réveiller.

\*\*\*

C'est avec vingt minutes de retard et deux paires de lunettes de soleil qu'on se pointe à la table des garçons. Je me fais une petite place entre Alistair et Grayson. Ma meilleure amie atterrit entre un dandy à moustache qui lui cède galamment sa chaise et un géant aux oreilles décollées qui termine son entrée.

- Je conduis donc la voiture du marié... résume Ashby.
- Et moi celle de Pippa, m'apprend Thad.
- J'essaierai de vous filmer tous les deux, pendant le trajet, dans une troisième voiture conduite par Ezra.
- Parfait, je me contenterai de courir derrière, marmonne Siobhan dans son coin.
- Pour garder les alliances, qui se dévoue ? demande Alistair.
- Une de mes sœurs, proposé-je, histoire de participer.
- Hmm... On va dire qu'elles resteront dans ma poche de costard, c'est plus sûr.
- Ce n'est pas Prince-Harry qui les amène sur un petit coussin accroché à son collier ? le supplié-je avec mon regard de biche.
- Je crois que cette merveilleuse idée est définitivement... enterrée, me sourit mon horripilant fiancé.

Il rit de mon regard noir et je lui enfonce doucement ma fourchette dans la main, tout en souriant à nos invités qui éclatent de rire.

- Qui empêche la future mariée de s'enfuir au dernier moment ? interroge Siobhan, l'air très sérieuse.
- Les autorités sont prévenues et il y aura des barrages sur toutes les routes d'Englefield, plaisante Ezra avec le même visage grave.

Et son humour froid fait glousser ma copine, ravie d'avoir trouvé un allié.

Les conversations dévient, l'ambiance se détend et le déjeuner se poursuit dans une belle effervescence. La mayonnaise prend naturellement. Alistair et Ashby parlent contrats et voitures de collection. Grayson me tient au courant de l'avancée du montage de notre documentaire et des percées dentaires de Madeline. Thad annonce solennellement que ses recherches sur les greffes de reins pour la fondation Blackwood ont suscité l'intérêt d'un grand groupe américain. Et je vois le regard vert de mon vicomte s'éclairer. Les sourires s'étendent, les voix s'amplifient, les rires fusent. J'entends même Siobhan draguer ouvertement Ezra, ses lunettes de soleil coincées entre ses seins refaits, expliquant avec force détails quelles scènes de sexe elle va devoir tourner avec le célèbre Sam Heughan, alias Jamie Fraser à l'écran. Et le

dandy gay ne sait bientôt plus où se mettre face aux mots crus et aux gestes explicites de ma meilleure amie.

Je prétexte un problème juridique à régler pour notre documentaire et emprunte le brun chevelu pour l'éloigner de la table.

– Ezra... Je sais qu'on n'est pas très proches, toi et moi...

– Ça commence mal, ironise-t-il, à froid.

– Tu as déjà joué à ça avec ma petite sœur qui avait flashé sur toi... mais ma copine est plus fragile que ça. Et elle ne mérite pas de se prendre un râteau aujourd'hui, alors qu'elle a trouvé le rôle de ses rêves et qu'on vient seulement de se réconcilier en prenant une cuite magistrale. Ne gâche pas cette journée, s'il te plaît.

– Je ne vois pas trop où tu veux en venir... se renfrogne-t-il.

– Au fait que tu ne joues pas dans la bonne cour, répliqué-je vivement. Fais le play-boy si tu veux, voire le salaud... mais les femmes en bavent suffisamment comme ça avec les hétéros.

Je le laisse réfléchir en rejoignant la table qui est passée au dessert. Il faut attendre la fin du crumble aux pommes d'Ottie – une merveille – pour qu'Ezra se racle la gorge en fixant son assiette.

– Puisqu'on en est aux annonces, je voulais juste vous dire que... Pippa et Alistair m'ont... donné un bon coup de pied au cul pour... sortir du placard.

– Enfin ! soupire Thad.

– Cool ! répond Grayson.

– OK... marmonne Ashby.

– Quel placard ? Il est gay ? Putain, je le savais ! s'exclame Siobhan. Il n'a pas maté une seule fois mes seins alors que je lui agitais sous le nez juste pour le tester.

Je glousse, tout le monde se lève pour se prendre dans les bras, les garçons s'étreignent et se tapent dans le dos, à l'exception du géant, gêné, qui reste un peu en retrait et finit par prétexter un rendez-vous business pour quitter le déjeuner.

– T'inquiète pas, il s'habituera... souffle Alistair à Ezra.

– J’ai bien réussi à m’habituer à lui, moi ! blagué-je en mettant la main aux fesses de mon fiancé.

Et tous ses copains rient en se tournant vers moi. Comme si je venais de passer une sorte de rite initiatique, une étape dans notre amitié. Et Alistair se retourne pour m’attraper par la taille, me fusiller du regard et me faire taire d’un baiser.

Ça papillonne dans mon ventre, ça tambourine dans mes tempes et ça sourit partout à l’intérieur de moi. Mon vicomte me lâche et va se poster debout derrière moi, ses bras entourant mes épaules. Je me laisse aller contre lui, juste blottie. Je me sens bien. À la fois protégée et mise en avant, entourée et sublimée. Mes yeux se posent à nouveau sur cette assemblée de gens si différents que je pensais si uniformes, si loin de moi, il y a encore quelques mois. Mais pour la première fois depuis longtemps, j’ai l’impression d’appartenir à un groupe, d’être parfaitement acceptée, à ma place, de faire partie de la famille.

Et si c’est toujours un faux mariage qui se prépare, j’ai la sensation de plus en plus nette de me faire une vraie place dans la vie d’Alistair Blackwood.

*Et ça, ça rend mon cœur effervescent.*

## 38. Quatre semaines

– On n’est pas dans un épisode de *Masters of Sex*, tu sais... soufflé-je à Alistair.

Pas encore bien réveillée, le nez plongé dans mon thé à la cannelle, je remue sur mon tabouret tandis qu’il tente désespérément de nouer un bandeau noir sur mes yeux.

– Arrête deux secondes de t’agiter et laisse-toi faire, pour une fois, lâche mon fiancé d’une voix amusée.

– Je suis prête à te donner toutes les parties de mon corps que tu veux, mais pas mes yeux ! me rebellé-je.

– Pippa Bornée Jones, fais-moi confiance... soupire-t-il.

Je capitule, fourre une part de cake aux fruits confits dans ma bouche, enfiler mon manteau avec son aide et le laisse me mener où bon lui semble. Enfin, j’essaie d’abord de marcher seule en me prenant pour Daredevil, m’aplatir le nez sur un meuble de cuisine et crie à la tentative de kidnapping. Son rire guttural résonne jusque sous ma peau. Alistair vole à la rescousse, je m’accroche à son biceps tandis que son autre bras m’entoure pour m’éviter de rencontrer un mur. Ensemble, on traverse le rez-de-chaussée et on descend lentement des marches. Je ne vois toujours strictement rien, je pousse des petits cris, il se marre, puis on quitte le manoir pour grimper dans une voiture que je ne reconnais pas.

– Nouvelle maîtresse ? deviné-je lorsqu’il boucle ma ceinture en se penchant sur moi.

– On peut dire ça... murmure le vicomte à la voix sexy.

J’inspire un bon coup puis tente de dissiper le trouble qu’il provoque en moi en abordant les sujets qui fâchent. On roule une bonne heure, le temps de



s'accorder sur les derniers préparatifs du mariage. Il accepte finalement mon idée de *candy bar* géant, mais refuse que notre pièce montée soit recouverte de glaçage couleur abricot. Je boycotte son DJ de campagne et veux en faire venir un de Londres. Alistair évoque notre nuit de noces et je rougis bêtement. Et puis on tremble à l'unisson en imaginant les discours que nous concoctent nos témoins – la bande des quatre pour lui, les trois furies Jones pour moi, flanquées de la tornade Doherty.

Et je réalise qu'on ressemble curieusement à un vrai couple sur le point de se marier. D'accord sur rien, stressé par tout, mais excité quand même.

– Quatre semaines et on arrivera au bout de notre mission... lancé-je soudain.

Le gris mouillé de novembre a fait place au blanc glacé de décembre. Nous sommes entrés dans le mois fatidique.

– Le mariage n'est que la première étape, me rappelle mon pilote de sa voix grave. Ensuite, il faudra encore jouer le jeu pendant un an...

*Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que cette perspective le rassure autant que moi ?*

– Trois cent soixante-cinq jours, murmuré-je.

– Une éternité à devoir te supporter, Jones... ironise-t-il.

– M'en parle pas, Blackwood.

Un silence confortable, presque complice, s'installe entre nous. Toujours aveugle, je reconnais les bruits de la ville, de *ma* ville et questionne à nouveau mon fiancé sur notre destination. Il ne me révèle rien, ravi de me faire enrager. Finalement, il ralentit dans une petite rue calme, enclenche la marche arrière et se gare.

Ses doigts habiles défont le bandeau qui me couvre les yeux. Éblouie par la lumière du jour, je mets un peu de temps à m'y accoutumer. Petit à petit, le paysage m'apparaît. Nous sommes bien à Londres. Je reconnais immédiatement le quartier de South Bank et caresse des yeux la Tamise qui

coule à quelques mètres de là.

– Mon coin préféré... soufflé-je, émue.

Je fixe Alistair qui, derrière ses lunettes d'aviateur, me sourit tendrement avant d'aller admirer les reflets du soleil blafard sur l'eau glaciale. Moi, c'est lui que je contemple. Lui que je trouve sublime, magnétique, renversant comme rien ni personne d'autre.

Cet instant volé, parfait, cette note de magie suspendue dans le temps me redonne le courage d'affronter mes sentiments. Un « je t'aime » est sur le point de glisser entre mes lèvres. Je suis prête à me jeter à l'eau, à me mettre en danger. Mais un couinement aigu m'arrache soudain à cette pensée.

Je me retourne pour regarder à nouveau par la vitre de la voiture, et je crois rêver : Penny, Piper, Poppy, Siobhan, à dix mètres de là, qui sautillent sur place en bombant la poitrine pour que je remarque bien leurs T-shirts estampillés « Pippalicious ».

– Il est grand temps d'enterrer votre vie de jeune fille, Miss Jones, lâche l'homme sexy assis à côté de moi.

Je me tourne vers Alistair, lui lance un sourire de défi, grimpe à califourchon sur lui, agrippe sa veste en cuir et l'embrasse comme jamais. Sous les cris hystériques des *Pippa's Girls*, je glisse ma langue dans la bouche de mon fiancé, gémis en sentant ses mains empoigner mes fesses, mordille sensuellement ses lèvres et sens tout son corps se tendre contre moi.

– Je te dirai *vraiment* merci plus tard... lui murmuré-je à l'oreille d'une voix lascive, avant de regagner mon siège pour ouvrir ma portière.

Mais mon vicomte n'en a pas fini avec moi. Légèrement essoufflé, les yeux traversés par une lueur sombre, il me retient un instant par la taille et grogne tout bas :

– Si elles n'étaient pas là, je ne te laisserais pas sortir de cette baignole...

Cette douce menace m'allume encore un peu plus. Une chaleur se diffuse au creux de mes reins. Le pouls affolé, je me jette au dehors avant de changer encore d'avis. Puis je le regarde passer rapidement la main dans sa tignasse blond cendré avant de redémarrer son bolide.

Et alors que mes sœurs me sautent dessus en pleine rue, mon regard reste rivé sur celui qui vient de m'échapper.

*En emportant un bout de mon cœur avec lui...*

\*\*\*

La journée marathon commence et mon équipe de choc m'emmène partout. Petit déjeuner au champagne, match de *Foot Bulle* dans d'immenses ballons gonflables transparents, salon de beauté où je me fais masser de la tête aux pieds en gémissant, *fish and chips* pour le déjeuner, *escape game* qui nous prend le double du temps prévu, visite au sex-shop, bar à bières, cours de dessin face à un modèle nu, bar à bières, tour de grande roue à la nuit tombée, bar à bières.

Siobhan chante du Annie Lennox en imitant l'accent écossais. Penny boit trop et râle d'avoir mal au cœur. Piper se déhanche et se froisse un muscle inexistant. Poppy drague et conclut avant de se souvenir qu'elle est là pour moi. On rit, on pleure, on s'engueule, on est ivres et heureuses. Ensemble.

Vers minuit, je m'échappe sur la terrasse et dégaine mon téléphone dans la nuit froide et animée de Londres. Ce soir, je suis officiellement interdite de « textos bourrés » : les *Pippa's Girls* m'avaient confisqué mon portable, mais j'ai remis la main dessus et m'apprête à transgresser une nouvelle fois les règles.

*Depuis lui, c'est devenu ma spécialité...*

[J'ai passé la meilleure journée de ma vie.  
Alors pourquoi est-ce que je regrette encore  
d'être descendue de voiture ce matin ?]

Je n'attends pas la réponse longtemps.

[Ce baiser était... cruel.]

Je souris et souffle sur mes doigts gelés.

[Désolée... Je n'embrasse pas comme une vicomtesse.]

[J'ai remarqué... ]

[Si tu étais là... je remettrais ça.]

[Si j'étais là, tu parlerais beaucoup moins...]

Je souris de plus belle en me mordant la lèvre. Soudain, mon téléphone se met à sonner. Je décroche sans avoir reconnu le numéro.

- Allô ? lancé-je en vérifiant que je n'ai pas été repérée par mes sœurs.
- Pippa ? Ici Ezra.
- Et Grayson ! Et Thad ! Et...
- C'est bon, elle a compris, soupire le dandy désagréable en faisant taire ses potes, derrière lui.
- Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demandé-je d'une voix méfiante.

J'entends des bruits étouffés, des rires et crois reconnaître un solo de guitare, comme s'ils étaient à une sorte de concert.

- Alistair est privé de téléphone, me balance l'avocat.
- Quoi ? Qu'est-ce que...
- On fête son enterrement de vie de garçon ! s'écrie le chirurgien au loin.
- Je comprends mieux... grommelé-je.
- Vous avez la vie entière pour roucouler à deux, vous pouvez profiter d'une soirée chacun de votre côté, merde ! râle Ashby à son tour.
- C'est bon, Ash, ça aussi, elle a compris, intervient Grayson en s'emparant du portable. Pippa ? Pas de stress, Alistair a un peu bu mais il est dingue de toi... Je gère.

*Dingue de... moi !*

– Je... Hum... Bonne soirée, les *Blackwood Boys*, murmuré-je en raccrochant, totalement sonnée.

[Désolé, mes potes sont insortables.]

[Alistair ?]

[Pippa... ]

[Tu es dingue de moi ?]

[TÉLÉPHONE CONFISQUÉ ! Ezra.]

\*\*\*

La nuit a été longue, mouvementée, alcoolisée. Je me réveille chez Siobhan, une méchante barre dans le crâne, le corps parcouru de courbatures et les agrafes de mon soutien-gorge... à l'avant.

– Sio ? gémis-je en me retournant dans le lit.

– Moins fort, Pip's... Je vais mourir.

– Pourquoi est-ce que ma culotte et mon soutif sont à l'envers ? grommelé-je en cachant mes seins.

– Parce qu'on a maté *Queer Eye* en rentrant... soupire-t-elle.

Petit à petit, autour d'un thé bien corsé, tout me revient. Je ris toute seule en me remémorant les détails de la veille, la folle soirée au pub, le retour ici, mon relooking de l'extrême par mon équipe de choc. Je m'étire, vide une deuxième tasse puis vais dans le salon pour vérifier que mes trois sœurs affalées sur le canapé d'angle sont toujours vivantes. Je vais ensuite noyer ma gueule de bois sous une douche bien chaude... et repense aux messages échangés avec Alistair.

À la sortie de la salle de bains, Penny-ble, la gueule en vrac, m'annonce qu'un taxi viendra nous chercher dans dix minutes. C'est le branle-bas de

combat dans le tout petit appartement de ma meilleure amie. Personne ne daigne me dire où on va, mais tout le monde se rue dans tous les sens en hurlant. Sauf Baby-Poppy, qui se traîne en nous répétant à l'infini qu'elle a mal, qu'elle a froid et qu'elle a faim.

À onze heures précises, au cœur de Notting Hill, le *black cab* se gare devant ma mère, qui trépigne sur place dans son anorak multicolore en nous regardant arriver. Derrière elle, je découvre une grande vitrine remplie de robes de mariée.

– On est dimanche, ils n'ouvrent que pour toi ! Ton Prince a privatisé toute la boutique, m'apprend Mommy en m'attirant dans ses bras.

– Tu te maries dans moins d'un mois, Pip's... il serait peut-être temps de t'y mettre, soupire mon aînée.

– Je me fous de la robe, souris-je. C'est l'homme que je veux.

*Et pour une fois, aucun mensonge ne sort de ma bouche.*

Ma mère et Siobhan, les seules à connaître mon secret, me sourient avec amour.

– Allez, la meringue, c'est par là ! me balance la brune en poussant la porte de la boutique.

– Tu es toujours sûre de vouloir te marier, petit pois numéro trois ? me chuchote ma sœur aînée.

– J'espère qu'ils vont nous nourrir... soupire la petite dernière, qui a vraiment du mal à se passer d'un petit déjeuner.

Alistair a tout prévu. Un brunch nous attend à l'intérieur tandis que deux blondes me sautent dessus pour m'expliquer comment va se dérouler la séance d'essayages. Affamées, mes témoins s'attaquent aux victuailles pendant que je vais faire le tour des robes avec la reine mère. Je n'en sélectionne qu'une, malgré l'insistance des vendeuses qui souhaiteraient que je dévalise tous leurs rayons.

Et pendant tout ce temps, je ricane des grimaces et remarques de Paula sur les modèles trop « Princesses Disney », trop « Je vous salue Marie » ou trop «

marie-couche-toi-là ».

– Tu n’as pas à donner ton avis sur tout le magasin, lui chuchoté-je. Juste sur moi...

Lorsque je sors de la cabine d’essayage pour la première fois, Mommy lâche un sanglot et se mouche bruyamment. Poppy abandonne son sandwich à l’œuf. Penny sourit. Piper se cogne dans un portant. Siobhan jure.

Un peu bohème, d’un blanc crème, longue, légère et fluide, la robe que je viens de passer épouse mon corps et ses courbes à la perfection. Je m’observe dans le miroir, sous les regards hébétés de ma bande. Même les vendeuses arrêtent de piailler pour mieux m’offrir cet instant de grâce.

Cette robe est faite pour moi.

– C’est la bonne, murmuré-je sans le moindre doute.

*Et c’est peut-être la première fois de ma vie que je n’hésite pas.*

\*\*\*

Quelques heures plus tard, dans la berline avec chauffeur qui me ramène au manoir, je sors mon téléphone, curieuse de savoir si Alistair a récupéré le sien.

[Ezra t’a retiré tes menottes ?]

[On n’est pas dans *Masters of Sex*, tu sais...]

[Ta nuit a été aussi épique que la mienne ?]

[Je n’ai plus l’âge pour ces conneries...  
Tu rentres ?]

[Je cours, je vole ! Je t’ai manqué ?]

[Terriblement.]

Le rose me monte aux joues, je me tourne vers la vitre, l'air probablement aussi idiote qu'une adolescente fleur bleue amoureuse pour la première fois. Je rêve pendant tout le reste du trajet, demande au chauffeur de me laisser à la grille, cours le long du chemin pavé qui mène au manoir et retrouve mon fiancé dans le grand hall, les yeux brillants, les bras croisés, un sourire insolent aux lèvres.

– Tiens, le majordome a changé ? plaisanté-je en le voyant planté là à m'attendre.

– Pressée de rentrer ? me lance-t-il en retour en m'observant, essoufflée.

On se jauge, on se défie, on se bouffe du regard. Je lui rends son sourire, retire mon manteau et reviens me poster devant lui.

– Merci pour cette échappée belle... Et pour ma robe.

– Je voulais juste m'assurer que tu sois présentable le jour J, se moque-t-il d'une voix sexy.

– J'ai choisi une minijupe abricot et un voile transparent que je porterai comme un paréo. Rien d'autre... murmuré-je.

Ses beaux yeux verts s'assombrissent. Alistair se mord férocement la lèvre puis se penche jusqu'à frôler mon visage.

– Tu me rends taré. Tu le sais, ça ?

Ses lèvres s'abattent sur les miennes, m'arrachant un gémissement étouffé. Je glisse mes mains dans ses cheveux, les tire, les malmène. Il presse son corps massif contre le mien, grogne contre ma bouche, m'embrasse encore. Je sens son envie, sa fougue, sa dureté. Je le happe, le dévore, me laisse emporter par mon désir jusqu'à manquer d'air.

Soudain, Miles apparaît. Il nous surprend, se confond en excuses et s'échappe à grands pas. J'en profite pour repousser doucement mon fiancé.

– Pas avant le mariage, monsieur le vicomte, lui soufflé-je, le cœur battant,



en lui échappant.

– Pippa, ne te défile pas... soupire l'homme frustré.

– Parce que ce n'est pas ce que tu fais depuis des mois ?

Ses yeux se plissent, me détaillent puis se détournent. Je devine la lutte intérieure qui fait rage sous son crâne, mais je ne le prends pas contre moi, pour une fois.

Je sais qu'il n'est pas indifférent. Je le sens.

Lui et moi, c'est évident.

– Je te l'ai déjà dit, Alistair. J'attendrai le temps qu'il faudra...

## 39. Accepter de guérir

On joue au jeu du chat et de la souris pendant une semaine, lui et moi.

À moins de trois semaines de notre mariage, Alistair me consacre plus de temps. Il semble détendu, m'emmène en balade, s'intéresse à mon documentaire, me rafistole une vieille voiture, rit souvent. Il prend soin de moi, me fait une vraie place dans sa vie mais ne m'avoue toujours pas ses sentiments.

Du matin au soir, on se regarde du coin de l'œil, on se jauge, on s'observe méticuleusement, on se cherche, on se chaille sous les yeux amusés d'Ottie et compagnie qui soupirent en nous voyant nous comporter comme des gosses.

On fait tout ensemble, mais on ne s'embrasse pas, On ne se touche pas, On ne partage pas nos nuits, On ne fusionne pas nos corps. Juste nos vies.

On se désire, On tombe un peu plus amoureux chaque jour, Mais sans jamais se le dire.

\*\*\*

Le lundi suivant, je reçois une visite surprise en fin de journée. Assise sur mon tabouret fétiche, dans la cuisine, je suis en train de discuter avec Otilie du menu du brunch pour le lendemain du mariage quand Miles vient me prévenir de l'arrivée d'Esmée. Un peu prise au dépourvu, je laisse de côté ma tablette de Cadbury, souhaite une bonne soirée à la cuisinière et vais rejoindre la mystérieuse invitée dans le grand hall.

– J'espère que je ne te dérange pas... me lance-t-elle d'une voix un peu gênée.

J'observe un instant sa chevelure flamboyante, sa tenue sophistiquée, intégralement noire, et ses lèvres qu'elle mordille nerveusement. Sans savoir ce qu'elle vient faire ici, je lui souris, l'invite à me suivre jusqu'au petit salon et lui fais signe de s'asseoir sur l'un des grands canapés Chesterfield.

– Tu veux boire quelque chose ? lui proposé-je en adoptant mon rôle de maîtresse de maison.

– Non, ça ira.

– Alistair est dans son hangar. Si tu veux, je...

– Non, tranche-t-elle. C'est toi que je suis venue voir, Pippa.

Sa voix cristalline a légèrement tremblé. Je m'installe à côté d'elle pour lui prouver que je me sens en confiance.

– Après trois mois de traitements, je commence à sortir la tête de l'eau, se confie-t-elle en fixant ses mains frêles. Je suis capable de faire la part des choses, de ne plus accuser Alistair des horreurs qu'il n'a pas commises...

Je l'encourage à continuer d'un simple regard, d'un hochement de tête, sans l'interrompre.

– Il n'est pas responsable, affirme-t-elle d'un filet de voix. Benedict voulait aider son frère... et ça l'a emporté. Alistair n'y est pour rien.

Je pose ma main sur la sienne et la serre doucement tandis que son beau visage se décompose.

– J'ai gâché tant d'années à refuser de guérir, murmure-t-elle. Et c'est l'homme contre lequel je me suis acharnée qui m'a finalement sauvée...

– Alistair ne s'est toujours pas pardonné, murmuré-je.

La fiancée maudite essuie ses larmes et me fixe sans détour.

– Protège-le, Pippa. Aime-le comme il le mérite. Comme j'aimais Benedict.

J'acquiesce doucement, elle sourit en essayant de reprendre le dessus puis

ajoute :

- Je t’ai mal jugée. Je suis désolée de ce qui t’est arrivé...
- Ce qui m’est arrivé ? répété-je.
- Hugh Chapman...

Je grimace en entendant le nom de cette ordure.

– J’ai suivi de près l’enquête de mon père, continue Esmée. Merci de m’avoir donné accès au dossier, j’ai trouvé ton témoignage très courageux. Et ça m’a permis de me focaliser sur autre chose que ma petite personne et mes petits problèmes, de retrouver ma combativité. Je voulais à tout prix qu’il paie... et ça y est, on l’a enfin coincé !

J’écarquille grand les yeux. Mon cœur se met à tambouriner comme s’il essayait de s’extraire de ma poitrine.

- Coincé ?
- Quoi, tu n’es pas encore au courant ? Les médias ne parlent que de ça !

Tandis que je me mets à courir, la rousse m’apprend que le scandale tourne en boucle à la télé depuis plusieurs heures. Je me rue sur le premier écran, l’allume, trouve une chaîne d’informations et monte le son. Mes mains tremblent de manière incontrôlable.

Hugh. Menottes aux poignets. Escorté par la police en bas de chez lui.

*Je ne rêve pas.*

Il est officiellement accusé de harcèlement moral et sexuel, de manipulation, d’extorsion, de détournement de mineures... La liste est interminable, et son visage défait. Le journaliste raconte la chute du grand réalisateur : toutes les charges qui pèsent contre lui, toutes ses victimes, des femmes entre 16 et 37 ans qui sont sorties du silence pour exposer ses crimes au grand jour.

Ce porc peut dire adieu à sa carrière.

Et je pleure à chaudes larmes sans trop savoir si je suis soulagée... ou pétrie de honte.

– J’ai partagé la vie de cet homme, soufflé-je. Pendant qu’il faisait du mal à toutes ces filles...

Cette fois, c’est la main d’Esmée qui vient se poser sur mon épaule et me serrer doucement. Elle me murmure qu’à mon tour, je dois accepter de guérir.

Ma nouvelle confidente reste un long moment avec moi, le temps que mes larmes se tarissent et que la crise d’angoisse qui me guette s’éloigne. Puis la rousse quitte le manoir sans grandes effusions, en me lançant tout de même un dernier sourire, aussi ténu que sa silhouette est frêle.

*Alistair.*

Son nom, son regard, sa présence, c’est tout ce qui me vient à l’esprit. J’ai cruellement besoin de ses bras, de sa chaleur, de sa force. Je prends le chemin du hangar, cours sous la pluie, ignore le vent froid qui s’insinue sous mes vêtements, mais sens mon téléphone vibrer dans la poche arrière de mon jean. Un prénom familial s’affiche. Je décroche.

- Pippa ? Putain de merde, Pippa !
- Sio ?
- Je...

Des interférences me font sursauter.

- Siobhan, tu es là ? insisté-je en m’abritant d’un bras.
- Saloperie de réseau ! Je capte mal ! L’Écosse est restée au Moyen Âge !

Je ris et pleure à la fois tandis que ma meilleure amie s’écrie :

- Je ne peux pas te parler longtemps, je tourne dans deux minutes !
- Alors parle-moi, bon sang !
- Hugh *Fucking* Chapman, tu t’es attaqué à la mauvaise *bitch*. Pippa Jones a eu ta peau ! Crève, connard !

*Ouais. Crève, connard.*

*Les bras d'un homme, d'un vrai, m'attendent.*

## 40. Ceux qui se cherchent

Sept jours. On se marie dans sept petits jours. La semaine qui arrive risque d'être la plus longue et la plus stressante de toute ma vie. Derniers détails à figner, mensonges à tenir, sœurs à contenir, ride du lion à défroisser, regard vert à éviter... Je crois que je préférerais encore passer cette dernière semaine à Finding Yourself plutôt qu'au manoir en ébullition.

Mais ce soir, j'ai décidé de ne pas y penser. De mettre mon vrai faux mariage de côté. Ce soir, c'est Noël. Il y a un grand feu qui rougeoie dans la cheminée principale du manoir, un sapin de deux mètres de haut clignotant dans un angle de la salle de réception, ça sent la dinde rôtie, la sauce aux canneberges et le chou braisé à plein nez. Et mon vicomte s'est dit qu'on n'avait pas encore assez de complications dans nos vies : il a décidé de réunir nos deux mondes pour fêter ça tous ensemble avant de devenir une seule et même famille.

Ottie a donc préparé un festin pour quarante personnes. Ça tombe bien, nous sommes vingt. Ma mère, mes sœurs, tous les amis d'enfance d'Alistair avec femmes et enfants. Même la cuisinière, la gouvernante et le majordome ont accepté de ranger leur tablier et de se joindre à nous pour la soirée.

À la table des petits, j'aperçois mes nièces déguisées en chevaliers en train de martyriser deux petits garçons exemplaires : sages, bien coiffés, se tenant parfaitement droits, mangeant avec leurs couverts et arborant le même sourire que leur médecin de père. Les fils de Thaddeus Yang se retrouvent rapidement, et sans broncher, avec un petit pois fourré dans chaque narine. L'œuvre d'Ivy et d'Ava.

– Les filles, soupire leur mère, si vous blessez qui que ce soit ce soir, je vous abandonne dans le donjon de ce château et je vous y laisse jusqu'à votre majorité.

– Pas de panique, on a un chirurgien dans la salle en cas de pépin, plaisante la femme de Thad.

– Je peux connaître le nom de vos anxiolytiques ? lui chuchote ma sœur, intéressée.

– Il pourrait peut-être leur greffer à chacune une laisse et un harnais ? suggère ma mère, épuisée par ses petites-filles.

À quatre pattes, elle tente de rattraper les deux mini-furies qui se sont mises à ramper sous la table en mode commando.

– Au fait, annonce soudain Penny en haussant la voix, je divorce !

Ma mère se cogne en redressant la tête comme un suricate aux aguets dans le désert.

– T’inquiète pas, Mommy, avec Pippa qui se marie, ça s’annule ! tente de la rassurer Piper.

– Et comme Pipe va rester vieille fille, tu n’auras pas de souci à te faire de ce côté-là, vanne Poppy.

– Mais comme Pop’ va sûrement finir *escort girl*, je veux bien partager mes anxiolytiques avec toi, Mommy, conclut Pen’.

Je glousse à chaque nouvelle phrase de mes sœurs et Alistair en profite pour me demander à voix basse :

– Rassure-moi... On s’était bien mis d’accord : « pas de discours de tes sœurs au mariage », c’est ça ?

– À la liberté ! lancé-je dans un cri enjoué en levant mon verre de vin.

Toute la tablée des grands me suit et je vois quelques petits pois voler du côté des enfants.

– Bon, et bien... ça doit être mon tour, balbutie ma mère qui se met à pâlir. Si j’ai accepté de fêter Noël loin de chez moi cette année, c’est parce qu’il se pourrait bien que je passe un peu plus de temps dans le Berkshire à l’avenir.

– Pfff, je savais que Pippa était la préférée, râle ma dernière sœur.

– Non, j’ai pris une décision pour moi-même, pour une fois, continue



Paula. Je quitte Londres pour m'installer dans la ferme de Pancras.

- Le paysan qui n'a pas l'électricité ?!
- Le gréviste de la faim ?!
- Le type aux pulls troués ?!

Mes trois sœurs ont bien du mal à croire à l'annonce solennelle de notre mère. Et encore plus à son déménagement imminent, alors que rien ni personne n'aurait pu lui faire quitter sa ville et sa solitude, ces vingt dernières années. À moi, aucune nouvelle ne pouvait me faire plus plaisir.

- Son prénom commence par un P, commenté-je... Bien sûr qu'il était fait pour devenir un petit pois, celui-là !
- Et Prince-Harry l'adore ! raconte ma mère, les yeux pétillants.

Allongé sur un coin du tapis, mon vieux golden bat de la queue sans même relever la tête tandis que toute l'assemblée pousse des « ah ! » et des « oh ! » attendris.

- J'en connais un qui va encore s'oublier sur le tapis... murmure Alistair avec un petit sourire résigné.
- Aux coups de foudre ! clamé-je pour trinquer encore.

Et les verres se vident en même temps que les bouches se remplissent de mots d'amour, d'exclamations de joie, de sourires immenses. Ma mère a les mains et le menton qui tremblent d'émotion, puis elle domine ses angoisses et prend à nouveau la parole.

- Je voudrais quand même demander au docteur Yang s'il serait possible d'implanter quatre puces GPS à mes filles, avec prise de température permanente, autoperfusion de médicaments, alarme qui sonne en cas de sortie sous la pluie sans manteau ou de traversée de rue en dehors des clous et compte rendu quotidien de leur vie à leur mère par visioconférence.
- Je vais voir ce que je peux faire avec la fondation Blackwood, se marre Thad.

À côté de moi, mon fiancé en costard se lève à son tour, et j'ai le cœur qui s'emballe. Comme s'il pouvait annoncer quoi que ce soit de nouveau qui me

concerne : il m'épouse déjà. Costard lisse sa cravate puis ébouriffe ses cheveux d'une main avant de se tourner vers Miles, Judith et Ottilie.

– Vous avez tant fait pour moi, tous les trois... lâche sa voix grave. Vous ne le savez pas encore mais, Judith et Miles, vous prenez votre retraite cette année. Tout de suite, en fait. Vous pouvez rester vivre ici aussi longtemps que vous voudrez, mais je ne veux plus vous voir travailler un seul jour de votre vie. Et Ottie... tu prends une année sabbatique à partir du premier janvier. Salaire compris. C'est non négociable. Merci à vous trois d'avoir formé une famille autour de moi quand j'ai perdu la mienne. Mais je ne suis plus seul...

Les deux lacs verts glissent lentement sur moi et réussissent le tour de force de m'allumer tout en me pétrifiant. Sa main chaude se pose sur ma nuque, son regard sur ma bouche, son sourire sur mon cœur. Et je fonds. Littéralement.

– Si tu comptes sur moi pour faire ton lit et te préparer de bons petits plats, je crois qu'il faut qu'on rediscute de notre contrat de mariage...

Je m'en veux un peu de masquer mon trouble sous une pique bien envoyée... Mais ma petite blague fait mouche. Et même Alistair rit dans sa barbe de quelques jours. Il n'a apparemment pas fini son discours :

– J'ai bien compris que je n'enfermerai pas Pippa Jones dans ce manoir, même quand elle s'appellera Blackwood. Et je suis très fier de vous annoncer que son tout premier documentaire a été acheté par la BBC !

– Alors qu'il n'est même encore monté ! précise Grayson.

– Tout ça, c'est grâce à ce garçon talentueux... ajouté-je en montrant le caméraman. Et à la confiance de mon fiancé... qui a su avant moi que cette foutue campagne avait des choses à me dire...

– Et c'est grâce à ton travail, conclut Alistair, ses yeux plantés dans les miens. À ton sale caractère qui n'a peur de rien, à ton regard sur le monde... et à ton envie de creuser toujours un peu plus loin, même et surtout là où on t'empêche d'aller : dans le cœur des gens.

– Merci, bredouillé-je, faute de mieux.

Ses compliments, la force de ses mots et leur sens peut-être caché me bouleversent, me rendent muette. Et mon fiancé vient me sauver de ce silence gênant en m'embrassant langoureusement. Il se rassied, flegmatique, tandis que je reprends mon souffle, étourdie.

- À l'amour ! s'écrie ma mère, complètement pompette.
- Mais vous êtes quand même chiants de vous marier un trente et un décembre, j'avais une super soirée du Nouvel An, râle Poppy la capricieuse.
- Et on va se cailler les miches, en robe ! enchérit Penny la pénible.
- Et je suis sûre que tous les amis d'Alistair sont soit gays, soit casés ! pleurniche Piper la maladroite.
- J'aurai des K-way et des polaires pour tout le monde, voyons ! intervient Mommy. Et il me semble que ce jeune homme est libre...

Paula fait de petits signes du pouce, absolument pas discrets, en direction du géant aux oreilles décollées. Ashby ne sait plus où se mettre et c'est Ezra qui vient à son secours. Le dandy à moustache se lève, hésitant.

– Malheureusement, ce jeune homme est... gay *et* casé... Avec moi... Depuis bientôt cinq ans.

- Quoi ?
- Quoi ?!
- Quoi ???
- Hein ?
- Comment ?
- Vous deux ?
- Ensemble ?
- Pour de vrai ?
- Maman, Prince-Harry fait pipi sur le sapin !

Cette fois, les questions cessent et les rires fusent, suivis d'accolades, de félicitations, d'embrassades et de déclarations d'amitié.

- On se marie l'année prochaine... Il nous reste quelques mois pour l'annoncer à nos familles, grimace Ezra en lissant sa moustache.
- Si ça foire pour vous, Pippalystair, vous nous expliquerez ce qu'il ne faut

*pas faire ?* tente Ashby en rougissant jusqu'aux oreilles.

Tout le monde rit, même Alistair et moi, mais pas pour les mêmes raisons. On échange un regard intense, à ce moment-là. Rempli de sous-entendus, de baisers retenus, de mots tus, de sentiments qui ne portent pas leur nom, mais toute leur force.

– Aux nouveaux départs ! lancé-je dans un grand sourire adressé à l'homme que j'aime.

– À ceux qui se cherchent... et qui se trouvent, me répond-il en faisant tinter son verre contre le mien.

Et son cœur contre le mien.

Ottilie a remis son tablier rouge et or, bien ficelé autour de sa silhouette ronde, juste le temps de venir déposer trois énormes *Christmas puddings* flambés au rhum sur la table du dîner. Tout le monde s'extasie – moi la première – et je remarque à peine que la cuisinière se penche vers le vicomte, l'air de rien.

– Miles a ouvert la grille à un visiteur très insistant, chuchote-t-elle bien trop fort. L'homme vient d'arriver dans le hall. Il raconte des choses étranges...

Alistair se tend en une fraction de seconde. Il croise mon regard puis se détourne, se force à sourire en direction des invités, mais je vois bien à sa ride du lion creusée qu'il n'est pas tranquille. Je connais bien assez cet homme pour deviner les tourments qui font rage en lui.

– Il a l'air de penser que le manoir... Enfin, que... marmonne Ottie. Qu'il est à *vendre*...

Elle laisse échapper ce dernier mot comme s'il lui mordait la langue, puis s'essuie nerveusement les mains sur son tablier de Noël. Il n'y a plus de flegme qui tienne : sans son costard noir, mon fiancé se lève avec fougue, glisse quelques mots à l'oreille de sa cuisinière et quitte la table en s'excusant poliment. Je le vois s'éloigner en direction du grand hall, d'une démarche

bien moins nonchalante que d'ordinaire. Il est en alerte. La menace est bien réelle, et notre secret en danger.

Alors que les puddings, le champagne et le brandy focalisent l'attention des autres autour de la table, ma mère est la seule à s'étonner du départ précipité d'Alistair. Elle m'observe avec insistance, consciente que quelque chose se trame en coulisse.

- Tout va bien ? me glisse-t-elle à l'oreille.
- Je ne sais pas... murmuré-je.
- Va le rejoindre, Pippa. Il a sûrement besoin de toi.

Je lui souris, saisie par une vague d'amour, de reconnaissance. Paula pourrait faire une montagne de nos cachotteries, elle pourrait me reprocher mes mensonges, mais elle s'abstient. Elle a choisi d'accorder sa confiance à Alistair et de me rendre ma liberté, enfin.

Je fais claquer mes talons jusqu'au hall d'entrée, priant pour que tout ça ne soit qu'une fausse alerte. Au détour du couloir, je distingue mon fiancé en tête-à-tête avec un type très chic, clairement aristo mais du genre guindé. Dans un grand pardessus noir, l'homme qui doit approcher la cinquantaine est accoudé au rebord de la cheminée, comme s'il était déjà chez lui. En m'entendant approcher, les deux adversaires se tournent vers moi. Les yeux du vicomte sont assombris par la colère. Ceux de l'importun brillent d'une joie déplacée.

- Comte James Windmire, annonce le visiteur en me tendant la main. Je possède plusieurs propriétés dans la région. Vous êtes la fiancée, j'imagine ?
- Je viens d'abandonner ma famille, mes amis et ma part de pudding juste pour vous, monsieur le comte, sifflé-je en retour.
- Je vois... Je vous prie de m'excuser pour le dérangement, je tenais juste à être le premier à vous faire une offre !

Je lance un regard interrogateur à Alistair.

- Apparemment, le notaire qui a le privilège de gérer ce manoir a la langue bien pendue... résonne sa belle voix grave.

– Disons qu’il se peut que mon vieil ami ait un peu trop bu ce soir, et qu’il m’ait parlé de ce qui se passera le premier janvier si aucun mariage n’est célébré, ajoute l’inconnu.

Cette information était strictement confidentielle. À part ce foutu notaire, personne n’était censé savoir qu’Alistair allait perdre ce domaine à moins qu’il ne se marie, selon la volonté de ses parents. Contracté de la tête aux pieds, l’air furibond, bouillonnant, prêt à dégainer un flingue imaginaire, mon fiancé passe férocement la main dans sa nuque pour occuper ses mains, puis triture sans cesse la montre de son père entourant son poignet. Je me place à côté de lui, glisse ma paume dans la sienne pour apaiser son tic et m’entends dire :

– Vous nous avez dérangés pour rien, monsieur le comte. Notre mariage aura bien lieu, dans sept jours. Ce manoir n’est pas à vendre, il ne quittera pas la famille...

– Je suis prêt à dépasser le prix de vente ! Et à payer comptant, insiste-t-il malgré tout.

Alistair lâche un long soupir, les yeux rivés au plafond, fait dix pas jusqu’à la grande porte d’entrée qu’il ouvre d’un geste impétueux et fait signe à l’intrus de décamper.

– Je vous donne dix secondes pour dégager, Windmire, grogne-t-il en le fixant de son regard assassin, fier, intouchable. Et c’est la dernière fois que vous verrez l’intérieur de ce manoir, donc profitez du peu de temps qu’il vous reste en ouvrant grand les yeux.

Le comte fait de la résistance. Il s’affale un peu plus contre la cheminée, s’agrippant à son rêve d’acheter ce manoir comme un chien refusant de lâcher son os. Mais mon fiancé est très sérieux. Il bondit jusqu’à l’intrus et le déloge de force. Windmire lâche un cri ridiculement aigu en se faisant traîner hors des lieux. La porte se referme derrière lui avec fracas et Alistair, deux flammes incandescentes dans les yeux, me rejoint brusquement. Tout en me faisant reculer jusqu’au mur le plus proche, sublime, arrogant, insupportable, touchant, Costard me murmure d’une voix profonde :

- Il fallait que je tombe sur toi...
- Qu'est-ce que... ?
- Il fallait que je tombe fou amoureux de toi et que plus rien d'autre ne compte, continue sa voix profonde.
- Je... *Fou amoureux ?*

## 41. Ceux qui se trouvent

Le temps s'est arrêté.

Je reste bouche bée dans le hall du manoir, le cœur en arrêt, les yeux plantés dans ceux de mon fiancé, incapable d'en dire plus. Je fixe sa bouche insolente qui forme un timide sourire et il finit par prononcer ces quelques mots, qui résonnent partout dans mon corps :

– C'est toi que j'aime, Pippa Jones. Toi que je choisis.  
– Je ne comprends pas, murmuré-je, submergée par toutes ces informations.

Il se penche lentement vers moi, m'embrasse dans le cou, puis me susurre à l'oreille :

– C'est très simple. Je t'aime pour de vrai... et je refuse de t'épouser pour de faux.

Mon équilibre s'envole, ma jambe droite me lâche, suivie de la gauche, mais deux mains solides s'enroulent autour de ma taille et m'empêchent de perdre pied.

– Mais... et le manoir ? m'écrié-je. Tes parents, ton frère, vos souvenirs ? Ottie, Judith, Miles... ?

– Les miens ne reviendront pas, mais ils seront toujours avec moi, où que j'aille, dit-il avec un sourire triste. Miles et Judith vont pouvoir profiter de leur retraite. Ottie se force à rester ici pour moi seul, alors qu'elle pourrait bosser pour une grande famille tout entière qui la rendrait heureuse. Et ce manoir... je suis prêt à y renoncer pour toi. Pour nous. Pour une nouvelle vie.

– Alistair...

– Je ne respirais pas avant toi, Pippa. Je vivais en apnée, enfermé sous le capot d'une voiture. Je fuyais le bonheur, je survivais à peine en attendant



que ma vie prenne enfin un sens.

– Je... Non... C'est de la folie !

– Sois folle avec moi ! lâche l'homme aux yeux vert émeraude, intenses comme jamais. Aime-moi, engueule-moi, guéris-moi, pousse-moi, retiens-moi. N'arrête jamais, Pippa ! Je t'ai trouvée, je ne te lâcherai pas.

Bouleversée par cette déclaration d'amour, je me pends à son cou et l'embrasse éperdument. Au milieu de cette étreinte, je retire ma bague de fiançailles et ressens un étrange pincement au cœur à l'idée de la quitter. Ce gros caillou est un peu devenu mien, avec le temps. Je le glisse doucement dans la main de mon vicomte et soudain, nos lèvres se séparent. Alistair contemple le bijou si précieux qui appartenait à sa mère, le serre dans sa paume puis l'enfile à nouveau à mon doigt.

– Elle est à toi... me souffle-t-il. Tu n'as pas besoin de m'épouser pour la porter, Pippa. Mon cœur t'appartient, tout t'appartient.

Une larme me fend la joue. Tremblante, sous le choc, soulagée d'entendre ces mots que j'ai tant attendus, je pose ma tête contre son épaule. Puis mes lèvres regagnent tout doucement les siennes. Entre chaque baiser, Alistair me murmure qu'il m'aime. Qu'il ne peut plus vivre sans moi. Que je suis son air, son oxygène, le centre de son monde, le moteur de son existence. Toute sa vie.

– Tu en as mis, du temps... soufflé-je contre sa bouche.

– Tu en as mis, du bordel dans ma vie... rétorque-t-il en me guidant vers la salle de réception.

Je me laisse entraîner, cours derrière lui en riant, perchée sur mon petit nuage blanc.

Et vert émeraude.

Tous les regards se tournent vers nous lorsque nous franchissons en trombe la porte en bois massif.

– Un problème ? s'inquiète Mommy.

- On est à court de brandy ? panique Poppy.
- Madeline s’est réveillée ? se lève carrément Grayson.

Alistair fait non de la tête. Il s’éclaircit la voix, affronte tous ces regards sans ciller et sans jamais lâcher ma main.

– Je suis fou de Pippa Jones... annonce-t-il en me jetant un regard qui me transperce, me renverse. Et c’est pour cette raison que je refuse de l’épouser !

Ils font tous des gueules d’enterrement, tout à coup.

– C’était un faux mariage, révèle enfin mon fiancé – qui ne l’est plus. Pour conserver ce manoir, je devais me marier avant mes 30 ans. Mes parents ont ajouté cette clause dans leur testament, pensant faire ce qui était le mieux pour moi. Je n’avais pas vraiment le choix.

Les sourcils se froncent. Les regards s’interrogent.

- Enfoiré ! se révolte Penny.
- Je vais te faire la peau ! délire Poppy, légèrement ivre.
- Espèce de... tente Piper, sans arriver au bout.
- De... ? attendent les autres.
- Je ne sais pas encore, grommelle-t-elle en croisant les bras.
- Mommy ne va jamais s’en remettre, râle mon aînée.
- Elle sait déjà tout ça, glissé-je doucement.

Je m’avance vers mes sœurs et passe aux aveux.

– J’étais dans le secret depuis le début. Alistair ne m’a jamais menti... Au départ, je voulais simplement fuir Londres, Hugh, gagner un peu de temps pour me reconstruire ici, loin de tout. Je ne pensais pas tomber amoureuse de cet emmerdeur... Et de sa campagne.

Penny fait la moue. Piper se laisse attendrir. Poppy se ressert un verre.

- Et le manoir, que va-t-il devenir ? demande ma mère.
- Tu ne peux pas tout perdre, mec... chuchote Grayson.

– Je ne sais pas encore... Peut-être que je pourrais le vendre à une fondation ? À la ville d’Englefield ? Je veux qu’il ait une belle vie... Mais je n’ai plus besoin de ces murs trop hauts et de cet espace trop vaste pour moi... J’ai trouvé mon bonheur ailleurs, leur sourit l’homme que j’aime.

Et une vingtaine de sourires lui reviennent en retour. Personne ne semble trop nous en vouloir pour tous nos mensonges, et ce mariage annulé au dernier moment. Notre histoire d’amour peu conventionnelle ne pouvait pas se finir de manière protocolaire. Et cet étrange happy end les touche tous encore un peu plus, je crois. Ça, et le champagne mélangé au brandy qui accompagne le pudding flambé au rhum.

\*\*\*

– Où est-ce qu’on va vivre ? chuchoté-je à l’oreille d’Alistair, deux heures plus tard, en rentrant dans sa chambre sur la pointe des pieds.

J’ai encore du mal à réaliser que j’ai le droit d’être là. Qu’il m’aime. Qu’il l’a crié sur tous les toits, ce soir. Qu’il a renoncé à tout ce qu’il a de plus cher pour moi. Costard retire sa veste, la balance sur un fauteuil et commence à faire glisser la fermeture Éclair dans mon dos.

– Où tu veux...

Sa main effleure ma peau exposée et ses lèvres se perdent dans ma nuque. Je frissonne.

– Tu ne voudras jamais m’épouser ? murmuré-je.

– Si, je te veux toute à moi, vibre sa voix grave. Mais je t’épouserai juste pour toi, Pippa, sans aucune contrepartie.

Je me retourne brusquement et rencontre sa bouche. Notre baiser est d’abord tendre, patient, langoureux... puis se fait torride, incontrôlable et nous laisse pantelants, essoufflés, tombant à la renverse sur le lit autour duquel on ne faisait que tourner.

– Tu veux des enfants ? soufflé-je en lui arrachant sa chemise.

– Les tiens ? Juste un millier.

Je ris, lui mords la lèvre et grimpe sur lui pour retirer sous son nez ma robe longue et fendue sur le haut de la cuisse.

– Tu sais les fabriquer, au moins ? fais-je d’une voix tentatrice.

Son sourire en coin est de retour. Plus arrogant, plus sûr de lui, plus déterminé que jamais.

– Pippa Jones, je vais te montrer comment on fait les bébés...

Ses mains audacieuses glissent sur ma nudité. Je me mords la lèvre d’impatience.

– Je ne portais presque rien sous ma robe, juste pour toi... lui susurré-je.

Il grogne et me bouffe du regard, tout entière. Ses lèvres avides embrassent mes seins, ses doigts frôlent mes bas – seuls remparts à ma nudité – puis remontent lentement, insolemment jusqu’à la lisière de mon intimité. Au creux de mes cuisses, je sens son sexe se tendre dans son pantalon de costard, son désir pour moi grandir.

– Où sont passées vos manières, monsieur le vicomte ?

– Tu sais depuis le tout début que je ne suis pas un gentil garçon, lâche l’arrogant.

– Un mec de la haute aux mauvaises manières... comment j’aurais pu résister ?

Les yeux dans les yeux, on se défie. On se provoque. On s’allume. Son torse nu et musclé se soulève un peu plus à chaque respiration, je pose mes mains dessus, le chevauche d’un peu plus près, me frotte contre son érection puis me penche en avant pour lécher chacun de ses tétons. Il lâche un râle excité et s’en prend à mon sexe. La chaleur de ses doigts irradie immédiatement ma chair à nu, mes cuisses s’ouvrent davantage. Je l’ai tant attendu.

Je suis trempée.

Affamée.

– Caresse-moi, réclamé-je, comme si ma vie en dépendait.

Ses doigts experts suivent le pourtour de mes lèvres, appuyant de plus en plus à chaque passage. Le plaisir est instantané, grisant, mordant. J'ouvre le compas de mes jambes, me cambre contre sa main. Alistair fait tourner ses doigts, agace mon clitoris, me pénètre puis ressort pour mieux m'écouter gémir.

– Je pourrais mourir juste pour entendre ce son une dernière fois... murmure mon amant.

Sa voix profonde fait grandir le feu qui crépite entre mes reins. Tout en m'offrant à lui, à ses doigts, tout en me frottant contre sa virilité, je lâche de minuscules gémissements à son oreille, de petits râles tantôt graves, tantôt aigus, un mélange de plaisir et de frustration.

– Je veux te voir, Alistair... Je veux te toucher... Te goûter.

Emportée par une urgence soudaine, grisée par ses caresses, je déboutonne son pantalon et soulève ses fesses pour qu'il puisse se défaire de ses vêtements qui l'entravent. Enfin nu, bandant et offert à moi, mon amant se laisse retomber sur le matelas lorsque je le repousse en arrière. Il m'observe tandis que je glisse le long de son corps, vers le sud, en le couvrant de baisers brûlants. Je me rapproche de l'interdit, du précieux, du Graal, de son sexe sur lequel je n'ai encore jamais posé mes lèvres.

– Tu veux ma mort... soupire sa voix sombre et virile lorsque je le prends enfin dans ma bouche.

Je ris doucement en prenant soin de ne pas le mordre. Je m'applique, savoure son goût salé, entêtant, addictif. Ses mains se faufilent dans mes cheveux. Je les retire. Je veux tout le pouvoir. Je veux le rendre fou.

Instinctive et gourmande, ma langue épouse les moindres reliefs de sa virilité tendue à l'extrême. Ma bouche chaude capture son gland, lui arrache des grognements de plaisir, puis mes lèvres glissent délicatement le long de son sexe, encore et encore. Je ne l'avais encore jamais vu sous cet angle. Son corps tout en tension, sa peau frémissante, ses muscles contractés, parfaitement dessinés.

Alistair Blackwood est beau à crever.

– Tu m'as suffisamment rendu dingue... résonne soudain sa voix sexy, abyssale.

Son torse puissant se redresse, ses mains agiles s'emparent de mes poignets, ses lèvres m'embrassent sans délicatesse et le vicomte me retourne subitement pour atterrir sur moi. Sa bouche trouve rapidement mon intimité en feu, me lèche, me suce, me titille, me mordille tandis que ses doigts s'enfoncent dans la chair de mes cuisses.

Je gémis.

Je râle.

Je m'embrase.

– Dis-moi que ce sera toujours comme ça, murmuré-je entre deux soupirs.

– Je ne me laisserai jamais de ton corps...

Alistair remonte pour m'embrasser dans le cou, puis caresse mes lèvres de son pouce.

– De ta bouche insolente...

Je gémis. L'arrogant pince l'un de mes tétons.

– De tes seins ronds qui ne devraient jamais être enfermés...

Il lèche le second pour me torturer puis promène son regard audacieux, possessif, étourdissant sur tout mon corps. J'essaie de m'emparer de ses

mains, mais mon amant m'échappe et me retourne brusquement sur le ventre.

– De ton petit cul qui m'a provoqué tant de fois... ajoute-t-il un ton plus bas, en me fessant doucement.

Je ne peux plus attendre. Mon désir pour lui devient presque douloureux. Alors je l'aguiche, je l'émoustille, je l'excite en remuant mes fesses tout près de son sexe tendu.

Mon plan machiavélique fonctionne.

Sonne enfin à mes oreilles le doux bruit d'un emballage de préservatif que l'on déchire. Alistair s'active derrière moi. Je soupire d'extase, le visage posé sur mes bras croisés, la peau en feu et le souffle court avant même d'avoir été possédée. Quelques secondes à peine et sa virilité pointe contre mon sexe, avant de disparaître en moi. Cambrée, je le laisse prendre lentement possession de mon intimité. De mon corps. De toute mon âme.

L'homme qui m'obsède, qui m'accapare, qui me baise comme une reine embrasse mes épaules, me susurre des mots d'amour à l'oreille, suivis de mots plus crus.

Je frissonne, je gémiss, je m'agite contre lui en répétant inlassablement la même rengaine :

– Encore !

Alistair s'allonge sur moi, la peau tendue de son ventre épouse celle de mon dos, pour que plus aucun espace ne nous sépare. Je n'ai jamais éprouvé une telle proximité, une telle intimité avec qui que ce soit, avant. L'homme de mes rêves me possède entièrement. Ses va-et-vient se font plus fougueux, plus puissants. Nos peaux claquent l'une contre l'autre, dans une harmonie parfaite. Je gémiss, il râle, je m'agrippe aux draps, il s'accroche à mes hanches. Ses coups de reins me procurent des sensations inattendues, mais tant espérées.

Et d'un coup violent, je sens la jouissance monter... puis m'emporter.

Sous ma peau, des milliards de particules de plaisir se diffusent, jusqu'à me donner le vertige. Je lâche un cri sauvage, ferme les yeux, halète, le sens se tendre en moi puis se relâcher. Essoufflé, palpitant, Alistair se laisse tomber sur le lit. Une tendresse infinie dans le regard, il m'entoure de ses bras pour me ramener contre lui.

Tout contre lui.

Là où est désormais ma place.

*Il m'a trouvée.*



## 42. Aussi simple que ça

Demain, nous serons le premier janvier. Donc ce soir, à minuit, l'homme que j'aime et que je n'épouserai pas aura officiellement 30 ans. Et plus de manoir. Mais il m'aura moi, tout contre lui. Et c'est son choix.

On a décidé de traverser cette douce épreuve ensemble, en tête à tête, en déclinant toutes les invitations à de luxueux galas de charité, de folles soirées du Nouvel An ou même un réveillon campagnard dans la ferme de Pancras et Paula.

– Tu crois qu'ils ont froid... ? demandé-je en me blottissant contre Alistair.

Allongés dans les bras l'un de l'autre sur ce vaste canapé, on fixe le feu de cheminée qui crépite et nous chauffe les joues.

– Si ta mère a réussi à ne plus s'angoisser pour toi, tu ne devrais pas commencer à t'inquiéter pour elle, souffle mon vicomte.

– C'est vrai... On parle de la reine des anoraks, là !

– Et du duc des pulls troués, enchérit-il en riant.

– Et ils ont Prince-Harry pour se réchauffer les pieds... chuchoté-je.

Et puis je me mets à crier :

– Et si on prenait un chien ?!

– Non.

– Un petit corgi, comme la reine ! Ou cinq !

– Non...

– Alors un chien de chasse super classe !

– Non plus...

– Alors un énorme bouledogue anglais qui bavera sur tes tapis anciens, creusera des trous dans tes belles pelouses et mâchouillera tes bibelots

comme si c'était des os à rogner.

– On ne vivra pas éternellement ici, Pippa.

Sa voix grave a éteint mon enthousiasme en un souffle.

– Je sais, dis-je en me retournant pour lui faire face.

Je m'assieds en tailleur face à lui, j'attrape le col de son cardigan sexy et plante mes yeux dans ses lacs verts mélancoliques. Je vais rendre cet homme heureux, quoi qu'il m'en coûte. Ce sera ma seule et unique résolution de la nouvelle année.

– Tu veux vivre où, alors ? À Londres ? Ici, à la campagne ? Dans une ferme reculée du Berkshire ? Dans une cabane en bois face au lac ? On retourne s'installer dans la communauté de *Finding Yourself* ? Tu n'as qu'un mot à dire et je repars en randonnée, je danse sous la pluie dans une chemise en lin et je bois du thé fumé pour l'éternité. N'importe où, n'importe quoi, pourvu que ce soit avec toi !

Alistair se marre dans sa barbe et je me jette sur lui pour l'embrasser.

– Il est minuit passé, murmure-t-il soudain. Bonne année, Pippa Jones.

– Bon anniversaire, Alistair Blackwood. Et bienvenue dans ta nouvelle vie...

Nos mains entourent nos visages. Nos bouches se frôlent et nos souffles se mélangent. Sa ride du lion se creuse et je vais coller mon front au sien pour la faire disparaître.

– Je n'ai aucun regret, tu sais ? m'assure Alistair en me regardant droit dans les yeux. Mais la date fatidique est passée. Le manoir va quitter ma famille et je n'ai même pas exaucé la dernière volonté de mes parents.

– Je t'épouse quand tu veux ! dis-je pour le faire sourire. Ils ne sont plus à quelques mois près...

Et ça marche. Mon vicomte tourmenté esquisse un petit sourire nonchalant. Son visage racé s'illumine.

– Ils t’auraient adoré, Pippa, si tu savais ! Voilà le seul regret que j’ai : ne pas pouvoir présenter la femme que j’aime à ma mère, à mon père et à mon frère.

– On va les faire vivre à travers nous, je te le promets ! Je vais continuer à porter le caillou de Mrs Blackwood à mon annulaire gauche aussi longtemps que tu le voudras. Je jouerai la potiche souriante et dévouée à tous les galas de la fondation. Je tournerai un documentaire sur les familles qui doivent passer par une greffe intrafamiliale. Et on prénommera notre premier fils Benedict, mais on changera juste l’initiale pour que ça commence par un P.

– *Penedict* ? Pauvre enfant... grimace Alistair avant d’éclater de rire.

– Il aura les plus beaux yeux du monde, du sang de vicomte et une répartie à toute épreuve, on peut bien lui mettre quelques bâtons dans les roues à la naissance pour s’amuser un peu !

– Pourquoi je sens que ma vie n’a pas fini d’être compliquée, avec toi... ?

Et Alistair me serre dans ses bras comme si, d’avance, il aimait ça.

– Ah oui, c’est vrai, l’effet Pippa ! lâche-t-il dans un haussement d’épaules.

– C’est aussi simple que ça, réponds-je pour le provoquer.

Et ses lèvres arrogantes viennent s’écraser sur les miennes, insolentes, pendant les plus douces, les plus sexy, les plus sucrées, les plus belles secondes de cette nouvelle année.

\*\*\*

Quelques jours plus tard, l’annulation de notre mariage fait le tour des réseaux sociaux, des sites people et de la presse à scandale. Toutes les hypothèses les plus farfelues sont avancées : Alistair m’aurait trompée avec Esmée, la fiancée de son frère disparu, il aurait décidé de refaire sa vie avec Ottie, sa cuisinière, ou m’aurait découverte en couple avec l’actrice Siobhan Doherty. On rit tous les deux en étudiant les photos sorties de leur contexte, les légendes affabulatrices, les articles remplis de vide, les titres les mieux trouvés : « Pippalastair au fond du fossé », « Pippa Jones encore traînée dans la boue », « Oh la vache ! » ou « L’amour n’est plus dans le pré ! ».

Et pour vivre heureux, nous continuons de vivre cachés, tous les deux, seuls au monde. Tout au bout du couloir, dans le manoir de « Bouseland » qui nous appartient pour encore quelques jours... vu toutes les offres qui affluent chez le notaire depuis sa mise en vente.

Mais nous partageons la même chambre, désormais, le même lit, toutes les nuits, la même salle de bains, tous les matins, la même douche, quand le corps nous en dit, le même dressing, maintenant que je peux lui piquer ses fringues sans avoir l'air d'une folle.

– Regarde ça, m'écrié-je alors qu'il enfle son jean taché de mécano et un T-shirt encore propre.

– Quoi ?

– Stone a vendu une photo de nous qui date de la retraite...

– Ces drogués n'ont ni réseau ni électricité, mais ils prennent des photos en cachette ?!

– Le gourou raconte qu'il a assisté à notre coup de foudre en direct... et que c'est grâce à lui si on ne se marie pas, raconté-je en lisant l'article en diagonale.

– Ça n'a aucun putain de sens ! se marre Alistair.

Il vient se coller derrière moi et regarder par-dessus mon épaule : tous les deux vêtus de lin, pieds nus dans la gadoue et le regard hagard, on se tend le bâton de parole en s'empêchant d'éclater de rire.

– « J'ai reconnecté Atlas et Prairie à l'univers, à leur monde intérieur », déchiffre mon amoureux à voix haute en découvrant les mots de Stone.

– « Ils sont déjà unis à Mère Nature, continué-je. Ils n'ont pas besoin de s'épouser pour s'appartenir. Ils savent que leurs cœurs sont libres et que leur amour transcende toutes les barrières invisibles de ce monde. Nous les attendons ici, où est leur place, pour vivre en communion avec leurs compagnons, avec la terre, le ciel et la rivière ».

– Et surtout avec les champignons ! ajoute Alistair de son rire guttural qui me fait fondre.

Je me retourne dans ses bras pour me pendre à son cou, des souvenirs

plein la tête et une folle idée qui me parcourt tout entière.

– Il n’y a pas un arbre au très gros tronc, dans ton domaine, contre lequel tu pourrais me plaquer violemment ?

– Ça devrait pouvoir s’arranger... grogne mon vicomte rebelle. Mais j’ai une autre surprise pour toi, avant ça.

Et Alistair attrape deux pulls à lui, en enfile un, me jette l’autre, m’entraîne par la main, me fait courir derrière lui dans le manoir, dévaler l’escalier, traverser l’allée pavée et rejoindre le hangar. Je me noie dans son pull trop grand pour éviter le froid glacial. Mais je bous à l’intérieur. Il ouvre la lourde porte métallique tandis que je reprends mon souffle et me dévoile l’Aston Martin vert émeraude de son frère, rutilante, garée la tête la première.

– Qu’est-ce que... ? bredouillé-je en plissant les yeux.

– Je l’ai bichonnée en secret. Savonnée, dégrasée, lustrée. Elle est prête. Il est temps que cette bagnole sorte de ce foutu garage pour démarrer une nouvelle vie.

Mon mécano préféré ouvre la portière et me brandit une clé au bout d’un porte-clés en forme d’abricot.

– Elle est à toi. Tant pis si tu la fous dans le fossé.

– Tu es sûr ?

Je m’approche jusqu’à me coller contre lui.

– Essaie juste de ne pas te tuer, susurre-t-il à mon oreille.

– Promis.

Je lui souris, m’interdis de pleurer et saute derrière le volant en faisant ma diva.

– Je t’ai toujours dit qu’elle m’allait super bien au teint !

– Si tu le dis...

– Grimpe, Blackwood, je t’emmène quelque part.

– Jones, qu’est-ce tu prépares ? demande le suspicieux.

– Moi aussi, j’ai une *petite* surprise.

On ne roule pas très longtemps. Juste le temps de lui expliquer que la BBC m’a envoyé un joli chèque pour mon documentaire intitulé *Dans les coulisses de la campagne anglaise*. Et m’en a déjà commandé neuf autres, pour une série diffusée en prime time sur les coulisses de Londres, des séries télé, de l’aristocratie, de Scotland Yard, du rugby, de la chirurgie, et des tas d’autres coulisses où j’ai hâte de me faufiler.

– Alors ta carrière d’actrice, c’est fini ? me demande mon amoureux, les sourcils froncés sous ses lunettes d’aviateur.

– Je ne sais pas... Pour l’instant, je me sens mieux de l’autre côté de la caméra.

– Et moi, je ne sais toujours pas où on va... grommelle-t-il, impatient, sur son siège passager.

– Juste là.

Je gare l’Aston Martin devant la maison de campagne dont je suis tombée amoureuse, et que j’ai achetée sans rien dire à personne. Sans même hésiter. Ça commence à devenir une drôle d’habitude pour l’éternelle indécise que j’étais, avant lui. Alistair sort de la voiture et je fais le tour pour le rejoindre. Lentement, il abaisse ses lunettes sur son nez, les retire et fixe cette merveille sans parler. Il découvre le lac vert, *son* lac, qui forme un écrin tout autour puis vient plonger son regard brillant dans le mien.

– On pourrait vivre ici... annoncé-je tout doucement. Pour que tu voies ça tous les jours.

– Pippa...

Il prend une grande goulée d’air et je me love contre lui, sous son bras. Je peux entendre d’ici son cœur battre comme un fou.

– Il y a un peu de boulot mais... il y a de la place pour un nouveau hangar, ajouté-je en montrant la grange abandonnée tout au bout du terrain.

– Pippa...

– Et quelques chambres d’enfants... ironisé-je en suivant du regard les nombreuses fenêtres alignées.

– Pippa, ferme-la et écoute-moi.

Sa voix grave me résonne dans tout le cœur. Je tremble comme une feuille.  
Il resserre ses bras autour de moi.

– Pippa... Épouse-moi pour de vrai, souffle-t-il simplement.

– D'accord.

Je hausse les épaules et me tais. Parce que parfois, la vie, même la plus compliquée, c'est aussi simple que ça.

# Épilogue

Paula & Pancras  
Ashby CROMWELL & Ezra ROSENBERG  
Penny, Piper, Poppy, Ivy et Ava JONES  
Grayson CUNNINGHAM  
Siobhan DOHERTY  
Thaddeus YANG  
Prince-Harry  
et toute la famille BLACKWOOD  
ont le grand bonheur de vous faire part,  
enfin,  
du mariage de  
**Pippa Prairie Abricot JONES & Alistair Atlas  
Costard BLACKWOOD**  
qui sera célébré  
à la mairie d'Englefield  
dans la plus stricte intimité.

\*\*\*

*Un cocktail champêtre aura lieu dans le jardin  
des mariés, suivi d'un feu de joie face au lac.*

*Enfants et chiens bienvenus.*

*Aucun cadeau de mariage souhaité : vous pouvez  
adresser vos dons à la fondation Blackwood.*

*Réponse à renvoyer quand vous voulez.*



*Dress code : K-way et anoraks exigés.*

*Les mariés s'en iront ensuite pour une retraite spirituelle dans la communauté Finding Yourself. Merci de ne pas chercher à les contacter ou à les sortir de là avant un mois.*

**FIN.**

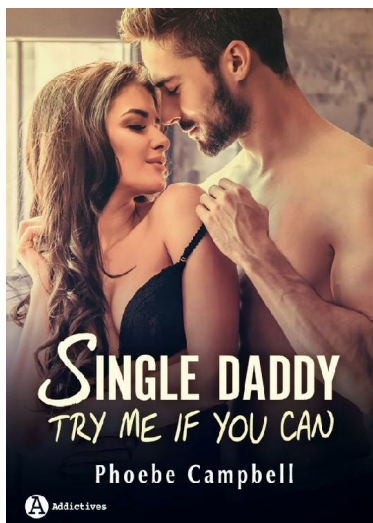
**Disponible :**

## **Single Daddy - Try me if you can**

Mary Jane, que tout le monde appelle MJ, croque la vie et les hommes à pleines dents. Elle ne s'embarrasse d'aucune convention, tout lui sourit, et c'est très bien comme ça ! Jusqu'au jour où elle se demande si le sexe n'est pas une addiction et décide d'entamer une thérapie.

Alors que MJ doit se sevrer et renoncer quelque temps aux hommes, le destin met le beau Heath sur son chemin. Heath est musicien, mystérieux, irrésistible... et père célibataire d'un petit garçon. MJ n'a pas le droit de craquer, Heath de son côté a bien trop souffert pour laisser entrer quelqu'un dans sa vie et celle de son fils. Mais quand le désir se fait obsession, le meilleur moyen de se libérer de la tentation, c'est d'y céder, pas vrai ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



Découvrez *Bad Boy Wanted !* de Kristen Rivers

**BAD BOY WANTED !**

**Premiers chapitres du roman**

À Ronfleur, le seul prince que l'on ne  
trouve pas au rayon « gâteaux secs » du  
supermarché.

# 1.

– Tu ne vas pas mettre ça, quand même ?

Un peu surprise, je me penche légèrement pour apercevoir Marie dans le miroir de l'immense coiffeuse. Marie, c'est ma future belle-mère. Tirée à quatre épingles, cette dame est sublime en dépit du fait qu'elle approche lentement mais sûrement de la cinquantaine. Mince, toujours bien habillée, coiffée avec soin, c'est le genre de femme qui vous fait vous sentir minable, d'autant plus qu'elle n'a pratiquement pas de rides, ou alors elle les cache bien.

Étonnée, je passe ma propre image en revue comme le ferait un sergent avec sa troupe de petits soldats. Belle robe bleu roi : check. Chignon sophistiqué : check. Maquillage soigné : check. Vraiment, je ne vois pas ce qu'il y aurait à redire.

Déconcertée, j'adresse une moue interrogative à Marie.

– Ce collier ne convient pas.

Instinctivement, je porte la main à mon pendentif. Il représente la fée Clochette. Ce n'est rien d'autre qu'un bibelot, il n'est même pas en argent ! Cependant, j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux, parce qu'il me vient de ma grand-mère, la personne la plus douce et la plus gentille qu'il m'ait été donné de côtoyer. Depuis qu'elle me l'a offert, à l'âge de six ans, je ne l'ai jamais quitté, car il me donne l'impression qu'elle est toujours avec moi. Je sais, c'est chelou. Aussi, je prends une profonde inspiration et m'apprête à contredire Marie, ce qui, pour une fille aussi diplomate que moi, relève de l'exploit révolutionnaire. À côté de moi, Katniss Everdeen peut se rhabiller.

– Je suis navrée de vous décevoir, madame Duteuil. Je suis particulièrement attachée à ce collier. Par conséquent, j'aimerais le garder, si

vous n'y voyez pas d'inconvénient.

C'est alors que ma future belle-mère, cette personne capable de se montrer si charmante, se transforme en vipère venimeuse juste là, sous mes yeux.

– Oh mais, mon petit, des inconvénients, j'en vois plein, justement. Pour commencer, cette horreur que vous portez autour du cou vous grossit. On dirait que vous avez un deuxième menton, ou peut-être un troisième, laissez-moi voir... Oui, c'est bien un troisième menton. Ça vous donne un teint cadavérique, en plus. Sans oublier que...

Je me tasse sur ma chaise, ce qui ne fait que renforcer cette impression de « troisième menton ». Parce que c'est juste une impression, j'insiste : je n'ai pas de troisième menton.

Incrédule, je l'observe dans le reflet, abasourdie face à tant de méchanceté gratuite. Et puis, soudain, elle se tait – enfin – et son visage lifté arbore un sourire qui la ferait passer pour un enfant de chœur. Avec sa tête un peu penchée sur le côté à la façon des anges sur les tableaux de la Renaissance, elle a l'air si innocente ! Le serpent assassin s'est transformé en agneau mignon si rapidement que j'en viens à douter de l'avoir entendue m'insulter pas plus tard qu'il y a quelques secondes. Je l'ai peut-être rêvé. Mon esprit me joue des tours, parfois. J'en suis à me sermonner intérieurement d'avoir douté de ma future belle-mère quand j'aperçois Marius. Grand blond aux yeux bleus, c'est le portrait craché de sa maman. Je souris dès que je vois mon fiancé, qui a tout du parfait gentleman. Il s'approche et me tend une jolie boîte en velours bleu roi, comme ma robe. Il me couvre souvent de cadeaux. Un vrai prince charmant, je vous dis !

– Ouvre-la, m'ordonne-t-il en déposant un baiser sur mes cheveux, pas très appuyé afin de ne pas abîmer ma coiffure sophistiquée.

Je m'exécute sous le regard attentif de Marie et Marius. C'est un collier de perles long comme le bras d'un mutant. Je pourrais presque m'en servir de corde à sauter de luxe, s'il ne pesait pas trois tonnes. Ce bijou a dû lui coûter une fortune, mais le riche héritier de Duteuil Entreprises n'est pas à ça près. Je crois lui avoir déjà dit que je déteste les perles, mais il a tellement de

choses en tête qu'il a dû oublier. Je ne peux pas lui en vouloir.

– C'est beau.

D'accord, ma remarque est aussi plate que la surface du lac de Côme, mais je manque d'inspiration.

– C'est un collier à trois tours, m'informe-t-il. Il est magnifique.

*Merci, je ne l'avais pas remarqué.*

– Il masquera parfaitement ton triple menton, complète ma future belle-mère.

*Je n'ai pas de triple menton !*

– Mets-le.

Je me mords les lèvres, ce qui se révèle une erreur, puisque je finis avec du rouge à lèvres sur les dents. Pas très glamour. Tant pis.

– Chéri, c'est aussi mon mariage et je tiens à porter celui que ma grand-mère m'avait offert. C'est ma façon d'avoir mon aïeule avec moi...

Mon ton semble beaucoup moins assuré sur la fin de ma phrase, à mesure que je vois les deux clones froncer les sourcils.

– Emma, tu n'aimes pas le présent de mon fils ?

Je revois alors la gouvernante anglaise que mon père avait embauchée quand j'avais sept ans. Avec ses manières de bulldog et sa fourchette brandie en avant telle une épée : « Emma, tu n'aimes pas les petits pois à la menthe de Auntie Betty ? »

*Hum...*

– Si, bien sûr que si !



Il a l'air aussi déçu qu'un enfant à qui l'on vient de refuser une glace et, pour le coup, je me sens coupable. Qu'est-ce que ça me coûte de lui faire plaisir, après tout ? Comprenant que ma détermination est en train de flancher à vitesse grand V, future belle-maman porte ses doigts glacés à ma nuque et, en moins de temps qu'il ne faut pour dire « bling-bling », elle décroche brutalement le pendentif de ma grand-mère. Je me retrouve avec un immense collier de perles qui me donne l'impression d'avoir un anaconda transgénique autour du cou. Seigneur, ça pèse une tonne !

– Ne baisse pas les épaules, me sermonne Marie. Avec cette mauvaise posture, on dirait que ta poitrine tombe encore plus.

*Encore plus ?*

Je reluque discrètement mes seins en faisant semblant d'ôter des poussières imaginaires de ma robe et fronce les sourcils. Ils m'ont pourtant l'air comme il faut ! Enfin, ce n'est pas grave. Instinctivement, je caresse mon sternum. C'est à cet endroit que, durant des années, j'ai arboré le faux collier de mémé. Le voir négligemment posé sur la coiffeuse me fait bizarre mais, après tout, il n'y a que les imbéciles qui ne changent jamais d'avis. Carmela, ma meilleure amie, me sermonnerait d'avoir ployé aux injonctions de ma future famille. Célibataire endurcie, elle ne fait jamais de concessions.

C'est sûrement la raison pour laquelle elle est, justement, une célibataire endurcie. Moi, je suis une adepte du compromis. Et mon futur époux est si mignon quand il est satisfait, que le contredire a tout d'un crime.

– Ah, voilà. Il te va nettement mieux que l'autre breloque, me complimente-t-il.

– Oui, il cache effectivement ton triple menton, renchérit Marie dans un chuchotement que je suis la seule à entendre.

Ma belle-mère sourit avec tant de tendresse que l'on croirait presque qu'elle ronronne comme un chat caressé dans le sens du poil. J'arque les sourcils en me demandant si je ne suis pas victime d'hallucinations auditives. Quand j'étais jeune, j'écoutais Metallica en cachette, et j'étais convaincue qu'une partie de « The Unforgiven » était chantée en français. Je croyais

sincèrement que les artistes disaient : « Nous battons des œufs, et pouic, pouic, ils sont durs. » Après, j'ai appris l'anglais et j'ai compris ma bévue. Eh bien là, c'est peut-être pareil. Je lui prête sans doute de mauvaises intentions.

Des coups en provenance de la porte me font sursauter et je récolte au passage un regard méprisant de la part de Marie.

– Entrez, répond cette dernière.

Laure, l'une des domestiques employées dans l'immense maison des Duteuil, fait son entrée dans la pièce.

– Ils sont arrivés, annonce-t-elle simplement.

*Qui ça ? Les extraterrestres ? C'est quoi, ce suspense à deux balles ?*

– Allons les rejoindre, suggère mon fiancé.

Sa mère acquiesce. Je fais un mouvement pour me lever, dans un bruit de froissement classique des robes de soirée, mais une main de fer empoigne mon épaule pour me retenir. C'est ma future belle-maman. Avec force, elle me contraint à me rasseoir, sans rien perdre de son charmant sourire. Ma parole, à côté de cette femme, Musclor se carapate comme un cafard en tremblant pour sa vie.

– On t'appellera quand il faudra venir, me dit-elle de sa voix douceuse.

– Ça ne sera pas long, ajoute Marius en sortant.

Comme toujours, hommes et femmes n'ont pas la même définition du mot « long ».

Le trio s'en va, me laissant seule devant mon reflet. J'attrape mon sac pour en sortir mon smartphone en me maudissant de ne pas avoir songé à prendre ma liseuse. Distraitement, je parcours les actualités. Mon intérêt s'éveille quand je découvre Springer dans les gros titres. Et pour cause, c'est l'entreprise familiale. Je lis l'article sans plus attendre. La valeur en Bourse a encore chuté. Mon père a beau s'esquinter à tenter de faire fructifier sa boîte,

il perd de l'argent. Moi, je suis passionnée d'économie, c'est même le sujet de mes études. J'aimerais reprendre l'entreprise familiale, mais mon père n'a jamais été d'accord. Pour lui, c'est une affaire d'hommes. Dans deux ou trois ans tout au plus, il souhaiterait donner une place au sein de l'entreprise familiale, réputée dans la France entière, à mon futur époux. Je n'ai pas mon mot à dire, il en est ainsi depuis des générations. Ma mère a toujours été femme au foyer, et je ne l'ai jamais vue se plaindre. Je suis sans doute un peu plus rebelle qu'elle, mais je sais que je finirai bien par m'y habituer.

– Mademoiselle ?

C'est Laure qui vient me chercher ; je me lève pour la suivre, sans plus attendre, en inspectant mon reflet une dernière fois. Personnellement, je ne vois pas de double menton. Encore moins un triple ! Je deviens l'ombre de la domestique à travers le long couloir menant à la gigantesque salle de réception des Duteuil. J'avais espéré que ce serait accrochée au bras de Marius que je ferais mon entrée dans cette pièce mythique, parmi la bourgeoisie dorée de toute la France, venue en masse à Strasbourg pour assister à notre mariage. En vérité, je traverse la foule en essayant de me frayer un chemin à coups de coude. Ce n'est pas tout à fait ce dont je rêvais, mais il faut parfois savoir se contenter de ce que l'on a.

Une minute plus tard, j'ai fini mon bain de foule à la façon d'un chanteur de hard-rock. Pour le coup, je suis certaine d'avoir récolté quelques hématomes que je garderai en souvenir. Plus tard, dans quelques années, je pourrai raconter cette anecdote à mes petits-enfants, assise avec Marius sur une balancelle dans un jardin ensoleillé. D'ailleurs, en parlant de ce dernier, il me tend la main pour m'aider à monter sur l'estrade, tandis que je plonge mes yeux dans les siens, comme dans les films à l'eau de rose que je regarde avec ma mère. Il m'adresse un sourire étincelant qui n'est pas sans me rappeler son rôle de prince charmant. N'est-ce pas ce dont toute petite fille rêve ?

Sa mère nous rejoint et je me demande ce qu'elle fiche là. Ils se tournent vers les invités et je suis le mouvement avec grâce et naturel. En tout cas, je l'espère. Future belle-maman les salue à la façon de la reine d'Angleterre avec sa main de travers, et j'ai le plus grand mal à ne pas m'esclaffer. Mais

les princesses ne rient jamais en public, c'est bien connu.

J'aurais aimé que Carmela soit là, mais elle a décrété que je commettais une immense erreur en épousant celui qu'elle considère comme la réplique de Charmant, le méchant prince de *Shrek*, en blond. Marie comprend enfin que sa place n'est pas sur l'estrade et s'en va, non sans m'avoir glissé un étrange « bon courage, mon petit » à l'oreille. Étrange façon de souhaiter la bienvenue dans la famille !

Chaque paire de mirettes dans cette salle est rivée sur nous. Il y a même des photographes. Depuis le temps que je fréquente Marius, à savoir un peu plus de deux ans, je ne devrais plus m'en étonner. Cependant, il me faut admettre qu'être le centre de l'attention n'est pas vraiment ma tasse de thé.

Une servante anonyme nous tend un plateau sur lequel se trouvent deux flûtes de champagne, ainsi qu'un micro. Je prends les breuvages – il m'en faudrait peu pour m'enfiler les deux, cul sec, afin de me détendre – tandis que mon fiancé attrape le micro pour le porter près de sa bouche. Il m'arrache une coupe des mains pour la lever en l'air. Ça y est. C'est le moment. Notre consécration à tous les deux. Je fais un discret signe de la main à papa et maman, assis en première ligne.

Marie affiche un sourire si étincelant qu'elle m'éblouirait presque. J'ignorais que cela lui faisait tellement plaisir de me voir intégrer sa famille. Flattée, je lui rends son sourire, me maudissant d'avoir pensé du mal d'elle encore quelques instants plus tôt.

– Mesdames, messieurs, vous êtes venus en masse assister à notre mariage, à moi et à Emma.

J'essaie de ne pas tiquer sur le fait qu'il ait placé le « moi » avant mon nom. Être une *grammar nazi* n'apporte que des soucis, après tout. Il plonge ses yeux azur dans les miens et je me sens de nouveau comme une princesse. À cet instant précis, je suis à dix mille lieues d'imaginer que c'est la dernière fois de ma vie que j'éprouverai ce sentiment. Marius se tourne vers la foule et, avec son sourire de Charmant, il assène :

– Je suis navré, mais il n’y aura pas de mariage.

## 2.

– Goujat !

– Exact.

– Imbécile.

– Aussi.

– Détritus cosmique de la planète Krypton.

– Absolument, m’encourage ma meilleure amie, roulée en boule sur le fauteuil qui fait face au canapé sur lequel je suis avachie comme un vieux légume. Allez, continue, la thérapie des insultes fonctionne encore mieux que celle consistant à ingurgiter des tonnes de glace à la vanille, méthode qui a en plus pour inconvénient de te faire grossir à vue d’œil.

Je baisse les yeux sur mon pot de Ben & Jerry’s, et le peu de courage que j’avais emmagasiné fond plus vite que ma crème glacée.

– Hop, on ne baisse pas les bras, m’incite Carmela, à qui il ne manque que deux pompons pour jouer la parfaite *cheerleader* des cœurs en détresse.

– Espèce de...

Je cherche une dernière injure dans ma tête.

Malheureusement, je ne trouve que deux mots.

– Prince charmant.

– Hum... je n’aurais pas placé cette expression dans la catégorie des jurons mais, si tu veux, tu as raison, Emma. Le prince charmant est une ordure, et les seuls princes vraiment acceptables sont ceux que tu trouves dans les supermarchés, au rayon des gâteaux. Ceux-là, au moins, ils ne te décevront jamais.

Décevoir... Et je me mets à pleurer, malgré moi.

– Je... je suis désolée. Tu fais tout pour me remonter le moral et, moi, je chiale comme une madeleine.

– C'est normal. Il t'a plaquée il y a quoi... trois jours ?

– Quatre.

– En plus, il l'a fait de la pire des manières, cet enfoiré. Te larguer telle une malpropre devant des milliers d'invités...

– Ils étaient à peu près deux cents.

– Ça fait un joli petit paquet d'enflures. Sais-tu au moins pourquoi Marius t'a lâchée comme ça ?

– Non. Enfin, oui. Tu sais bien comment ses parents fonctionnent. Par intérêt. Les entreprises connaissent des hauts et des bas, et celle de mon père est au ras des pâquerettes en ce moment. J'imagine que ça aurait entaché leur image de grande et puissante famille de la finance. Et Marius écoute toujours ce que sa mère lui dit...

– Quel imbécile, franchement ! Tu vaux nettement mieux que ça. Et puisqu'on parle de famille, comment a réagi la tienne ?

Je soupire, peinée à l'idée de me remémorer ce moment désagréable.

– Ma mère est restée en retrait, comme à son habitude. J'aurais aimé qu'elle me console. J'aurais eu besoin de m'épancher avec elle, comme le font toutes les filles avec leurs mamans. Carmela hoche la tête, compréhensive.

– D'abord, mon père a explosé de colère...

– Tu m'étonnes. Tout papa qui se respecte irait directement massacrer Marius pour ce qu'il t'a fait.

Je lui adresse un sourire triste.

– Tu n'y es pas du tout. C'est vers moi que sa hargne était dirigée. Pour lui, j'ai échoué. Depuis toujours, il mise sur les relations pour faire grandir sa boîte. J'étais le pion le plus important de son échiquier, et j'ai tout fait foirer. Je l'ai énormément déçu.

– J'aurais dû deviner, désolée, depuis le temps que je le connais. Sache une chose, c'est ton père qui est décevant, pas toi. Toi, tu t'es juste retrouvée entourée d'imbéciles. Parce que ton ex-belle-mère, cette vipère, n'est pas en

reste. Il fallait la voir jubiler, quand Marius a brusquement annoncé votre rupture. Ses yeux brillaient autant que des toilettes fraîchement récurées.

– Très glamour, Carmela. Et puis, tu n’as pas pu les voir, puisque tu n’étais pas là, étant donné que tu ne voulais pas venir à la cérémonie.

– Et j’avais bien raison, quand on voit comment ça s’est fini.

J’acquiesce mollement entre deux sanglots tandis qu’elle enchaîne.

– Je n’ai pas besoin d’être présente pour savoir que les yeux de cette guêpe scintillaient de plaisir à l’idée de ne plus t’avoir dans les pattes. Elle ne t’a jamais aimée, il n’y a que toi pour ne pas l’avoir remarqué. Et puis, pourquoi les défends-tu encore, après ce qu’ils t’ont fait ?

– Je ne les défends pas...

Je m’arrête, parce que je me rends compte qu’elle a raison.

On devrait toujours écouter sa meilleure amie.

– Je l’admets. Je les défends malgré ce qu’ils m’ont fait.

Touchée par mon aveu, Carmela se lève pour encadrer mon visage de ses mains.

– Je suis désolée, ma biche. Tu as fait tant de concessions pour rien... Je ne voudrais pas te seriner que je t’avais prévenue mais...

– Mais, tu le fais quand même, complété-je avec un petit sourire.

Elle dépose un bisou au sommet de mon crâne. Je n’ai peut-être pas de chance en amour, mais je peux compter sur la meilleure amie au monde, ça, c’est une certitude. Avec promptitude, je repousse ses mains en me mettant debout, puis je file vers le buffet, duquel je retire une bouteille d’excellent rhum.

– Qu’est-ce que tu vas faire avec ça ?

Vu la manière dont elle me regarde, on dirait qu’elle croit sincèrement que je m’apprête à lancer un cocktail Molotov sur la maison de mon ex. C’est vrai



que l'idée m'a traversé l'esprit, mais il n'est pas question que je perde une goutte de ce délicieux nectar avec un goujat de son espèce.

– Des mojitos, réponds-je en haussant les épaules.

Elle secoue la tête.

– L'alcool est un redoutable ennemi, Emma.

Mon sourire s'affaisse. Le sien redouble d'énergie.

– Et fuir l'ennemi, c'est lâche.

– Tu as tout à fait raison. Nous, on n'est pas des dégonflées, contrairement à cet imbécile qui m'a mollement abandonnée devant une assemblée habillée en Prada. Viens, tu vas m'aider à couper du citron vert. Et oublie les glaçons en forme de cœur, O.K. ?

Une heure plus tard, je ne suis pas ivre, je suis juste admirablement pompette. L'alcool, ingéré dans une quantité que je trouve tout à fait raisonnable, me rend plus lucide.

– Quand je pense que j'ai été à son service pendant deux ans...

– Et que tu as plié à tous ses caprices pour lui faire plaisir, ainsi qu'à ceux de sa mère, alors que je t'avais prévenue que cette situation était malsaine...

Elle n'a pas tout à fait tort. À côté de lui, Christian Grey est un chantre de la liberté.

– D'ailleurs, en parlant de caprices, tu sais ce qui me fait le plus mal ?

Carmela fait signe que non.

– C'est qu'ils m'ont demandé d'enlever le collier de ma grand-mère pour l'échanger contre cette horreur.

Je lui montre la parure de perles plus lourde qu'un sac de patates. Que je n'ai toujours pas enlevée, au demeurant.

Comme si ces satanées boules nacrées étaient soudainement devenues brûlantes, je les ôte de mon cou.

– Le pendentif qui me tient tant à cœur est toujours chez lui.

– Et qu'est-ce qu'on attend pour le récupérer ? Le bijou, pas le garçon, hein !

Je dévisage ma meilleure amie, comme si elle venait de me fournir la révélation du siècle.

– Exactement, Carmela, exactement !

Je me dresse sur mes pieds, droite comme un i. Je suis suffisamment pompette pour avoir le courage d'affronter Marius, mais pas assez pour tituber franchement. C'est parfait. Cependant, ma meilleure amie fronce les sourcils.

– Attends, tu es sûre que c'est une bonne idée ? Tu te sens prête à te retrouver face à lui ? Tu ne vas pas flancher et te mettre à genoux pour le supplier de te reprendre en pleurant à chaudes larmes ?

Je fais claquer ma langue.

– Quelle idée !

Elle hausse les épaules.

– Dans ce cas, c'est parti.

Quinze minutes plus tard, nous sautons dans le taxi qui nous emmène droit vers la banlieue bourgeoise où réside mon ex, puisqu'il n'est pas question que je conduise alors que j'ai bu. Si ce dernier a largement les moyens de se payer un chauffeur à plein temps, ce n'est pas le cas de ma famille. Nous sommes relativement aisés, mais notre fortune est loin d'égaliser celle de mon ancien fiancé. Au début de notre relation, les choses allaient en s'améliorant pour notre entreprise familiale, mais depuis quelque temps, notre situation économique empire jour après jour.

Distraitement, je contemple le paysage nocturne que j'ai tant de fois vu se dérouler sous mes yeux, et je ne peux empêcher la naissance d'un sentiment de nostalgie qui me serre la gorge. Toutefois, je refuse de me laisser abattre. Nous empruntons la grande avenue menant chez lui puis, enfin, nous arrivons devant sa maison. De style colonial, dotée de hautes colonnes, et tout simplement gigantesque, c'est une réplique alsacienne de la Maison-Blanche, en un peu plus petit.

*Vous ai-je déjà parlé de la folie des grandeurs de la famille Duteuil ?*

– Hum... Emma, nous avons un problème.

Carmela désigne le haut grillage en fer forgé blanc qui entoure le domaine. Le taxi s'arrête devant le portail et j'ouvre la fenêtre pour saluer le vigile.

– David, c'est moi.

Les spots s'allument pour éclairer la voiture avec une telle puissance que l'on se croirait au pied d'un vaisseau extraterrestre des années quatre-vingt-dix. Ledit David arrête de lire son journal pour me jeter un œil... qui retourne immédiatement à sa lecture. Je me mets à genoux sur mon siège pour passer la tête par la fenêtre.

– Vous ne me reconnaissez pas ?

– Si.

*Bon...*

– Et vous ne m'ouvrez pas la porte ?

– Non.

Je soupire. Il va falloir que je le prenne par les sentiments.

– Comment va la petite Aurore ?

Aurore, c'est sa cadette. Je sais qu'il suffit que je lui en parle pour qu'il se lance dans un long monologue concernant sa fille, dont il est on ne peut plus

fier. S'il y a une chose qui le fait craquer, c'est elle. Je l'écoute avec attention, hochant la tête quand c'est nécessaire pour ponctuer ses répliques. Puis, quand il a fini son discours-fleuve, j'adopte ma grimace la plus triste, avec le regard du Chat potté en prime.

– S'il vous plaît, laissez-moi voir Marius. Je n'en ai pas pour longtemps, je vous le jure. Je veux juste récupérer un pendentif qui me vient de ma grand-mère, et après je m'en irai. Vous savez combien ce bijou me tient à cœur.

Effectivement, il ne l'ignore pas. Nous en avons discuté lors d'une de mes nombreuses visites dans cette bâtisse. D'un naturel sociable, je suis du genre à sympathiser avec tous les employés de maison, au grand dam de Marius, qui détestait cette pratique. Il fallait bien que ça me serve un jour.

– C'est bon, je vous ouvre.

Je me retiens de taper dans mes mains et offre un sourire triomphant à Carmela.

– Bravo. Mais n'oublie pas qu'il est hors de question que tu le supplies de te reprendre.

– Quelle idée, marmonné-je en levant les yeux au ciel.

Cela dit, quand le taxi s'avance dans cette allée que j'ai tant de fois arpentée, mon palpitant se serre dans ma poitrine. Lorsque la voiture s'arrête, je m'en extirpe et j'avance seule vers le perron. Je gravis les quelques marches puis je colle mon doigt à la sonnette en priant pour ne pas commettre de boulette. La sonnerie, « Amazing Grace », une des chansons les plus connues du répertoire américain, rend les choses tout de suite plus solennelles, ou plus ridicules, comme dirait Carmela. Mon cœur cogne terriblement dans ma poitrine lorsque j'entends des pas derrière la porte et, quand elle s'ouvre, mon muscle cardiaque tombe à mes pieds.

Marius ne porte qu'un pantalon de pyjama et je dois me faire violence pour arracher mes yeux de son torse. Même s'il n'est ni particulièrement musclé, ni même particulièrement beau. C'est sans doute une question d'habitude.

- Tu as une idée de l’heure qu’il est ? Et qu’est-ce que tu fiches là ?
- Je réponds d’abord à la question une ou à la numéro deux ?

Il fronce ses sourcils blonds. L’humour n’a jamais été sa tasse de thé. Encore moins le sarcasme.

- Qu’est-ce que tu fous devant ma porte ?

Lui demander s’il connaît la Bible, façon témoin de Jéhovah, n’est pas une bonne diversion. Il penche la tête et arbore un sourire, celui que je lui ai tant de fois arraché, et mon imbécile de palpitant flanche comme un traître.

– Je suis venue te supplier de me reprendre, murmuré-je, la gorge trop nouée pour parler convenablement.

*Mince ! C’est exactement ce que je n’étais pas censée lui dire !*

- Pardon ?

Heureusement, il n’a pas entendu. Il est encore temps de rectifier le tir. Au prix d’un effort considérable, je me ressaisis.

- Je suis venue t’ordonner de me rendre le collier de ma grand-mère.

Il écarquille les yeux, visiblement surpris de mon assurance.

Je ne flanche pas. Pendant quelques instants, j’ai l’impression qu’il lutte contre lui-même. Je suis certaine que c’est cette garce de Marie qui lui a enjoint de le garder, juste pour m’embêter. Quant à lui, j’ai la preuve qu’il n’est pas aussi mauvais qu’il en a l’air. Oh oui, j’en suis sûre. S’il m’a jetée comme une malpropre, c’est uniquement parce qu’il respecte sa mère. C’est elle, la méchante dans cette histoire. Pas lui. Prise d’un soudain élan de tendresse à l’égard de celui que, quelques instants plus tôt, je prenais pour un goujat, je fais un pas en avant, les bras tendus, prête à l’enlacer quand, soudain, une silhouette fait son apparition à côté de lui. Je m’arrête en plein élan pour dévisager cette déesse rousse, vêtue d’une nuisette rouge. Ma nuisette rouge ! Mes espoirs tombent comme un vulgaire château de cartes

quand je comprends qu'il a entièrement refait sa vie, en quatre jours. D'ailleurs, peut-être avait-il commencé à la refaire avant...

- Qui est cette fille ? s'enquiert sa nouvelle maîtresse avec dédain.
- Une folle hystérique.

Je prends son insulte en pleine face.

– Non. Je suis plutôt une folle qui risque de devenir hystérique s'il ne me rend pas tout de suite le collier de ma grand-mère.

Ma rivale écarquille les yeux.

– J'aime autant te prévenir, rouquine. Ne laisse pas traîner un centime, pas même une barrette pour tes cheveux, sans quoi, cet apprenti Picsou te le volera ! Je...

- Va-t'en, Emma. Je ne veux plus te voir ici.
- Je m'en irai quand j'aurai récupéré mon pendentif. Pas avant.

Il me toise avec colère. Je ne bouge pas d'un pouce.

– Je te demande une dernière fois de déguerpir, sinon je me verrai obligé de faire appel à la sécurité. Je compte jusqu'à trois.

Mes pieds restent soudés au béton. Je tiens à ce collier à un point qu'il n' imagine pas. Ce bijou est tout ce qu'il me reste de ma grand-mère. Je tente de le raisonner une dernière fois.

- Je ne comprends pas, Marius. Pourquoi ne me le rends-tu pas ? Pour toi, ce n'est qu'une breloque sans valeur monétaire, mais pour moi...
- Trois.

Là-dessus, deux hommes font irruption derrière lui, franchissent les quelques centimètres qui nous séparent et m'empoignent par les bras avec force.

- Hé ! Arrêtez ça tout de suite, vous me faites mal.

J'essaie de me débattre, sans succès.

– Emmenez-la dehors.

Sous le regard moqueur du nouveau couple, les sbires me traînent de force jusqu'au taxi, tandis que je cherche à me libérer, sans succès. L'un d'eux ouvre la portière et l'autre me jette sur la banquette arrière. Je me cogne la tête contre la porte opposée alors que mon épaule s'enfonce dans la cuisse de Carmela, qui hurle des insultes à l'encontre des gardes. Le plus grand vigile se tourne vers le chauffeur.

– On a votre plaque, le menace-t-il. Revenez ici et vous pourrez dire adieu à votre travail.

La tête rentrée entre les épaules à la façon d'une tortue tout sauf Ninja, le conducteur démarre pour nous sortir en toute vitesse de cette propriété. S'il me restait un doute quant à la stabilité mentale des Duteuil, il s'est évaporé avec les derniers nuages d'alcool qui flottaient encore dans mon esprit embrumé. J'ai mal au crâne. Il faut dire que les sbires n'y sont pas allés de main morte quand ils m'ont projetée à l'intérieur du véhicule. Ils ont dû tuer les derniers neurones encore fonctionnels dans mon cerveau. Quoi qu'il en soit, je n'en reviens pas que Marius ait osé avoir recours à la force pour me contraindre à battre en retraite. Je ne faisais que réclamer quelque chose qui m'appartient, et qui m'est cher. Il m'a purement et simplement volé un bijou. Je ne suis pas dans mon tort, n'est-ce pas ? Sentant la colère monter en moi à chaque mètre que nous parcourons, je me tourne vers mon amie.

– Tu vas bien ? Je ne t'ai pas fait trop mal ?

– Oh, je n'avais pas besoin de mon fémur gauche, tu sais ?

Je souris, amusée, même si ma rage n'a pas baissé d'un cran.

J'aime la manière décalée dont elle prend la vie. J'aimerais être comme elle, mais mes parents m'ont, dès mon plus jeune âge, éduquée dans l'optique de faire de moi une parfaite épouse de chef d'entreprise, dépourvue de la moindre fantaisie. Si j'ai fait des études d'économie, ils ne m'imaginent pas une seule minute à la tête de leur boîte, raison pour laquelle ils mettaient tous

leurs espoirs dans Marius. De là à dire que j'ai déçu leurs espérances...

La nuit est déjà bien entamée quand nous vidons notre troisième mojito. J'ai laissé Carmela le préparer et j'ai l'impression d'avaler du feu.

– Punaise, tu l'as drôlement corsé, ton cocktail.

Elle hausse les épaules en me gratifiant d'une moue qui ferait rire Voldemort.

– En même temps, tu n'avais plus d'eau zagueuse. Non, gazeuse, pardon. Tu n'avais plus de citron vert, plus de sucre de canne, plus de menthe, et ton congélateur ne contenait que deux glaçons, en forme de Faucon Millennium qui plus est. Si mon compte est bon... il ne nous restait plus que...

– Du rhum ! complété-je.

Elle applaudit, visiblement fière de moi. Je tape aussi dans mes mains.

– Marius n'a jamais aimé mes glaçons Star Wars.

– Hum... je dois dire que, pour une fois, je suis de son avis.

– D'ailleurs, il n'a jamais rien apprécié chez moi.

– Ne dis pas ça, proteste-t-elle. Tu sais pertinemment que c'est faux. Il était fan de...

Elle cherche dans sa tête quelque chose qui aurait pu plaire à mon ex. Elle réfléchit si fort que je peux presque voir les rouages de son cerveau à travers sa boîte crânienne. Puis, elle s'endort.

– Il ne m'a jamais réellement aimée.

À croire que l'alcool me rend vraiment lucide.

– Et je suis tombée dans le panneau, j'ai cherché à lui faire plaisir à tout prix, quitte à oublier ce que je suis réellement. Mais, tu sais quoi ? On va lui faire payer. Je vais récupérer le collier de ma grand-mère, coûte que coûte.

Un ronflement me répond. Je prends ça pour un oui.



À mon tour de faire tourner mes neurones. J'envisage toutes les manières dont je pourrais lui soutirer ce collier, et aucune ne me convient. Il ne me le donnera jamais. C'est un fait. En toute logique, il faudrait que je le lui dérobe. Sauf que je ne suis pas une voleuse. Je ne me vois pas m'introduire chez lui par effraction pour lui soutirer ce qui est à moi. Je suis, et j'ai toujours été, incapable de faire les choses par moi-même, exactement comme ma mère, qui délègue tout à mon père. Finalement, je ne vois qu'une seule solution : demander à quelqu'un d'autre de le voler pour moi. Je bois une gorgée pour fêter mon idée, que je trouve excellente. Dans ma tête, je fais l'inventaire des métiers des gens que je connais : avocat, banquier, courtier, rentier, patron. Si je veux former un club des boulots les plus ennuyeux, c'est bien parti. En revanche, force est d'admettre qu'aucun gangster ne figure dans mes fréquentations, ce qui est plutôt rassurant au demeurant, mais particulièrement embêtant aujourd'hui.

Pour autant, cette fois, il n'est pas question que je lâche prise. Je me lève pour faire les cent pas dans mon salon, comme si le mouvement pouvait accélérer le fonctionnement de mon cerveau imbibé. Enfin, une idée surgit de ce fouillis et, soit elle est carrément géniale, soit elle est absolument à bannir.

Pour cela, je n'ai qu'une seule solution : la tester.

Tandis que ma meilleure amie dort du sommeil du juste, je m'installe à mon bureau et ouvre mon ordinateur portable avec un sourire jusqu'aux oreilles.

– Je peux savoir ce que tu fais ?

Carmela vient de se réveiller et m'examine avec méfiance, appuyée contre le chambranle.

– Dis-moi que tu ne vas pas lui envoyer un mail larmoyant pour le supplier de revenir avec toi.

– Je ne vais pas lui envoyer un mail larmoyant pour le supplier de revenir avec moi.

Elle arque les sourcils, visiblement surprise, tandis que je continue de

pianoter sur le clavier.

– Je dépose une annonce sur le Bon Coin.

### *Recherche bad boy*

*Le candidat devra être indépendant, discret et soigné. Une expérience est indispensable en matière de cambriolages. Les connaissances dans le domaine du hack de caméras de sécurité sont un plus. En revanche, aucune référence ne vous sera demandée. Cagoule et gants vous seront fournis. Pas sérieux, s'abstenir.*

Puis, je laisse mon adresse mail, plus guillerette que jamais. En deux ans d'amourette, Marius vient involontairement de m'offrir le meilleur moment de notre relation.

Tranquillement, je retourne auprès de ma meilleure amie, qui continue de m'observer avec méfiance. Cette fille me connaît trop bien. Paisiblement, nous discutons de choses et d'autres jusqu'à ce qu'elle soit trop fatiguée. Elle attrape son sac pour rentrer chez elle, mais elle s'arrête juste devant la porte et me dévisage attentivement.

– Tu es sûre que ça va ? Je peux rester, si tu en as besoin.

Une rupture, ce n'est jamais facile à gérer.

Je la prends dans mes bras, touchée par sa proposition. Elle mérite plus que personne le titre de BFF.

– Carmie, je te remercie, mais ça fait deux ans que je ne me suis pas sentie aussi bien.

Elle acquiesce. Rassurée, elle s'en va et, moi, je pars me coucher, un sourire large comme le Rhin aux lèvres.

### 3.

Un bruit strident me tire brutalement de mon sommeil. Je me redresse sur mon lit, me frottant les yeux pour y voir plus clair. J'ai tellement mal au crâne que j'ai l'impression que ma tête a servi de Pokéball pour attraper un Pokémon récalcitrant. Le son perçant me déchire de nouveau les oreilles et c'est comme si un A380 décidait d'utiliser mes tympans en guise de piste de décollage. En me recouchant, le visage caché sous mon oreiller dans le vain espoir d'atténuer les nuisances sonores, je me promets de ne plus jamais boire à l'excès... au moins jusqu'à la prochaine fois.

Enfin, mon esprit s'éclaircit quelque peu et je comprends qu'il s'agit de la sonnette. Je bondis sur mes pieds, encore en pyjama, et me dépêche d'ouvrir. Hébétée, je manque de tomber à la renverse en découvrant qui se tient sur mon seuil. Pas moins de quatre policiers se sont déplacés à mon domicile. On n'est pas en décembre, ils ne vendent certainement pas de calendriers...

– Mademoiselle Springer ?

Je hoche la tête, la gorge nouée, m'attendant à ce qu'une mauvaise nouvelle me tombe sur le coin du nez. S'il est arrivé quelque chose à mes parents ou à Carmela...

– Vous êtes en état d'arrestation.

– Quoi ?

Comme je lève brusquement les mains en l'air pour montrer ma surprise, les hommes en uniforme prennent ma réaction pour une attaque. Je n'ai pas le temps de clamer mon innocence qu'ils se jettent sur moi, tels des démons. L'un d'eux tente de me neutraliser et pousse un cri en découvrant le sextoys que je planque toujours dans la poche de mon pantalon de pyjama, un deuxième m'attrape par les bras pour les glisser derrière mon corps, le

troisième me passe les menottes. Le quatrième ramasse mon vibromasseur tombé par terre et le pose sur le meuble à chaussures avant de se tourner vers moi.

- Mademoiselle Springer, veuillez nous suivre.
- Hum... est-ce que je peux juste prendre une douche et m'habiller ?

Ma question semble les désarçonner tous les quatre l'espace de quelques secondes, mais leur hébétude ne dure pas.

- Bien sûr, prenez aussi le petit-déjeuner, tant que vous y êtes.
- Excellent, merci. Vous pouvez m'enlever les menottes ?

C'est plus pratique pour servir le café.

- C'était un sarcasme, me prévient l'officier.

Là-dessus, deux policiers m'empoignent par les bras et me traînent vers l'extérieur, où m'attend une de ces fameuses voitures bleues. Si, pendant quelques instants, j'ai espéré qu'il s'agissait d'une blague, j'ai à présent l'entière certitude que ce n'est pas le cas.

Dehors, la lumière du soleil, déjà haute dans le zénith, m'aveugle. Je me maudis encore d'avoir trop bu la veille.

- Emma ?

Les yeux plissés, j'essaie de tourner la tête en direction de cette voix, ce qui me vaut presque un torticolis, étant donné que j'ai pratiquement dû me tordre le cou vu la manière dont les policiers me tiennent. Manque de chance, il s'agit de Corinne, la concierge de l'immeuble – au sens propre comme figuré – où je réside. Le Seigneur ne l'a pas dotée d'une bouche, mais d'un haut-parleur. Sa langue bien pendue doit être dotée d'une antenne 5G, vu la vitesse à laquelle circulent ses ragots.

- Coucou ! réponds-je avec un calme olympien que je suis loin de ressentir. Beaux géraniums, au fait.

– Merci, merci. Qu’est-ce qu’ils vous veulent ? Vous avez fait du trafic ?

*Du trafic de cerveaux, oui. Désolée de ne pas t’en avoir proposé un...*

– Non. J’ai juste été témoin d’un incident.

*Un mensonge un peu trop gros, non ?*

– D’accord. En tout cas, vous pouvez compter sur ma discrétion.

Traduction : dans moins d’une minute, toute la ville – y compris Marie et Marius, forcément – sera au courant que les flics sont venus me cueillir dans mon pyjama à l’effigie de Pikachu. Mon amour des dessins animés me perdra.

Un agent me fait entrer dans la voiture de force en prenant soin de me baisser la tête pour m’éviter d’avoir en plus un œuf sur le front. Moi qui menais la vie la plus tranquille au monde il n’y a pas si longtemps, j’ai de quoi me poser des questions. Deux policiers s’installent à mes côtés tandis que les deux autres vont devant.

– Où m’emmenez-vous ? Et pourquoi ?

Celui qui est assis à la place du mort consulte sa montre.

– Au MacDo. Pour manger.

Je hausse un sourcil, pas dupe pour deux sous. Ma surprise est de taille quand nous nous arrêtons effectivement au drive du fast-food le plus proche. Ils commandent quatre menus au poulet, sans prendre en compte ma faim ; après quoi, nous arrivons au commissariat. Là, on me fait entrer dans une grande cage, non sans m’avoir informée des conditions de détention, tel que le prévoit la loi. Cependant, pas un mot ne filtre quant aux raisons qui les ont poussés à me mettre en garde à vue.

Je sens que je ne vais pas m’ennuyer, puisque j’ai pour compagnons de cellule un motard body-buildé, dont les bras sont plus larges que mes jambes,

et trois filles plus proches du zombie que de l'humain. Tous les quatre me dévisagent comme si une corne m'était poussée sur le front. Il faut dire que, avec mon pyjama Pikachu et mon air innocent, je fais un peu tache. Cela dit, beaucoup de serial killers pourraient passer pour des enfants de chœur. Il suffit de voir Dexter et sa gueule d'ange. Bon, d'accord, c'est un personnage de fiction.

Les heures passent et la cage se vide et se remplit tel un cœur ponctionnant du sang. On m'accorde le droit de téléphoner à un proche, mais je le refuse. Quitte à me faire cuisiner, autant que ce soit par un agent assermenté que par mes parents ou ma meilleure amie. Lui, au moins, est tenu par la loi de ne pas me brutaliser si ce n'est pas nécessaire.

J'ai enfin réussi à m'endormir en coinçant mon front entre les barreaux, assise sur mon banc inconfortable, quand un officier vient me chercher.

– Emma Springer ?

– C'est moi, lancé-je en réprimant un bâillement.

Je suppose que je ne suis pas en mesure de lui demander un café ?

– Veuillez me suivre.

Comme je n'ai pas encore appris à traverser les murs et les barreaux à la façon de Casper le fantôme, l'homme m'ouvre la grille. Les bras sur ma poitrine pour cacher ce qui peut l'être, je m'évertue à lui courir après. Il m'invite à pénétrer dans une pièce et à m'asseoir sur une chaise ; après quoi, il m'abandonne. C'est alors qu'un couple en uniforme s'installe devant moi.

Patiemment, j'attends qu'ils finissent la lecture des feuilles qu'ils tiennent devant eux. Enfin, les deux me dévisagent, inspectant ma figure comme si leurs yeux étaient dotés d'un scanner leur permettant de lire dans le cerveau des criminels en puissance.

– Mademoiselle Springer, commence la femme, dont les cheveux blonds ressemblent aux miens. Savez-vous pourquoi vous êtes ici ?

Je secoue la tête en essayant d'imprimer à mon visage l'air le plus innocent possible. L'expression de ceux qui me font face ne change pas d'un pouce. Mon numéro de charme habituel ne prend pas, cette fois.

– Avez-vous fait quelque chose d'illégal ces derniers temps ?

Enfiler un pantalon marron avec un tee-shirt vert à motifs de léopard, c'est immonde, mais pas illégal. Et c'était carnaval.

– Pas que je sache.

– En êtes-vous certaine ?

J'inspire profondément. Une idée me vient à l'esprit.

– Si.

Les deux policiers semblent soudain très intéressés. Je plisse le nez.

– J'ai peut-être téléchargé illégalement la dernière saison de *The Walking Dead*.

Le couple échange un regard navré.

– Mademoiselle Springer, m'apostrophe la dame, croyez-vous sincèrement que nous conduisons au poste chaque personne qui se rend coupable d'un téléchargement illégal ?

Je me passe la main sur le front avant de répondre avec franchise.

– Bien sûr que non. Mais, puisque c'est la seule chose répréhensible que j'ai faite dernièrement, je ne vois que ça.

– En êtes-vous certaine ? répète l'homme.

– Je le suis.

Il acquiesce, pose une feuille blanche sur le bureau et la fait glisser jusqu'à moi.

– Retournez-la et lisez son contenu, m'ordonne-t-il.

J'obtempère rapidement et attrape le papier de mes mains menottées.

### *Recherche bad boy*

*Le candidat devra être indépendant, discret et soigné. Une expérience est indispensable en matière de cambriolages. Les connaissances dans le domaine du hack de caméras de sécurité sont un plus. En revanche, aucune référence ne vous sera demandée. Cagoule et gants vous seront fournis. Pas sérieux, s'abstenir.*

Les yeux manquent de me tomber des orbites quand je reconnais ces quelques lignes.

*Oh, mon Dieu...*

- Mademoiselle Springer, admettez-vous être l'auteur de ce texte ?
- Je l'admets...
- Bien. Avez-vous bénéficié d'un complice pour le rédiger ?
- Aucun, si ce n'est le correcteur intégré dans Libre Office Writer.

Vraisemblablement, ma remarque ne les fait pas rire du tout. En même temps, je n'y peux rien. J'ai tendance à débiter des âneries quand je suis angoissée et, là, mon *stressomètre* atteint des proportions particulièrement alarmantes.

- Qu'entendez-vous par « bad boy » ? m'interroge la femme.
- Un mauvais garçon.

Je me borne à jouer les idiots. Cela vaut mieux que de leur avouer que, en réalité, je suis à la recherche d'une ou de plusieurs personnes capables de cambrioler la maison de mon ex en vue de récupérer le collier qu'il m'a lâchement soustrait. Ma définition semble heureusement les satisfaire. Dans un premier temps...

- Pourquoi recherchez-vous un bad boy ?

C'est la question à ne pas me poser.



– Hum... un bad boy ?

J’essaie de chercher une réponse qui ne me fera pas passer pour une dangereuse criminelle ou une psychopathe particulièrement tordue. La vérité constitue un délit d’association de malfaiteurs, passible d’une peine d’au moins cinq ans. C’est en tout cas ce que disent les séries policières. Je n’ai qu’une excuse à peu près crédible à leur servir. Je me tourne vers la femme avec un demi-sourire.

– Vous savez... les bad boys ont le vent en poupe. Ça vous arrive de lire des romans ?

Un peu décontenancée, elle hoche la tête tandis que son collègue me toise sévèrement.

– Eh bien, sachez que les romances en sont remplies. Et les héros sont si craquants, si séduisants... Par ce moyen détourné qui, je l’admets, n’était pas ce que j’ai fait de plus intelligent, j’ai voulu recruter un homme comme Nahel, de la saga *Ecstasy* de Nathalie Charlier, ou encore un mâle en puissance comme Race, dans *Bad – Amour Dangereux*.

Les yeux de la fliquette étincellent. Je pense avoir vu juste avec elle.

– Je comprends tout à fait, minaude-t-elle avec un sourire niais.

– Ah oui ? Tu aimes les garçons dangereux, toi ? la sermonne l’agent avec un rictus étonné.

Je ne serais pas surprise qu’il en pince pour elle, mais elle a l’air trop aveugle pour le remarquer. Je les laisse se lancer quelques piques en cachant mon sourire du mieux que je peux, puis je me compose l’expression la plus désolée de mon répertoire à grimaces.

– Je n’ai pas mesuré la dangerosité de mes actes lorsque j’ai posté cette annonce sur le Bon Coin. J’en suis consciente, à présent, et je m’en excuse platement.

La blonde opine.

– Si ce que vous recherchez, c’est un partenaire, vous pouvez toujours passer une publication sur un site de rencontres en spécifiant bien que ce sont les bad boys qui vous font craquer. Je vous recommande Magiic.com. C’est ce qui se fait de mieux dans la région.

Je hoche la tête en me retenant de rire.

– Tu es sur Magiic.com ? s’étonne son équipier.

– Euh... oui. Mais, tu sais, c’est un moyen très respectable de trouver son âme sœur et...

– Attends, tu ne serais pas fliquette67 ?

Elle rougit, prise sur le fait.

– Oui... Et toi ? Parce que je suppose que tu es également inscrit.

Ils commencent une nouvelle discussion au sujet de leur fameux site de rencontres, oubliant presque ma présence. Tranquillement assise sur mon siège, je me demande comment j’ai pu me retrouver à observer, dans mon pyjama Pikachu, deux flics qui se font des avances dignes de celles d’un couple de collégiens. Soit je suis tombée dans la quatrième dimension – voire la cinquième ou la sixième –, soit je suis encore ivre. Soudain, la porte s’ouvre brusquement et je sursaute. Un officier lance un regard désolé au couple de policiers qui, à présent, se font ouvertement la cour, hermétiques au monde qui les entoure, puis ses mirettes se tournent vers moi.

– Mademoiselle Springer ?

– Oui ?

– Veuillez me suivre.

Je me lève prestement et quitte la pièce après avoir adressé un geste de la main aux tourtereaux en uniforme. L’agent me conduit au guichet central, où il me fait signer une feuille.

– Vous êtes libre. Mais ne recommencez plus. Nous serons nettement moins indulgents la prochaine fois.

Je le remercie, puis me dirige vers la sortie. Une fois dehors, une voix masculine me hèle. Je reconnais Albert, le second de mon père, et un sourire éclaire mon visage. Cet homme d'un certain âge travaille pour mes parents depuis une éternité, et je dois admettre que je l'adore. Il a toujours servi d'intermédiaire entre mes géniteurs et moi, même si cela ne faisait pas vraiment partie de ses attributions. C'est un homme bon, en qui j'ai entièrement confiance.

– Alors comme ça, tu cherches un bad boy ?

Sa grimace me fait éclater de rire. Il a un don pour dédramatiser toutes les situations. Et ce depuis que je suis petite.

- Que veux-tu, les mauvais garçons se font rares de nos jours.
- Oh oui, je suis bien placé pour le savoir.

Albert est tout le contraire. En vérité, c'est un véritable gentleman de l'ancien temps, ce qui lui confère également un certain charme en dépit de son âge. Il a toujours pris soin de ma mère d'une façon particulière, d'une manière dont même mon père n'usait jamais. Cet homme brille pour ses capacités professionnelles et ses qualités humaines, voilà tout.

- Par contre, j'ai une mauvaise nouvelle.
- Ça ne peut pas être pire que de passer six heures en garde à vue.
- Je suis chargé de te conduire chez tes parents.
- D'accord, ça peut effectivement être pire.

Je m'installe dans sa voiture et me laisse porter, me préparant mentalement au sermon du siècle.

## 4.

– Non, mais, est-ce que je peux savoir ce qui t’est passé par cette chose que tu portes sur les épaules et que tu oses encore appeler une tête ?

– Bonjour, quand même, papa.

Le sens de l’accueil de mon père, les crèmes amincissantes efficaces et les licornes. L’un de ces trois éléments existe vraiment, cherchez lequel. Parfaitement : les chevaux mythologiques à paillettes !

– Emma Springer !

*Comme s’il avait d’autres Emma parmi sa descendance.*

– Oui ?

Mes yeux se posent sur son visage tout rouge. Il est en colère. D’un côté, je le comprends. J’ai fait n’importe quoi. Seulement, s’il pouvait éviter de me traiter comme une adolescente délurée, ça arrangerait grandement nos relations tumultueuses.

– Coucou, ma chérie, me salue ma mère en sortant de la cuisine pour me prendre dans ses bras. Monte te changer, tu es encore en pyjama. Nous aurons largement le temps d’en discuter pendant le dîner.

Je la remercie en déposant un tendre baiser sur ses cheveux, d’une couleur identique à la mienne, et monte dans ce qui jadis était ma chambre. Mes parents l’ont laissée telle qu’elle était quand je suis partie, trois ans plus tôt. Les romans qui ont accompagné mon adolescence sont encore sur les étagères, et les vieux posters sont restés accrochés aux murs. Celui de Harry Potter me tire un sourire, et je me surprends à soupirer devant l’affiche de *Twilight*. Ah, ce bon Edward Cullen. J’étais folle amoureuse de lui. J’étais ? Non, je le suis toujours. C’est à cause de lui que tous les hommes me

déçoivent. J'ai placé la barre trop haut... Distraitemment, je continue mon inspection. Je sais que si je cherche derrière mon armoire, j'y trouverai l'immense poster d'Iron Maiden, celui que mon père m'avait interdit d'exposer. Trop subversif, selon lui. Balivernes ! Si j'avais reçu un centime chaque fois que mon paternel m'a empêchée d'exprimer ce que je suis réellement, j'aurais de quoi défier Christian Grey, niveau compte bancaire. J'ouvre la porte de ma penderie, d'où je retire une robe qui date de ma première année de fac. Elle émet un craquement sinistre quand j'essaie de l'enfiler. Je la repose à sa place discrètement, comme si elle ne venait pas de me rappeler cruellement que j'ai dû prendre dans les cinq kilos depuis la dernière fois que je l'ai mise.

– Oh punaise.

Je finis par dégoter une tenue qui me va encore, puis je descends dans le salon, où ma mère m'accueille avec un sourire.

– Je suis contente de te retrouver dehors, en liberté. Je te voyais déjà derrière les barreaux !

Je lui rends son sourire, amusée. Elle a toujours eu une imagination débordante. C'est sans doute d'elle que je tiens ce trait de caractère.

– Bon, on passe à table ?

Mon père, la patience, la tendresse, tout ça... Maman hausse les épaules, contrite. Une fois assis, Daniel, mon paternel, lance les hostilités.

– Comment t'est venue cette idée stupide ?

Je lui déballe la même réponse que celle donnée à la police tandis que ma mère lui coupe une tranche de rôti.

– Mais, tu as complètement perdu l'esprit ? Tu as quel âge, dans ta tête ?

J'évite de lui rappeler qu'il détient une collection entière de figurines Kinder Surprise.

Je lis la déception dans son regard et tente de me convaincre que ce n'est pas grave, ce n'est qu'une de plus. Il secoue la tête, visiblement désarmé face à ce qu'il appelle mon « incommensurable bêtise ».

– Comment tu vas faire quand tu seras...

– Oui, comment je vais faire quand je serai à la tête de ta boîte, complété-je en levant les yeux au ciel.

– Non. Je voulais dire comment tu vas faire quand tu seras l'épouse de la tête de cette boîte.

– Et pourquoi seulement l'épouse ? lancé-je sur un ton provocant.

Je sais très bien pour quelle raison il ne souhaite pas me voir prendre le commandement de sa société, mais j'ai besoin de l'entendre de sa propre bouche.

– Parce que, une entreprise, c'est plus compliqué que le choix d'un rouge à lèvres, tu saisis ?

Je vais répliquer quelque chose, mais ma mère m'arrête d'un regard implorant. Voilà, nous y sommes. J'ai fait des études d'économie. Ce n'est pas un sujet qui me déplaît. Pour autant, jamais mon père ne me laissera faire mes preuves. Pour lui, c'est une affaire d'hommes, un point, c'est tout. Il a de la chance, il a épousé une femme extrêmement soumise. Ma mère ne s'est jamais opposée à aucune de ses décisions. Elle a toujours été spectatrice de sa propre vie. Certains penseront que c'est une potiche. En même temps, elle ne s'est jamais plainte de sa situation ni à moi ni aux autres. Elle s'est contentée de soutenir mon père dans son entreprise, d'être celle vers qui il pouvait se tourner en toutes circonstances, celle qui était toujours présente quoi qu'il arrive. Elle l'a attendu sans broncher quand il rentrait tard, ne se plaignant jamais de m'avoir pratiquement élevée seule. Une parfaite femme au foyer. Pourtant, quelque chose me dit qu'elle n'en est plus satisfaite, du rôle qu'elle tient au sein de notre famille. Bien entendu, mon père espère que je suive le même chemin que ma mère. Mes études, il les a vues comme une passade. Comme quelque chose qui, à ses yeux, n'était pas nécessaire. En quoi est-ce qu'une fée du logis aurait besoin de connaître les différents courants économiques pour être en mesure de cuisiner un bon rôti afin de satisfaire son

mari ? Voilà sa vision des choses, et voilà pourquoi il se montre si amer depuis que Marius a annoncé sa rupture avec moi. Il voyait en mon ex le gendre idéal. Le fait que je n'aie pas été capable de le garder l'a profondément déçu. J'ai pourtant fait de mon mieux en me comportant exactement comme maman, c'est-à-dire en cédant absolument à tous les caprices de mon compagnon. Est-ce que j'y peux quelque chose si ce dernier n'a pas jugé cela suffisant ?

Jusqu'où aurais-je dû me rabaisser pour que mon père ou mon ancien petit ami me jugent acceptable ? C'est parce que j'ai accepté d'enlever le collier qui me tenait tant à cœur que je me suis retrouvée derrière les barreaux. Pour ça, et pour ma manière quelque peu irréfléchie d'envisager les choses, je l'admets.

– Laisse-moi te donner un conseil, ma fille. Sois belle et tais-toi.

J'ouvre la bouche, parfaitement estomaquée.

– Tu as la chance d'être plutôt jolie. Profites-en pour te trouver un bon mari. Je peux même te présenter quelques-uns de mes collaborateurs.

Il dit ça comme s'il me rendait un incroyable service. Et il le pense, probablement. Ça me débecte.

– Merci, papa. Ta bonté te perdra.

Il ne saisit pas mon ironie. Cela vaut peut-être mieux.

– Je t'en prie. Mais vraiment, fais un effort, mon enfant. Le temps passe, et la beauté se fane à chaque instant.

Une fois le repas fini, j'aide ma mère à débarrasser la table, parce qu'il est certain que Daniel ne se donnera jamais cette peine. Ce n'est pas une histoire d'hommes... et puis il a travaillé toute la journée dehors... Le bénévolat auquel se consacre maman ne compte pas. Et puis, est-ce si difficile de transporter une assiette, deux couverts et un verre ?

– Merci, m’man, c’était délicieux.

Un sourire éclaire tout son visage, comme chaque fois qu’elle reçoit un compliment. On dirait une enfant le matin de Noël.

– Non, c’était sec, presque immangeable, s’écrie mon père depuis le salon.

Je grimace. Elle fait mine de ne pas avoir entendu, comme d’habitude.

– Je t’en prie, ma biche.

– Je vais y aller, décrété-je après avoir fait la vaisselle avec elle. La journée a été longue pour tout le monde.

Elle refuse d’avoir un lave-vaisselle chez elle. On se croirait chez les Cro-Magnon.

– Tu sais, ma chérie, ton père t’aime, à sa façon.

– À sa façon, comme tu dis.

Ne devrait-il pas m’aimer inconditionnellement, comme tout parent qui se respecte ?

Je finis par partir, après un échange effusif avec ma mère.



## 5.

Arrivée chez moi, j'ai la surprise de découvrir Carmela avachie sur mon canapé. Il n'y a rien d'étonnant à cela. Elle détient les clés de mon domicile et ses visites impromptues sont relativement fréquentes.

– Je t'en prie, fais comme chez toi, lancé-je, amusée. Tu aurais pu au moins ranger le linge.

Je désigne le séchoir qui trône en plein milieu du salon. Elle lève les yeux au ciel avec un geste théâtral qui me fait rire.

– J'ai passé une journée trop difficile pour être en mesure de m'occuper du ménage, d'autrui qui plus est.

Elle rejette sa tête en arrière et s'affale un peu plus sur le canapé, semblant au bout de sa vie, ce qui me fait éclater de rire. Je me dirige vers le frigo, d'où je sors un Coca Zéro. Le temps que je m'asseye, elle me l'a pris des mains.

– Alors, tu vas me dire pourquoi tu étais en garde à vue, aujourd'hui ?  
– Comment tu sais ça, toi ?

Elle fait pivoter son visage mutin vers moi et je la dévisage avec surprise.

– J'ai mes sources.

Elle boit une gorgée de mon Coca sans me quitter des yeux.

– Bon, tu vas me dire pourquoi tu étais derrière les barreaux, oui ?  
– Je croyais que tu avais tes sources, Carmela.

Elle grimace. Je lui rends la pareille. Jugeant que je l'ai assez fait mariner,

je lui narre la petite mésaventure de mon article sur le Bon Coin. Je m'attends à ce qu'elle pousse une gueulante, comme n'importe quel humain normalement constitué.

- C'est parfaitement...
- Stupide, complété-je à sa place.
- Non. Ingénieux !

Parfois, j'oublie que Carmela n'est pas n'importe quel humain normalement constitué. Elle est plus que ça. Elle est ma meilleure amie.

- Vraiment ?
- Oui. Tu as bien fait de tenter le coup. Il n'est pas question que ton crétin d'ex garde le collier de ta grand-mère et, puisqu'il ne veut pas te le rendre, il faut absolument qu'on trouve un moyen de le lui dérober. Cela dit, l'annonce sur un site Internet n'était pas la manière la plus discrète de recruter ton personnel.

- Parce que tu as une autre idée ?

Elle se penche vers moi, toute guillerette. Cette fille est une véritable boule d'énergie qui n'a pas sa pareille pour remonter le moral. Une heure durant, nous échangeons sur la façon dont on pourrait se constituer une petite armée de deux ou trois bad boys. Qui aurait pu prévoir que nous nous retrouverions un jour à faire du brainstorming criminel ?

- Ce que je pense, c'est que si tu veux pêcher du poisson, tu te rends à la rivière, tu ne restes pas assise dans ton appartement à attendre que la truite vienne à toi.

Je scrute sa canette de soda en me demandant si Carmela ne fait pas une allergie aux édulcorants, ce qui expliquerait la teneur sibylline de sa phrase.

- Tu peux traduire ?

Elle lève encore les yeux au ciel, considérant ma requête sans doute stupide.

– Si on a besoin de mauvais garçons, il faut qu'on aille les chercher à la source, dans un de leurs repères. Genre dans un bar à motards, façon *Sons of Anarchy*. C'est cool, les motards, non ?

– Grave...

Je m'imagine déjà en train de faire affaire avec Charlie Hunnam, et cette simple idée suffit à me motiver. Enthousiaste, je bondis sur mes pieds, prête à récupérer mes clés.

– On y va ?

– Je n'attends que ça !

Nous nous rendons joyeusement au garage de l'immeuble, où nous prenons place à bord de ma Mini Austin. C'est au moment où je dois configurer le GPS que je prends conscience que nous avons un petit problème.

– On va où ?

– Dans un bar à motards, répond-elle du tac au tac.

– Hum... tu en connais ?

– Euh... non.

– Cherches-en un sur Google tandis que je démarre.

Elle acquiesce et je m'exécute. « What it feels like for a girl » de Madonna remplit l'habitacle. C'est un peu vieillot, mais ça met de bonne humeur. Carmela me donne une adresse et nous traversons la ville en quête de notre fameux établissement.

– Tu as une idée de ce qu'on va pouvoir leur dire ? s'enquiert-elle.

– Aucune. Mais il suffira d'entrer dans le café, de regarder la clientèle, de choisir quelques candidats et d'aller les voir en leur proposant un emploi bien rémunéré par rapport au peu qu'il y a à faire. Ils seront tellement gagnants au change qu'ils vont s'empresse d'accepter.

Ma meilleure amie hoche la tête avec enthousiasme. Enthousiasme qui décroît à mesure que nous nous enfonçons dans l'un des quartiers les plus malfamés de Strasbourg, de nuit, qui plus est. Nous n'avons pas l'habitude de

sortir du centre-ville, ou des beaux coins de la capitale européenne. Autant dire que nous ne nous intégrons pas forcément très bien au décor. Pour autant, il n'est pas question que je fasse demi-tour. Je suis déterminée à récupérer mon collier.

Je me gare devant l'établissement, dont la devanture m'a l'air nettement plus glauque que sur le site Internet que m'a montré Carmela. Vu l'expression qu'arbore cette dernière, elle est d'accord avec moi. Les types qui zonent sur le trottoir ne sont guère plus avenants.

– Bon, on y va, lancé-je, comme si je n'étais pas une poule mouillée.

Nous quittons le véhicule après que j'ai vérifié plusieurs fois que j'ai correctement fermé les portières et que mes clés sont dans mon sac. Plus nous avançons, plus le regard des gaillards qui se tiennent devant le débit de boissons devient menaçant. Cependant, nous continuons notre chemin. Bien sûr, ils ne nous ouvrent pas la porte. Je saisis la poignée, plus sale que les doigts d'un enfant de maternelle, et invite mon amie à entrer.

– Non, non, toi d'abord.

Je m'exécute en levant les yeux au ciel.

*Appelez-moi Mère courage...*

À l'intérieur, il faut un moment pour que nos mirettes s'habituent à l'obscurité. Une fois qu'elles s'y sont accoutumées, nous le regrettons presque. Le sol est si sale qu'il craque sous nos pas, sans parler des clients.

– Je n'ai jamais vu autant de cuir dans un même endroit, émet mon amie.

– Pas même dans un magasin de canapés.

Moi, j'ai déjà vu des bars de motards. À la télé. Mais, ça ne ressemblait pas du tout à ça.

Nous marchons vers le comptoir, uniquement éclairé de quelques néons aux couleurs variées. Si vous rêvez de savoir ce que ressentent les

extraterrestres en débarquant au milieu d'une foule de terriens hostiles, cet endroit est pour vous.

– Essaie d'avoir l'air naturel, ordonné-je à ma copine.

Elle acquiesce. Au moment où nous nous accoudons sur le zinc, je le regrette aussitôt, craignant que nos bras dénudés y restent collés. Je retire mon membre supérieur par réflexe, récoltant au passage une épilation gratuite de l'avant-bras qui manque de m'arracher quelques larmes. Je vérifie en un coup d'œil : mes poils restés collés au comptoir brillent sous la lueur des néons. Flippant.

– Vous allez commander quelque chose, les donzelles, ou vous êtes juste venues faire du tourisme ?

C'est un peu cavalier de la part du barman, mais il n'a pas tort.

– Deux mojitos, ordonne Carmela. Avec du sucre brun, pas du blanc.

Le barman, doté d'une moustache à la Hulk Hogan et coiffé d'un bandana tout droit sorti de *Pirates des Caraïbes*, dévisage mon amie qui, j'en suis certaine, rêve de se carapater sous le comptoir. Pour autant, elle reste droite comme un i, pas décidée à se laisser faire.

– Et que ça saute, ajoute-t-elle d'une voix incertaine.

Je prie pour recevoir une cape d'invisibilité, mais Dumbledore reste sourd à ma requête et refuse de me l'envoyer par la pensée.

– Ici, nous ne servons que les binouzes.

J'hésite entre répondre que ça tombe bien, parce que nous ne sommes pas des bières même si ma couleur de cheveux ambrée me trahit, et lui faire remarquer que sa phrase n'est pas correcte. Étant donné que je ne suis pas encore suicidaire, je me contente de laisser mes mirettes faire du ping-pong entre le visage de ma meilleure amie et celui du barman.

– Mettez-nous deux bières, finis-je par trancher.

L'employé acquiesce et pose devant nous deux chopes qu'il vient de remplir.

– J'ai toujours aimé le verre fumé, c'est nettement plus authentique.

Je bois un coup.

– Sauf qu'il n'est pas fumé, il est juste sale, corrigé-je pour moi-même.

Nous continuons d'observer les piliers de bar qui descendent tranquillement leurs binouzes, nous demandant à qui nous allons bien pouvoir présenter notre requête. Soudain, deux hommes nous accostent par surprise.

– Bonjour. Que font deux jolies fleurs comme vous dans cet établissement ?

*Je me pose la même question, si ça peut vous rassurer...*

Mon amie répond sans prendre de gants.

– Nous cherchons des bad boys.

Les deux barbus ont l'air d'apprécier. Encourageant ! Je me lance :

– En fait, nous avons besoin de personnes comme vous pour nous aider à cambrioler mon ex, qui m'a pris le collier de ma grand-mère et...

Voyant leurs expressions peu amènes, je m'arrête de parler. Sage décision.

– Vous nous prenez pour des délinquants, c'est ça ? Parce que nous sommes des motards, vous pensez forcément que nous sommes des criminels, des hors-la-loi.

– Hum...

Terriblement confuse, je ne sais pas quoi dire pour essayer d'arranger les choses.

– La vie, ce n'est pas une série télé, fourrez-vous ça dans le crâne. Vous savez ce qu'on fait des gamines dans votre genre ?

Nous n'avons pas le temps de répondre que son comparse et lui nous attrapent sous le bras. Deux autres loubards nous saisissent par les pieds et, en moins de temps qu'il ne faut pour dire « Harley », nous nous retrouvons dehors, chassées exactement comme dans les films, principalement les westerns. Qui a dit que la vie ne ressemblait pas au cinéma, hein ?

Dehors, nous ramassons nos affaires par terre et secouons la poussière sur nos habits en nous demandant comment on a pu en arriver là. Heureusement, en cette heure tardive, les passants ne sont pas nombreux, si bien qu'il n'y a aucun témoin visuel de cette regrettable bévue. D'un pas mal assuré, nous nous dirigeons vers ma Mini Austin. Là, je découvre que quelqu'un l'a rayée sur toute la longueur à l'aide d'une clé. Une feuille A4 est pliée et coincée sous le pare-brise. Je l'ouvre. Elle contient une ribambelle d'insultes qui donnerait envie à Chuck Norris de se terrer sous sa couette, roulé en boule, et de ne plus en ressortir. Tout est fait pour me forcer à abandonner cette idée de recruter une bande de bad boys pour récupérer le fameux collier de ma grand-mère. De mon père jusqu'aux motards, on veut me faire croire que ma place est à la maison et mon rôle, c'est celui de la potiche. Mais je refuse de devenir comme ma mère, de lâcher prise. Pour la première fois de ma vie, j'ai envie d'accomplir quelque chose par moi-même, et je vais y arriver. Je retourne la feuille, dont le côté opposé est vierge, et la pose sur le capot de ma Mini tout en cherchant un stylo dans mon sac.

– Qu'est-ce que tu fais ?

– Je ne suis pas Chuck Norris. Je ne me terrerai pas sous ma couette.

Je la vois écarquiller les mirettes, alors je lui adresse un sourire et commence à rédiger mon annonce.

*Bad boys wanted : envoyer CV à...*

Je donne mon adresse mail poubelle, celle que j'utilise habituellement pour les spams, et range mon stylo dans mon sac ; après quoi, je me dirige vers un poteau sous le regard médusé de ma meilleure amie. Là, je crache

mon chewing-gum, le colle au lampadaire, et m'en sers pour accrocher ma petite pancarte.

- Advienne que pourra !
- Pourvu que ce ne soit pas la police qui te réveille, demain matin.
- On va prier pour qu'ils ne viennent pas souvent dans ce coin. Mais c'était ça, ou je baissais les bras. Et il n'en est pas question.

Nous prenons place dans ma voiture. Au moment où je glisse les clés dans le contact, Carmela me surprend avec un compliment qui me va droit au cœur.

- Je suis plutôt fière de la nouvelle toi, admet-elle.

Et je dois dire que je le suis aussi.

**À suivre,  
dans l'intégrale du roman.**



**Disponible :**

## **Bad Boy Wanted !**

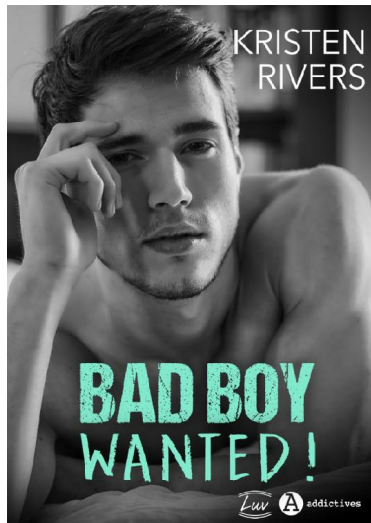
Plaquée par son fiancé, Emma se retrouve célibataire à enchaîner les cocktails avec ses copines. Mais ce qui la rend vraiment folle, c'est que Marius, son ex, refuse de lui rendre ce qu'elle a de plus précieux au monde.

Qu'à cela ne tienne, Emma a un plan ! Elle va recruter une bande de bad boys pour reprendre son bien. Vengeance et justice à la fois !

Cependant, elle n'avait pas prévu de succomber au charme de l'un d'eux, Diego...

Emma devrait fuir, oublier son plan. Mais les délices et les interdits brisés que promet Diego sont bien trop attirants...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez  
toutes les séries  
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Août 2018